





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DEUXIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.



RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1772–1774.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de janvier.

OR, mes anges, voici le fait. Cette lettre fera pour vous et pour M. de *Thibouville*, puifqu'il a trouvé fon jeune homme; et je fuppofe que ce jeune homme lira bien, et fera pleurer fon monde. 1772.

Mon jeune homme à moi m'eft venu trouver hier, et m'a dit ces propres paroles :

A l'âge où je fuis, j'ai grand befoin d'avoir des protections à la cour, comme, par exemple, auprès du fecrétaire de monfieur le tréforier des menus, ou auprès de meffieurs les comédiens ordinaires du roi. On m'a dit que Sophonisbe n'étant qu'un réchauffé, et les Pélopides ayant été déjà traités, ces deux objets me procureraient difficilement la protection que je demande.

D'ailleurs des gens bien inftruits m'ont affuré que, pour balancer le mérite éclatant de l'opéra comique

1772. et de fax-hall, pour attirer l'attention des Velches, et pour forcer la délicateffe de la cour à quelque indulgence, il fallait un grand fpectacle, bien impofant et bien intéreffant; qu'il fallait furtout que ce fpectacle fût nouveau; et j'ai cru trouver ces conditions dans la pièce ci-jointe (*) que je foumets à vos lumières. Elle m'a coûté beaucoup de temps, car je l'ai commencée le 18 de décembre, et elle a été achevée le 12 de janvier.

Il ferait trifte d'avoir perdu un temps fi précieux.

J'ai répondu au jeune candidat que je trouvais fa pièce fort extraordinaire, et qu'il n'y manquait que de donner bataille fur le théâtre; que fans doute on en viendrait là quelque jour, et qu'alors on pourrait fe flatter d'avoir égalé les Grecs.

Mais, mon cher enfant, quel titre donnez-vous à votre tragédie? aucun, Monfieur. On ferait cent allufions, on tiendrait cent mauvais difcours, et les Velches feraient tant que ma pièce ne ferait point jouée; alors je ferais privé de la protection du fecrétaire de monfieur le tréforier des menus, et de celle de meffieurs les comédiens ordinaires du roi; et je ferais obligé d'aller travailler aux feuilles de **M.** *Fréron*, pour me pouffer dans le monde.

J'ai eu pitié de ce pauvre enfant, et je vous envoie fon œuvre, mes chers anges. Si M. de *Thibouville* veut fe trémouffer et conduire cette intrigue, cela pourra l'amufer beaucoup, et vous auffi.

Il y a vraiment, dans ce drame, je ne fais quoi de fingulier et de magnifique qui fent fon ancienne Grèce; et fi les Velches ne s'amufent pas de ces fpectacles

(*) Les Lois de Minos.

grecs, ce n'eſt pas ma faute; je les tiens pour réprouvés à jamais. Pour moi, qui ne ſuis que ſuiſſe, j'avoue que la pièce m'a fait paſſer une heure agréable dans mon lit où je végette depuis long-temps. 1772.

Je vous remercie, mes chers anges, des ouvertures que vous me donnez avec tant de bonté pour établir un bureau d'adreſſe en faveur de mes montriers. Madame *le Jeune* ne pourrait-elle pas être la correſpondante? on s'arrangerait avec elle.

Il eſt arrivé de grands malheurs à notre colonie: je m'y ſuis ruiné, mais je ne ſuis pas découragé. J'aurai toujours dans mon village le glorieux titre de fondateur. J'ai raſſemblé des gueux, il faudra que je finiſſe par leur fonder un hôpital.

Je me mets à l'ombre de vos ailes plus que jamais, mes divins anges.

Vous devez recevoir la drôlerie de mon jeune homme par M. *Bacon*, non pas le chancelier, mais le ſubſtitut du procureur général, lequel doit l'avoir reçue dûment cachetée de la main de monſieur le procureur général. Si ces curieux ont ouvert le paquet, je ſouhaite qu'ils aiment les vers, mais j'en doute.

1772.

LETTRE II.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 22 de janvier.

Le vieillard, Madame, que vous honorez de tant de bontés, vous parlera auſſi librement dans ſa lettre, que s'il avait le bonheur de vous entretenir au coin du feu. Nous n'avons, vous et moi, que des ſentimens honnêtes; on peut les confier au papier encore mieux qu'à l'air qui les emporte dans une converſation qui s'oublie.

Un petit mot gliſſé dans votre lettre que M. *Dupuits* m'a apportée, m'oblige de vous ouvrir tout mon cœur.

Je dois à M. le duc de *Choiſeul* la reconnaiſſance la plus inviolable de tous les plaiſirs qu'il m'a faits. Je me croirais un monſtre, ſi je ceſſais de l'aimer paſſionnément. Je ſuis auſſi ſenſible à l'âge de près de quatre-vingts ans qu'à vingt-cinq.

Je ne dois pas bénir la mémoire de l'ancien parlement, comme je dois chérir et reſpecter votre parent, votre ami de Chanteloup. Il était difficile de ne pas haïr une faction plus inſolente que la faction des ſeize.

M. *Séguier*, l'avocat général, me vint voir au mois d'octobre 1770, et me dit, en préſence de madame *Denis* et de M. *Hénin*, réſident du roi à Genève, que quatre conſeillers le preſſaient continuellement de requérir qu'on brûlât l'Hiſtoire du parlement, et qu'il ſerait forcé de donner un beau réquiſitoire vers le mois

de février 1771. On requit autre chose en ce temps-là de ces messieurs, et la France en fut délivrée. 1772.

Il eût fallu quitter absolument la France, s'ils avaient continué d'être les maîtres. M. *du Rey de Meynières*, président des enquêtes, m'avait écrit, dix ans auparavant, que le parlement ne me pardonnerait jamais d'avoir dit la vérité dans l'Histoire du siècle de *Louis XIV*.

Vous savez combien il était dangereux d'avoir une terre dans le voisinage d'un conseiller, et quels risques on courait, si on était forcé de plaider contre lui.

Joignez à ces tyrannies leurs persécutions contre les gens de lettres, la manière aussi infame que ridicule dont ils en usèrent avec le vertueux *Helvétius*, enfin le sang du chevalier de *la Barre* dont ils se sont couverts, et tant d'autres assassinats juridiques. Songez que, dans leurs querelles avec le clergé, ils devinrent meurtriers, afin de passer pour chrétiens; et vous verrez que je ne suis pas payé pour les aimer.

La cause de ces bourgeois tyrans n'a certainement rien de commun avec celle de votre parent aussi aimable que respectable.

Il y a deux ans que je ne sors guère de mon lit. J'ai rompu tout commerce. J'attends la mort, sans rien savoir de ce que font les vivans: mais je croirais mourir damné, si j'avais oublié un moment mes sentimens pour mon bienfaiteur. C'est-là ma véritable profession de foi que je fais entre vos mains; c'est-là ce que j'ai crié sur les toits au temps de son départ.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.

Je mourrai en l'aimant; et je vous supplie, par mon

1772. teftament, d'avoir la bonté de le lui faire favoir fi vous lui écrivez; c'eft la feule grâce que mon cœur puiffe implorer, et je me jette à vos pieds, Madame, pour l'obtenir.

Le vieux malade de Ferney, V.

LETTRE III.

A M. MARMONTEL.

26 de janvier.

Je vous écris bien tard, mon cher ami, mais je n'ai pas un moment à moi. Mes maladies et mes travaux qui ne les foulagent guère, occupent tout ce malheureux temps; ces travaux font devenus forcés; car, quand on a commencé un ouvrage, il faut le finir. J'envoie les tomes fix, fept et huit aux adreffes que vous m'avez données, et j'efpère que ces rogatons vous parviendront furement.

Je verrai bientôt cet *Helvétius* que les affaffins du chevalier de *la Barre* traitèrent fi indignement, et dont je pris le parti fi hautement. Je n'avais pas beaucoup à me louer de lui, et d'ailleurs je ne trouvais pas fon livre trop bon; mais je trouvais la perfécution abominable. Je l'ai dit, et redit vingt fois. Je ne fais fi monfieur *Saurin* a reçu un petit billet que je lui ai écrit fur la mort de fon ami.

Je dois de grands remercîmens à M. l'abbé *Morellet* pour une differtation très-bien faite que j'ai reçue de fa part. Je n'ai pas la force de dicter deux lettres de

fuite; chargez-vous, je vous en prie, de ma reconnaiffance, et dites-lui combien je l'eftime et je l'aime. 1772.

Ma misère m'empêche auffi d'écrire à M. d'*Alembert*. Embraffez-le pour moi auffi-bien que tous mes confrères qui veulent bien fe fouvenir que j'exifte.

Dites à mademoifelle *Clairon* que je ne l'oublierai qu'en mourant, et aimez votre ancien ami *V.* qui vous eft tendrement attaché, jufqu'à ce qu'il aille fumer fon jardin après l'avoir cultivé.

LETTRE IV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 de janvier.

MON HEROS,

Je viens de lire, dans le difcours de *du Belloi*, un trait de vous que je ne connaiffais pas, et qui eft bien digne de vous. Mon héros m'avait caché celui-là. Il entrera pourtant dans l'hiftoire, malgré vous. Quand vous avez fait une belle action, vous ne fongez plus qu'à vous divertir, et vous femblez oublier la gloire comme fi elle était ennuyeufe; cependant vous deviez bien me dire un mot de cette aventure, car elle eft auffi plaifante que glorieufe, et tout-à-fait dans votre caractère.

Je n'ai pas trop confulté votre caractère, quand je vous ai ennuyé de requêtes pour des chofes dont je me foucié affez médiocrement; mais, comme tout le

monde, jufqu'aux Suiffes, fait que vous m'honorez
1772. de vos bontés depuis environ cinquante-cinq ans, on m'a forcé de vous importuner.

Je préfume que vous avez daigné difpofer M. le duc d'*Aiguillon* en faveur de ma colonie, car monfieur d'*Ogny* lui donne toutes les facilités poffibles. Ma colonie réuffit, du moins jufqu'à préfent; elle travaille dans mon village pour les quatre parties du monde, en attendant qu'elle meure de faim.

Je n'ai nulle nouvelle de la fucceffion de madame la princeffe de *Guife*. Je ne fais rien de ce qui fe paffe en France; mais je fuis fort au fait des Turcs et des Ruffes.

Que dites-vous du roi de Pruffe qui m'a envoyé un poëme en fix chants contre les confédérés de Pologne? Les contributions qu'il tire de tous les environs de Dantzick pourront fervir à faire imprimer fon poëme, avec de belles eftampes et de belles vignettes.

Le roi de Pologne n'eft pas comme vous qui ne m'écrivez point; il m'a écrit une lettre pleine d'efprit et de plaifanterie fur fon affaffinat: il eft digne de régner, car il eft philofophe.

Croiriez-vous qu'une partie des confédérés a propofé pour roi le landgrave de Heffe, que vous avez vu à Paris? voilà ce que c'eft que d'être bon catholique.

Je finis ma lettre, de peur d'ennuyer mon héros qui fe moquerait de moi. Je le fupplie d'agréer le tendre et profond refpect d'un vieux malade qui n'en peut plus. *V.*

1772.

LETTRE V.

A M. DE LA HARPE.

28 de janvier.

MON cher champion du bon goût, je ne favais pas que vous euffiez été malade, car je ne fais rien dans mon lit dont je ne fors prefque plus.

N'y a-t-il pas une place vacante à l'académie, et ne l'aurez-vous point? car les arrêts du confeil paffent, et le mérite refte.

Je ne fuis pas plus pour les gravures que vous. Ce que j'aime du beau *Virgile* d'Angleterre, c'eft qu'il n'y a point d'eftampes.

Ne fefiez-vous pas une tragédie? mais faites donc des actrices. On dit qu'il n'en refte plus que la moitié d'une.

J'aime tout-à-fait un élan *qui expire fous une combinaifon;* cela m'enchante. J'avais autrefois un père qui était grondeur comme M. *Grichard;* un jour, après avoir horriblement, et très-mal à propos, grondé fon jardinier, et après l'avoir prefque battu, il lui dit: *Va-t-en, coquin; je fouhaite que tu trouves un maître auffi patient que moi:* je menai mon père au grondeur, je priai l'acteur d'ajouter ces propres paroles à fon rôle, et mon bon homme de père fe corrigea un peu.

Faites-en autant aux Précieufes ridicules; faites ajouter *l'élan de la combinaifon*, menez y l'acteur, quel qu'il foit, et tâchez de le corriger.

Le vieux malade vous embraffe de tout fon cœur.

1772.

LETTRE VI.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

A Ferney, 1 de février.

Le vieux malade de Ferney a eu l'honneur, Monſieur, de vous envoyer les fadaiſes du queſtionneur par la voie que vous lui avez indiquée. Je ne ſais ſi vous aurez des momens pour lire des choſes ſi inutiles. Un homme qui ne ſort pas de ſon lit, et qui dicte au haſard ſes rêveries, n'eſt guère fait pour amuſer.

Il me paraît que tous les honnêtes gens ont été d'autant plus ſenſibles à la perte d'*Helvétius*, que les marauds d'ex-jéſuites et les marauds d'ex-convulſionnaires ont toujours aboyé contre lui juſqu'au dernier moment. Je n'aimais point ſon livre, mais j'aimais ſa perſonne.

Vous avez grande raiſon, Monſieur, de dire qu'on a ſouvent exagéré la méchanceté de la nature humaine; mais il eſt bon de faire des caricatures des méchantes gens, et de leur préſenter des miroirs qui les enlaidiſſent; quand cela ne ſervirait qu'à en corriger un ou deux ſur vingt mille, ce ſerait toujours un bien.

Quant aux barbares qui veulent des tragédies en proſe, ils en méritent. Qu'on leur en donne à ces pauvres Velches, comme on donne des chardons aux ânes.

Pour les autres Velches qui ſe paſſionnent pour ou contre les parlemens, cela paſſera comme le janſéniſme

et le molinisme; mais ce qui ne passera qu'après ma mort, c'est mon tendre et sincère attachement pour vous, Monsieur, qui méritez autant d'amitié que d'estime. 1772.

LETTRE VII.

A MADAME LA MARQUISE D'ARGENS.

A Ferney, 1 de février.

MADAME,

Vous ne pouviez confier vos sentimens et vos regrets à un cœur plus fait pour les recevoir et pour les partager. Mon âge de soixante et dix-huit ans, les maladies dont je suis accablé, et le climat très-rude que j'habite, tout m'annonce que je verrai bientôt le digne mari que vous pleurez.

Je fus bien affligé qu'il ne prît point sa route par Ferney, quand il partit de Dijon; et, par une fatalité singulière, ce fut le roi de Prusse qui m'apprit la perte que vous avez faite. Je ne crois pas qu'il eut en France un ami plus constant que moi. Mon attachement et mon estime augmentaient encore par les traits que frère *Berthier* et d'autres polissons fanatiques lançaient continuellement contre lui. Les ouvrages de ces pédans de collège sont tombés dans un éternel oubli, et son mérite restera. C'était un philosophe gai, sensible et

1772. vertueux. Ses ennemis n'étaient que des dévots, et vous ſavez combien un dévot eſt loin d'un homme de bien. Son nom ſera conſacré à la poſtérité, par le roi de Pruſſe et par vous. Voilà les deux ornemens de ſon buſte. On ne peut rien ajouter à l'épitaphe faite par le roi. Il n'y a que vous, Madame, dont le pinceau puiſſe ſe joindre au ſien.

C'eſt un prodige bien ſingulier qu'une dame, auſſi aimable que vous l'êtes, ait fait une étude particulière des deux langues ſavantes qui dureront plus que toutes les autres langues de l'Europe. Vous avez la ſcience de madame *Dacier*, et elle n'avait point vos grâces.

Que ne puis-je, Madame, être auprès de vous! que ne puis-je vous parler long-temps de mon cher *Iſaac*, et ſurtout vous entendre !

Si vous permettez en effet que mon amitié et ma douleur gravent un mot dans un coin du monument que vous lui deſtinez, ſi vous ſouffrez que mes ſentimens s'expliquent après ceux du roi de Pruſſe et les vôtres, vous ne doutez pas que je ne ſois à vos ordres. Vous ne ſauriez croire combien j'ai été touché de votre lettre. S'il reſtait encore quelque choſe de nous-mêmes après nous, ce qui eſt fort douteux, il vous ſaurait gré de la conſolation que vous m'avez donnée en m'écrivant.

Soyez bien perſuadée, Madame, de l'eſtime reſpectueuſe avec laquelle je ſerai, tant que je vivrai, votre très &c.

LETTRE VIII. 1772.

A M. SAURIN.

2 de février.

Nous fommes, mon cher philofophe, un petit nombre d'adeptes qui aimons encore les bons vers. Votre petit recueil, moitié gai, moitié philofophique, m'a fait grand plaifir. Comment! vous parlez de la vieilleffe comme fi vous la connaiffiez. Pour moi, je fais ce qui en eft; j'en éprouve toutes les misères, et avec cela je vous dirai que je n'ai trouvé la vie tolérable que depuis que je vieillis dans ma retraite.

Vous faites des vers comme fi vous n'écriviez point en profe, et vous écrivez en profe comme fi vous ne fefiez point de vers. Votre comédie du mariage de *Julie* eft une des plus agréablement dialoguées que j'aye jamais lues.

Adieu, mon cher philofophe; vieilliffez, quoi que vous en difiez. Je m'amufe à établir des colonies et à marier des filles; cela me rajeunit.

J'ai toujours oublié de vous demander fi mademoifelle de *Livri*, votre ancienne amie, vit encore. Je me fouviens que, du temps de l'aventure horrible des *Calas*, j'écrivis à M. de *Gouvernet* pour le prier de s'intéreffer à cette famille infortunée. Il ne me fit point de réponfe, et ne voulut point voir madame *Calas*. Il ne mérite pas de vieillir; cependant je ne fouhaite pas qu'il foit mort.

Je vous embraffe bien tendrement.

1772.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de février.

Ce jeune homme, mes chers anges, quoi qu'on die, eſt un fort bon garçon ; et quoiqu'il ſe ſoit égayé quelquefois aux dépens des *Nonottes*, des *Frérons* et des *Patouillets*, il a un fonds de raiſon et de juſtice qui me fait toujours plaiſir.

Ce jeune crétois était dônc avec moi, lorſqu'on m'apporta les remarques de vos quatre têtes dans un bonnet ; il les lut avec attention.

Je ne ſuis point, me dit-il, de ces crétois dont parle S[t] *Paul;* il les appelle menteurs, méchantes bêtes et ventres pareſſeux ; c'était bien lui, pardieu, qui était un menteur et une méchante bête; je ne ſais pas s'il était conſtipé, mais je ſuis bien sûr qu'il n'aurait jamais fait ma tragédie cretoiſe, quelque peu qu'elle vaille; il n'aurait pas fait non plus les remarques des quatre têtes ; elles me paraiſſent fort judicieuſes : il faut qu'il y ait bien plus d'eſprit à Paris que dans nos provinces, car je n'ai trouvé perſonne, ni à Mâcon ni à Bourg-en-Breſſe, qui m'ait fait de pareilles obſervations.

Auſſitôt il prit papier, plume et encre ; et voilà mon jeune homme qui ſe met à raturer, à corriger, à refaire. Il eſt fort vif; c'eſt un petit cheval qui, au moindre coup d'eperon, vous court le grand galop. Je n'ai pas été mécontent de ſa beſogne, mais je ne

puis

puis rien affurer qu'après qu'elle aura été remife fous vos yeux. 1772.

Ce qui me plaît de fa drôlerie, c'eft qu'elle forme un très-beau fpectacle. D'abord des prêtres et des guerriers difant leur avis fur une eftrade, une petite fille amenée devant eux qui leur chante pouille, un contrafte de grecs et de fauvages, un facrifice, un prince qui arrache fa fille à un évêque tout prêt à lui donner l'extrême-onction; et, à la fin de la pièce, le maître-autel détruit, et la cathédrale en flammes: tout cela peut amufer; rien n'eft amené par force; tout eft de la plus grande fimplicité; et il m'a paru même qu'il n'y avait aucune faute contre la langue, quoique l'auteur foit un provincial.

Mon candidat veut que je vous envoye fa pièce le plutôt que je pourrai; mais il faut le temps de la tranfcrire. Il m'a dit qu'il avait des raifons effentielles que fon drame fût joué cette année. Je prie donc M. de *Thibouville* de me mander fi fon autre jeune homme eft prêt, et fi on peut compter fur lui.

A l'égard de votre ami qui eft à la campagne, je vous dirai qu'il ne peut avoir été choqué d'un petit mot, d'ailleurs très-jufte et très à fa place, à l'article *Parlement*, puifque ce petit mot n'a paru que depuis environ un mois, et eft probablement entièrement ignoré de lui.

Quoi qu'il en foit, je vous aurai une obligation infinie, fi vous voulez bien faire en forte qu'il foit perfuadé de mes fentimens.

Mon jeune homme vous prie de répondre fur M. de *Thibouville*, ou qu'il faffe réponfe lui-même, fuppofé qu'on puiffe lire fon écriture; car je crains toujours

1772. que ce candidat qui eft fort vif, comme je vous l'ai dit, n'ait la rage de faire imprimer fon drame, dès qu'il en fera un peu content.

Interim je me mets à l'ombre de vos ailes.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

12 de février.

COMMENT donc mon héros daigne, du milieu de fon tourbillon, m'écrire dans ma caverne une lettre toute philofophique ! Je fuis perfuadé que le duc d'*Epernon*, votre devancier en Aquitaine, dont je vous ai vu autrefois fi entiché, et qui ne vous valait pas à beaucoup près, n'aurait point écrit une pareille lettre de quatre pages à *Malherbe* ou à *Gaffendi*.

J'avoue qu'il y a un peu de ridicule à moi à me mêler des affaires des autres ; mais je fuis comme ces vieilles catins qui ne peuvent rien refufer, et qui font trop heureufes qu'on leur demande quelque chofe. D'ailleurs, vous favez comme la deftinée eft faite, et comme elle nous ballotte. Elle m'adreffa les *Calas* et les *Sirven*, fans que je cherchaffe pratique. Je me pris de paffion pour ces infortunés ; et, Dieu merci, je réuffis, ce qui m'arrive bien rarement.

J'ai eu la même faibleffe pour deux ou trois cents génevois fur qui leurs compatriotes tiraient comme fur des perdreaux ; ils fe réfugièrent dans mon village ;

je leur bâtis une vingtaine de maifons de pierre. J'ai établi quatre manufactures; ce font les hochets de ma vieilleffe; et, fi monfieur le contrôleur général ne m'avait pas pris dans ma poche, ou plutôt dans celle de M. *Magon*, deux cents mille francs qu'il avait à moi en dépôt (ce qui s'appelle, dit-on, chez les Velches une opération de finance), ma colonie aurait été très-floriffante prefque en naiffant. Elle fe foutient pourtant, malgré cette perte épouvantable; et, fi le miniftère voulait bien nous protéger, et furtout fi je n'étais pas fi vieux, mon village deviendrait une ville dans peu d'années. 1772.

Je vois donc que la deftinée fait tout, et que nous ne fommes que fes inftrumens. Elle vous a choifi pour fes plus brillans événemens en tout genre, pour tous les plaifirs et pour toutes les fortes de gloire, et elle me fait faire des fauts de carpe dans un défert.

Vraiment, je ne favais pas que M. le duc d'*Aiguillon* n'avait point la furintendance des poftes. Je ne fais rien de ce qui fe paffe dans votre brillante cour. Je ne fuis en relation qu'avec les climats de l'ourfe. Je fais plus de nouvelles d'Archangel que de Verfailles. J'ignore même fi vous êtes cette année premier gentilhomme de la chambre en exercice. Si vous l'étiez, je fais bien ce que je vous propoferais pour vous amufer; mais je penfe que c'eft M. le duc de *Fleuri*, et je ne le crois pas fi amufable que vous, j'oferais même dire fi amufant; car enfin, il faut bien qu'il y ait des nuances entre les confrères, et chacun a fon mérite différent.

Quoi qu'il en foit, Monfeigneur, confervez vos bontés pour un vieillard cacochyme qui vous eft

1772. attaché avec le plus tendre respect, jusqu'au moment où il ira revoir ou ne pas revoir tous ceux qui ont vécu avec vous, et qui sont engloutis dans la nuit éternelle. *V.*

LETTRE XI.

A M. DE LA HARPE.

25 de février.

MON cher ami, qui devriez être mon confrère, je vois, par votre lettre du 15 de février, que vous avez été malade. Vos maladies, Dieu merci, sont passagères. Je ne relèverai pas de la mienne qui me conduit tout doucement dans l'autre monde. Je vous avertis que, si vous ne me succédez pas à l'académie, je serai très-fâché.

Je ne vois pas pourquoi vous ne vous chargeriez pas du roi de Prusse, en laissant aux militaires le soin de parler de ses campagnes, et en vous bornant à la partie littéraire. Il me fait l'honneur de m'écrire, tous les quinze jours, des lettres pleines d'esprit et de connaissances; il fait encore quelquefois des vers français: tout cela est de votre ressort. Vous êtes dans le beau printemps de votre âge, et ma vieille main ne peut plus tenir le pinceau.

Je n'ai presque jamais lu dans le *Mercure* que les articles de votre façon. Je ne connais guère que vous et M. d'*Alembert* qui sachiez écrire. La raison en est que vous savez penser; les autres font des phrases. Ils

font tous les élèves du père *Nicodème* qui difait à *Jeannot :* 1772.

Fais des phrafes, Jeannot; ma douleur t'en conjure.

On écrit à peu-près en profe comme en vers, en ftyle allobroge et inintelligible. La précifion, la clarté, les grâces font paffées de mode, il y a long-temps. Tâchez de ranimer un peu ce malheureux fiècle qui ne fubfifte plus que de l'opéra comique.

Croiriez-vous qu'on va jouer Mahomet à Lisbonne avec la plus grande magnificence? c'eft une belle époque dans le pays de l'inquifition. Le vifigoth *Crébillon* avait fait ce qu'il avait pu pour qu'on ne le jouât pas à Paris; il avait raifon.

Adieu, mon cher fucceffeur; on ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

LETTRE XII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de mars.

MESSIEURS du quatuor, j'ai montré au jeune avocat du *Roncel* les pouilles que vous lui chantez. Voici comme il a plaidé fa caufe, et mot pour mot ce qu'il m'a répondu:

„ Je fuis très-occupé dans ma province, et il me „ ferait impoffible d'être témoin à Paris de l'hiftrio- „ nage en queftion. Mon feul plaifir ferait de contri- „ buer deux ou trois fois à l'amufement de meffieurs du „ quatuor à qui vous êtes fi juftement attaché; mais

„ cela devient absolument impossible. On doit jouer
1772. „ le mercredi des cendres la pièce de M. *le Blanc* (*)
„ qui traite précisément le même sujet. Voici ce qu'un
„ connaisseur qui a vu cette tragédie m'en écrit :

„ *Le sujet en est beau, c'est l'abolition des sacrifices*
„ *humains dont nos ancêtres se rendaient coupables. On la*
„ *jouera le mercredi des cendres; et, en attendant mieux,*
„ *nous aurons le plaisir de voir sur le théâtre un peuple*
„ *détrompé qui chasse ses prêtres et brise des autels arrosés*
„ *de son sang. Je vous enverrai cette pièce aussitôt qu'elle*
„ *sera imprimée. L'auteur, M. le Blanc, est un véritable*
„ *philosophe, un brave ennemi des préjugés de toute espèce,*
„ *et des tyrans de toutes les robes; et, ce qui est bien plus*
„ *nécessaire pour écrire une tragédie, il est vraiment poëte.*

„ Il ne me reste donc d'autre parti à prendre que
„ celui de me joindre à M. *le Blanc*, de montrer que
„ je ne suis point son plagiaire, et que deux citoyens,
„ sans s'être rien communiqué, ont plaidé chacun de
„ leur côté la cause du genre-humain. Je regarde le
„ supplice des citoyens qui furent immolés à Thorn,
„ en 1724, à la sollicitation des jésuites, la mort
„ affreuse du chevalier de *la Barre*, la Saint-Barthelemi
„ et les arrêts de l'inquisition comme de véritables
„ sacrifices de sang humain; et c'est ce que je me
„ propose de faire entendre dans une préface et dans
„ des notes, d'une manière qui ne pourra choquer
„ personne. Voilà le seul but que je me propose dans
„ mon ouvrage. Je l'aurais livré de tout mon cœur
„ aux comédiens de Paris, si je ne me voyais prévenu;
„ mais ils n'accepteraient pas à la fois deux pièces sur
„ le même sujet. Le réchauffé n'est jamais bien reçu;

(*) *Les Druides*, tragédie.

» et vous savez d'ailleurs combien de gens s'ameute- 1772.
» raient pour faire tomber mon ouvrage. Je me pique
» seulement d'écrire en français; c'est un devoir indis-
» pensable que tout le monde a négligé depuis *Racine*.
» On m'assure que M. *le Blanc* a rempli ce devoir
» indispensable pour quiconque veut être lu des gens
» de goût.

» Je suis fâché que vous ayez envoyé déjà ma tra-
» gédie à messieurs du quatuor, je ne la trouve pas
» digne d'eux. »

Voilà, Messieurs, mot pour mot, ce que m'a dit ce jeune homme, et je vous avoue que je n'ai pas eu le courage de lui rien répliquer. J'ai trouvé qu'il avait raison en tout, et j'ose croire que vous penserez comme moi. Si la pièce de M. du *Roncel* vaut quelque chose, vous serez bien aises que le petit nombre de connaisseurs, qui reste encore à Paris, voye à la fois deux ouvrages sur un objet si intéressant.

Quant aux autres dont M. de *Thibouville* parle, ce sera l'affaire de M. le maréchal de *Richelieu*, quand il sera d'année, et quand il y aura des acteurs; j'ajoute encore quand les temps seront plus favorables, et quand les cabales seront un peu apaisées.

Pour réussir en France il faut prendre son temps.

Vous savez comme on a voulu, pendant vingt ans, étouffer la Henriade, et ce que toutes mes tragédies ont essuyé de contradictions. On doit tâcher de bien faire et se résigner.

Je ne suis fait que pour les pays étrangers. La Henriade ne fut bien reçue qu'en Angleterre. *Crébillon* empêcha

1772. Mahomet d'être joué. C'eſt madame *Necker*, née en Suiſſe, qui m'a fait un honneur que je ne méritais pas.

Ce ſont aujourd'hui les rois de Suède, de Danemarck, de Pruſſe, de Pologne, et l'impératrice de Ruſſie, qui me protégent. Nul n'eſt prophète en ſon pays.

LETTRE XIII.

A M. VASSELIER, *à Lyon.*

A Ferney, 2 de mars.

Je ne plains, mon cher correſpondant, ni le conſeiller qui s'eſt pendu, ni celui qui n'a pris conſeil de perſonne; ils ont tous deux ſuivi leur goût. Je plains ceux qu'on empoiſonne avec du vert-de-gris, parce que ce n'était pas leur intention.

Je vous confie qu'un jeune avocat, nommé M. du *Roncel*, m'a remis un manuſcrit fort ſingulier (*) dont vous pourriez gratifier votre protégé *Roſſet.* Il obtiendrait certainement une permiſſion ſans difficulté, et je puis vous aſſurer que celui-là vaudrait quelque argent. J'ai eu beaucoup de peine à engager M. du *Roncel* à donner la préférence à Lyon ſur Genève. Ce que M. du *Roncel* vous demande ſurtout, c'eſt le plus profond ſecret; il n'en faut parler ni à votre père ni à votre maîtreſſe; je ſuis ſûr de votre confeſſeur.

(*) Les Lois de Minos.

LETTRE XIV.

1772.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, le 9 de mars.

Vous me faites un très-beau préfent, mon cher ami. Vous rendez un grand fervice aux lettres, en fefant connaître *Pindare*. Votre traduction eft noble et élégante, vos notes très-inftructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce *Pindare* couper fi fouvent fes mots en deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, et l'autre moitié au commencement du vers fuivant.

Je fais bien que vous me direz que c'eft en faveur de la mufique; mais je ne fuis pas moins étonné de voir dès la première ftrophe,

Chryzea formigx Apollo-
nos, Kai ïoplokamon.

Voudriez-vous mettre, dans un opéra,

Lyre d'or d'Apol-
lon, et des cheveux violets?

Que dites-vous de

Amphi te La-
toida.
Le fils de La-
tone?

On aurait pu, ce me femble, faire de la mufique grecque fans cette étrange bigarrure. Les odes d'*Ana-*

1772. *créon* étaient chantées, et *Anacréon* ne s'avisa jamais de couper ainsi les mots en deux.

On prétend aussi que les rapsodes chantaient les vers d'*Homère*, et il n'y a pas un seul vers d'*Homère* taillé comme ceux de *Pindare*.

Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voir dans *Horace*

Jove non probante u-
xorius amnis.
Jupiter condamnait le cour-
roux du fleuve amant de sa femme.

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprouver une méthode qu'*Horace* adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français se moqueraient de nous, si nous prenions la liberté que *Pindare* et *Horace* ont prise. Passe pour *Chapelle* qui écrit au courant de la plume :

A cet agréable repas
Petit-Val ne se trouva pas.
Et sais-tu bien pourquoi? c'est parce
Qu'il est toujours avec sa garce.

Au reste, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'*Horace*. Croyez-vous que les dames romaines et les hommes du bon ton eussent goûté un grand plaisir à chanter à table cette chanson *Persicos odi* que *Dacier* a traduite ainsi ?

„ Laquais, je ne suis point pour la magnificence
„ des Perses. Je ne puis même souffrir les couronnes
„ qui sont pliées avec de petites bandelettes de tilleul.
„ Cesse donc de t'informer où tu pourras trouver des

„ roſes tardives. Je ne demande que des couronnes „ de ſimple myrte, ſans que tu y faſſes d'autre façon. 1772.
„ Le myrte ſied bien à un laquais comme toi ; et il „ ne me ſied pas mal, lorſque je bois ſous l'épaiſſeur „ d'une treille. „

Je doute encore que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'*Horace* reproche à la forcière *Canidie* et à quelques autres vieilles.

Pluſieurs ſavans prétendent que les trois quarts des odes d'*Horace* n'étaient point faites pour la muſique. Mais enfin, ode ſignifie chanſon ; et qu'eſt-ce qu'une chanſon qu'on ne peut chanter ? On nous dit que c'eſt ainſi qu'on en uſe dans toute l'Europe ; on y fait des ſtances rimées qui ne ſe chantent jamais : auſſi les amateurs de la muſique répondent que c'eſt un reſte de barbarie.

L'abbé *Terraſſon* demandait ſur quel air *Moïſe* avait mis ſon fameux cantique au ſortir de la mer rouge : *Chantons un hymne au Seigneur qui s'eſt manifeſté glorieuſement ?*

Il faut que je vous faſſe une petite querelle ſur votre diſcours préliminaire qui me paraît excellent. Vous appelez *Cowlei* le *Pindare anglais ;* vous lui faites bien de l'honneur : c'était un poëte ſans harmonie, qui cherchait à mettre de l'eſprit par-tout. Le vrai *Pindare* eſt *Dryden*, auteur de cette belle ode intitulée : *La Fête d'Alexandre*, ou *Alexandre et Timothée.* Cette ode, miſe en muſique par *Purcel* (ſi je ne me trompe), paſſe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poëſie la plus ſublime et la plus variée ; et je vous avoue que, comme je fais mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout *Pindare.*

1772. C'eſt aſſez blaſphémer contre le premier violon du roi de Sicile *Hiéron*. Je voudrais bien ſavoir ſeulement ſi on chantait ſes odes en parties. Il eſt très-probable que les Grecs connaiſſaient cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence. *Platon* le dit expreſſément, et en termes formels.

> Pardon de faire avec vous le ſavant.
> D'un certain magiſter le rat tenait ces choſes,
> Et les diſait à travers champs, &c.

Gardez-vous bien de me prendre pour un grec ſur tout ce que je vous dis là, car je ſuis l'homme du monde le moins grec. Je devine ſeulement que vous devez avoir eu une peine extrême à rendre en proſe agréable et coulante, votre ſublime chantre des cochers grecs et des combats à coups de poing.

Je ne connais point les vers de *Clément*, ni ne les veux connaître. Je ſuis émerveillé qu'un pareil petit gredin, qui n'a jamais rien fait qu'une déteſtable tragédie, refuſée par les comédiens, ſe ſoit aviſé d'inſulter meſſieurs de *Saint-Lambert*, *Watelet*, *Delille*, et *tutti quanti*, avec autant de ſuffiſance que d'inſuffiſance. *Marſyas* n'en avait pas tant fait quand *Apollon* l'écorcha. Il faut que ce poliſſon ſoit un bâtard de *Fréron*, comme *Fréron* eſt un bâtard de *Desfontaines*.

Adieu, mon cher ami; il faut qu'après avoir prêté des grâces, de l'ordre, de la clarté à votre inintelligible et bourſouflé thébain qu'on dit ſublime, vous vous remettiez à faire quelque tragédie, ou quelque opéra français. Notre langue a autant de vogue qu'en avait autrefois la langue grecque. On

parle français dans tout le Nord où les Grecs étaient inconnus. Ranimez un peu nos Muses qui languiffent en plus d'un genre; foutenez notre honneur qui fe recommande à vous. 1772.

Je vous embraffe avec la plus tendre et la plus conftante amitié. Madame *Denis* fe joint à moi.

LETTRE XV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de mars.

MES divins anges, fi cette lettre du pays des neiges parvient jufqu'à vous; fi, parmi les fottifes de Paris, vous daignez vous intéreffer un peu aux fottifes de la Crète, vous faurez que le jeune avocat du *Roncel* eft toujours reconnaiffant comme il doit l'être des bontés du quatuor. Il lui eft venu un petit fcrupule qu'il m'a confié, et fur lequel je vous confulte. Il a peur que *Teucer* ayant paru déterminé, dès le fecond acte, à étendre fon autorité trop bornée, et à ne pas fouffrir le facrifice d'*Aftérie*, ne paraiffe fe démentir au troifième acte, lorfque la violence de *Datame* a changé la fituation des affaires. Il craint qu'on ne reproche à *Teucer* de changer auffi trop aifément; il prétend que *Teucer* ne faurait trop infifter fur les raifons qui le forcent à fouffrir le fupplice d'*Aftérie*, contre lequel il s'était déclaré d'abord fi hautement.

Cet avocat ne plaide que pour vous plaire; il craint même que fon factum ne paraiffe à l'audience des comédiens. Il eft toujours dans l'idée que ces meffieurs

1772. n'ont ni goût, ni ſentiment, ni raiſon ; qu'ils ne ſe connaiſſent pas plus en tragédies que les libraires en livres, et qu'en tout ils ſont auſſi mauvais juges que mauvais acteurs ; qu'enfin il eſt honteux de ſubir leur jugement, et plus honteux d'en être condamné. C'eſt à vous de juger de ces moyens que mon avocat emploie ; je ne puis lui donner de conſeil, moi qui ſuis abſent de Paris depuis vingt-quatre ans, et qui ne ſuis au fait de rien.

On m'a dit d'étranges nouvelles de notre tripot plus reſpectable. Je ne ſais ſi on me trompe, mais on m'aſſure que tout va changer ; je ne crois que vous en vers et en proſe.

Je me mets à l'ombre de vos ailes. Si cette facétie vous a amuſés un peu, je me tiens très-content.

LETTRE XVI.

A M. L'ABBÉ DU VERNET.

A Ferney, 23 de mars.

Le vieux malade de Ferney, Monſieur, vous renouvelle ſes remercîmens et ſa proteſtation bien ſincère qu'il n'a jamais lu ni ne lira le libelle diffamatoire de *la Beaumelle* et de l'abbé *Sabatier*. Il y a plus de quatre cents libelles de cette eſpèce. La vie eſt courte, et le peu de temps qui me reſte doit être mieux employé. Il eſt juſte, Monſieur, que vous qui voulez bien être mon avocat, vous liſiez les pièces du procès ; mais pour moi qui ai preſque perdu la vue, il faut que je remette entièrement ma cauſe entre vos mains,

et que je m'en rapporte à votre éloquence et à votre sagesse. 1772.

A l'égard du procès que poursuit M. *Christin*, et qui est assurément plus considérable, il espère faire rendre justice à ses cliens par le parlement de Besançon auquel l'affaire a été renvoyée.

Je n'ai point donné ma médaille à *Grasset ;* il y a environ dix-huit ans que je n'ai vu cet homme; je ne lui ai jamais écrit; j'ai tiré d'un état bien triste son frère qui est chargé d'une nombreuse famille à Genève. Ces deux frères ont pu imprimer mes sottises; m'imprime qui veut, et me lit qui peut.

Vous me demandez les pièces de vers quon a faits à mon honneur et gloire; je conserve peu de ces pièces fugitives. Si j'en ai quelques-unes, elles sont confondues dans des tas immenses de papiers que ma santé délabrée et mes fluxions sur les yeux ne me permettent guère de débrouiller. Je tâcherai de vous satisfaire; mais vous savez que les louanges des amis persuadent moins le public que les satires des ennemis. J'aurais beau étaler cent certificats, comme l'apothicaire *Arnoud* et le sieur *le Lièvre*, cela ne servirait de rien.

Puisque vous êtes l'enchanteur qui daigne écrire la vie du *Don Quichotte* des Alpes qui s'est battu si long-temps contre des moulins à vent, il faut vous fournir les pièces nécessaires en original. M. *du Rey de Morsan*, frère de madame la première présidente, a l'extrême bonté de se donner cette peine; c'est un homme de lettres fort instruit. Si on lui reproche quelques fautes de jeunesse, il les répare aujourd'hui par la conduite la plus sage. Je le possède à Ferney depuis quelque temps. Il faut qu'il soit bien bon, car la besogne qu'il

1772. a entreprise n'est point amusante et sera fort longue; mais il paraît que vous avez encore plus de bonté que lui. Agréez, Monsieur, tous les sentimens que vous doit la reconnaissance de votre très-humble, &c.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 24 de mars.

JE vous écris, Madame, malgré le pitoyable état où mon grand âge, ma mauvaise santé et le climat dur où je me suis confiné, ont réduit mon corps et mon ame. Un officier suisse, qui part dans le moment, veut bien se charger de ma lettre. Songez que vous m'aviez mandé que vous alliez chez votre grand'-maman, il y a près de six mois; j'ai cru toujours que vous y étiez. J'apprends que vous êtes à Paris. Vous m'aviez promis de me mettre aux pieds de votre grand'maman et de son mari.

Je vous dis très-sincèrement que je mourrai bientôt, mais que je mourrai de douleur si votre grand'-maman et son très-respectable mari pouvaient soupçonner un moment que mon cœur n'est pas entièrement à eux. Je l'ai déclaré très-nettement à un homme considérable qui ne passe pas pour être de leurs amis. Je ne demande rien à personne; je n'attends rien de personne. Je repasse dans ma mémoire

toutes

toutes les bontés dont votre grand'maman et son mari m'ont comblé; j'en parle tous les jours; elles font encore la consolation de ma vie. 1772.

J'ai autant d'horreur pour l'ingratitude que pour les assassins du chevalier de *la Barre*, et pour des bourgeois insolens qui voulaient être nos tyrans. J'ai manifesté hautement tous ces sentimens; je ne me suis démenti en rien, et je ne me démentirai certainement pas; je n'ai d'autre prétention dans ce monde que de satisfaire mon cœur. Je suis votre plus ancien ami; vous vous êtes souvenue de moi dans ma retraite; votre commerce de lettres, la franchise de votre caractère, la beauté de votre esprit et de votre imagination, m'ont enchanté. Mon amitié n'est point exigeante, mais vous lui devez quelque chose; vous lui devez de me faire connaître aux deux personnes respectables qui ne me connaissent pas. Je ne leur écris point, parce qu'on m'a dit qu'ils ne voulaient pas qu'on leur écrivît, et que d'ailleurs je ne sais comment m'y prendre: mais vous avez des moyens, et vous pouvez vous en servir pour leur faire passer le contenu de ma lettre. Je vous en conjure, Madame, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, par l'amitié. Il m'est aussi impossible de les oublier que de ne pas vous aimer.

Je vous souhaite toutes les consolations qui peuvent vous rendre la vie supportable. Je voudrais être avec vous à Saint-Joseph, dans l'appartement de *Formont*. J'y viendrais, si je pouvais m'arracher à mes travaux de toute espèce, et à une partie de ma famille qui est avec moi. Consolez-moi d'être loin de vous, en fesant hardiment ce que je vous demande.

1772. Soyez bien perſuadée, Madame, que vous n'avez pas dans ce monde un homme plus attaché que moi, plus ſenſible à votre mérite, plus enthouſiaſte de vous, de votre grand'maman et de ſon mari.

LETTRE XVIII.

A M. VASSELIER, *à Lyon.*

Le 28 de mars.

PREMIÈREMENT, le cher correſpondant eſt ſupplié de s'informer du jeune *Chazin*, écolier de réthorique, qui paraît avoir quelques talens, et qui a écrit une lettre ſi bien faite que le vieux malade lui a répondu, quoiqu'il ne réponde à perſonne; et qu'on lui envoie un petit livre tout de poëſie, pour le mettre un peu au fait.

Secondement, voici bien une autre hiſtoire : la pièce de l'avocat du *Roncel* a été lue aux comédiens qui en ont été émerveillés, et qui l'ont reçue avec acclamation. On ne fait encore s'ils pourront la jouer immédiatement après Pâques, parce qu'ils ont donné parole à M. du *Belloi*, et qu'ils ont appris déjà ſa tragédie de Don Pèdre. Un ami de M. du *Roncel* s'eſt chargé de cette négociation; on attend des nouvelles de cet ami : ainſi il faudra abſolument que *Roſſet* attende ces nouvelles pour imprimer. Il ne s'agit que de huit ou dix jours; c'eſt un préſent qu'on lui fait, et il doit ſe conformer aux intentions de ceux qui le lui font : A cheval donné, on ne regarde pas la bride, dit *Cicéron*.

Au reste, il y a de bien bonnes notes à faire à la queue de cette tragédie, à commencer par les sacrifices de sang humain qu'ont fait si souvent les Juifs, tantôt à leur *Adonaï*, tantôt à *Moloch*, tantôt à *Melkom:* mais ces notes doivent édifier les fidelles dans une autre édition. 1778.

On embrasse tendrement le cher correspondant.

P. S. M. du *Roncel*, à qui j'ai communiqué votre lettre du 27, dit que vous êtes le maître absolu de la facétie à vous envoyée, que tout ce que vous ferez sera très-bien fait. Pour moi, je trouve que les druides d'aujourd'hui sont aussi fripons que les anciens. Je suis sûr qu'ils brûleraient tous les philosophes dans des statues d'osier, s'ils le pouvaient. Je ne sais pas quels monstres sont les plus abominables, ou ceux du temps passé ou ceux du temps présent.

LETTRE XIX.

A M. CHRISTIN.

30 de mars.

MON cher philosophe, nous avons lu et traduit l'acte de *magister Andreas Banduyens*, qu'un de vos habitans de Longchaumois m'a apporté. Nous avons trouvé que cet acte est un peu équivoque, et peut-être ferait plus dangereux que profitable à nos pauvres esclaves. On les appelle *taillables* dans ces actes,

1772. et on les relève feulement de l'obligation où ils étaient de payer certaines redevances onéreufes.

Il eft vrai qu'on trouve dans cet écrit les mots de *liberté* et de *franchife;* mais je crains que cette liberté et cette franchife regardent feulement les petites impofitions annuelles dont on les délivre, et ne les laiffent pas moins foumis à cette infame taillabilité de fervitude qui eft l'opprobre de la nature humaine. C'eft aux moines d'être efclaves, et non d'en avoir. Les hommes utiles à l'Etat doivent être libres, mais nos lois font auffi abfurdes que barbares. Douze mille hommes efclaves de vingt moines devenus chanoines! cela augmente la fièvre qui me tourmente ce printemps. Je n'aurai point de fanté cette année. Je crains bien de mourir en 1772; c'eft l'année centenaire de la Saint-Barthelemi.

Venez faire vos pâques à Ferney, mon cher philofophe. Je vous embraffe bien tendrement.

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'avril.

MON cher ange a fans doute reçu la lettre écrite au quinqué; et je ne puis rien ajouter au verbiage de M. du *Roncel.* Vraiment, je vous enverrai tant de neuvièmes que vous voudrez, mais comment et par où? Les clameurs commencent à s'élever, et il y a des perfonnes qui n'ofent pas voyager. Si vous ne

trouvez pas une voie, vous qui habitez la ſuperbe ville de Paris, comment voulez-vous que j'en trouve, moi qui ſuis chez les Antipodes, dans un déſert entouré de précipices ? 1772.

Vous m'avez ôté un poids de quatre cents livres qui peſait ſur mon cœur, en me diſant que monſieur d'*Albe* (*) avait toujours de la bonté pour moi : mais ce n'eſt pas aſſez ; et je mourrai certainement d'une apoplexie foudroyante, s'il n'eſt pas perſuadé de mon inviolable attachement, et de la reconnaiſſance la plus vive que ce cœur oppreſſé lui conſerve. L'idée qu'il en peut douter me déſeſpère. Je l'aime comme je l'ai toujours aimé, et autant que j'ai toujours déteſté et mépriſé des monſtres noirs et inſolens, ennemis de la raiſon et du roi.

Florian qui pleurait ma nièce, et qui eſt venu chez moi toujours pleurant, a trouvé dans la maiſon une petite calviniſte aſſez aimable, et, au bout de quinze jours, il eſt allé ſe faire marier vers le lac de Conſtance par un miniſtre luthérien. Ce mariage-là n'eſt pas tout-à-fait ſelon les canons, mais il eſt ſelon la nature dont les lois ſont plus anciennes que le concile de Trente.

Eſt-il vrai que M. le duc de *la Vrillière* ſe retire ? J'en ſerais fâché; il m'a témoigné en dernier lieu les plus grandes bontés. Ayez celle de me mander ſi vous voyez déjà des arbres verts aux Tuileries, des fenêtres de votre palais. Je me mets, de ma chaumière, au bout des ailes de mes anges, avec effuſion de cœur.

(*) M. le duc de *Choiſeul*.

1772.

LETTRE XXI.

AU MEME.

5 d'avril.

Mes anges ont voulu des changemens, les voilà. S'ils n'en font pas contens, M. du *Roncel* eft homme à en faire d'autres; c'eft un homme très-facile en affaires; un peu goguenard, à la vérité, mais dans le fond bon diable.

Il croit que le quinqué fe moque de lui, quand le quinqué lui propofe de nommer aux premières dignités de la Crète. Il dit que c'eft au jeune candidat, qui a lu la pièce, à nommer les grands officiers de la cour de *Teucer*. C'eft à ce jeune candidat qu'on peut transférer l'ancien droit des Guèbres. Songez au refte que mon avocat eft un pauvre provincial, qui n'a pas la moindre connaiffance des tripots de Paris. Amufez-vous; faites comme il vous plaira. Notre du *Roncel* dit que, fi on ne plaide pas fa caufe à Paris, il l'ira plaider à Varfovie; que *Teucer* eft frère de lait de *Staniflas Poniatowski;* que furement *Staniflas* finira comme *Teucer*, et que *Pharès*, évêque de Cracovie, paffera mal fon temps.

Pour moi, mes anges, je n'entends rien à tout cela. Tout ce que je fais, c'eft que, fi jamais on me foupçonnait de connaître feulement M. du *Roncel*, je ferais fifflé à triple carillon par une armée de *Pompignans*, de *Frérons*, de *Cléments* et *tutti quanti*.

Sur ce, j'attends vos ordres, et je vous fupplie

très-instamment d'engager votre ami à mander à M. d'*Albe* que je lui serai inviolablement attaché jusqu'à mon dernier soupir, tout comme à vous, si j'ose le dire. 1772.

LETTRE XXII.

AU MEME.

6 d'avril.

Mes anges sauront que j'épuise tout mon savoir-faire à suspendre l'édition de la tragédie de notre jeune avocat. Je crois que j'y parviendrai; mais je me flatte que le quinqué, en considération de mes services, pourra faire passer, à la rentrée, le bon homme *Teucer* subrogé aux droits des Guèbres; car il me semble qu'on peut céder son droit à qui on veut, et que le tripot est le maître de substituer Crétois à Guèbres, en changeant *guè* en *cré*, et *bres* en *tois*.

De plus, je ne doute pas que mon avocat, qui plaide pour rien, ne donne à *Teucer* et à la demoiselle *Astérie* les émolumens de sa drôlerie. Ils pourraient, sur ce pied-là, s'obstiner à dire: Nous voulons faire le voyage de Crète avant le voyage d'Espagne. Don *Pèdre* se soutiendra toujours par lui-même, mais *Teucer* a besoin d'un temps favorable. Si cette négociation est trop difficile, il faudrait du moins être sûr qu'il n'y aurait point d'intervalle entre l'Espagne et la Crète. L'avocat demande votre avis sur ce point

1772. de droit, comme à un fameux jurifconfulte. Vous favez de quelle docilité il a été dans fon factum, et il efpère furtout qu'un ancien confeiller de grand'-chambre lui fera favorable dans cette conjoncture critique.

Voilà tout ce qu'il peut dire à préfent pour fa caufe.

Signé, maître du *Roncel*, *avocat*.
L'Ouvreur de loge, *procureur*.
Monfieur *D*. . . . ., *rapporteur*.
Monfieur de *T*. . . ., *folliciteur*.

LETTRE XXIII.

A M. DE LA HARPE.

6 d'avril.

NOTRE académie défile : j'attends mon heure, mon cher enfant. J'envoie mon codicille à notre illuftre doyen qui pourrait bien fe moquer de mon teftament, comme il s'eft moqué plus d'une fois de fon très-humble ferviteur le teftateur.

Je crois que le philofophe d'*Alembert*, très-véritable philofophe qui a refufé la place du duc de *la Vauguion* à Pétersbourg, fe foucie fort peu de la place de fecrétaire; mais nous devons tous fouhaiter qu'il daigne l'accepter, d'autant plus que, malgré tous fes mérites, il a une écriture fort lifible, ce que vous n'avez pas.

Le moment préfent ne me paraît pas favorable

pour écrire à l'homme en place dont vous me parlez. On m'a fait auprès de lui une petite tracasserie ; car 1772. il y a toujours des gens officieux qui me servent de loin. Agissez toujours ; *pulsate, et aperietur vobis.*

Connaissez-vous M. l'abbé *Duvernet* qui veut absolument écrire ma vie, en attendant que je sois tout-à-fait mort? M. d'*Alembert* le connaît ; il faudrait qu'il eût la bonté d'engager mon historiographe à ne point faire paraître de mon vivant certains petits morceaux qu'il m'a envoyés, et qui me paraissent très-prématurés, et, qui pis est, très-peu intéressans. Je n'ose prier M. d'*Alembert* de lui en parler ; mais si, par hasard, il voyait M. l'abbé *Duvernet*, il me ferait grand plaisir de l'engager à modérer son zèle, qui d'ailleurs ne lui procurerait ni prébende ni prieuré. Ces momens-ci ne sont pas les plus brillans pour la république des lettres ; nous sommes condamnés *ad bestias.* Contentons-nous, pour le présent, du bon témoignage de notre conscience. Pour moi, je mets tout aux pieds de mon crucifix, à mon ordinaire.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous donne ma bénédiction *in quantùm possum, et in quantùm indiges.*

1772.

LETTRE XXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 d'avril.

J'ADRESSE mes hommages tantôt à mon héros, tantôt à mon doyen. C'eſt aujourd'hui mon doyen qui eſt le ſujet de ma lettre. Vous nous enterrez tous l'un après l'autre, et vous avez vu renouveler toute notre pauvre académie, quoique pluſieurs de mes confrères ſoient beaucoup plus âgés que vous. Enterrez-moi quand il vous plaira, et faites-moi accorder un peu de terre ſainte, ce qui eſt une grande conſolation pour un mort; mais, en attendant, vous allez nommer un ſecrétaire. Je ne ſais pas ſur qui vous jetez les yeux; mais daignez ſonger, Monſeigneur, qu'il y a une penſion ſur la caſſette, attachée d'ordinaire à cette éminente dignité; que d'*Alembert* eſt pauvre, et qu'il n'eſt pauvre que parce qu'il a refuſé cinquante mille livres de rente en Ruſſie. Il poſsède toutes les parties de la littérature, il me paraît plus propre que perſonne à cette place, il eſt exact et aſſidu. Si vous n'êtes engagé pour perſonne, je penſe que vous ne fauriez faire un meilleur choix que celui de M. d'*Alembert;* mais votre volonté ſoit faite tant, à l'académie qu'à la cour.

Oſerai-je encore vous parler du petit *la Harpe* qui a beaucoup d'eſprit et beaucoup de goût, qui a fait de jolies choſes, qui a bien traduit *Suétone*, qui eſt travailleur, et qui eſt bien plus pauvre que d'*Alembert;*

si vous le mettiez de l'académie, il pourrait vous devoir sa fortune, vous feriez un heureux, et c'est un très-grand plaisir, comme vous savez. 1772.

Ces deux idées me sont venues dans la tête, en apprenant dans mes déserts la mort de deux de mes confrères. Je vous les soumets au hasard, et peut-être fort étourdiment; et pour peu que vous réprouviez mes deux idées, je les abandonne tout net. Mes grandes passions, car il faut en avoir jusqu'au dernier moment, se tournent actuellement vers *Ali-bey*, *Catherine II*, *Moustapha* et le roi de Pologne. J'avais pris toutes ces affaires-là fort à cœur; cependant, à la fin, je m'en détacherai comme de l'académie et du théâtre.

Je m'étais flatté d'abord que les Turcs seraient chassés de la Grèce, et que je pourrais aller voir ce beau pays d'Athènes où naquit votre devancier *Alcibiade;* mais je vois qu'il faudra mourir au milieu des neiges du mont Jura : cela est bien désagréable pour un homme aussi frileux que moi. Ce qui est beaucoup plus triste, c'est de mourir sans avoir refait ma cour à mon héros; mais je deviens aveugle et sourd, il me faut un pays chaud; je suis réduit à couvrir toujours ma pauvre tête d'un bonnet, quelque temps qu'il fasse; il n'y a pas moyen d'aller à Paris dans cet état, lorsque tout le monde est coiffé à l'oiseau royal. Je ne puis me présenter à l'hôtel de Richelieu avec un bonnet à oreille, mais il y a sous ce bonnet une vieille tête et un cœur qui vous appartiennent; l'un vous a toujours admiré, l'autre toujours aimé, et cela forme un composé plein d'un profond respect pour mon héros. *V.*

1772.

LETTRE XXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 d'avril.

Il eſt très-certain, Madame, ou que vous m'avez trompé, ou que vous vous êtes trompée. On dit que les dames y ſont ſujettes, et nous auſſi; mais le fait eſt que vous m'écrivîtes que vous alliez à la campagne, et que j'ignore encore ſi vous y avez été ou non. M. *Dupuits* prétend que vous n'avez jamais fait ce voyage. Si vous ne l'avez pas fait, vous deviez donc avoir la bonté de m'en inſtruire. Vous me dites, je pars, et vous reſtez un an ſans m'écrire. Qui de vous ou de moi a tort en amitié?

Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je n'ai pas changé un ſeul de mes ſentimens. Je vous répète que j'ai déteſté et que je déteſterai toujours les aſſaſſins en robe et les pédans inſolens.

Je n'ai rien ſu de ce qui ſe paſſe depuis un an dans aucun des tripots de Paris. J'ai conſervé, j'ai affiché hautement la reconnaiſſance que je dois à vos amis, et je l'ai ſurtout ſignifié à M. le maréchal de *Richelieu*, que vous voyez peut-être quelquefois.

Du reſte, je ſais beaucoup plus de nouvelles du Nord que de Paris.

Je ſuis fort aiſe que vous vous ſoyez remiſe à relire *Homère*, vous y trouverez du moins un monde

entièrement différent du nôtre. C'eſt un plaiſir de voir que nos guerres ſur le Rhin et ſur le Danube, 1772.
notre religion, notre galanterie, nos uſages, nos préjugés, n'ont rien de ces temps qu'on appelle héroïques. Vous verrez que l'immortalité de l'ame, ou du moins d'une petite figure aérienne qu'on appelait ame, était reçue dans ce temps-là chez toutes les grandes nations. Cette opinion était ignorée des Juifs, et n'y a été en vogue que très-tard, du temps d'*Hérode*. Vous êtes bien perſuadée que ni les phariſiens ni *Homère* ne nous apprendront ce que nous devons être un jour. J'ai connu un homme qui était très-fermement perſuadé qu'après la mort d'une abeille, ſon bourdonnement ne ſubſiſtait plus. Il croyait, avec *Epicure* et *Lucrèce*, que rien n'était plus ridicule que de ſuppoſer un être inétendu, gouvernant un être étendu, et le gouvernant très-mal. Il ajoutait qu'il était très-impertinent de joindre le mortel à l'immortel. Il diſait que nos ſenſations ſont auſſi difficiles à concevoir que nos penſées; qu'il n'eſt pas plus difficile à la nature, ou à l'auteur de la nature, de donner des idées à un animal à deux pieds, appelé homme, que du ſentiment à un ver de terre. Il diſait que la nature a tellement arrangé les choſes, que nous penſons par la tête comme nous marchons par les pieds. Il nous comparait à un inſtrument de muſique, qui ne rend plus de ſon quand il eſt briſé. Il prétendait qu'il eſt de la dernière évidence que l'homme eſt comme tous les autres animaux et tous les végétaux, et peut-être comme toutes les autres choſes de l'univers, fait pour être et pour n'être plus.

1772. Son opinion était que cette idée console de tous les chagrins de la vie, parce que tous ces prétendus chagrins ont été inévitables: aussi cet homme parvenu à l'âge de *Démocrite*, riait de tout comme lui. Voyez, Madame, si vous êtes pour *Démocrite* ou pour *Héraclite*.

Si vous aviez voulu vous faire lire des Questions sur l'encyclopédie, vous y auriez pu voir quelque chose de cette philosophie, quoiqu'un peu enveloppée. Vous auriez passé les articles qui ne vous auraient pas plu, et vous en auriez peut-être trouvé quelques-uns qui vous auraient amusée. A peine cet ouvrage a-t-il été imprimé qu'il s'en est fait quatre éditions, quoiqu'il soit peu connu en France. Vous y trouveriez aisément sous la main toutes les choses dont vous regrettez quelquefois de n'avoir pas eu connaissance. Vous passeriez sans peine et sans regret le peu d'articles qui ont exigé des figures de géométrie. Vous y trouveriez un précis de la philosophie de *Descartes* et du poëme de l'*Arioste*. Vous y verriez quelques morceaux d'*Homère* et de *Virgile*, traduits en vers français. Tout cela est par ordre alphabétique. Cette lecture pourrait vous amuser autant que celle des feuilles de *Fréron*.

Il y a une dame avec qui vous soupiez, ce me semble, quelquefois, et qui est la mère d'un contreseing. Mais je ne sais plus ni ce que vous faites, ni ce que vous pensez. Pour moi, je pense à vous, Madame, plus que vous ne croyez; et je vous aime sans doute plus que vous ne m'aimez. *V.*

LETTRE XXVI.

1772.

A M. MARMONTEL.

11 d'avril.

MON cher et ancien ami, qui font les gens qui ont dit qu'on n'aime point fon fucceffeur? Ils en ont menti ; j'étais ami de *Duclos*, et je fuis encore plus le vôtre. Je me flatte qu'avec le titre d'hiftoriographe vous avez une bonne penfion. *Martin Fréron* dit que vous n'avez fait que des romans. Premièrement, je maintiens que les anciens hiftoriens n'ont fait que cela ; et enfuite je dis qu'un homme qui écrit bien une fable, en écrira beaucoup mieux l'hiftoire. Je fuis perfuadé que *Fénélon* aurait fu rendre l'Hiftoire de France intéreffante. C'eft un fecret qui a été ignoré de tous nos écrivains. Laiffez donc braire maître *Aliboron* dit *Fréron*. Il appartient bien à cette canaille d'ofer juger les véritables gens de lettres! Ce miférable n'a gagné fa vie qu'à décrier ce que les autres ont fait, et il n'a jamais rien fait par lui-même. Encore fon devancier *Desfontaines*, fon maître en méchanceté, avait-il donné une médiocre traduction de l'Enéide. C'eft une chofe bien aviliffante pour la France que le *Journal des favans* foit négligé parce qu'il eft fage, et qu'on ait foutenu les feuilles des *Desfontaines* et des *Frérons* parce qu'elles font fatiriques. Je me fuis toujours déclaré l'implacable ennemi de ces interlopes qui font l'opprobre de la littérature, et je fuis fidelle à mes principes.

Ce que vous me mandez du nommé *Clément* me
1772. fait voir qu'il aſpire à remplacer *Fréron*. Ce ſera une belle ſérie, depuis *Zoïle* et *Mœvius*. Je viens de retrouver une lettre de ce miſérable, dans laquelle il me demande l'aumône; et, dès qu'il a été à Paris, il s'eſt mis à écrire contre moi : mais je ne lui en fais pas mauvais gré, il m'a mis en bonne compagnie.

Sommes-nous aſſez heureux pour que monſieur d'*Alembert* ſoit notre ſecrétaire perpétuel ? Je réponds du moins que, s'il y a de la perpétuité, ce ſera pour ſon nom.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de ceux qui veulent bien ſe ſouvenir de moi dans l'académie. Adieu, mon cher hiſtoriographe de *Béliſaire* et des *Incas*.

LETTRE XXVII.

A M. MALLET DU PAN.

A Ferney, 24 d'avril.

Mon cher et aimable profeſſeur, qui ne profeſſerez jamais que la vérité et le noble mépris des impoſtures et des impoſteurs, que vous êtes heureux d'être auprès d'un prince juſte (*), bon, éclairé, qui foule aux pieds l'infame ſuperſtition, et qui met la religion dans la vertu, qui n'eſt ni papiſte, ni calviniſte, mais homme, et qui rend heureux les

(*) Le landgrave de Heſſe-Caſſel.

hommes

hommes qui lui sont soumis! Si j'étais moins vieux, je quitterais mes neiges pour les siennes, et mon triste climat pour son triste climat qu'il adoucit, et qu'il rend agréable par ses mœurs et par ses bontés. 1772.

Vous avez devant vous une belle carrière; vous pouvez, en donnant des leçons d'histoire dans un goût nouveau, et en détruisant les mensonges absurdes qui défigurent toutes les histoires, attirer à Cassel un grand nombre d'étrangers qui apprendront à la fois la langue française et la vérité. J'ai eu un ami, nommé M. *Audra*, docteur de sorbonne, qui méprisait prodigieusement la sorbonne, et qui était allé faire à Toulouse ce que vous faites à Cassel. Une foule étonnante venait l'entendre. Les fripons tremblèrent; ils se réunirent contre lui. Les prêtres firent tant qu'ils lui ôtèrent sa place que le conseil de ville lui avait donnée. Il en est mort de chagrin. Vous éprouverez un sort tout contraire. Par quelle fatalité faut-il que les plus beaux climats de la terre, le Languedoc, la Provence, l'Italie, l'Espagne, soient livrés aux superstitions les plus infames, lorsque la raison règne dans le Nord? Mais souvenons-nous que ce sont les peuples du Nord qui ont conquis la terre; espérons qu'ils pourront l'éclairer.

Madame *Denis*, et tout ce qui est à Ferney, vous fait mille complimens. Je vous envoie le neuvième tome des Questions, qui excite beaucoup de rumeur chez les tartufes de Genève.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1772.

LETTRE XXVIII.

A M. MARIN.

A Ferney, 27 d'avril.

Je dois vous dire d'abord, mon cher ami, que c'eſt moi qui fis faire une conſultation à Rome. Il s'agiſſait du marquis de *Florian*, mon neveu, et d'une femme divorcée. Ce n'eſt point du tout le cas de M. de *Bombelle;* ces deux affaires n'ont aucun rapport. De plus, mon neveu étant officier, chevalier de Saint-Louis, et penſionné par le roi, eſt aſtreint à des devoirs dont la tranſgreſſion pourrait avoir des ſuites fâcheuſes. Priez M. *Linguet* de ne point parler du tout de cette affaire.

J'ai lu le mémoire en faveur de M. le comte de *Morangiès*. J'ai été fort lié dans ma jeuneſſe avec madame ſa mère. Je date de loin. Je ne peux imaginer qu'il perde ſon procès. Il eſt vrai qu'il a commis une grande imprudence en confiant à des gredins des billets pour cent mille écus. Les grandes affaires ſe traitent ſouvent ainſi à Lyon et à Marſeille. Oui; mais c'eſt avec des banquiers et des négocians accrédités, et non pas avec des gueuſes qui prêtent ſur gage.

Cette affaire, qui paraît unique, reſſemble aſſez à celle d'une friponne de janſéniſte que j'ai connue. Elle redemandait dans Bruxelles, en 1740, la ſomme de trois cents mille florins d'empire au frère *Yancin*, procureur des jéſuites et ſon confeſſeur. Je fus témoin

de tout ce procès. Cette femme, nommée *Genep*, feignit d'être fort malade; elle envoya chercher le confesseur procureur *Yancin*. La coquine avait mis en sentinelle, derrière une tapisserie, un notaire, deux témoins et son avocat, janséniste comme *Arnaud*. Le confesseur arrive; il prend une espèce de transport au cerveau à madame *Genep*. Elle s'écrie: Mon père, je ne me confesserai point que je ne voye mes trois cents mille florins en sureté. Le confesseur, qui lui voit rouler les yeux et grincer les dents, croit devoir ménager sa folie; il lui dit, pour l'apaiser, qu'elle ne doit point craindre pour son argent, et qu'il faut d'abord songer à son ame. Tout cela est bel et bon, reprit la mourante; mais avez-vous fait un emploi valable de mes trois cents mille florins? Oui, oui, ne soyez en peine que de votre salut, ma bonne. — Mais songez bien à mon argent. — Eh, mon Dieu, oui j'y songe; un petit mot de confession, s'il vous plaît. Cependant on fait un procès verbal des demandes et des réponses; et dès le lendemain la malade répète en justice cette somme immense, ce qui prouve en passant que les disciples d'*Augustin* en savent autant que les enfans d'*Ignace*. Les jésuites se servirent contre ma drôlesse des mêmes moyens que M. *Linguet* emploie. Où avez-vous pris trois cents mille florins d'empire, vous la veuve d'un petit commis à cent écus de gages? où je les ai pris? dans mes charmes. Que répondre à cela? que faire? Madame *Genep* meurt, et jure en mourant, sur son crucifix, qu'elle a porté la somme entière chez son confesseur. Les héritiers poursuivent, ils trouvent un fiacre qui dépose qu'il a porté l'argent dans son

1772.

——— carrosse. Le fiacre apparemment était jansénisle aussi ;
1772. l'avocat triomphait. Je lui dis, ne chantez pas victoire : si vous aviez demandé dix ou douze mille florins, vous les auriez eus ; mais vous n'en aurez jamais trois cents mille. En effet, le fiacre, qui n'était pas aussi habile que madame *Genep*, fut convaincu d'être un sot menteur, il fut fouetté et banni. J'ai peur qu'il n'en arrive autant à notre ami du *Jonquai*.

A propos, j'ai été fâché que M. *Linguet*, élève de *Cicéron*, ait traité *Cicéron* de lâche qui ne plaidait que pour des coquins ; il ne faut pas qu'un cordelier prêche contre St *François d'Assise :* mais j'ai toujours pensé comme lui sur l'Histoire ancienne, et je l'ai dit long-temps avant lui, et ensuite je me suis appuyé de son opinion. Son plaidoyer me paraît bien raisonné et bien écrit. Je voudrais bien voir ce que M. *Gerbier* peut opposer à des argumens qui me semblent convaincans.

L'*Eloge de la police* est un beau morceau ; la comparaison hardie de la direction des boues et lanternes, des p....., des filous et des espions, avec l'ordre des sphères célestes, est si singulière, que l'auteur devait bien citer *Fontenelle* à qui elle appartient.

Tâchez, mon cher ami, de me procurer les deux factums pour et contre, et l'épître du faquin qui se croit secrétaire de *Boileau*, en cas que vous ayez ce rogaton.

On ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

LETTRE XXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 d'avril.

Je dirai d'abord à mon héros qu'il eſt impoſſible que *la Harpe* ait fait les très-impertinens vers que les cabaleurs du temps ont mis ſur ſon compte. Il en eſt incapable, et il eſt évident qu'ils ſont d'un homme qui oſe être jaloux de votre gloire, de votre conſidération ; de l'extrême ſupériorité que vous avez eue ſur tous ceux qui ont couru la même carrière que vous. Soyez très-perſuadé, Monſeigneur, que *la Harpe* n'a eu aucune part à cette plate infamie ; je le ſais de ſcience certaine. Il réſultera de cette calomnie atroce que vous accorderez votre protection à ce jeune homme, avec d'autant plus de bonté qu'il a été accuſé auprès de vous plus cruellement.

Je vois de loin toutes les ridicules cabales qui déſolent la ſociété dans Paris, et qui rendent notre nation fort mépriſable aux étrangers. Nous ſommes dans l'année centenaire de la Saint-Barthelemi ; mais nous avons ſubſtitué des combats de rats et de grenouilles à la foule des grands aſſaſſinats et des crimes horribles qui nous firent déteſter du genre-humain. Aujourd'hui du moins nous ne ſommes qu'aviliſ.

La diſcorde n'a chez nous d'autre effet que celui

1772. qu'elle a chez les moines. Elle produit des pasquinades contre monsieur le prieur, de petites jalousies, de petites intrigues; tout est petit, tout est bassement méchant. Je ne vois pas ce que nous deviendrions sans l'opéra comique qui sauve un peu notre gloire.

Dieu me garde de m'aller fourrer dans le tourbillon d'impertinences, qui emporte à tout vent toutes les cervelles de Paris. Je voudrais bien pourtant ne point mourir sans vous avoir fait ma cour. Il est dur pour moi de n'avoir point cette consolation, mais je ne puis me remuer. Il y a deux ans que je n'ai mis d'habit; j'ai fermé ma porte à tous les étrangers; je suis presque entièrement sourd et aveugle, quoique j'aye encore quelquefois de la gaieté.

J'ai peur de ne pas réussir à être gai; j'ai peur que vous n'ayez pas été content de ma Bégueule, car vous n'avez jamais fréquenté de ces personnes-là, et elles n'auraient pas été long-temps bégueules avec vous. Si jamais vous fesiez un petit tour à Richelieu, je me ferais traîner sur la route pour envisager encore une fois mon héros, et pour lui renouveler le plus sincère, le plus respectueux et le plus tendre des hommages. *V.*

LETTRE XXX.

1772.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

4 de mai.

Les quatre ou cinq ans dont vous me parlez, Madame, ſuppoſeraient pour mon compte quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans, ce qui n'eſt pas dans l'ordre des probabilités. Il eſt certain qu'en général votre eſpèce féminine va plus loin que la nôtre ; mais la différence en eſt ſi médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Un philoſophe nommé *Timée* a dit, il y a plus de deux mille cinq cents ans, que notre exiſtence eſt un moment entre deux éternités ; et les janſéniſtes, ayant trouvé ce mot dans les paperaſſes de *Paſcal*, ont cru qu'il était de lui. Les individus ne ſont rien, et les eſpèces ſont éternelles.

Je ne crois pas que vous ayez lu les Lettres de *Memmius* à *Cicéron*, dont la traduction ſe trouve à la fin du neuvième tome des Queſtions, que je ne vous ai pas envoyé. Non-ſeulement je n'envoie le livre à perſonne, et je n'écris preſque à perſonne ; mais je penſe que la moitié de ces Queſtions au moins, n'eſt faite que pour les gens du métier, et doit furieuſement ennuyer quiconque ne veut que s'amuſer. J'ignore ſi vous avez le temps et la volonté de vous faire lire bien poſément ces Lettres de *Memmius :* les

1772. idées m'en paraiſſent très-plauſibles, et c'eſt à quoi je me tiens.

Le petit conte de la Bégueule eſt d'un genre tout différent ; c'eſt la farce après la tragédie. J'avoue que je n'ai pas oſé vous l'envoyer, parce que j'ai ſuppoſé que vous n'aviez nulle envie de rire. Le voilà pourtant ; vous pouvez le jeter dans le feu, ſi bon vous ſemble.

Quand je vous dis, Madame, que je voudrais habiter la chambre de *Formont*, je ne vous dis que la vérité ; mais l'état de ma ſanté ne me permettrait pas même de vous voir, ce qu'on appelle en viſite. La vie de Paris ſerait non-ſeulement affreuſe, mais impoſſible à ſoutenir pour moi. Je ne ſais plus ce que c'eſt que de mettre un habit ; et lorſque le printemps et l'été me délivrent de mes fluxions ſur les yeux, mes journées entières ſont conſacrées à lire. Si je vois quelques étrangers, ce n'eſt que pour un moment.

Voyez ſi cette vie eſt compatible avec le ſéjour d'une ville où il faut promener la moitié du temps ſon corps dans une voiture, et où l'ame eſt toujours hors de chez elle. Les converſations générales ne ſont qu'une perte irréparable du temps.

Vous êtes dans une ſituation bien différente. Il vous faut de la diſſipation : elle vous eſt auſſi néceſſaire que le manger et le dormir. Votre triſte état vous met dans la néceſſité d'être conſolée par la ſociété ; et cette ſociété, qu'il me faudrait chercher d'un bout de la ville à l'autre, me ferait inſupportable. Elle eſt ſurtout empoiſonnée par l'eſprit de parti, de cabale, d'aigreur, de haine, qui tourmente

tous vos pauvres Parifiens, et le tout en pure perte. J'aimerais autant vivre parmi des guêpes, que d'aller à Paris par le temps qui court. 1772.

Tout ce que je puis faire pour le préfent, c'eft de vous aimer de tout mon cœur, comme j'ai fait pendant environ cinquante années. Comment ne vous aimerais-je pas ? votre ame cherche toujours le vrai ; c'eft une qualité auffi rare que le vrai même. J'ofe dire qu'en cela je vous reffemble : mon cœur et mon efprit ont toujours tout facrifié à ce que j'ai cru la vérité.

C'eft en conféquence de mes principes, que je vous prie très-inftamment de faire paffer à votre grand'maman ce petit billet de ma main, que je joins à ma lettre.

Vous m'avez boudé pendant près d'un an, vous avez eu très-grand tort affurément ; vous m'avez fait une véritable peine, mais mon cœur n'en eft pas moins à vous. Il faut que vous le foulagiez du fardeau qui l'accable. J'ai été défolé de l'idée qu'on a eue que j'ai pu changer de fentiment. Vous me devez juftice auprès de votre grand'maman. Puifque vous m'envoyez ce qu'elle vous écrit pour moi, envoyez-lui donc ce que je vous écris pour elle ; et fongez que, vous et votre grand'maman, vous êtes mes deux paffions, fi vous n'êtes pas mes deux jouiffances.

1772. LETTRE XXXI.

A M. ***.

A Ferney, le 4 de mai.

Il faut, Monſieur, que chacun faſſe ſon teſtament; mais vous vous doutez bien que celui qu'on m'impute n'eſt point mon ouvrage. L'ancien et le nouveau Teſtament ont fait dire aſſez de ſottiſes, ſans que j'y ajoute les miennes. Mes prétendues dernières volontés ſont la production d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui fait rire quelquefois par ſes plaiſanteries. J'eſpère que mon vrai teſtament ſera plus honnête et plus ſage. Le malheur eſt qu'après avoir été eſclave toute ſa vie, il faut l'être encore après ſa mort. Perſonne ne peut être enterré comme il voudrait l'être. Ceux qui ſeraient bien aiſes d'être dans une urne ſur la cheminée d'un ami, ſont obligés d'aller pourrir dans un cimetière ou dans quelque choſe d'équivalent; ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète* et de *Cicéron*, ſont obligés de mourir dans celle de *Luther*, s'ils ſont malades à Upſal, ou d'aller dans l'autre monde avec l'huile d'un patriarche grec, ſi la fièvre les prend dans la Morée. J'avoue que, depuis quelques années, on meurt plus commodément qu'autrefois vers le petit pays que j'habite; la liberté de penſer s'y établit inſenſiblement comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accuſent de ce changement. Je voudrais avoir mérité ce reproche,

depuis Conſtantinople juſqu'à la Dalécarlie. Il eſt ridicule et horrible de gêner les vivans et les morts. Chacun, ce me ſemble, doit diſpoſer de ſon corps et de ſon ame à ſa fantaiſie. Le grand point eſt de ne jamais moleſter ni le corps ni l'ame de ſon prochain. Notre conſolation, après notre mort, eſt que nous ne ſaurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptiſés ſans en rien ſavoir, nous ſerons inhumés de même. Le mieux ſerait peut-être de n'avoir point reçu cette vie dont on ſe plaint ſi ſouvent, et qu'on aime toujours; mais rien n'a dépendu de nous. Nous ſommes attachés, comme dit *Horace*, avec les gros clous de la néceſſité, &c. 1772.

LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

MON cher ange, ceci eſt ſérieux. On m'accuſe publiquement dans Paris d'être l'auteur d'une pièce de théâtre intitulée les Lois de Minos, ou Aſtérie. Cette calomnie ſera ſi préjudiciable à votre pauvre du *Roncel*, qu'aſſurément ſa pièce ne ſera jamais jouée; et je ſais qu'il avait beſoin qu'on la repréſentât pour bien des raiſons. Vous ſavez qu'on fit examiner les Druides par un docteur de ſorbonne, et qu'on a fini par en défendre la repréſentation et l'impreſſion.

1772. Vous voyez qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable que M. le duc de *Duras*, M. de *Chauvelin*, M. de *Thibouville*, mademoiſelle *Veſtris*, et ſurtout *le Kain*, crient de toutes leurs forces à l'impoſture, et rendent à l'avocat ce qui lui appartient.

Il eſt certain qu'en toute autre circonſtance ſa pièce aurait paſſé ſans la moindre difficulté ; mais vous ſavez que quand le lion voulut chaſſer les bêtes à corne de ſes Etats, il voulut y comprendre les lièvres, et qu'on s'imagina que leurs oreilles étaient des cornes.

Il arrivera malheur, vous dis-je, ſi vous n'y mettez la main. J'aurais ſur cette affaire mille choſes à vous dire, que je ne vous dis point. Tout eſt parti, intrigue, cabale dans Paris. Du *Roncel* deviendra un terrible ſujet de ſcandale. Il ſe flattait de venir paſſer quelques jours auprès de vous, et il ne le pourra pas ; cette idée le déſeſpère. Il me ſemble que vous pouvez aiſément mettre un emplâtre ſur cette bleſſure. Vos amis peuvent ſoutenir hardiment la cauſe de ce jeune avocat, ſans que perſonne ſoit en droit de les démentir.

Au reſte, quand il faudra ſacrifier quelques vers à la crainte des alluſions, du *Roncel* ſera tout prêt ; vous ſavez combien il eſt docile.

Il me ſemble que M. le duc de *Duras* peut s'amuſer à protéger cet ouvrage. Puiſqu'il y a tant de cabales, il peut ſe mettre à la tête de celle-là ſans aucun riſque. Rien n'eſt ſi amuſant, à mon gré, qu'une cabale. J'oſe croire que, quand il le faudra, monſieur le chancelier protégera ſon avocat. J'ai ſur cela des choſes aſſez extraordinaires à vous dire. Je

crois que je dois compter sur ses bontés ; mais le préalable de toute cette négociation, est qu'on dise par-tout que la pièce n'est point de moi : sans ce point principal, on ne viendra à bout de rien. 1772.

C'est grand'pitié que ce qui était, il y a trente ans, la chose du monde la plus simple et la plus facile, soit aujourd'hui la plus épineuse. C'était pour se dérober à toutes ces petites misères que du *Roncel* voulait imprimer son plaidoyer sans le prononcer.

Enfin, vous êtes ministre public ; les droits de la Crète sont entre vos mains, mon cœur aussi.

LETTRE XXXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 de mai.

J'AI quelque soupçon que mon héros me boude et me met en pénitence. Trop de gens me parlent des Lois de Minos, et monseigneur le premier gentilhomme de la chambre, monsieur notre doyen peut dire : On ne m'a point confié ce code de *Minos*, on s'est adressé à d'autres qu'à moi. Voici le fait.

Un jeune homme et un vieillard passent ensemble quelques semaines à Ferney. Le jeune candidat veut faire une tragédie, le vieillard lui dit ; voici comme je m'y prendrais. La pièce étant brochée : Tenez, mon ami, vous n'êtes pas riche, faites votre profit de ce rogaton ; vous allez à Lyon, vendez-la à un

libraire, car je ne crois pas qu'elle réussît au théâtre;
1772. d'ailleurs, nous n'avons plus d'acteurs. Mon homme la donne à un libraire de Lyon, le libraire s'adresse au magistrat de la librairie; ce magistrat est le procureur général. Ce procureur général, voyant qu'il s'agit de *lois*, envoie vîte la pièce à monsieur le chancelier qui la retient, et on n'en entend plus parler. Je ne dis mot; je ne m'en avoue point l'auteur; je me retire discrètement. Pendant ce temps-là, un autre jeune homme, que je ne connais point, va lire la pièce aux comédiens de Paris. Ceux-ci, qui ne s'y connaissent guère, la trouvent fort bonne; ils la reçoivent avec acclamation. Ils la lisent ensuite à M. le duc de *Duras* et à M. de *Chauvelin*; ces messieurs croient deviner que la pièce est de moi; ils le disent, et je me tais; et quand on m'en parle, je nie, et on ne me croit pas.

Voilà donc, mon héros, à quel point nous en sommes.

Je suppose que vous êtes toujours à Paris dans votre palais, et non dans votre grenier de Versailles. Je suppose encore que vos occupations vous permettent de lire une mauvaise pièce; que vous daignerez vous amuser un moment des radoteries de la Crète et des miennes: en ce cas, vous n'avez qu'à donner vos ordres. Dites-moi comment il faut s'y prendre pour vous envoyer un gros paquet, et dans quel temps il faut s'y prendre; car monseigneur le maréchal a plus d'une affaire, et une plate pièce de théâtre est mal reçue quand elle se présente à propos, et à plus forte raison quand elle vient mal à propos.

Pour moi, c'eſt bien mal à propos que j'achève ma vie loin de celui à qui j'aurais voulu en conſacrer tous les momens, et dont la gloire et les bontés me ſont chères juſqu'à mon dernier ſoupir. *V.*

1772.

LETTRE XXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de mai.

M. de *Thibouville* ne m'a pas écrit un ſeul mot en faveur de du *Roncel;* je ne ſais ce qu'il fait ni où il eſt. N'eſt-il point à Neuilly? mais que deviendra la Crète? que ferez-vous d'*Aſtérie* et de ſon petit ſauvage? penſez-vous, mes chers anges, avoir fait une bonne action en me calomniant, en me feſant paſſer pour l'auteur, et notre avocat pour mon prête-nom? ne voyez-vous pas déjà tous les *Pharès* du monde s'unir pour m'excommunier, et la pièce défendue et honnie? comment vous tirerez-vous de ce bourbier?

Je ſuis perſuadé que la paix entre *Catherine* et *Mouſtapha* eſt plus difficile à faire. Vous ſentez de plus combien un certain doyen ſera piqué de n'avoir pas été dans la confidence; combien ſes mécontentemens vont redoubler. Il trouvera la pièce ſcandaleuſe, impertinente, ridicule. Voyez quel remède vous pouvez apporter à ce mal preſque irréparable, et qui n'eſt pas encore ce qu'il y a de plus terrible dans l'affaire de ce pauvre du *Roncel.* Pour moi, je

1772. n'y fais d'autre emplâtre que de me confier au doyen. Après quoi il faudra, dans l'occasion, me confier aussi au chancelier; car vous frémiriez si je vous disais ce qui est arrivé. Allez, allez, vous devez avoir sur les bras la plus terrible négociation que jamais envoyé de Parme ait eue à ménager.

Quoi qu'il en soit, je baise les ailes de mes anges. Je les prie de s'amuser gaiement de tout cela. Avec le temps, on vient à bout de tout, ou du moins de rire de tout.

Le roi de Prusse trouve les Pélopides une très-bonne pièce très-bien écrite. Il dit expressément que celle de *Crébillon* est d'un ostrogoth. L'impératrice de Russie me demandait, il n'y a pas long-temps, si *Crébillon* avait écrit dans la même langue que moi.

LETTRE XXXV.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

Du 11 de mai.

J'AI été tenté de me mettre dans une grosse colère à l'occasion de ce qui s'est passé à l'académie française; mais, quand je considère que M. d'*Alembert* a bien voulu être notre secrétaire perpétuel, je suis de bonne humeur, parce que je suis sûr qu'il mettra les choses sur un très-bon pied. Les ouragans passent, et la philosophie demeure.

Si le jeune auteur d'une tragédie nouvelle a l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, et s'il

y

y a, comme vous le dites, un grain de philofophie dans fa pièce, confeillez-lui de la garder quelque temps dans fon porte-feuille : la faifon n'eft pas favorable. 1778.

Je vais faire venir, fur votre parole, l'*Hiftoire de l'établiffement du commerce dans les deux Indes*. J'ai bien peur que ce ne foit un réchauffé avec de la déclamation. La plupart des livres nouveaux ne font que cela.

Un barbare vient de m'envoyer, en fix volumes, l'*Hiftoire du monde entier* qu'il a copiée, dit-il, fidellement d'après les meilleurs dictionnaires.

Embraffez pour moi, je vous prie, mon cher fecrétaire. L'académie n'en a point encore eu de pareil. Je mourrais bien gaiement, fi vous pouviez faire encore un petit voyage avec lui. *V.*

LETTRE XXXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 de mai.

J'ECRIS de ma main, Madame, cette fois-ci, et d'une petite écriture comme votre grand'maman, malgré mes fluxions fur les yeux. Je voudrais bien que vous puffiez en faire autant.

J'ai exécuté les ordres de votre grand'maman à la lettre. Je n'ai prononcé fon nom qu'à des étrangers

qui paffent continuellement par nos cantons, et j'ai conclu que l'Europe penfait comme moi.

Au refte, je n'écris à perfonne, et je ne fatigue la pofte qu'à porter les montres que ma colonie fabrique. J'ai été long-temps un peu émerveillé que M. *Séguier*, ci-devant avocat général, fût venu me voir à Ferney pour me dire qu'il ferait obligé de déférer l'Hiftoire du parlement, et que *meffieurs* l'en preffaient fort : comme fi un hiftorien avait pu diffimuler la guerre de la fronde, et comme s'il avait fallu mentir pour plaire à *meffieurs*. Je n'avais pas lieu affurément de me louer de *meffieurs*; mais, après avoir dit ce que je penfais d'eux depuis vingt ans, j'ai gardé un profond filence fur toutes les chofes de ce monde; et je n'ai laiffé remplir mon cœur que des fentimens que je dois à mes généreux bienfaiteurs.

Je fais des vœux pour eux, moi qui ne prie jamais DIEU, et qui me contente de la réfignation. Il y a des chofes que je détefte et que je fouffre. Je vois parfaitement de loin toute la méchanceté des hommes, et le néant de leurs illufions.

J'attends la mort en ne changeant de fentiment fur rien, et furtout fur l'attachement que je vous ai voué pour le refte de ma vie. *V.*

LETTRE XXXVII. 1772.

A MADAME DE BEAUHARNAIS.

Le....

On dit, Madame, que les divinités apparaiſſaient autrefois aux ſolitaires dans les déſerts; mais elles n'écrivaient point de jolies lettres; et j'aime mieux la lettre dont vous m'avez honoré, que toutes les apparitions de ces nymphes de l'antiquité. Il y a encore une choſe qui me fait un grand plaiſir, c'eſt que vous ne m'auriez point écrit, ſi vous aviez été dévote ou ſuperſtitieuſe: il y a des confeſſeurs qui défendent à leurs pénitentes de ſe jouer à moi. Je crois, Madame, que, ſi quelqu'un eſt aſſez heureux pour vous diriger, ce ne peut être qu'un homme du monde, un homme aimable qui n'a point de ſots ſcrupules. Vous ne pouvez avoir qu'un directeur raiſonnable et fait pour plaire. Le comble de ma bonne fortune, c'eſt que vous écrivez naturellement, et que votre eſprit n'a pas beſoin d'art. On dit que votre figure eſt comme votre eſprit. Que de raiſons pour être enchanté de vos bontés! Agréez, Madame, la reconnaiſſance et le reſpect du vieux ſolitaire *V.*

1772. LETTRE XXXVIII.

A M. VASSELIER.

A Ferney, mai.

Mon cher correfpondant, j'aime mieux envoyer des montres à Gènes pour Maroc, que des mémoires de l'avocat du *Roncel* à monfieur le chancelier. Notre fabrique a l'air d'une grande correfpondance. Elle envoie à la fois à Pétersbourg, à Conftantinople et au fond de l'Afrique ; mais jufqu'à préfent elle n'en paraît pas plus riche. Il faut efpérer que ce petit commerce, dans les quatre parties du monde, produira enfin quelque chofe, et que j'en viendrai à mon honneur qui a été le feul but de mon entreprife.

Je fais réflexion que les équivoques gouvernent ce monde. On intitule une tragédie les Lois de Minos ; à ce mot de lois, un magiftrat lyonnais croit qu'il s'agit de nos parlemens, et un prêtre croit qu'il eft queftion du droit canon ; mais la première loi des Français eft le ridicule. Il ne faut fonger qu'à cultiver fon jardin et à foutenir fa colonie : c'eft vous qui la foutenez.

Pourriez-vous, mon cher ami, m'aider à rendre un petit fervice ? Il s'agirait de faire toucher fix louis à un vieillard nommé d'*Aumart*, retiré depuis peu au Mans. J'imagine que le directeur de la pofte du Mans pourrait les lui faire remettre. M. *Scherer* vous donnerait ces fix louis, fur la feule infpection de

mon billet; mais s'il y a la moindre difficulté, le moindre inconvénient, n'en faites rien : je prierai M. *Scherer* de me rendre ce bon office. 1772.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

MON cher ange, le jeune avocat du *Roncel* a non-ſeulement renoncé aux ames de fer et à ſon crédit, mais il a changé entièrement la troiſième partie de ſon plaidoyer et pluſieurs paragraphes dans les autres.

Vous avez la bonté de nous mander que M. le duc de *Duras* daigne s'intéreſſer à cette petite affaire, et qu'il doit la recommander au magiſtrat dont elle dépend. Si ce magiſtrat eſt monſieur le chancelier, ſachez enfin qu'il la connaît déjà, et qu'il y a plus d'un mois que le plaidoyer de du *Roncel* eſt entre ſes mains, par une avẽnture très-bizarre et très-ridicule. Il n'en a dit mot, ni moi non plus; l'avocat n'a point paru. J'ai dû ignorer tout; je me ſuis renfermé dans mon honnête ſilence. Il ne m'appartient pas de me mêler des affaires du barreau, on jugera bien cette cauſe ſans moi; mais M. le duc de *Richelieu* m'inquiéte : j'ai lieu de croire qu'il eſt fâché qu'on ſe ſoit adreſſé à d'autres qu'à lui; nous tâcherons de l'apaiſer.

1772. On a ſuivi entièrement le conſeil de l'ange très-ſage, dans la petite réponſe à M. *le Roi.* Point d'injures, beaucoup d'ironie et de gaieté. Les injures révoltent, l'ironie fait rentrer les gens en eux-mêmes, la gaieté déſarme.

La Condamine n'aurait pas tant de tort; comptons:

Les ſoldats de *Corbulon.*	30
La Beaumelle et compagnie.	5
Clément et compagnie.	15
Fréron et compagnie.	20
L'eſcadron volant.	30
Total.	100

Leſquels font au parterre une troupe formidable, ſoutenue de quatre mille hypocrites.

Que faut-il oppoſer à cette armée? force bons vers, et force bons acteurs; mais où les trouver?

Je me flatte que l'autre *Teucer* ſera agiſſant dans les derniers actes, comme le mien.

Je commence à croire qu'il y aura un long congrès à Yaſſy, car ma colonie y envoie des montres avec des cadrans à la turque.

Je plains ce galant danois, c'était l'amour médecin; et après tout ni *Aſtolphe* ni *Joconde* ne firent couper le cou aux amans de leurs femmes.

Je baiſe humblement les ailes de mes anges. *V.*

Dites-moi donc comment je puis vous envoyer la Crète: pourquoi n'a-t-on pas encore repréſenté Pierre? *V.*

LETTRE XL.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 18 de mai.

VRAIMENT, Madame, je me fuis fouvenu que je connaiffais votre danois. Je l'avais vu, il y a long-temps, chez madame de *Bareith;* mais ce n'était qu'en paffant. Je ne favais pas combien il était aimable. Il m'a femblé que M. de *Bernftorff*, qui fe connaiffait en hommes, l'avait placé à Paris ; et que ce pauvre *Struenzée*, qui ne fe connaiffait qu'en reines, l'avait envoyé à Naples. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup à attendre actuellement du Danemarck ni du refte du monde. Sa fanté eft dans un état déplorable : il voyage avec deux malades qu'il a trouvés en chemin. Je me fuis mis en quatrième, et leur ai fait fervir un plat de pilules à fouper; après quoi, je les ai envoyés chez *Tiffot*, qui n'a jamais guéri perfonne, et qui eft plus malade qu'eux tous, en fefant de petits livres de médecine.

Ce monde-ci eft plein, comme vous favez, de charlatans en médecine, en morale, en théologie, en politique, en philofophie. Ce que j'ai toujours aimé en vous, Madame, parmi plufieurs autres genres de mérite, c'eft que vous n'êtes point charlatane. Vous avez de la bonne foi dans vos goûts et

1772. dans vos dégoûts, dans vos opinions et dans vos doutes. Vous aimez la vérité, mais l'attrape qui peut. Je l'ai cherchée toute ma vie sans pouvoir la rencontrer. Je n'ai aperçu que quelque lueur qu'on prenait pour elle; c'est ce qui fait que j'ai toujours donné la préférence au sentiment sur la raison.

A propos de sentiment, je ne cesserai jamais de vous répéter ma profession de foi pour votre grand'-maman. Je vous dirai toujours qu'indépendamment de ma reconnaissance qui ne finira qu'avec moi, elle et son mari sont entièrement selon mon cœur.

N'avez-vous jamais vu la carte de Tendre dans *Clélie*? je suis pour eux à Tendre sur Enthousiasme. J'y resterai. Vous savez aussi, Madame, que je suis pour vous, depuis vingt ans, à Tendre sur Regrets. Vous savez quelle serait ma passion de causer avec vous; mais j'ai mis ma gloire à ne pas bouger; et voilà ce que vous devriez dire à votre grand'maman.

Adieu, Madame; mes misères saluent les vôtres avec tout l'attachement et toute l'amitié imaginable.

Voltaire.

LETTRE XLI.

1772.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de mai.

Mon héros est doyen de notre délabrée académie, et moi le doyen de ceux que mon héros tourne en ridicule depuis environ cinquante ans. Le cardinal de *Richelieu* en usait ainsi avec *Boisrobert*. Il me paraît que chacun a son souffre-douleurs. Permettez à votre humble plaignant de vous dire que, s'il y a des mots plaisans dans votre lettre, il n'y en a pas un seul d'équitable.

Premièrement, je ne suis pas assez heureux pour avoir la plus légère correspondance avec M. le duc de *Duras;* et s'il m'honorait de sa bonté et de sa familiarité, comme vous le prétendez, vous ne le trouveriez pas mauvais. Bon sang ne peut mentir.

Je vous certifierai ensuite que M. d'*Argental* a ignoré très-long-temps cette baliverne des Lois de Minos; qu'elle a été lue aux comédiens par un jeune homme, et donnée pour être l'ouvrage d'un avocat nommé du *Roncel*, étant raisonnable qu'une tragédie sur les lois parût faite par un jurisconsulte.

Puis je vous certifierai qu'il y a trois ans que je n'ai écrit à *Thiriot*. Je vous dirai de plus que je voulais faire imprimer la pièce, et donner le revenant-bon de l'édition à l'avocat (ainsi que j'ai donné

1772. depuis vingt ans le profit de tous mes ouvrages). Que je ne voulais point du tout riſquer celui-ci au théâtre. Cet avocat l'avait miſe entre les mains du libraire *Roſſet*, à Lyon. Le procureur général, qui a la librairie dans ſon département, crut, ſur le titre et ſur la dédicace à un ancien conſeiller, que c'était une ſatire des nouveaux parlemens et des prêtres : mais le fait eſt que, s'il y a quelque alluſion dans cette pièce, c'eſt manifeſtement ſur le roi de Pologne qu'elle tombe. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que monſieur le procureur général de Lyon envoya la pièce à monſieur le chancelier qui l'a gardée ; et quelque extrême bonté qu'il ait pour moi, je n'ai pas voulu la réclamer. Je me ſuis amuſé ſeulement à corriger beaucoup la pièce, et ſurtout à l'écrire en français, ce qui n'eſt pas commun depuis pluſieurs années.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je n'ai pas pris la liberté de m'adreſſer à vous, et d'implorer vos bontés pour *Minos* ? c'eſt parce que je voulais demeurer inconnu ; c'eſt parce que je craignais prodigieuſement que vous n'exerçaſſiez ſur votre humble client l'habitude enracinée où vous êtes de vous moquer de lui ; c'eſt parce que vous n'avez jamais eu la bonté de m'inſtruire comment je pourrais vous adreſſer de gros paquets ; c'eſt parce qu'on riſque de prendre très-mal ſon temps avec un vice-roi d'Aquitaine, avec un maréchal de France entouré d'affaires et de courtiſans, qui peut être tenté de jeter au feu une malheureuſe pièce de théâtre qui ſe préſente mal à propos ; c'eſt que vous vous moquâtes de la tragédie de Mérope ; c'eſt qu'à

ſoixante et dix-huit ans il eſt tout naturel que je ne mérite que vos ſifflets, en vous ennuyant d'une tragédie. Ce n'eſt pas que je n'aye tout bas l'inſolence de la croire bonne, mais je n'oſerais le préſumer tout haut : d'ailleurs, à qui confierais-je mes faibleſſes plutôt qu'à mon reſpectable doyen, s'il daignait m'encourager, au lieu de me rabêtir, comme il fait toujours ? 1772.

Eh bien, quand vous aurez du temps de reſte, quand vous voudrez voir mon œuvre qui eſt fort différente de celle qu'on a lue au tripot de la comédie, dites-moi donc ſi je dois vous l'envoyer ſous l'enveloppe de M. le duc d'*Aiguillon* ou ſous la vôtre. Mais, Dieu merci, vous ne me dites jamais rien. Ne ſerait-il pas même de votre intérêt qu'on dît un jour qu'à nos âges on conſervait le feu du génie ?

Pour vous faire rougir de vos cruautés, tenez, voilà les Cabales; elles valent mieux que la Bégueule : c'eſt, je crois, de mes petits morceaux détachés le moins mauvais. Tournez cela en ridicule, ſi vous l'oſez. Vous ſerez du moins le ſeul qui vous en moquerez, car vous êtes le ſeul à qui je l'envoie en toute humilité.

Vous m'allez dire encore qu'il faut que j'aye une terrible ſanté, puiſque je fais tant de pauvretés à mon âge; voilà ſur quoi mon héros ſe trompe. *Toto cœlo, totâ terrâ aberrat.*

Je ſuis plié en deux, je ſouffre vingt-trois heures en vingt-quatre, et je me tuerais ſi je n'avais pas la conſolation de faire des ſottiſes. J'en ferai donc tant que je vivrai, mais je vous ſerai attaché,

1772. Monſeigneur le railleur, avec un auſſi tendre reſpect que ſi vous applaudiſſiez à mes lubies.

Je me proſterne. *V.*

N. B. Je crois que le comte de *Morangiès* n'a point touché les cent mille écus. Oſerais-je vous demander ce que vous en penſez ?

L'abbé *Mignot* eſt mon propre neveu, et paſſe pour le meilleur juge du parlement ; ainſi vous gagnerez vos trois procès ; mais perdrai-je toujours le mien avec vous?

LETTRE XLII.

AU MEME.

A Ferney, 30 de mai.

A vous ſeul, je vous en ſupplie.

MON HEROS,

L'IMPÉRATRICE de Ruſſie, qui me fait l'honneur de m'écrire plus ſouvent que vous, me mande, par ſa lettre du 10 d'avril, qu'elle enverra en Sibérie les priſonniers français. On les croit déjà au nombre de vingt-quatre.

Il ſe peut qu'il y en ait quelques-uns auxquels vous vous intéreſſiez. Il ſe peut auſſi que le miniſtère ne veuille pas ſe compromettre, en demandant grâce pour ceux dont l'entrepriſe n'a pas été avouée par lui.

Quelquefois on se sert (et surtout en semblables occasions) de gens sans conséquence. J'en connais un qui n'est de nulle conséquence, et que même quelquefois vous appelâtes inconséquent. Il serait prêt à obéir à des ordres positifs, sans répondre du succès ; mais assurément il ne hasarderait rien sans un commandement exprès. Il se souvient qu'il eut le bonheur d'obtenir la liberté de quelques officiers suisses pris à la journée de Rosback. Il ne se flatte pas d'être toujours aussi heureux ; mais il est plus ennemi du froid que des mauvais vers, et tient que des français sont très-mal à leur aise en Sibérie. 1772.

Il attend donc les ordres de monseigneur le maréchal, supposé qu'il veuille lui en donner de la part du ministre des affaires étrangères ou de celui de la guerre. Oserais-je, Monseigneur, vous demander ce que vous pensez du procès de M. de *Morangiès*? Il court dans Paris la copie d'une lettre de moi sur cette affaire ; cette copie est fort infidelle, et celui qui l'a divulguée n'est pas discret. Quoi qu'il en soit, je me mets aux pieds de mon héros avec soumission profonde. *V.*

1772.

LETTRE XLIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 de juin.

VOUS me parlez, Madame, de philofophie pratique; parlez-moi de fanté pratique. La difpofition des organes fait tout; et malgré le fot orgueil humain, malgré les petites vanités qui fe jouent de notre vie, malgré les opinions paffagères qui entrent dans notre cervelle, et qui en fortent fans favoir ni pourquoi ni comment, la manière dont on digère décide prefque toujours de notre manière de penfer, témoin Jean qui pleure et qui rit, qui a couru tout Paris, et que vous n'avez probablement point lu.

M. de *Gleichen* m'a paru digérer fort mal. Je crois qu'il n'approuve guère le ftyle du théâtre danois. J'étais très-malade quand il vint dans mon hermitage. J'ai peur qu'en qualité de miniftre accoutumé aux cérémonies, il n'ait été un peu choqué de ma rufticité. Je laiffe faire aux dames les honneurs de ma retraite champêtre; c'eft à elles à voir fi les lits font bons, et fi on a bien fait mouffer le chocolat de *meffieurs* à leur déjeûner.

M. de *Schomberg* a paru pardonner à mes mœurs agreftes. Je fouhaite que les Danois foient auffi indulgens que lui. De tous ceux qui ont paffé par Ferney, c'eft la fœur de M. de *Cucé* dont j'ai été le plus content, car c'eft à elle que je dois de n'avoir pas perdu

entièrement les yeux. Elle me donna d'une drogue qui ne m'a pas guéri, mais qui m'a beaucoup foulagé. 1772.
Je voudrais bien qu'il y eût des recettes pour votre mal comme pour le mien. Nous avons à Genève un phyficien qui électrife parfaitement le tonnerre ; il a voulu électrifer auffi un homme qui a une goutte fereine, mais il n'y a pas réuffi. A l'égard du tonnerre, c'eft une bagatelle ; on l'inocule comme la petite vérole. Nous nous familiarifons fort, dans notre fiècle, avec tout ce qui fefait trembler dans les fiècles paffés. Il eft prouvé même, généralement parlant, que chez les nations policées on vit un peu plus long-temps qu'on ne vivait autrefois. Je vous en fais mon compliment, fi c'en eft un à faire. Je vois bien qu'il eft fi doux de vivre avec votre grand'maman, que vous aimez encore la vie, malgré tout le mal que vous en dites fouvent avec tant de raifon. C'eft un roffignol que vous êtes allée entendre chanter dans fa belle cage. Je conçois très-bien qu'on foit heureux quand on a, comme dit le *Guarini :*

Lieto nido, efca dolce, aura cortefe.

Mais, lorfqu'avec ces avantages on eft aimé, refpecté de l'Europe, et qu'on pofsède un génie fupérieur, on doit être content. Le moyen de n'être pas au-deffus de la fortune, quand on eft fi fort au-deffus des autres.

J'ai un peu befoin, moi chétif, de cette philofophie dont vous me parlez. De tous les établiffemens que j'ai faits dans mon défert, il ne me reftera bientôt plus que mes vers à foie. On a chicané mes artiftes

1772. qui envoyaient des montres en Amérique, à Conſtantinople et à Péterſbourg. Le commerce qu'ils entreprenaient était immenſe, et feſait entrer en France beaucoup d'argent. C'était un plaiſir de voir mon abominable village changé en une jolie petite ville, et de nombreux artiſtes étrangers devenus français, bien logés et feſant bonne chère avec leurs familles, dans de jolies maiſons de pierre de taille que je leur avais bâties. La protection d'un grand-homme avait fait ce miracle qui va ſe détruire. Il faudra que je diſe comme le bon homme *Job* : Je ſuis ſorti tout nu du ſein de la terre, et j'y retournerai tout nu; mais remarquez que *Job* diſait cela en s'arrachant les cheveux et en déchirant ſes habits. Moi, je ne m'arrache pas les cheveux, parce que je n'en ai point, et je ne déchire point mes habits, parce que par le temps qui court il faut être économe.

Adieu, Madame ; feſons tous deux comme nous pourrons. Vogue la pauvre galère. Penſez fortement et uniformément, et conſervez-moi vos bontés ; vous ſavez combien elles me ſont chères. *V.*

LETTRE

LETTRE XLIV. 1772.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 de juin.

MON héros daigne me mander qu'il va dans ſon royaume d'Aquitaine. Il y eſt donc déjà ; car mon héros eſt comme les dieux d'*Homère*, il va fort vîte, et ſurement il eſt arrivé au moment que j'ai l'honneur de lui écrire. Il a d'autres affaires que celles des Lois de Minos ; il eſt occupé de celles de *Louis XV*.

Je commence par lui jurer, s'il a un moment de loiſir, qu'il n'y a pas un mot à changer dans tout ce que je lui ai écrit touchant la Crète ; et ſi M. d'*Argental* lui a donné une très-mauvaiſe défaite, ce n'eſt pas ma faute. Pourquoi mentir ſur des bagatelles ? Il ne faut mentir que quand il s'agit d'une couronne ou de ſa maîtreſſe.

Je n'ai point de nouvelles de la Ruſſie : vous penſez bien, Monſeigneur, qu'on ne m'écrit pas toutes les poſtes. Ce que je vous ai propoſé eſt ſeulement d'une bonne ame. Je ne cherche point du tout à me faire valoir. Il ſe pourrait même très-bien que l'on ſe piquât d'en agir noblement, ſans en être prié, comme fit l'impératrice *Anne* à la belle équipée du cardinal de *Fleuri* qui avait envoyé quinze cents français contre dix mille ruſſes, pour faire ſemblant de ſecourir l'autre roi *Staniſlas*. Ma deſtinée eſt toujours d'être un peu enfoncé dans le Nord. Vous vous en apercevrez, quand vous daignerez lire quelques endroits des Lois

1772. de Minos. Vous verrez bien que le roi de Crète *Teucer* est le roi de Pologne *Stanislas-Auguste Poniatowsky*, et que le grand-prêtre est l'évêque de Cracovie, comme aussi vous pourrez prendre le temple de Gortine pour l'église de Notre-Dame de Czenstochowa.

J'ai donc la hardiesse de vous envoyer cette facétie, à condition que vous ne la lirez que quand vous n'aurez absolument rien à faire. Vous savez bien qu'*Horace*, en envoyant des vers à *Auguste*, dit au porteur : Prends bien garde de ne les présenter que quand il sera de loisir et de bonne humeur.

Si mon héros est donc de belle humeur et de loisir, je lui dirai que madame *Arsène* et son charbonnier sont un sujet difficile à manier, et que celui qui en fera un joli opéra comique sera bien habile.

Je prendrai encore la liberté de lui dire que, selon mon petit sens, il faudrait quelque chose d'héroïque, mêlé à la plaisanterie. J'ai un sujet qui, je crois, serait assez votre fait; mais je ne sais rien de plus propre à une fête que la Pandore de *la Borde*. La musique m'a paru très-bonne. Vous me direz que je ne m'y connais point; cela peut fort bien être, mais je parierais qu'elle réussirait infiniment à la cour. Vous m'avouerez qu'il est beau à moi de songer aux plaisirs de ce pays-là.

Il faut, dans votre grande salle des spectacles à Versailles, des pièces à grand appareil; les Lois de Minos peuvent avoir du moins ce mérite. Olimpie aussi ferait, je crois, beaucoup d'effet; mais vous manquez, dit-on, d'acteurs et d'actrices : et de quoi ne manquez-vous pas ? le beau siècle ne reviendra plus. Il y aura toujours de l'esprit dans la nation, il

y aura du raifonné, et malheureufement beaucoup trop, et même du raifonné fort obfcur et fort inintelligible; mais pour les grands talens, ils feront d'autant plus rares que la nature les a prodigués fous *Louis XIV*. Jouiffez long-temps de la gloire d'être le dernier de ce fiècle mémorable, et de foutenir l'honneur du nôtre. Vivez heureux autant qu'on peut l'être en ce pauvre monde et en ce pauvre temps. Vos bontés ajoutent infiniment à la quiétude de ma douce retraite. Mon cœur y eft toujours pénétré pour vous du plus tendre refpect. *V.* 1772.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juin.

NON, je ne puis croire ce comble d'iniquité; non, il n'eft pas poffible que mes anges abandonnent la Crète à tant d'horreurs, et qu'ils laiffent plaider la caufe fans que les avocats foient préparés. J'ai déjà mandé que ce pauvre diable d'avocat du *Roncel* travaillait comme *Linguet* à mettre plus d'ithos et de pathos dans fon plaidoyer, et à prévenir toutes les objections de fes adverfaires. Jugez-en par ces vers-ci qui expliquent précifément quelle était l'efpèce de pouvoir d'un roi de Crète:

Minos fut defpotique, et laiffa pour partage
Aux rois fes fucceffeurs un pompeux efclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majefté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.

1772. Tout ce qui pourrait fournir aux méchans des allusions impies sur les prêtres, ou quelques allégories audacieuses contre les parlemens, est ou adouci ou retranché avec toute la prudence dont un avocat est capable. Enfin tous les emplâtres sont prêts, et on les appliquera sur le champ aux blessures faites par les ciseaux de la police. Il n'est donc pas possible, encore une fois, que des anges gardiens, des anges consolateurs, exposent aux sifflets du barreau un plaidoyer auquel on travaille tous les jours. Ils ne sont pas capables d'une telle diablerie. Ils me renverront par *Marin* le plaidoyer de du *Roncel*, tel qu'il a été estropié à la police, et on le renverra par la même voie.

Toutes les nouvelles font l'éloge de mademoiselle *Sainval la cadette*. Je supplie instamment mes anges de faire une forte brigue pour lui faire jouer *Olimpie* à Fontainebleau. J'ai mes raisons pour cela, mais des raisons si fortes, si touchantes, si convaincantes, que si mes anges les savaient, ils les préviendraient avec la bonté la plus empressée. Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*, et je ne sais quand il revient.

Que dites-vous du procès de la veuve *Verron* ?

LETTRE XLVI.

1772.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juillet.

MON HEROS,

Je reçois de votre grâce une lettre qui m'enchante. Elle me fait voir qu'au bout de cinquante ans vous avez daigné enfin me prendre férieufement. Je vois que notre doyen, quand il veut s'en donner la peine, eft le véritable protecteur des lettres : mais ce que vous avez la bonté de me dire fur la perte que vous avez faite, a pénétré mon cœur. J'avais déjà pris la liberté de vous ouvrir le mien. Je fentais combien vous deviez être affligé, et à quel point il eft difficile de réparer de tels malheurs. Je vous plaignais en vous voyant refter prefque feul de tout ce qui a contribué aux agrémens de votre charmante jeuneffe. Tout eft paffé, et on paffe enfin foi-même pour aller trouver le néant, ou quelque chofe qui n'a nul rapport avec nous, et qui eft par conféquent le néant pour nous.

Je fouhaite paffionnément que les affaires et les plaifirs vous diftrayent long-temps.

La bonté avec laquelle vous vous êtes occupé de la Crète, a été pour vous un moment de diverfion. Vos réflexions font très-juftes ; et quoique cet ouvrage ait beaucoup plus de rapport à la Pologne qu'à la France, cependant il eft très-aifé d'y trouver des allufions à nos anciens parlemens et à nos affaires

1772. préfentes. Il ne faut pas laiffer le moindre prétexte à ces allégories défagréables, et c'eft à quoi j'ai travaillé, à la réception de la belle lettre dont vous m'avez honoré. Il y a même beaucoup encore à faire dans le dialogue et dans la verfification, pour que la pièce foit digne d'être protégée par monfeigneur le maréchal de *Richelieu.*

Notre doyen fait de quelle difficulté il eft d'écrire à la fois raifonnablement et avec chaleur, de ne pas dire un mot inutile, de mêler l'harmonie à la force, d'être auffi exact en vers qu'on le ferait dans la profe la plus châtiée. On peut remplir ces devoirs dans cinq ou fix vers ; mais il n'a été donné qu'à *Jean Racine* d'en faire des centaines de fuite, qui approchent de la perfection : tout le refte eft plein de boue, et les fautes fourmillent au milieu des beautés.

Il ne faut pourtant pas fe décourager. Il faut qu'à mon âge je tâche de faire voir qu'il y a encore des reffources, et que ceux qui font nés lorfque *Racine* et *Boileau* vivaient encore, lorfque *Louis XIV* tenait encore fa brillante cour, lorfque madame la dauphine de Bourgogne commençait à donner les plus grandes efpérances, lorfque la France donnait le ton à toutes les nations de l'Europe, confervent encore quelques étincelles de ce feu qui nous animait.

Je vous demande en grâce de ne pas laiffer fortir de vos mains ma pauvre Crète, jufqu'à ce que j'aye épuifé tout mon favoir-faire.

Pour vous parler des prifonniers français qui fe font beaucoup plus fignalés que les Crétois, je vous dirai que je me flatte toujours qu'ils feront reçus magnifiquement à Pétersbourg, qu'on y étalera toute la pompe

de la puissance, tout l'éclat de la victoire, et toute la galanterie d'une femme de beaucoup d'esprit. On ne peut mieux réparer la petite fredaine dont vous parlez, et vous m'avouerez que cette fredaine a produit les plus grandes choses. Si vous étiez encore au mois d'auguste dans votre royaume, je vous supplierais de vous y faire donner les Crétois bien corrigés. Le vieux malade aura l'honneur de vous en dire davantage une autre fois; il est à vos pieds avec le plus tendre respect. *V.* 1772.

LETTRE XLVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 de juillet.

JE fais depuis vingt ans, Madame, en petit dans ma chaumière, ce que votre grand'maman fait avec tant d'éclat dans son palais délicieux. Je vous imite aussi en parlant d'elle et de son respectable mari, et en leur étant tendrement attaché, quoi qu'ils en disent; et une preuve que je ne change point, c'est que je suis chez moi. Madame de *Saint-Julien*, qui a daigné faire cent trente lieues pour me venir voir dans mon hermitage, pourrait vous en dire des nouvelles. Je finirai par m'en tenir à ma bonne conscience, et à souffrir en paix qu'on ne me croye pas.

Savez-vous qu'il paraît deux petits volumes de lettres de madame de *Pompadour*? Elles sont écrites

1772. d'un ſtyle léger et naturel, qui ſemble imiter celui de madame de *Sévigné.* Pluſieurs faits ſont vrais, quelques-uns faux, peu d'expreſſions de mauvais ton. Tous ceux qui n'auront pas connu cette femme, croiront que ces lettres ſont d'elle. On les dévore dans les pays étrangers. On ne ſaura qu'avec le temps que ce recueil n'eſt que la friponnerie d'un homme d'eſprit qui s'eſt amuſé à faire un de ces livres que nous appelons, nous autres pédans, pſeudonymes. Il y a bien des gens de votre connaiſſance qui ne ſeront pas contens de ce recueil; ils y ſont extrêmement maltraités, à commencer par ſon frère; mais dans un mois on n'en parlera plus. Tout cela s'engloutit dans le torrent des ſottiſes dont on eſt inondé.

Vous voulez que je vous envoye les miennes; vous en aurez. On a imprimé à Paris les Cabales, la Bégueule, Jean qui pleure et qui rit : on les a cruellement défigurés. Je vous en ferai tenir, dans quelques ſemaines, une petite édition, avec des notes très-inſtructives pour la jeuneſſe qui veut être philoſophe.

Je crois votre M. de *Gleichen* à Spa, où il y a grande compagnie. Sa ſanté eſt bien mauvaiſe, et les révolutions du Danemarck ne la rétabliront pas. Il feſait un peu le myſtérieux à Ferney, mais ſon myſtère était qu'il ne ſavait rien. Toute cette aventure eſt bien horrible et bien honteuſe. Gardez-vous d'ailleurs d'aimer trop les étrangers : leurs amitiés ſont, comme eux, des oiſeaux de paſſage. *Formont* valait mieux. Il n'y a que les gens peu répandus qui ſachent aimer.

Adieu, Madame; je ſuis très-peu répandu. *V.*

LETTRE XLVIII.

1772.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de juillet.

MON cher ange, je commence par vous demander si vous avez lu les lettres de madame de *Pompadour*, c'est-à-dire les lettres qui ne sont pas d'elle, et dans lesquelles l'auteur cherche à copier le style de madame de *Sévigné*. On les dévore et on les dévorera, jusqu'à ce qu'on soit bien convaincu que c'est un ouvrage supposé, et qu'on doit en faire le même cas que des lettres de *Ninon*, de celles de la reine *Christine*, et des mémoires de madame de *Maintenon*. Des gens qui sont assez au fait prétendent que ce recueil est de cet honnête *Vergy* qui vous a fait une si jolie tracasserie. Vous n'êtes point nommé dans ces lettres : M. le maréchal de *Richelieu* y est horriblement maltraité. Il est difficile de mettre un frein à ces infamies.

Il faut que vous sachiez qu'il arriva chez moi, ces jours passés, deux piémontais qui me dirent avoir travaillé long-temps dans les bureaux de M. de *Félino*, et qui ont, disent-ils, été emprisonnés long-temps à son occasion; ils prétendaient avoir été accusés d'avoir voulu empoisonner la duchesse de Parme. Je leur demandai ce qu'ils voulaient de moi, ils me répondirent qu'ils me priaient de les employer ; je leur dis que j'étais bien fâché, mais que je n'avais personne à empoisonner; et le singulier de l'aventure, c'est qu'ils refusèrent de l'argent.

Difons à préfent, je vous prie, un petit mot de la
1772. Crète. Bénis foient ceux qui me l'ont renvoyée ; elle était perdue, fi on l'avait donnée telle qu'elle était. Les mutilations lui feront du bien ; j'ajufte des bras et des jambes à la place de ceux qu'on a coupés. Je l'avais envoyée à M. le maréchal de *Richelieu*, avec quelques additions que vous n'aviez pas. Je ne comptais pas qu'elle pût lui plaire, elle a été plus heureufe que je ne croyais. Il voulait la faire jouer à Bordeaux, où il dit avoir une excellente troupe. Je l'ai conjuré de n'en rien faire. Je ne crois pas en faire jamais une pièce qui foit auffi touchante que Zaïre ; mais il fe pourra faire qu'elle ait fon petit mérite. Il ne faut pas que tous les enfans d'un même père fe reffemblent ; la variété fait quelque plaifir. Je voudrais bien que l'amour jouât un grand rôle chez nos Crétois, mais c'eft une chofe impoffible. Un amant qui ne foupçonne point fa maîtreffe, qui n'eft point en fureur contre elle, qui ne la tue point, eft un homme infipide ; mais il eft beau de réuffir fans amour chez des Français. Enfin, nous verrons fi vous ferez content. J'efpère du moins que le roi de Pologne le fera. Vous fentez bien que c'eft pour lui que la pièce eft faite. Je fuis quelquefois honni dans ma patrie ; les étrangers me confolent. On a joué à Londres une traduction de Tancrède avec un très-grand fuccès. La pièce m'a paru fort bien écrite.

Je fors de Zaïre ; des comédiens de province m'ont fait fondre en larmes. Nous avions un *Lufignan* qui eft fort au-deffus de *Brizard*, et un *Orofmane* qui a égalé *le Kain* en quelques endroits.

Une mademoifelle *Camille*, grande, bien faite, belle

voix, l'air noble, le geſte vrai, va ſe préſenter pour les rôles de reines; elle demande votre très-grande protection auprès de M. le duc de *Duras.* Je ne l'ai point vue; on en dit beaucoup de bien; vous en jugerez, elle viendra vous faire ſa cour à Paris. C'eſt aſſez, je crois, vous parler comédie; le ſujet eſt intéreſſant, mais il ne faut pas l'épuiſer. 1772.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. *V.*

LETTRE XLIX.

AU MEME.

25 de juillet.

MON cher ange, M. le marquis de *Félino* eſt bien bon de daigner deſcendre juſqu'à m'expliquer ce que c'eſt que mes deux aventuriers de Nice. Il me paſſe tous les jours ſous les yeux de pareils *Guſmans d'Alfarache.* Il y en a autant que de mauvais poëtes à Paris, et de mauvais prêtres à Rome; mais je vois que la Providence tire toujours le bien du mal, puiſque ces deux poliſſons m'ont valu un écrit inſtructif de la part d'un homme pour qui j'ai l'eſtime la plus reſpectueuſe, et qui eſt votre ami. Je vois avec douleur que l'eſprit de la cour romaine domine encore dans preſque toute l'Italie, excepté à Veniſe.

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Je ne voyagerai point dans ce pays-là, quoique

1772. M. *Ganganelli* m'ait assuré que son grand inquisiteur n'a plus ni d'yeux ni d'oreilles.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes très-humbles remercîmens à M. le marquis de *Félino*. Je crois que le séjour de Paris lui sera pour le moins aussi agréable que celui de Parme.

Je songe toujours à la Crète, et je vous aurais déjà envoyé mon dernier mot, si je pouvais avoir un dernier mot.

Votre favori *Roscius* veut-il, quand il sera à Ferney, jouer Gengis et Sémiramis ? je crois que le pauvre entrepreneur de la troupe ne pourrait lui donner que cent écus par représentation ; et, si je ne me trompe, je vous l'ai déjà mandé. Cela sert du moins à payer des chevaux de poste. Pour moi, je ne puis plus être magnifique ; je me suis ruiné en bâtimens et en colonies, et je m'achève en bâtissant une maison de campagne pour *Florian*.

Je dirai, en parodiant *Didon* :

Exiguam urbem statui, mea mœnia vidi,
Et nunc parva mei sub terras ibit imago.

Voici des pauvretés pour vous amuser.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. *V.*

Vous croyez bien que je recevrai M. le chevalier de *Buffevent* de mon mieux, tout malade et tout languissant que je suis. Les apparitions de vos parens et de vos amis sont des fêtes pour moi.

LETTRE L.

1772.

A MADAME

LA COMTESSE DE SAINT-HEREM.

A Ferney, 27 de juillet.

MADAME,

Vous avez écrit à un vieillard octogénaire qui eſt très-honoré de votre lettre; il eſt vrai que madame votre mère daigna autrefois me témoigner beaucoup d'amitié et quelque eſtime. Ce ſerait une grande conſolation pour moi, ſi je pouvais mériter de ſa fille un peu de ſes ſentimens.

Vous avez aſſurément très-grande raiſon de regarder l'adoration de l'Etre des êtres comme le premier des devoirs, et vous ſavez ſans doute que ce n'eſt pas le ſeul. Nos autres devoirs lui ſont ſubordonnés; mais les occupations d'un bon citoyen ne ſont pas auſſi mépriſables et auſſi haïſſables qu'on a pu vous le dire.

Celui qui a contribué à rendre *Henri IV* encore plus cher à la nation, celui qui a écrit le Siècle de *Louis XIV*, qui a vengé les *Calas*, qui a écrit le Traité de la tolérance, ne croit point avoir célébré des choſes mépriſables et haïſſables. Je ſuis perſuadé que vous ne haïſſez, que vous ne mépriſez que le vice et l'injuſtice; que vous voyez dans le maître de la nature le père de tous les hommes; que vous n'êtes d'aucun parti; que plus vous êtes éclairée, plus vous êtes

1772. indulgente; que votre vertu ne sera jamais altérée par les séductions de l'enthousiasme. Telle était madame votre mère que je regrette toujours.

Tous les hommes sont également faibles, également petits devant DIEU, mais également chers à celui qui les a formés. Il ne nous appartient pas de vouloir soumettre les autres à nos opinions. Je respecte la vôtre, je fais mille vœux pour votre félicité, et j'ai l'honneur d'être avec le plus sincère respect, Madame, votre, &c.

LETTRE LI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

31 de juillet.

Je vous avais dit, Madame, que je n'aurais jamais l'honneur de vous écrire pour vous faire de vains complimens, et que je ne m'adresserais à vous que pour exercer votre humeur bienfesante; je vous tiens parole; il s'agit de favoriser les blondes. Je ne sais si vous n'aimeriez pas mieux protéger des blondins; mais il n'est question ici ni de belles dames, ni de beaux garçons : et je ne vous demande votre protection qu'auprès de la marchande qui soutient seule l'honneur de la France, ayant succédé à madame *du Chap* (*).

Vous avez vu cette belle blonde, façon de dentelle de Bruxelles, qui a été faite dans notre village. L'ouvrière qui a fait ce chef-d'œuvre est prête d'en faire autant, et en aussi grand nombre qu'on voudra, et à très-bon marché pour l'ancienne boutique *du Chap;*

(*) Fameuse marchande de modes.

elle prendra une douzaine d'ouvrières avec elle, s'il le faut, et nous vous aurons l'obligation d'une nouvelle manufacture. Vous nous avez porté bonheur, Madame; notre colonie augmente, nos manufactures se perfectionnent, je suis encore obligé de bâtir de nouvelles maisons. Si le ministère voulait un peu nous encourager, et me rendre du moins ce qu'il m'a pris, Ferney pourrait devenir un jour une ville opulente. Ce sera une assez plaisante époque dans l'histoire de ma vie, qu'on m'ait saisi mon bien de patrimoine entre les mains de M. de *la Borde* et de M. *Magon*, tandis que j'employais ce bien, sans aucun intérêt, à défricher des champs incultes, à procurer de l'eau aux habitans, à leur donner de quoi ensemencer leurs terres, à établir six manufactures, et à introduire l'abondance dans le séjour de la plus horrible misère; mais je me consolerai, si vous favorisez nos blondes, et si vous daignez faire connaître à l'héritière de madame *du Chap* qu'il y va de son intérêt et de sa gloire de s'allier avec nous. 1772.

Quand vous reviendrez, Madame, aux États de Bourgogne, si vous daignez vous souvenir encore de Ferney, nous vous baignerons dans une belle cuve de marbre, et nous aurons un petit cheval pour vous promener, afin que vous ne soyez plus sur un génevois. Tout ce que je crains c'est d'être mort quand vous reviendrez en Bourgogne. Votre écuyer *Racle* a pensé mourir ces jours-ci, et je pense qu'il finira comme moi par mourir de faim; car M. l'abbé *Terrai* qui m'a tout pris, ne lui donne rien, du moins jusqu'à présent. Il faut espérer que tout ira mieux dans ce meilleur des mondes possibles. Je me flatte que tout ira

1772. toujours bien pour vous, que vous ne manquerez ni de perdrix ni de plaisirs. Vous ne manqueriez pas de vers ennuyeux, si je savais comment vous faire tenir Systêmes, Cabales, &c., avec des notes très-instructives.

En attendant, recevez, Madame, mon très-tendre respect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 d'auguste.

J'AI tort, Madame, j'ai très tort; mais je n'ai pas pourtant si grand tort que vous le pensez : car, en premier lieu, je croyais que vous n'aviez plus du tout de goût pour les vers, et surtout pour les miens; et secondement, je n'étais pas content de l'édition dont vous avez la bonté de me parler; je vous en envoie une meilleure.

Pour peu que vous vouliez connaître le systême de *Spinosa*, vous le verrez assez proprement exposé dans les notes. Si vous aimez à vous môquer des systêmes de nos rêveurs, il y aura encore de quoi vous amuser.

Vous verrez de plus, dans les notes des Cabales, si j'ai eu si grand tort de me réjouir de la chute et de la

disperſion

dispersion de *messieurs*. La plupart sont, comme moi, à la campagne; je leur souhaite d'en tirer le parti que j'en tire. 1772.

Je me suis mis à établir une colonie; rien n'est plus amusant : ma colonie serait bien plus nombreuse et plus brillante, si M. l'abbé *Terrai* ne m'avait pas réduit à une extrême modestie.

Puisque vous avez vu M. *Hubert*, il sera votre portrait : il vous peindra en pastel, à l'huile, en *mezzo-tinto :* il vous dessinera sur une carte avec des ciseaux, le tout en caricature. C'est ainsi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon ami *Fréron* ne me caractérise pas mieux, pour réjouir ceux qui achètent ses feuilles.

Nous voici bientôt, Madame, à l'anniversaire centenaire de la Saint-Barthelemi. J'ai envie de faire un bouquet pour le jour de cette belle fête. En ce cas, vous avez raison de dire que je n'ai point changé depuis cinquante ans; car il y a en effet cinquante ans que j'ai fait la Henriade. Mon corps n'a pas plus changé que mon esprit. Je suis toujours malade comme je l'étais. Je passe mon temps à faire des gambades sur le bord de mon tombeau, et c'est en vérité ce que font tous les hommes. Ils sont tous *Jean* qui pleure et qui rit; mais combien y en a-t-il malheureusement qui sont *Jean* qui mord, *Jean* qui vole, *Jean* qui calomnie, *Jean* qui tue !

Eh bien, Madame, n'avouerez-vous pas à la fin que ma *Catherine II* n'est pas *Catherine* qui file ? ne conviendrez-vous pas qu'il n'y a rien de plus étonnant? Au bout de quatre ans de guerre, au lieu de mettre des impôts, elle augmente d'un cinquième la paye

—— de toutes fes troupes : voilà un bel exemple pour nos
1772. *Colberts.*

Adieu, Madame; quoi qu'en dife M. *Hubert*, je n'ai pas long-temps à vivre : et quoi que vous en difiez, j'ai la plus grande envie de vous faire ma cour. Comptez que je vous fuis attaché avec le plus tendre refpect. *V.*

LETTRE LIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 25 d'augufte.

Ce n'était pas, Madame, quand je n'avais plus l'honneur de vous tenir à Ferney que mes jours devaient être filés d'or et de foie. J'ai reçu ces petits échantillons de foie blanche, façonnée en blondes, que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Nos ouvrières de Ferney vont travailler fur ces modèles. J'aurai bientôt l'honneur de vous envoyer un effai d'une autre manufacture, car je fuis auffi sûr de votre fecret que de vos bontés.

Vraiment je remercierai M. le duc de *Duras ;* mais je dois commencer par vous. Oferai-je, en vous préfentant mes remercîmens, vous faire encore une prière? ce ferait, Madame, de vouloir bien, quand vous verrez M. d'*Ogny*, lui parler de la reconnaiffance extrême que j'ai de toutes les facilités qu'il a accordées à ma colonie jufqu'à préfent. Ma fenfibilité, et furtout un petit mot de votre bouche, l'engageront peut-être à me continuer des faveurs qui me font bien néceffaires. Si elles ceffaient, mes fabriques

tomberaient, mes maifons que j'ai augmentées deviendraient inutiles, les fabricans ne pourraient me rien rembourfer des avances énormes que je leur ai faites fans aucun intérêt, je me verrais ruiné. Voilà deux hommes à Ferney dont vous daignez foutenir la caufe dans des genres différens, *Racle* et moi. 1772.

Le vieux malade eft trop vieux pour venir vous faire fa cour à Paris. Il faut favoir aimer la retraite; mais, Madame, il vous fera attaché jufqu'au dernier moment de fa vie avec le plus tendre refpect. *V.*

LETTRE LIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'augufte.

MON cher ange m'écrit du 22; mais n'a-t-il point reçu le paquet des Lois de Minos que je lui avais dépêché par M. *Bacon*, fubftitut de monfieur le procureur général? Il me parle de la fête de la Saint-Barthelemi, mais pas un mot de Minos. J'ai peur que meffieurs de la pofte ne fe foient laffés de favorifer mon petit commerce de tragédies et de montres, que je fefais affez noblement. J'ai effuyé les plus grandes difficultés et les plus cruels contretemps, dont ni tragédie, ni comédie, ni petits vers, ni brochures ne peuvent guère me confoler; mais fi Minos ne vous a point été rendu, que deviendrai-je?

J'ai toujours été perfuadé que le procureur qui a joué le rôle de magiftrat avec du *Jonquay* eft puniffable; et que *Desbrugnières*, le pouffe-cu, mérite le

1772. pilori ; que M. de *Morangiès* a cru attraper les du *Jonquay*, en se fesant prêter par eux cent mille écus qu'il ne pouvait rendre ; qu'il a été attrapé lui-même ; que dans l'ivresse de l'espérance de toucher cent mille écus dans trois jours, il a signé des billets avant d'avoir l'argent : mais je tiens qu'il est impossible que les du *Jonquay* aient eu cent mille écus.

Dieu veuille que je ne perde pas cent mille écus à mes manufactures.

Minos me consolera un peu, s'il réussit ; mais vraiment pour le Dépositaire, je ne suis pas en état d'y songer : Minos a toute mon ame.

On a joué, ces jours passés, Olimpie sur le théâtre de Genève, qui est à quelques pas de la ville ; elle a été applaudie bien plus qu'à Paris. Une belle actrice toute neuve, toute simple, toute naïve, sans aucun art, a fait fondre en larmes. Ce rôle d'*Olimpie* n'est pas fait, dit-on, pour mademoiselle *Vestris ;* c'est à vous d'en juger. *Patras* a joué supérieurement le grand-prêtre. Je le trouve bien meilleur que *Sarrasin* dans plusieurs rôles ; il me paraît nécessaire au tripot de Paris. Il s'offre à jouer tous les rôles. Il a beaucoup d'intelligence, un air très-intéressant ; il y a là de quoi faire un acteur admirable. Il me serait très-nécessaire dans les Lois de Minos. Les comédiens le refusent-ils parce qu'il est bon ? Ils ont déjà privé le public de plusieurs sujets qui auraient soutenu leur pauvre spectacle. Les intérêts particuliers nuisent au bien général dans tous les tripots.

Je lirai le livre dont vous me faites l'éloge ; mais j'aime mieux *Molière* que des réflexions sur *Molière.*

A l'ombre de vos ailes, mes divins anges. *V.*

LETTRE LV. 1772.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

1 de ſeptembre.

L'ABBÉ *Pinzo*, Monſieur, écrit trop bien en français ; il n'a point le ſtyle diffus et les longues phraſes des Italiens. J'ai grand'peur qu'il n'ait paſſé par Paris, et qu'il n'ait quelque ami encyclopédiſte. Malheureuſement ſa poſition eſt celle de *Pourceaugnac : Il me donna un ſoufflet, mais je lui dis bien ſon fait.*

A l'égard des Syſtêmes, il faut s'en prendre un peu à M. *le Roi*, dont l'équipée eſt un peu ridicule.

A l'égard des athées, vous ſavez qu'il y a athée et athée, comme il y a fagots et fagots. *Spinoſa* était trop intelligent pour ne pas admettre une intelligence dans la nature. L'auteur du *Syſtême* ne raiſonne pas ſi bien que *Spinoſa*, et déclame beaucoup trop.

Je ſuis fâché pour *Leibnitz*, qui ſurement était un grand génie, qu'il ait été un peu charlatan; ni *Newton* ni *Locke* ne l'étaient. Ajoutez à ſa charlatanerie que ſes idées ſont preſque toujours confuſes. Puiſque ces meſſieurs veulent toujours imiter DIEU qui créa, dit-on, le monde avec la parole, qu'ils diſent donc comme lui, *fiat lux.*

Ce que j'aime paſſionnément de M. d'*Alembert*, c'eſt qu'il eſt clair dans ſes écrits comme dans ſa converſation, et qu'il a toujours le ſtyle de la choſe. Il y a des gens de beaucoup d'eſprit dont je ne pourrais en dire autant.

1772. Adieu, Monsieur; faites provigner la vigne tant que vous pourrez; mais il me semble qu'on nous fait manger à présent des raisins un peu amers. *V.*

LETTRE LVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de septembre.

Eh bien, mon cher ange, tout est-il déchaîné contre les Lois de Minos, jusqu'à la poste? Il est certain, de certitude physique, que je fis partir le paquet, il y a plus de trois semaines, à l'adresse de monsieur le procureur général du parlement; et sous cette enveloppe à son substitut M. *Bacon*, à qui j'envoie d'autres paquets toutes les semaines, et qui jusqu'à présent n'a pas été négligent à les rendre. Au nom de *Rhadamante*, envoyez chez ce *Bacon*. Il se peut que la multiplicité prodigieuse des affaires, sur la fin de l'année de robe, lui ait fait oublier mon paquet cette fois-ci. Il se peut encore que messieurs des postes, qui m'ont taxé un autre envoi vingt-cinq pistoles, aient retenu ce dernier; peut-être quelque commis aime les vers: enfin je suis très en peine, et je suis émerveillé de votre tranquillité. Ce n'est point, encore une fois, à *Marin*, c'est à *Bacon* que j'avais envoyé Minos; et, ce qu'il y a de pis, c'est que je n'ai plus que des brouillons informes auxquels on ne connaît rien.

Je me console par le succès de ce Roméo, et par le succès de tous ces ouvrages absurdes écrits en

ſtyle barbare, dont nos Velches ont été ſi ſouvent les dupes. Il faut qu'une pièce paſſablement écrite ſoit ignorée, quand les pièces viſigothes ſont courues; mais faut-il qu'elle ſoit égarée et qu'elle devienne la proie de *Fréron* avant terme? Il faut avouer qu'il y a des choſes bien fatales dans ce monde, ſans compter ce qui eſt arrivé en Pologne, en Danemarck, à Parme, et même en France. 1772.

On s'eſt aviſé de jouer à Lyon le Dépoſitaire; on y a ri de tout ſon cœur, et il a fort réuſſi. Les Lyonnais apparemment ne ſont point gâtés par *la Chauſſée;* ils vont à la comédie pour rire. O *Molière, Molière!* le bon temps eſt paſſé. Qui vous eût dit qu'on rirait un jour au théâtre de *Racine*, et qu'on pleurerait au vôtre, vous eût bien étonné.

Comment en un plomb lourd votre or s'eſt-il changé?

Il nous manquait une tragédie en proſe, nous allons l'avoir. C'en eſt fait; le monde va finir, l'ante-chriſt eſt venu.

J'ai écrit à M. le duc de *Duras* pour le remercier de ſes bontés. Hélas! elles deviendront inutiles. Paris eſt devenu velche. Vous étiez ma conſolation, mon cher ange; mais vous vous êtes gâté; vous avez je ne ſais quelle inclination fatale pour la comédie larmoyante, qui abrègera mes jours. Je ne vous en aime pas moins; mais je pleure dans ma retraite, quand je ſonge que vous aimez à pleurer à la comédie.

Tendres reſpects à mes anges. *V.*

1772.

LETTRE LVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de feptembre.

MON héros eft très-bienfefant, quoiqu'il fe moque de la bienfefance. Ce qu'il daigne me dire fur les mariages des proteftans, me touche d'autant plus qu'il n'y a point de femaine où je ne voye des fuites funeftes de la profcription de ces alliances. Je fuis affurément intéreffé plus que perfonne à voir finir cette horrible contradiction dans nos lois, puifque j'ai peuplé mon petit féjour de proteftans. Certainement l'ancien commandant du Languedoc, le gouverneur de la Guienne, eft l'homme de France le plus inftruit des inconvéniens attachés à cette loi, dont les catholiques fe plaignent aujourd'hui auffi hautement que les huguenots; et monfeigneur le maréchal de *Richelieu*, qui a rendu de fi grands fervices à l'Etat, eft peut-être aujourd'hui le feul homme capable de fermer les plaies de la révocation de l'édit de Nantes. Il fent bien que la faute de *Louis XIV* eft de s'être cru affez puiffant pour convertir les calviniftes, et de n'avoir pas vu qu'il était affez puiffant pour les contenir.

Mouftapha, tout borné qu'il eft, fait trembler cent mille chrétiens dans Conftantinople, pendant que les Ruffes brûlent fes flottes et font fuir fes armées.

Vous connaiſſez très-bien nos ridicules, mais jugez s'il y en a un plus grand que celui de refuſer un état à des familles que l'on veut conſerver en France. Voyez à quoi on eſt réduit tous les jours. M. de *Florian*, ancien capitaine de cavalerie, a l'honneur d'être connu de vous; il avait épouſé une de mes nièces qui eſt morte. Il vient à Ferney pour ſe diſſiper, il y trouve une huguenotte fort aimable, il l'épouſe; mais comment l'épouſe-t-il? c'eſt un prêtre luthérien qui le marie avec une calviniſte, dans un pays étranger. 1772.

Vous voyez quels troubles et quels procès peuvent en naître dans les deux familles.

Je ſuis perſuadé que vous avez été témoin de cent aventures auſſi bizarres.

Puiſque vous pouſſez la bonté et la condeſcendance juſqu'à vouloir qu'un homme auſſi obſcur que moi vous diſe ce qu'il penſe ſur un objet ſi important et ſi délicat, permettez-moi de vous demander s'il ne ſerait pas poſſible de remettre en vigueur, et même d'étendre l'arrêt du conſeil ſigné par *Louis XIV* lui-même, le 15 de ſeptembre 1685, par lequel les proteſtans pouvaient ſe marier devant un officier de juſtice? Leurs mariages n'avaient pas la dignité d'un ſacrement comme les nôtres, mais ils étaient valides; les enfans étaient légitimes, les familles n'étaient point troublées. On crut, en révoquant cet arrêt, forcer les huguenots à rentrer dans le ſein de la religion dominante, on ſe trompa. Pourquoi ne pas revenir ſur ſes pas lorſqu'on s'eſt trompé? pourquoi ne pas rétablir l'ordre, lorſque le déſordre eſt ſi pernicieux, et lorſqu'il eſt ſi aiſé de donner un état à cent mille

1772. familles, fans le moindre rifque, fans le moindre embarras, fans exciter le plus léger murmure? J'ofe croire que, fi vous êtes l'ami de monfieur le chancelier, vous lui propoferez un moyen qui paraît fi facile.

LETTRE LVIII.

A M. CAILLEAU, *libraire à Paris.*

Le . . . . .

MONSIEUR, quoique j'avance à pas de géant à mon feizième luftre, et que je fois prefque aveugle, mon cœur ne vieillit point; je l'ai fenti s'émouvoir au récit des malheurs d'*Abélard* et d'*Héloïfe*, dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les lettres et les épîtres que je connaiffais déjà en partie. Le choix que vous en avez fait, et l'ordre que vous y avez donné, juftifient votre goût pour la littérature. Votre réponfe à la lettre de notre ami *Pope*, m'a beaucoup intéreffé; elle enrichit votre collection; elle eft purement écrite et avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendreffe et le repentir! Il ferait à fouhaiter que ceux qui exercent l'art typographique euffent vos talens; le fiècle des *Elzévirs*, des *Etiennes*, des *Frobens*, des *Plantins*, &c. renaîtrait. Je ne le verrai point, mais je mourrai du moins avec cette efpérance.

Je fuis, &c.

LETTRE LIX. 1772.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de feptembre.

MON cher ange, je fuis dans l'extafe de *le Kain*. Il m'a fait connaître Sémiramis que je ne connaiffais point du tout. Tous nos Génevois ont crié de douleur et de plaifir ; des femmes fe font trouvées mal, et en ont été fort aifes.

Je n'avais point d'idée de la véritable tragédie, avant *le Kain;* il a répandu fon efprit fur les acteurs. Je ne favais pas quel honneur il fefait à mes faibles ouvrages, et comme il les créait; je l'ai appris à fix vingts lieues de Paris. Il eft bien fatigué; il demande en grâce à M. le duc de *Duras*, et à M. le maréchal de *Richelieu*, la permiffion de ne fe rendre à Fontainebleau que le 12. Il mérite cette indulgence. Je vous fupplie d'en parler ; j'écris de mon côté et en fon nom ; un mot de votre bouche fera plus que toutes nos lettres. Vous n'aurez donc que le 12 le code Minos; vous le trouverez un peu changé, mais non pas autant que je le voudrais.

Je ne fuis plus fi preffé que je l'étais. J'ai dompté la fougue impétueufe de ma jeuneffe ; mais je crois qu'on pourra fort bien publier ce code au retour de Fontainebleau.

On parle d'une pièce de M. le chevalier de *Châtelux*, qu'on répète ; je lui cède le pas fans difficulté. Son livre *de la félicité publique* m'a rendu heureux, du

1772. moins pour le temps que je l'ai lu; il eſt juſte que j'en aye de la reconnaiſſance. De plus, il faut laiſſer les Velches dégorger leur Roméo et leur Juliette.

Je me mets toujours ſous les ailes de mes divins anges. *V.*

LETTRE LX.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 29 de ſeptembre.

On m'a inſtruit, mon cher ami, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'eſt impoſſible de vous remercier dignement, et d'autant plus impoſſible que je ſuis aſſez malade. Il ne faut pas vous témoigner ſa reconnaiſſance en mauvais vers, cela ne ferait pas juſte; mais je dois vous dire ce que je penſe en proſe très-ſérieuſe: c'eſt qu'une telle bonté de votre part et de celle de mademoiſelle *Clairon*, une telle marque d'amitié eſt la plus belle réponſe qu'on puiſſe faire aux cris de la canaille qui ſe mêle d'être envieuſe. C'eſt une plus belle réponſe encore aux *Ribalier* et aux *Cogé*. Soyez très-certain que je ſuis plus honoré de votre petite cérémonie de la rue du Bac, que je ne le ſerais de toutes les faveurs de la cour. Je n'en fais nulle comparaiſon. Il y a ſans doute de la grandeur d'ame à témoigner ainſi publiquement ſon eſtime et ſa conſidération en France à un ſuiſſe preſque oublié, qui achève ſa carrière entre le mont Jura et les Alpes.

Il n'y a pas grand mal à être oublié, c'eſt même ſouvent un bonheur ; le mal eſt d'être perſécuté, et vous ſavez combien nous l'avons été, et par qui ? par des cuiſtres dignes du treizième ſiècle. 1772.

S'il faut déteſter les cabales, il faut reſpecter l'union des véritables gens de lettres ; c'eſt l'unique moyen de leur donner la conſidération qui leur eſt néceſſaire.

Je vous remercie donc pour moi, mon cher ami, et pour la gloire de la littérature que vous avez daigné honorer dans moi.

Voici mon action de grâce à mademoiſelle *Clairon*. Je vous en dois une plus travaillée ; mais vous ſavez qu'un long ouvrage en vers demande du temps et de la ſanté.

Je vous embraſſe tendrement, mon cher ami ; mon ſeul chagrin eſt de mourir ſans vous revoir.

Je vous prie de préſenter à mademoiſelle *Clairon* ma petite épître écourtée. *V.*

LETTRE LXI.

A M. DE LA HARPE.

29 de ſeptembre.

MON cher ſucceſſeur, on a donc eſſayé ſur mon image ce qu'on fera un jour pour votre perſonne? la maiſon de mademoiſelle *Clairon* eſt donc devenue le temple de la gloire? C'eſt à elle à donner des lauriers, puiſqu'elle en eſt toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement ; je ſuis un peu entouré

de cyprès. On ne peut pas plus mal prendre ſon
1772. temps pour être malade.

M. *le Kain* eſt chez moi. Il a joué ſix de mes pièces, et l'auteur eſt actuellement dans ſon lit. Je vais pourtant me ſecouer, et écrire au grand-prêtre et à la grande-prêtreſſe.

Je n'ai point lu Roméo. On m'a mandé que cela était un peu bizarre: mais j'attends les Barmécides comme on attend du vin de Champagne dans un pays où l'on ne boit que du vin de Brie. Je vous avais envoyé les Cabales et les Syſtêmes, mais vous étiez à la campagne.

Je ſuis fâché, mon cher ſucceſſeur, de mourir ſans vous revoir. Nous avons actuellement M. de *Florian* que vous connaiſſez; il s'eſt remarié avec une jolie huguenotte, et devient un habitant de Ferney où nous lui bâtiſſons une jolie maiſon. Ce ſéjour eſt bien changé. Il eſt vrai que nous n'avons plus de théâtre, mais en récompenſe notre village eſt devenu une petite ville aſſez jolie, toute pleine de manufactures floriſſantes. C'eſt dommage que je m'y ſois pris ſi tard; et j'avoue encore qu'un ſouper avec vous chez mademoiſelle *Clairon* vaut mieux que tout cela.

Vous avez donc changé d'habitation: je vous ſouhaite, quelque part que vous ſoyez, autant de bonheur que vous avez de talens. Madame *Denis* ne vous oublie point, mais elle n'écrit à perſonne. Sa pareſſe d'écrire eſt invincible, et par conſéquent pardonnable. Elle eſt uniquement occupée de l'éducation de la fille de M. *Dupuits*, qui a de ſinguliers talens. M. de *Boufflers* ne dirait pas d'elle qu'elle tient plus d'une corneille que du grand *Corneille*.

Adieu ; je vous embraſſe de tout mon cœur, et je me recommande au ſouvenir de madame de *la Harpe*. 1772.

LETTRE LXII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 29 de ſeptembre.

On dit, monſieur le Prince, que les mourans prophétiſent : je me trouve peut-être dans ce cas. Je fis, il y a trois mois, une aſſez mauvaiſe tragédie qu'on pourra bien jouer au retour de Fontainebleau. Il s'eſt trouvé que c'était mot pour mot, dans deux ou trois ſituations, l'aventure du roi de Suède. J'en ſuis encore tout étonné, car en vérité je n'y entendais pas fineſſe.

Puis donc que vous me faites apercevoir que je ſuis prophète, je vous prédis que vous ſerez ce que vous êtes déjà, un des plus aimables hommes de l'Europe, et un des plus reſpectables. Je vous prédis que vous introduirez le bon goût et les grâces chez une nation qui peut-être a cru juſqu'à préſent que ſes bonnes qualités lui devaient tenir lieu d'agrémens. Je vous prédis que vous ferez connaître la ſaine philoſophie à des eſprits qui en ſont encore un peu loin, et que vous ſerez heureux en la cultivant.

Je me prédis à moi, ſans être ſorcier, que je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie avec le plus tendre et le plus ſincère reſpect.

Le vieux malade de Ferney.

1772.

LETTRE LXIII.

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE, SEIGNEUR D'HERMENCHES.

29 de ſeptembre.

Le vieux malade de Ferney, Monſieur, n'eſt pas trop exact, mais il eſt bien ſenſible ; il eſt pénétré de votre ſouvenir et de vos bontés.

Nous avons eu *le Kain* aſſez long-temps. Il a joué ſix fois, et s'en eſt retourné avec de l'argent et des préſens. J'aurais bien voulu que la garniſon d'Huningue eût été plus près de Genève.

Je me crois un peu prophète. Je fis, il y a plus de trois mois, une tragédie qui ne vaut pas grand'-choſe, mais qui eſt, à quelques différences près, la révolution de Suède. Nous attendons celle de Pologne.

Il n'y a rien de nouveau en Ruſſie, ſinon un rhinocéros pétrifié qu'on a trouvé dans les ſables, au ſoixante-cinquième degré de latitude. Ce rhinocéros, joint aux os d'éléphant qu'on rencontre ſouvent en Sibérie, fait préſumer que ce monde eſt bien vieux, et qu'il a éprouvé des révolutions que le véridique *Moïſe* n'a point connues.

Voilà tout ce que je fais dans ma retraite.

Vous êtes occupé actuellement à commander des évolutions à de braves gens qui ne feront, je crois, la guerre de long-temps. Vous faites très-bien d'embellir votre maiſon de campagne auprès de Lauſane.

Quand

Quand on a bien connu le monde, on conclut qu'on n'eſt bien que chez ſoi. 1772.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Vous ſavez, Monſieur, avec quels ſentimens je vous ſuis attaché pour le reſte de ma vie.

LETTRE LXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 4 d'octobre.

J'AI bien des remords, Madame, d'avoir été ſi long-temps ſans vous écrire; mais j'ai été malade: il m'a fallu mener *le Kain* tous les jours à deux lieues, pour jouer la comédie auprès de Genève; et n'ayant rien à faire du tout, j'ai été accablé des détails les plus inquiétans.

J'ai été ſur le point de voir ma colonie détruite. Dès qu'on veut faire quelque bien, on eſt ſûr de trouver des ennemis. Qu'on rende ſervice, dans quelque genre que ce puiſſe être, on peut compter qu'on trouvera des gens qui chercheront à vous écraſer. Faites de la proſe ou des vers, bâtiſſez des villes, cela eſt égal: l'envie vous perſécutera infailliblement. Il n'y a d'autre ſecret, pour échapper à cette harpie, que de ne jamais faire d'autre ouvrage que ſon épitaphe, de ne bâtir que ſon tombeau, et de ſe mettre dedans au plus vîte.

Quand je vous dis, Madame, que j'ai bâti une

1772. petite ville aſſez jolie, cela eſt très-ridicule, mais cela eſt très-vrai. Cette ville même fefait un commerce aſſez conſidérable; mais ſi on continue à me chicaner, tout périra. Pour me dépiquer, j'ai fait une épître à *Horace*. Je ne vous l'envoie pas, parce que je ne ſais pas ſi vous aimez *Horace*, ſi vous ſouffrez encore les vers, ſi vous avez envie de lire les miens. Vous n'aurez cette épître que quand vous m'aurez dit : Envoyez-la-moi. Ce n'eſt pas aſſez de prier quelqu'un à ſouper, il faut avoir de l'appétit.

J'ai toujours mon ancien chagrin que vous connaiſſez. Ce chagrin m'empêchera de revoir jamais Paris. Je ne ſaurais ſouffrir les tracaſſeries et les factions, auſſi ridicules qu'acharnées, qui règnent dans cette Babylone où tout le monde parle ſans s'entendre. Je m'en tiens à mes Alpes et à votre ſouvenir. Je vous ſouhaite toute la ſanté, tous les amuſemens, toute la bonne compagnie, tous les bons ſoupers qu'on peut mettre à la place de deux yeux qui vous manquent.

Voici le temps où je vais perdre les miens, dès que les neiges arrivent; et cependant je ne cherche point à revenir à Paris, parce que j'aime mieux ſouffrir chez moi que d'eſſuyer des tracaſſeries dans votre grande ville. Il eſt vrai que les hommes ne ſe mangent pas les uns les autres dans Paris comme dans la nouvelle Zélande, qui eſt habitée par des anthropophages dans huit cents lieues de circonférence; mais on ſe mange dans Paris le blanc des yeux fort mal à propos. On dit même quelquefois que le miniſtère nous mange et nous gruge; mais je n'en veux rien croire.

Adieu, Madame ; vivons l'un et l'autre le moins malheureusement que nous pourrons : c'est toujours 1772. là mon refrain ; car, puisque nous ne nous tuons pas, il est clair que nous aimons la vie.

Je vous aime, Madame; je vous aimerai toujours, je vous serai inviolablement attaché, aussi-bien qu'à votre grand'maman : mais de quoi celà servira-t-il? *V.*

LETTRE LXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'octobre.

MON cher ange, je suis bien malingre; cependant je vous écris de ma très-faible main. Dès que je reçus votre lettre et celle pour *le Kain*, je lui envoyai sur le champ votre dépêche à Lyon; je lui écrivis: Partez dans l'instant.

Le lendemain je reçus les lettres de M. le maréchal de *Richelieu* et de M. le duc de *Duras*. J'envoyai à *le Kain* la lettre de M. le duc de *Duras*, et je réitérai mes instances. Il doit être parti aujourd'hui 4 d'octobre, s'il est sage et honnête, comme je crois qu'il l'est.

M. le maréchal de *Richelieu* me mande qu'il le fera mettre en prison, s'il n'est pas à Paris le 4. Cela ne me paraît ni d'un bon compte, ni d'une exacte justice. Vous m'aviez toujours mandé qu'il pouvait arriver le 8, et qu'on ferait content ; or il est certain qu'il peut aisément être à Paris le 8.

1772. Il vous apportera le code Minos que je lui donnai quand il partit de Ferney. Je ſuis fâché que madame la comteſſe *du Barri* n'ait pas la bonne leçon, car j'entends dire qu'elle a beaucoup de goût et d'eſprit naturel. Vous devez le ſavoir mieux que moi, vous qui allez néceſſairement à la cour.

En attendant que *le Kain* vous ait remis cette dernière copie, voici, pour vous amuſer, l'épître à *Horace*. Je vous ſupplie de n'en laiſſer prendre de copie à perſonne; c'eſt juſqu'à préſent un ſecret entre *Horace* et vous. Je ne vous parle point des barbaries de notre théâtre vandale et anglais. Je gémis et je vous implore. *V.*

LETTRE LXVI.

AU MEME.

21 d'octobre.

J'AI d'abord à me juſtifier devant mon ange gardien de quelques péchés d'omiſſion. J'avais, dans mes diſtractions, oublié cette jolie petite nièce de madame *du Bocage*. Voici ce que je dis à la tante, et même en aſſez mauvais vers:

Ces bontés que pour moi ta nièce a fait paraître,
De tes rares talens ſont encore un effet;
Elle a pris en jouant, pour orner mon portrait,
Un reſte de ces fleurs que ta muſe a fait naître.

Cette demoiſelle aura de meilleurs vers, quand elle

aura quinze ans ; ce ne fera pas moi qui les ferai. Il faut bientôt que je renonce à vers et à profe; car vous avez beau avoir de l'indulgence pour les Lois de Minos, c'eft mon dernier effort, c'eft le chant du cygne. 1772.

Il faut que je me prépare à aller rendre vifite à *Defpréaux* et à *Horace*. Je vous remercie, mon divin ange, de n'avoir laiffé prendre de copie à perfonne de l'épître à *Horace;* elle exciterait beaucoup de murmures, et ce n'eft pas le temps de faire crier. On criera affez contre moi, fi les Lois de Minos réuffiffent.

Le fymbole, en patois favoyard, eft une profeffion de foi extrêmement bête, que ce poliffon d'évêque d'Annecy, foi-difant prince de Genève, a fait imprimer fous mon nom. Voyez l'article *Fanatifme* aux pages 24, 25, &c. du tome VI des Queftions fur l'encyclopédie.

J'ai fait les plus incroyables efforts pour lire les Chérufques et Roméo. Je ne fais auquel des deux ouvrages donner le prix. Je fuis émerveillé des progrès que ma chère nation fait dans les beaux arts. Il eft démontré que, fi ces admirables ouvrages réuffiffent, les Lois de Minos feront huées d'un bout à l'autre : il faut s'y attendre, en prévenir les acteurs, ne fe pas décourager, jouer la pièce avec un majeftueux enthoufiafme, bien morguer le public, et le traiter avec la dernière infolence.

Il ne paraît pas trop convenable que le rôle de *Mérione* ne foit pas joué par *Molé;* mais je ne veux faire aucune baffeffe auprès de ce héros; j'abandonne la pièce à fon mauvais deftin.

1772. M. le duc de *Praſlin* eſt donc à Paris ; je prie mes chers anges de vouloir bien continuer à me mettre dans ſes bonnes grâces : il eſt plus juſte que ſon couſin.

Mes chers anges, vous penſez bien que mon cœur prend ſouvent la poſte pour aller chez vous ; mais il eſt bien difficile que mon corps ſoit du voyage. Il faut tant de cérémonies ; et puis ma déteſtable ſanté me condamne à des aſſujettiſſemens qui m'excluent de la ſociété. Je ſuis homme pourtant à franchir tous les obſtacles, ſi je puis venir paſſer huit jours à l'ombre de vos ailes ; après quoi je reviendrai mourir dans mes Alpes.

Mon doyen des clercs, qui eſt chez moi, dit que vous avez un vieux procès de la ſucceſſion paternelle ; vous croyez bien que votre cauſe lui paraîtra excellente.

Je renouvelle mes tendres et reſpectueux hommages à mes anges.

LETTRE LXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

23 d'octobre.

Je me vante, Madame, d'avoir les oreilles auſſi dures que vous, et le cœur encore davantage ; car je vous aſſure que je n'ai pas entendu un ſeul mot de preſque tous les ouvrages en vers et en proſe qu'on m'envoie depuis dix ans. La plupart m'ont mis dans

une extrême colère. J'ai été indigné que le ſiècle fût tombé de ſi haut. Je ne reconnais plus la France en aucun genre, excepté dans celui des finances. 1772.

J'ai voulu, dans la tragédie des Lois de Minos, faire des vers comme on en feſait il y a environ cent ans. Je voudrais que vous en jugeaſſiez. Il faudrait que je vous procuraſſe du moins ce petit amuſement. Vous diriez au lecteur de ceſſer, quand l'ennui vous prendrait; avec cette précaution on ne riſque rien. Mon idée ſerait que vous priaſſiez *le Kain* de venir ſouper chez vous en très-petite et très-bonne compagnie. J'entends, par petite et bonne compagnie, quatre ou cinq perſonnes tout au plus, qui aiment les vers qui diſent quelque choſe et qui ne ſont pas tout-à-fait allobroges.

J'exige encore que vos convives aiment le roi de Suède, et même un peu le roi de Pologne. Je veux qu'ils ſoient perſuadés qu'on a immolé des hommes à DIEU, depuis *Iphigénie* juſqu'au chevalier de *la Barre*.

Je veux outre cela que vos convives, hommes et femmes, ſoient un peu indulgens, puiſque la ſottiſe eſt faite, et qu'il n'y a plus moyen de rien réparer.

J'exige encore que la choſe ſoit ſecrète, et que vos amis aient au moins le plaiſir d'y mettre du myſtère, ſi le myſtère eſt un plaiſir.

Si vous acceptez toutes ces conditions, voici un petit billet pour *le Kain*, que je mets dans ma lettre. Liſez ce billet, ou plutôt faites-vous le lire, puis faites-le cacheter.

Je ne vous parlerai point cette fois-ci de l'épître à *Horace*. Ce que je vous propoſe a l'air plus agréable. Cette épître à *Horace* n'eſt pas finie; elle eſt d'ailleurs

——— fort ſcabreuſe, et elle demanderait un ſecret bien plus
1772. profond que le ſouper des Lois de Minos.

Je vous avouerai, Madame, que j'aimerais mieux vous lire cette tragédie crétoiſe, que de la faire lire par un autre; mais j'ai fait vœu de ne point aller à Paris, tant qu'on me ſoupçonnera d'avoir manqué à votre grand'maman. Je ſuis toujours très-ulcéré, et ma bleſſure ne ſe fermera jamais. Ne vous fâchez pas ſi je ſuis conſtant dans tous mes ſentimens. *V.*

LETTRE LXVIII.

A M. MARMONTEL.

23 d'octobre.

Je ne fais, mon très-cher confrère, ce que j'aime le mieux de votre proſe ou de vos vers. Votre ode m'immortaliſera, et votre lettre fait ma conſolation. Je n'ai qu'un chagrin, mais il eſt violent, et je vous le confie.

On s'eſt imaginé que j'avais manqué à des perſonnes très-conſidérables, parce que j'avais trouvé la conduite de monſieur le chancelier très-ferme et très-juſte, parce que j'avais dit hautement que l'obſtination d'*entacher* M. le duc d'*Aiguillon*, était un ridicule énorme, parce qu'enfin je ne pouvais voir qu'avec horreur ceux que M. *Beccaria* appelle, dans ſes lettres, les aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Je n'ai prétendu, en tout cela, être d'aucun parti; et c'eſt même ce qui m'a déterminé à faire la

petite plaisanterie des Cabales. Mais plus je me suis moqué de toutes les cabales, moins on me doit accuser d'en être. Les chefs de ma faction sont *Horace*, *Virgile* et *Cicéron*. Je prends surtout parti contre les vers allobroges dont nous sommes inondés depuis si long-temps. Je ris de *Fréron* et de *Clément*, mais je n'entre point dans les querelles de la cour; j'ignore s'il y en a. C'est la plus horrible injustice du monde de m'avoir soupçonné d'abandonner des personnes à qui j'ai mille obligations; cette idée me fâche. Le soupçon d'ingratitude me fait plus de peine que la chute des Lois de Minos ne m'en fera. 1772.

C'est contre ces Lois qu'il y aura une belle cabale, et je m'en moque. J'ai fait cette pièce pour avoir occasion d'y mettre des notes qui vous réjouiront.

Je reviens à vos vers, mon cher ami; ils sont trop beaux pour moi. Je fais ce que je puis pour oublier que c'est de moi dont vous parlez, et alors je les trouve plus admirables, et j'admire votre courage autant que votre poësie. Mais quand verrons-nous *les Incas*? quand ferai-je un petit voyage au Pérou? On dit que cette fois-ci vous ne mettez point votre nom à votre ouvrage, que vous ne voulez plus vous battre avec *Cogé pecus* et avec *Ribaudier*. J'y perds une occasion de rire à leurs dépens, mais je me consolerai très-aisément, si vous n'avez point de tracasserie.

Je me mets aux pieds de la grande-prêtresse de votre temple: je vous assure qu'un jour cette petite orgie sera une grande époque dans l'histoire de la littérature. Si je pouvais faire un voyage, ce serait celui de la rue du Bac. Je ne viendrais à Paris

——— quepour voir quatreou cinq amis, la ſtatue d'*Henri IV*,
1772. et m'en retourner.

Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens, et je vous aime comme je le dois.

LETTRE LXIX.

A M. MARIN.

A Ferney, 30 d'octobre.

Vous vous intéreſſez, mon cher ami, à M. de *Morangiès :* il me mande du 21 qu'il eſt réſolu à s'aller mettre lui-même en priſon, puiſqu'on y a mis le chirurgien *Ménager*. Vous m'écrivez du 25 qu'on le dit à la conciergerie. Cette démarche eſt triſte, mais elle eſt d'un homme sûr de ſon innocence. Au reſte, il eſt bien étrange que le comte de *Morangiès* ſoit empriſonné, et que *du Jonquay* ſoit libre. Je vous ſupplie de lui faire parvenir ſurement cette lettre, quelque part où il ſoit. Je m'intéreſſe infiniment à cette affaire. Elle eſt capable de faire mourir de chagrin le père de M. de *Morangiès*, et M. de *Morangiès* lui-même. Il faudrait qu'il ne me cachât rien. Cela eſt plus important qu'il ne penſe. Je me trouve en état de le ſervir, et j'ai encore plus de zèle.

Voici de *nouvelles probabilités* qui m'ont paru néceſſaires. Il s'agit de bien diſtinguer ici la forme du fond, et l'arrêt qui dépend des juges, de l'honneur qui n'en dépend pas. Il eſt certain que la prévention eſt contre M. de *Morangiès*, mais il me paraît à moi qu'il ne peut être coupable.

Ce qui frappe le plus les juges, c'eſt le myſtère qu'il a voulu mettre à un emprunt conſidérable qui ne ſe peut jamais faire ſecrétement. Ses billets d'ailleurs parlent contre lui, et ſi des témoins, qu'il eſt difficile de convaincre, perſiſtent à dépoſer en faveur de *du Jonquay*, je ne vois pas qu'il puiſſe gagner ſa cauſe; mais il ne faut pas qu'il la perde au tribunal du public. 1772.

Je crois donc qu'il eſt de la dernière importance de ſéparer bien nettement ſon honneur de ces cent mille écus. J'eſpère toujours qu'il ne ſera pas condamné à payer ce qu'il ne doit point; mais enfin ce malheur peut arriver, et il faut le prévenir. Je crois que c'eſt le tour le plus favorable qu'on pourrait prendre, et que cette manière d'enviſager la choſe peut ſervir auprès des juges comme auprès de tous ceux qui ne ſont pas inſtruits. Le plus grand avantage de ce mémoire, c'eſt qu'il eſt très-court. Les longs plaidoyers fatiguent tous les lecteurs. J'en enverrai autant d'exemplaires qu'on voudra; vous n'avez qu'à parler.

Mon gros doyen n'eſt pas aiſé à convaincre. Il commence pourtant à ſe convertir. Il a l'eſprit et le cœur juſtes.

Je vous prie de lire ce que j'écris à M. de *Morangiès*, et de le cacheter.

Nous parlerons une autre fois de Ninon et de Minos. Mais je ſuis plus tranquille ſur cet article que ſur celui de M. de *Morangiès*. Je ſerai pourtant jugé avant lui, mais je ne perdrai pas cent mille écus. Tout ce qui peut m'arriver, c'eſt d'être ſifflé, et c'eſt le plus petit malheur du monde.

1772.

LETTRE LXX.

A M. LE COMTE DE MORANGIÉS.

A Ferney, 30 d'octobre.

Je ſuis toujours, Monſieur, très-perſuadé de la juſtice de votre cauſe, et je ne le ſuis pas moins de la violence des préjugés contre vous, et de l'acharnement de la cabale. Un parti nombreux vous pourſuit et ſe déchaîne ſur votre avocat autant que ſur vous. Je me ſouviens que, quand il défendit la cauſe de M. le duc d'*Aiguillon*, on m'envoya les ſatires les plus ſanglantes contre l'avocat et contre l'accuſé.

Cependant il me parut très-clair, par ſon mémoire, que M. le duc d'*Aiguillon* avait très-bien ſervi l'Etat et le roi, tant dans le militaire que dans le civil. Il a triomphé à la fin, malgré ſes nombreux ennemis, et malgré les plus horribles calomnies. J'eſpère que tôt ou tard on vous rendra la même juſtice.

Il ne faut pas vous diſſimuler un malheur que M. le duc d'*Aiguillon* n'avait pas, c'eſt celui de vous être trouvé chargé de dettes de famille très-conſidérables, qui vous ont forcé d'en faire encore de nouvelles, et de recourir à des expédiens auſſi onéreux que déſagréables.

La ſaiſie de vos meubles ordonnée par le parlement en faveur de quelques créanciers, pendant le cours de votre procès contre les *du Jonquay*, a pu vous faire très-grand tort. On a mêlé malignement toutes ces affaires enſemble ; on s'eſt élevé également contre vous et contre votre avocat.

Plus le procès devient compliqué, plus il femble que les préjugés augmentent. Il peut y avoir des juges prévenus; ils peuvent fe laiffer entraîner à l'opinion dominante d'un certain public, puifqu'ils voient déjà par avance, dans cette opinion même, l'approbation d'une fentence qu'ils rendraient contre vous. 1772.

Je ne balancerais pas, fi j'étais à votre place, à faire un mémoire en mon propre et privé nom, figné de mon procureur. Je fuis sûr que ce mémoire ferait vrai dans tous fes points; j'avouerais même la néceffité fatale où vous avez été de recourir quelquefois à des reffources déjà connues du public, reffources triftes, mais permifes, et qui n'ont rien de commun avec la cruelle affaire de *du Jonquay* et de la *Verron*.

Je crois que c'eft le feul parti que vous deviez prendre. Je vous fervirai de grammairien; je mettrai les points fur les *i*. Il fera bien important que vous ne difiez rien qui ne foit dans la plus exacte vérité, et je m'en rapporte à vous. Il faudra même que vous difiez hardiment que vous faites dépendre le jugement de votre caufe du moindre fait que vous auriez altéré par un menfonge.

Je ne m'embarraffe pas que vous foyez condamné ou non en première inftance: il ferait trifte, fans doute, de perdre au bailliage ce procès qui me paraît fi jufte; mais ce malheur même pourrait tourner à votre avantage, en vous ramenant un public qu'on a vu changer plus d'une fois de fentiment fur les chofes les plus importantes. J'oferais vous répondre que le parlement n'en aura que plus d'attention à écarter tout préjugé dans fon arrêt en dernier reffort,

1772. et qu'il y mettra l'application la plus ſcrupuleuſe, comme la juſtice la plus impartiale.

En un mot, cette affaire eſt une bataille dans laquelle vous devez commander en perſonne. Vous me paraiſſez d'autant plus capable de livrer ce combat avec ſuccès, que vous ſemblez tranquille dans les ſecouſſes que vous éprouvez. Vous ſavez qu'il faut qu'un général ait la tête froide et le cœur chaud. Je ferai de loin le ſecrétaire du général, pourvu que j'aye ſon plan bien détaillé. Quand vous feriez battu par les formes, il faut vaincre par le fond; il faut que votre réputation ſoit à couvert, c'eſt-là le point eſſentiel pour vous et pour toute votre maiſon.

En un mot, Monſieur, je ſuis à vos ordres ſans cérémonies.

Gardez-moi le ſecret, ne craignez point au parlement un rapporteur prévenu.

Vous ne pouviez mieux faire que d'offrir vous-même de vous conſtituer priſonnier; et ſi vous avez fait cette démarche, elle contribuera à faire revenir le public.

Je viens de conſulter ſur votre affaire; rien n'eſt plus néceſſaire qu'un mémoire en votre propre nom, dans lequel vous faſſiez bien ſentir qu'on a malignement confondu le procès de la *Verron* avec quelques affaires déſagréables auxquelles vos dettes de famille vous ont expoſé. C'eſt ce malheureux mélange qui vous a nui plus que vous ne penſez. Mettez-moi au fait de tout, vous ſerez promptement ſervi par un avocat qui ne fera rien imprimer ſans votre approbation en marge à chaque page, et qui ne vous fera parler que convenablement.

LETTRE LXXI. 1772.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

Fernéy, le 31 d'octobre.

PARDONNEZ, encore une fois, à un vieillard qui lutte contre les douleurs, de vous remercier ſi tard. Je n'en ſuis pas moins, monſieur le Marquis, reconnaiſſant de vos faveurs. Il eſt très-vrai que vous faites mieux des vers que l'homme dont vous me parlez; mais je ne crois pas que vous augmentiez votre fortune comme il arrondit la ſienne. Votre lyre eſt plus harmonieuſe; il a pour lui la flûte, le tambour, et le coffre-fort.

Je crois que l'abbé *Mignot*, mon neveu, mérite l'éloge dont vous l'honorez. Je ſuis bien loin de me croire digne des fleurs que vous jetez ſur le drap mortuaire dont je vais bientôt être embéguiné. J'écrivis, il y a quelque temps, à *Horace* qui eſt de votre connaiſſance, mais je n'ai pas oſé rendre ma lettre publique, attendu que je lui ai parlé un peu librement; mais je prendrai encore plus de liberté quand je le verrai.

Je prends avec vous celle de recommander à votre indulgence les Lois de Minos. Vous verrez un beau tapage le jour de l'audience. Vous êtes dans un pays où tout eſt cabale, et loin duquel je fais très-bien de mourir en vous étant très-tendrement attaché.

1772.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de novembre.

MON cher ange, il me revient que les *Frérons*, les *la Beaumelles* et compagnie, ont fait un pacte pour faire fiffler notre avocat; mais, puifque vous l'avez pris fous votre protection, je me flatte que vous lui donnerez une audience favorable.

Je vous fuis très-obligé d'avoir fait copier les écritures de ce procès, conformément à la dernière copie. J'ofe croire que, fi les acteurs jouent avec un peu d'enthoufiafme, mais fans précipitation, notre caufe fera gagnée; je dis notre caufe, car vous en avez fait la vôtre.

Le frère de madame de *Sauvigni*, qui me fert de copifte, chofe affez fingulière, jure fon dieu et fon diable qu'il n'a donné à perfonne de copie de la lettre à *Horace*. S'il ne me trompe point, il fe pourrait faire que votre fecrétaire en eût laiffé traîner une; cependant, vous autres meffieurs les miniftres, vous avez des fecrétaires fidelles et attentifs, qui ne laiffent rien traîner. Après tout, il n'y a plus de remède. Il faut fe confoler, et croire que ni le roi de Pruffe, ni *Ganganelli*, ni l'abbé *Grizel*, ni l'avocat *Marchand*, ne me perfécuteront pour cette honnête plaifanterie. On marche toujours fur des épines dans le maudit pays du Parnaffe; il faut paffer fa vie à combattre. Allons donc, combattons, puifque c'eft mon métier.

On

On m'a apporté une répétition, boîte unie, avec cifelure au bord, diamans aux boutons et aux aiguilles, le tout pour dix-fept louis : j'en fuis émerveillé. Si vous connaiffiez quelqu'un qui fût curieux d'un fi bon marché, je vous enverrais la montre, avec un joli faux étui. Un tel ouvrage vaudrait cinquante louis à Londres. Ma colonie profpère, et moi non. J'ai de terribles reproches à faire à monfieur le contrôleur général. 1772.

Le gros doyen clerc doit être à préfent à Paris, et certainement prendra votre affaire à cœur; il ne ferait pas de la famille s'il ne vous était pas fortement attaché.

Voudriez-vous avoir la bonté de m'écrire ce que vous penfez des répétitions. J'y étais autrefois affez indifférent, mais je crois que je deviens fenfible; vous me rajeuniffez.

A l'ombre de vos ailes. *V.*

LETTRE LXXIII.

A M. MARIN.

13 de novembre.

Je ne puis trouver, mon cher correfpondant, la lettre d'*Helvétius* fur le bonheur. A l'égard du fujet de la lettre, je fais qu'il ne fe trouve nulle part, et je ne vous le demande pas : mais pour la lettre, je vous fupplie de vouloir bien me la communiquer, fi vous l'avez. Il eft bon de favoir ce qu'on dit de cet être fantaftique après lequel tout le monde court.

Savez-vous ce que c'eſt qu'un Sylla du jéſuite *la*
1772. *Rue* qu'on attribue à *Pierre Corneille*? S'il était de *Corneille*, ce n'était pas de ſon bon temps.

Je ne croyais pas que *Marie-Théréſe* revendiquât tant de terrains ; cela me paraît fort. Il reſtera peu de choſe au roi de Pologne. Mais il eſt plaiſant que le roi de Pruſſe ait commencé par faire des vers contre les confédérés, avant de prendre la Pruſſe polonaiſe. Il m'a envoyé un ſervice de porcelaine de Berlin. Cette porcelaine eſt plus belle que celle de Saxe ; c'eſt ce que j'ai jamais vu de plus parfait. Cela conſole des ſifflets que vous avez prédits aux Lois de Minos. Je me les ſuis bien prédits moi-même, et nous ſommes ordinairement du même avis.

J'ai bien peur que les ciſeaux de la police n'aient coupé le nez à *Minos*. Quelques bonnes gens auront ſubſtitué des vers honnêtes à des vers un peu hardis, et c'eſt encore un encouragement à la ſifflerie ; car vous ſavez que ces vers ſi ſages ſont d'ordinaire fort plats et fort froids.

Je reçois à l'inſtant *le Bonheur*, d'*Helvétius*. C'eſt un livre : je croyais que c'était un petit poëme à la main. Je vous demande pardon. *Vale*.

LETTRE LXXIV.

A M. CHRISTIN.

14 de novembre.

MON cher philofophe, mon cher défenfeur de la liberté humaine, vous avez affurément plus de courage et d'efprit que vous n'êtes gros. Vous rendez fervice, non-feulement à vos efclaves, mais au genre-humain.

Et pro follicitis non tacitus reis;
Et centum puer artium.

Je vous envoie un fatras d'érudition que j'ai reçu de Paris. Le fait eft qu'il eft abominable que des moines veuillent rendre efclaves des hommes qui valent mieux qu'eux, et à qui ils ont vendu des terres libres. Il n'y a point de prefcription contre un pareil crime. J'ai reçu votre aimable lettre; elle me donne de grandes efpérances. Toutefois un bon accommodement vaudrait mieux qu'un procès dont l'iffue eft toujours incertaine. Si les chanoines veulent fe mettre à la raifon, leur tranfaction pourra fervir de modèle aux autres, et vous ferez le père de la patrie.

Je vous embraffe, mon cher ami, du meilleur de mon cœur.

Rarement les philofophes en favent affez pour faire venir du blé à leurs amis; mais vous êtes de

1772. ces philofophes qui favent être utiles. Nous vous avertiffons qu'il y a, dans notre petit pays de Gex, plus de difficultés pour faire venir un fac de froment, qu'il n'y en a eu à Paris pour fe faire oindre des faintes huiles au nombril et au croupion, du temps des billets de confeffion. Il faut que votre certificat et votre acquit à caution foient à Gex au plus tard vingt-quatre heures après le départ de Saint-Claude. Cela devient infupportable. Je vous demande bien pardon de tant de peine.

LETTRE LXXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 de novembre.

MON héros, je me doutais bien que *Nonotte* ne vous amuferait guère; mais ce *Nonotte* m'intéreffe, et il faut que tout le monde vive. Voici quelque chofe qui vous amufera davantage.

Vous avez fans doute, dans votre bibliothéque, les ouvrages de tous les rois, et nommément ceux du feu roi *Staniflas*. Vous verrez, dans la préface de fon livre intitulé *la Voix du citoyen*, qu'il a prédit mot pour mot ce qui arrive aujourd'hui à fa Pologne. Je crois que le roi de Pruffe eft celui qui gagne le plus au partage. Il m'a envoyé un joli petit fervice de fa porcelaine qui eft plus belle que celle de Saxe. Je le crois très-bien dans fes affaires. Mais que dites-vous de l'impératrice de Ruffie, qui, au bout de quatre ans

de guerre, augmente d'un cinquième les appointemens de tous ses officiers, et qui achète un brillant gros comme un œuf? *Minos* ne portait pas de pareils diamans à son bonnet. On dit que dans sa succession on trouva des sifflets qui m'étaient destinés de loin. Que cela ne décourage pas vos bontés! On a été hué quelquefois par le parterre de Paris, et approuvé de la bonne compagnie. D'ailleurs, c'est une chose fort agréable qu'une première représentation. On y voit les états généraux en miniature, des cabales, des gens qui crient, un parti qui accepte, un parti qui refuse, de la liberté et beaucoup de critique. Chacun jouit du *liberum veto*, et cette diète est aussi tumultueuse que celles des Polonais. Je ne crois pas qu'on doive s'en tenir aux délibérations d'une première séance; on ne juge bien des ouvrages de goût qu'à la longue; et même, dans des choses plus graves, vous verrez que le public n'a jamais bien jugé qu'avec le temps. Je sais que j'ai contre moi une terrible faction, mais je suis tout résigné; et pourvu que je vous plaise un peu, je me tiens fort content. C'est toujours beaucoup qu'un jeune homme comme moi ait pu amuser mon héros une heure ou deux. 1778.

Conservez-moi vos bontés, Monseigneur; soyez bien sûr qu'elles me sont beaucoup plus chères que tous les applaudissemens qu'on pourrait donner à *le Kain*, à mademoiselle *Vestris* et à *Brizard*.

Agréez toujours mon tendre et profond respect.

Le vieux malade V.

1772. LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

MON cher ange, voici une petite addition qui m'a paru effentielle dans le mémoire de notre avocat. Je vous prie de la mettre entre les mains du préfident *le Kain*. Elle eft néceffaire, car on jouait au propos interrompu.

Je crains fort les cifeaux de la police. Si on nous rogne les ongles, il nous fera impoffible de marcher: d'ailleurs le vent du bureau n'eft pas pour nous. On ne veut plus que des Roméo et des Chérufques. Les beaux vers font paffés de mode. On n'exige plus qu'un auteur fache écrire. Hélas! j'ai hâté moi-même la décadence, en introduifant l'action et l'appareil. Les pantomimes l'emportent aujourd'hui fur la raifon et fur la poëfie; mais ce qu'il y a de plus fort contre moi, c'eft la cabale. J'ai autant d'ennemis qu'en avait le roi de Pruffe. C'eft une chofe plaifante de voir tous les efforts qu'on prépare pour faire tomber un vieillard qui tomberait bien de lui-même.

Actuellement que le congrès de Foczani eft renoué, il n'y a plus que moi en Europe qui faffe la guerre; mais la ligue eft trop forte, je ferai battu. Ne m'en aimez pas moins, mon cher ange.

LETTRE LXXVII.

1772.

A M. DE LA HARPE.

30 de novembre.

Il n'y a que vous, mon cher fucceffeur, qui ayez pu écrire au nom d'*Horace*. Heureufement vous ne lui avez pas refufé votre plume, comme il refufa la fienne à *Augufte*. Vous avez mis dans fa lettre la politeffe, la grâce, l'urbanité de fon fiècle. *Boileau* n'a pas été fi bien fervi que lui. De quoi s'avifait-il auffi de prendre fon fecrétaire dans les charniers Saints-Innocens ? Je vous remercie des galanteries que vons me dites, tout indigne que j'en fuis; et je vous remercie encore plus d'avoir fi bien faifi l'efprit de la cour d'*Augufte*. Ce n'eft pas tout-à-fait le ton d'aujourd'hui. Notre racaille d'auteurs eft bien groffière et bien infolente; il faut lui apprendre à vivre.

J'avais voulu autrefois ménager ces meffieurs, mais je vis bientôt qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de fe moquer d'eux. Ce font les enfans de la médiocrité et de l'envie; on ne peut ni les éclairer ni les adoucir. Il faut brûler leur vilain vifage avec le flambeau de la vérité. Jamais de paix avec un fot méchant: pour peu qu'on foit honnête, ils prétendent qu'on les craint.

Vous donnez quelquefois, dans le *Mercure*, des leçons qui étaient bien néceffaires à notre fiècle de barbouilleurs. Continuez; vous rendrez un vrai fervice à la nation.

Je vous embraffe plus tendrement que jamais.

1772. LETTRE LXXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 2 de décembre.

Je crois, Monſeigneur, que vous êtes déjà inſtruit de l'aventure de cette tragédie de Sylla qu'on attribuait à notre père du théâtre. Elle eſt véritablement d'un écolier, puiſque le jéſuite *la Rue*, qui en eſt l'auteur, et qui a tant prêché devant *Louis XIV*, n'a jamais été au fond qu'un écolier de rhétorique. J'avais vu cette pièce, il y a environ ſoixante et cinq ans. Je me ſouviens même de quelques vers. Je me ſouviens ſurtout qu'il y avait trois femmes qui venaient aſſaſſiner le dictateur perpétuel ; il les renvoyait coudre ou faire quelque choſe de mieux.

Comme la pièce était remplie de deux choſes que *la Couture*, le fou de *Louis XIV* n'aimait point, qui ſont le *brailler et le raiſonné*, le père *Tournemine*, mauvais raiſonneur et très-ampoulé perſonnage, mit en titre de ſa copie, *Sylla, tragédie digne de Corneille*. Un autre jéſuite, qui avait plus de goût, effaça *digne*. C'eſt en cet état qu'elle eſt parvenue aux héritiers d'un héritier de *Dumoulin*, le médecin ; et c'eſt ce chef-d'œuvre qui a extaſié votre parlement de la comédie.

Mon hérôs, qui a plus de goût que ces ſénateurs, ne s'eſt pas mépris comme eux.

Mais comme il a autant de bonté que de goût, il daigne protéger la Crète. Je ne fais ſi on avait bien diſtribué les rôles, je ne m'en ſuis point mêlé. *Le Kain*

eſt le ſeul des héros crétois qui ſoit de ma connaiſſance. 1772.
Je m'en rapporte en tout aux bontés et aux ordres de mon héros de la France.

Vraiment, vous avez bien raiſon ſur la Sophonisbe; il faudrait abſolument refaire la fin du quatrième acte : ce n'eſt pas une choſe aiſée à un pauvre homme preſque octogénaire, qui a verſé ſur les Crétois les dernières gouttes de ſon huile; mais, ſi la cabale des *Fréron* et des *la Beaumelle* n'écraſe point les Lois de Minos, et s'il me reſte encore quelque vigueur, je l'emploîrai auprès de Sophonisbe, pour tâcher de vous plaire.

Le tripot comique doit ſans doute vous excéder, mais cela amuſe; c'eſt une république qui ne reſſemble à rien; et il y a toujours à la tête de ce gouvernement anarchique quelques dames de conſidération, très-ſoumiſes à monſieur le premier gentilhomme de la chambre.

Puiſſiez-vous amuſer votre loiſir à reſſuſciter les talens et les plaiſirs ! Ni les uns ni les autres ne ſont plus faits pour moi ; je n'ai plus guère à vous offrir que mon tendre et reſpectueux attachement qui me ſuivra juſqu'au tombeau. *V.*

1772.

LETTRE LXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de décembre.

MON cher ange, ce que vous me mandez, dans votre lettre du 27 de novembre, eſt bien affligeant. J'ai peur que cette nouvelle n'ait contribué à la maladie de madame d'*Argental*.

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Je tremble que le fromage ne ſoit entièrement autrichien, et qu'il ne ſoit ſaupoudré par des jéſuites ; mais auſſi il me ſemble que ce mal peut produire un très-grand bien pour vous. Vous êtes conciliant, vous avez dû plaire, vous pourrez tout raccommoder ; tout peut tourner à votre gloire et à votre avantage. Je ne ſais ſi je me fais illuſion, et ſi mes conjectures ſur le fromage ſont vraies. Je vois les choſes de trop loin. Je n'ai jamais été ſi fâché de n'être pas auprès de vous; mais, pour faire ce voyage, il faut être deux.

C'eſt à *Jean-Jacques Rouſſeau*, à qui la France a tant d'obligations, d'honorer de ſa préſence votre grande ville, et d'y marier nos princes à la fille du bourreau ; c'eſt au ſage et vertueux *la Beaumelle* d'y briller dans de belles places; j'eſpère même que *Fréron* y ſera noblement récompenſé : mais moi je ne ſuis fait que pour la Scythie.

Que vous êtes bon, que vous êtes aimable, que je

vous suis obligé d'avoir empêché mademoiselle *Taschin* d'hériter de moi ! car cette demoiselle, qui a tué *Thiriot*, s'appelle *Taschin*. Je reconnais bien là votre cœur. Ma plus grande consolation dans ce monde a toujours été d'avoir un ami tel que vous. 1772.

Je vais écrire à M. de *Sartine* suivant vos instructions. *Thiriot* avait toujours espéré être lui-même l'éditeur de mes lettres et de beaucoup de petits ouvrages; il sera bien attrapé.

Voici un petit mot pour ce chevalier que je ne connais point du tout; mais puisque vous le protégez, il m'intéresse.

Je conçois que *Molé* aura eu de la peine à prendre son rôle de confédéré, et à se voir prisonnier de guerre de *le Kain;* mais enfin il faut que les héros s'attendent à des revers. M. le maréchal de *Richelieu* m'a écrit sur cela la lettre du monde la plus plaisante. Je lui ai grande obligation de m'avoir un peu ranimé au sujet de Sophonisbe. Je crois qu'avec un peu de soin on peut en faire une pièce très-intéressante. Je crois même qu'un africain peut avoir trouvé du poison avant de trouver un poignard, attendu qu'en Afrique il n'y a qu'à se baisser et en prendre. A peine ai-je reçu sa lettre que j'ai travaillé à cette Sophonisbe. Je suis comme *Perrin Dandin* qui se délasse à voir d'autres procès. Les intervalles de mes maladies continuelles sont toujours occupés par la folie des vers, ou par celle de la prose.

Madame *Denis* a été malade tout comme moi; elle a eu une violente dyssenterie : ce mal a été épidémique vers nos Alpes, et même beaucoup de monde en est mort. J'ai été d'abord dans de cruelles transes,

1772. mais elle est entièrement hors d'affaire. Je n'ai plus d'inquiétude que sur votre fromage, car je me flatte que l'indisposition de madame d'*Argental* n'a pas de suite; si elle en avait, je serais bien affligé.

Adieu, mon très-cher ange; à l'ombre de vos ailes.

Le vieux V.

LETTRE LXXX.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

A Ferney, 7 de décembre.

MONSIEUR,

LA première fois que je lus *la Félicité publique*, je fus frappé d'une lumière qui éclairait mes yeux, et qui devait brûler ceux des sots et des fanatiques; mais je ne savais d'où venait cette lumière. J'ai su depuis que je l'aurais aisément reconnue, si j'avais jamais eu l'honneur de converser avec vous; car on dit que vous parlez comme vous écrivez: mais je n'ai pas eu la félicité particulière de faire ma cour à l'illustre auteur de *la Félicité publique*.

Je chargeai de notes mon exemplaire, et c'est ce que je ne fais que quand le livre me charme et m'instruit. Je pris même la liberté de n'être pas quelquefois de l'avis de l'auteur. Par exemple, je disputais contre vous sur un demi-savant, très-méchant homme, nommé *Dutens*, réfugié à présent en Angleterre, qui imprima, il y a cinq ans, un sot libelle atroce contre

tous les philofophes, intitulé *le Tocfin* (*). Ce poliffon prétend que les anciens avaient connu l'ufage de 1772. la bouffole, la gravitation, la route des comètes, l'aberration des étoiles, la machine pneumatique, la chimie, &c. &c.

Je difputais encore fur ce mot *Jehova*, que je croirais phénicien, et je ne regardais le patois hébraïque que comme un informe compofé de fyriaque, d'arabe et de chaldéen.

Mais en écrivant mes doutes fur ces misères, avec quel tranfport je remarquais tout ce qui peut élever l'ame, l'inftruire et la rendre meilleure ! comme je mettais *bravo*, à la page cinquième du premier volume, à ces *règnes cruellement héroïques*, &c., et à *falus gubernantium*, et aux réflexions fur la *cloaca magna*, et fur mille traits d'une fineffe de raifon fupérieure qui me fefait un plaifir extrême !

Je recherchais s'il n'y a en effet qu'un million d'efclaves chrétiens (**). Vous entendez les ferfs de glèbe ; et j'en trouvais plus de trois millions en Pologne, plus de dix en Ruffie, plus de fix en Allemagne et en Hongrie. J'en trouvais encore en France, pour lefquels je plaide actuellement contre des moines feigneurs.

J'obfervais que *Jéfus-Chrift* n'a jamais fongé à parler d'adoucir l'efclavage ; et cependant combien de fes compatriotes étaient en fervitude de fon temps ! Je me fouvenais qu'au commencement du fiècle le miniftère comptait, dans la généralité de Paris, dix mille têtes de prêtraille, habitués, moines et nonnes.

(*) Voyez l'article *Syftème*, Dictionnaire philofophique, tome VII.

(**) On ne parle, en cet endroit de l'ouvrage, que des efclaves noirs, et non pas des ferfs qu'on ne peut affimiler aux efclaves des anciens.

1772. Il n'y a que dix mille *priefts* en Angleterre. Je mettais madame de *Vintimille* à la place du cardinal de *Fleuri*, page 152. Vous favez que ce pauvre homme fit tout malgré lui.

Enfin votre ouvrage, d'un bout à l'autre, me fait toujours penfer. Tout ce que vous dites fur le chriftianifme eft d'une fage hardieffe. Vous en ufez avec les théologiens comme avec des fripons qu'un juge condamne fans leur dire des injures.

Quelle réflexion que celle-ci! *Ce n'eft qu'à des peuples brutes qu'on peut donner telles lois qu'on veut.*

Que vous jugez bien *François I!* J'aurais voulu que vous euffiez dit un mot de certains barbares dont les uns affaffinèrent *Anne Dubourg*, la maréchale d'*Ancre*, &c., et les autres le chevalier de *la Barre*, &c., en cérémonie.

Population, *Guerre*, chapitres excellens.

Je vous remercie de tout ce que vous avez dit; je vous remercie de l'honneur que vous faites aux lettres et à la raifon humaine. Je fuis pénétré de celui que vous me faites, en daignant m'envoyer votre ouvrage. Je fuis bien vieux et bien malade, mais de telles lectures me rajeuniffent.

Confervez-moi, Monfieur, vos bontés dont je fens tout le prix. Que n'êtes-vous quelquefois employé dans mon voifinage! je me flatterais, avant de mourir, du bonheur de vous voir. Certes, il fe forme une grande révolution dans l'efprit humain. Vous mettez de belles colonnes à cet édifice néceffaire.

J'ai l'honneur d'être avec refpect, avec reconnaiffance, avec enthoufiafme, &c.

LETTRE LXXXI.

1772.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

12 de décembre.

Un vieux malade de quatre-vingts ans a reçu, Monſieur, votre lettre du 23 de novembre, et ſur le champ j'ai remercié le roi de Pruſſe de ce qu'il voulait bien penſer à vous. J'ai pris la liberté de lui dire combien vous méritez d'être avancé, et que ſa gloire eſt intéreſſée à réparer les abominables injuſtices qu'on vous a faites en France. Le mot d'injuſtice même eſt trop faible ; je regarde cette atrocité comme un grand crime, et tous les hommes éclairés penſent comme moi.

Je ſuppoſe que vous m'avez écrit par la voie de M. *Rey* d'Amſterdam. Je me ſers de la même voie pour vous répondre et pour vous aſſurer que vous me ferez toujours cher par votre malheur et par votre mérite. Permettez-moi de ne point ſigner, et reconnaiſſez-moi à mes ſentimens.

1773.

LETTRE LXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de janvier.

Eh bien, avais-je tort de vous appeler mon ange gardien, et de me mettre a l'ombre de vos ailes? M. de *Chauvelin* s'en mêle donc auſſi? je lui dois quelques petits remercîmens couchés par écrit. Ils partent du fond de mon cœur, ainſi vous trouverez bon que je les faſſe paſſer par vos mains. La perſonne qui a répondu, *mais* ſans aigreur, n'eſt pas ſujette à en montrer; mais cette perſonne eſt opiniâtre comme une mule ſur certaines petites choſes, quoiqu'elle ſe laiſſe aller à tout vent ſur d'autres, à ce qu'on diſait très-mal à propos. Il faut prendre les gens comme ils ſont, à ce qu'on dit. Je profiterai de tout cela dans l'occaſion, et cette occaſion pourrait bien ſe trouver dans l'île de Candie, ſuppoſé que le voyage fût heureux, et que nous n'eſſuyaſſions pas de vents contraires.

Vous ſavez, mon très-cher ange, qu'il y a dans les plus petites affaires, de même que dans les plus grandes, des anicroches qui dérangent tout. L'aventure des exemplaires d'une pauvre tragédie eſt de ce nombre. Il faut d'abord vous dire que le jeune homme, auteur d'*Aſtérie*, n'ayant nulle expérience du monde, crut, ſur la foi de noſſeigneurs du tripot, qu'il ſerait expoſé au ſifflet immediatement après le Fontainebleau. Enſuite on lui certifia qu'il ſerait jugé quinze

quinze jours après sans faute. Le jeune étourdi, comptant sur cette parole, donna son factum à imprimer dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, dont il eut aussi parole que ce factum, accompagné de notes un peu chatouilleuses, ne paraîtrait qu'après la première séance des juges. 1773.

Vous saurez maintenant qu'il y a deux *Grasset* frères, l'un est dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, l'autre est libraire à Lausane. Ce *Grasset* de Lausane est, dit-on :

> Pipeur, escroc, sycophante, menteur,
> Sentant la hart de cent pas à la ronde.

Il est associé avec le bourgmestre de Lausane et deux ministres de la parole de Dieu : ce sont eux qui, en dernier lieu, ont fait une édition des ouvrages du jeune homme, édition presque aussi mauvaise que celle de *Cramer* et de *Panckoucke;* mais enfin cela fait beaucoup d'honneur à l'auteur. Rien ne répond plus fortement au *mais*, qu'une édition faite par deux prêtres. Or, le *Grasset* de Genève a probablement envoyé à son frère de Lausane les feuilles du mémoire du jeune avocat, feuilles incomplètes, feuilles auxquelles il manque des cartons absolument nécessaires, feuilles remplies de fautes grossières selon la coutume de nos allobroges. Je ne puis être présent par-tout; je ne puis remédier sur le champ à tout; je passe ma vie dans mon lit; j'y griffonne, j'y dirige cent horlogers dont les têtes sont quelquefois plus mal montées que leurs montres; j'y donne mes ordres à mes vaches, à mes bœufs, à mes chevaux de toute espèce. Le prince et le marquis sont occupés des tracasseries

continuelles de leur vaste république, et pendant ce
1773. temps-là on envoie des Minos tronqués à Paris.

Cela peut être, mais il se peut aussi que deux ou trois curieux aient vu un exemplaire de la première épreuve que j'avais confiée à M. le comte de *Rochefort*, lorsqu'il était à Ferney au mois de novembre; il manque même à cet exemplaire la dernière page. Il se peut encore que ce *Grasset* ait compté contrefaire l'édition cramérienne, sitôt qu'elle paraîtrait, et qu'il l'ait mandé au libraire de Paris qui débite son édition lausanoise en trente-six volumes. Je n'ai aucun commerce avec ce malheureux; il est venu quelquefois à Ferney; je lui ai fait défendre ma porte.

Voilà l'état des choses, quant aux typographes; à l'égard des calomniographes, j'en ris; il y a cinquante ans que j'y suis accoutumé. Mais je remercie bien tendrement mon cher ange de la bonté qu'il a de songer à réprimer ce coquin de *Clément*. S'il a fait imprimer un libelle, il faut que quelque petit censeur royal, quelque petit fripon de commis à la douane des pensées ait été de concert avec lui. Je tâcherai de découvrir cette manœuvre; mais, encore une fois, je suis touché jusqu'au fond du cœur des bontés de mon cher ange.

Madame *Denis* et moi nous souhaitons le plus heureux 1773 à mes deux anges, et la tranquillité à Parme avec les pensions.

LETTRE LXXXIII.

1773.

A M. DE CHABANON.

8 de janvier.

VOTRE lettre fur la langue et fur la mufique, mon cher ami, eft bien précieufe. Elle eft pleine de vues fines et d'idées ingénieufes. Je ne connais guère la mufique de *Corelli*. J'entendis autrefois une de fes fonates, et je m'enfuis, parce que cela ne difait rien ni au cœur, ni à l'efprit, ni à mon oreille. J'aimais mille fois mieux les noëls de *Mouton* et *Roland Laffè*.

Ce *Corelli* eft bien poftérieur à *Lulli*, puifqu'il mourut en 1734. Si vous voulez avoir un modèle de récitatif mefuré italien, avant *Lulli*, abfolument dans le goût français, faites-vous chanter par quelque baffe taille, le *funt rofæ mundi breves* de *Cariffimi*. Il y a encore quelques vieillards qui connaiffent ce morceau de mufique fingulier. Vous croirez entendre le monologue de *Roland*, au quatrième acte.

Vous pourrez d'ailleurs trouver quelques contradicteurs, mais vous ne trouverez que des lecteurs qui vous eftimeront.

J'attends avec impatience la traduction des *Odes d'Horace*. Il eft jufte que je préfente à ce traducteur fi digne de fon auteur, et à fon aimable frère, une certaine épître à cet *Horace*, que vous n'avez vue que très-incorrecte.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le vieux bavard qui a ofé écrire à *Horace* vous aime de tout fon cœur. *V.*

1773.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de janvier.

Il ne s'agit pas cette fois-ci de la Crète auprès de mes anges, il s'agit de montres. Je préfente requête, au nom de *Valentin* et compagnie, contre *le Jeune* et fa femme, à qui ils ont confié depuis long-temps plufieurs montres, et fourni une pièce de toile. Le fieur *Valentin* leur a écrit plufieurs lettres fans pouvoir obtenir une feule réponfe. Je fupplie très-inftamment mes anges de vouloir bien parler à *le Jeune*, et de tirer la chofe au clair. La fociété de *Valentin* eft la moins riche de Ferney; elle a effuyé plufieurs malheurs; un nouveau l'accablerait fans reffource.

Cependant *Valentin* et compagnie ne m'occupe pas fi fort qu'il me faffe abfolument oublier les Crétois. Je ne vois pas pourquoi les Lois de Minos feraient appelées Aftérie, qui n'eft qu'un nom de roman; la pièce eft connue par-tout fous le nom des Lois de Minos; c'eft fous ce titre qu'elle eft imprimée: mais votre volonté foit faite. Vous ne m'aviez rien dit du drame d'Alcidonis, et du beau paffe-droit qu'on vous fefait. Vous avez craint apparemment que je n'en fuffe affligé; mais je m'attends à tout de la part du tripot, et je vous avoue que dans le fond il ne m'importe guère

Que Minos foit devant, ou Minos foit derrière.

Je pourrais me plaindre de *le Kain* qui ne m'a pas seulement écrit, mais je ne me fâche point contre les héros de l'antiquité; et pourvu que *le Kain* ne fasse point trop les beaux bras, pourvu qu'il ne cherche point à radoucir sa voix dans son rôle de sauvage; pourvu qu'il ne fasse point de ces longs silences qui impatientent, excepté dans le moment où il croit sa sauvage morte, et où il se laisse aller comme évanoui entre les bras d'un de ses compagnons; si dans tout le reste il veut être un peu brutal, je serai très-content. Le succès d'une tragédie au théâtre dépend absolument des acteurs, et de l'auteur à l'impression; mais on a beau imprimer la pièce quand elle est tombée, il faut dix ans, il faut être mort pour qu'elle se relève. Les gens de lettres sont les seuls qui puissent la rétablir, et ils s'en gardent bien; au contraire ils jettent des pierres dans sa fosse; et quand l'auteur n'est plus, ils ne le déterrent que pour ensevelir à sa place la pièce de quelque auteur en vie. Voilà le train du monde, dans plus d'une profession.

1773.

Venons à quelque chose qui me tient plus au cœur. Mon cher ange a-t-il reçu une lettre par la voie de M. *Bacon*? M. le maréchal de *Richelieu* vous a-t-il parlé de ce souper? s'est-il expliqué avec vous sur le projet d'un certain voyage? Vous savez que *Charles XII* ne voulut jamais revoir Stockholm après la journée de Pultava. Tâchez que je ne sois pas battu en Crète; mais, vainqueur ou vaincu, je serai toujours bien dévot au culte des anges, et je leur serai très-tendrement résigné à la vie et à la mort. *V.*

1773. LETTRE LXXXV.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 22 de janvier.

MON cher ami, mon cher fucceffeur, votre *Eloge de Racine* eft prefque auffi beau que celui de *Fénélon*, et vos notes font au-deffus de l'un et de l'autre. Votre très-éloquent difcours fur l'auteur du *Télémaque* vous a fait quelques ennemis. Vos notes fur *Racine* font fi judicieufes, fi pleines de goût, de fineffe, de *force* et de *chaleur*, qu'elles pourront bien vous attirer encore des reproches; mais vos critiques (s'il y en a qui ofent paraître) feront forcés de vous eftimer et, je le dis hardiment, de vous refpecter.

Je fuis fâché de ne vous avoir pas inftruit plutôt de ce que j'ai entendu dire fouvent, il y a plus de quarante ans, à feu M. le maréchal de *Noailles*, que *Corneille* tomberait de jour en jour, et que *Racine* s'élèverait. Sa prédiction a été accomplie, à mefure que le goût s'eft formé; c'eft que *Racine* eft toujours dans la nature, et que *Corneille* n'y eft prefque jamais.

Quand j'entrepris le Commentaire fur *Corneille*, ce ne fut que pour augmenter la dot que je donnais à fa petite nièce que vous avez vue; et, en effet, mademoifelle *Corneille* et les libraires partagèrent cent mille francs que cette première édition valut. Mon partage fut le redoublement de la haine et de la calomnie de ceux que mes faibles fuccès rendaient

mes éternels ennemis. Ils dirent que l'admirateur des scènes sublimes qui sont dans Cinna, dans Polyeucte, dans le Cid, dans Pompée, dans le cinquième acte de Rodogune, n'avait fait ce commentaire que pour décrier ce grand-homme. Ce que je fesais par respect pour sa mémoire, et beaucoup plus par amitié pour sa nièce, fut traité de basse jalousie et de vil intérêt par ceux qui ne connaissent que ce sentiment, et le nombre n'en est pas petit. 1773.

J'envoyai presque toutes mes notes à l'académie; elles furent discutées et approuvées. Il est vrai que j'étais effrayé de l'énorme quantité de fautes que je trouvais dans le texte; je n'eus pas le courage d'en relever la moitié; et M. *Duclos* me manda que, s'il était chargé de faire le commentaire, il en remarquerait bien d'autres. J'ai enfin ce courage. Les cris ridicules de mes ridicules ennemis, mais plus encore la voix de la vérité qui ordonne qu'on dise sa pensée, m'ont enhardi. On fait actuellement une très-belle édition in-4° de *Corneille* et de mon Commentaire. Elle est aussi correcte que celle de mes faibles ouvrages est fautive. J'y dis la vérité aussi hardiment que vous.

> Qui n'a plus qu'un moment à vivre
> N'a plus rien à dissimuler.

Savez-vous que la nièce de notre père du théâtre se fâche quand on lui dit du mal de *Corneille;* mais elle ne peut le lire; elle ne lit que *Racine.* Les sentimens de femme l'emportent chez elle sur les devoirs de nièce. Cela n'empêche pas que, nous autres hommes qui fesons des tragédies, nous ne devions le plus profond respect à notre père. Je me souviens que

1773. quand je donnai, je ne sais comment, Oedipe, étant fort jeune et fort étourdi, quelques femmes me disaient que ma pièce (qui ne vaut pas grand'chose) surpassait celle de *Corneille* (qui ne vaut rien du tout): je répondis par ces deux vers admirables de *Pompée:*

> Restes d'un demi-dieu dont jamais je ne puis
> Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Admirons, aimons le beau, mon cher ami, partout où il est; détestons les vers visigoths dont on nous assomme depuis si long-temps, et moquons-nous du reste. Les petites cabales ne doivent point nous effrayer; il y en a toujours à la cour, dans les cafés et chez les capucins. *Racine* mourut de chagrin, parce que les jesuites avaient dit au roi qu'il était janséniste. On a pu dire au roi, sans que j'en sois mort, que j'étais athée, parce que j'ai fait dire à *Henri IV:*

> Je ne décide point entre Genève et Rome.

Je décide avec vous qu'il faut admirer et chérir les pièces parfaites de *Jean*, et les morceaux épars inimitables de *Pierre*. Moi qui ne suis ni *Pierre* ni *Jean*, j'aurais voulu vous envoyer ces Lois de Minos qu'on représentera, ou qu'on ne représentera pas sur votre théâtre de Paris; mais on y a voulu trouver des allusions, des allégories. J'ai été obligé de retrancher ce qu'il y avait de plus piquant, et de gâter mon ouvrage pour le faire passer. Je n'ai d'autre but, en le fesant imprimer, que celui de faire comme vous des notes qui ne vaudront pas les vôtres, mais

qui seront curieuses; vous en entendrez parler dans peu. 1773.

Adieu; le vieux malade de Ferney vous embrasse très-serré.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de janvier.

MON cher ange, les notes chatouilleuses ne paraîtront qu'après la pièce, du moins si on me tient parole; et encore j'empêcherai bien que ce volume un peu hasardé n'entre à Paris; ou s'il y entre, il ne sera qu'entre peu de mains, et alors il n'y a aucun danger; car, en fait de livres comme en fait d'amour, il n'y a de scandale que dans l'éclat.

On m'a mandé que cet Alcidonis, auquel j'ai été sacrifié, est protégé par madame la duchesse de *Villeroi*, qui même y a travaillé, et qui a fait faire la musique; si la chose est ainsi, elle m'a ôté le plaisir d'être le premier à lui céder tous mes droits bien respectueusement.

Lorsque les Lois de Minos ou Astérie seront sur le point d'être représentées au jugement très-incertain et souvent très-fautif de la cohue du parterre, je vous informerai de la cabale qui a pris déjà ses mesures. Elle est de la plus grande violence; mais

Je ne veux pas prévoir les malheurs de si loin.

M. le marquis de *Chauvelin* a eu la bonté de

1773. m'écrire ; mais vous ſentez qu'il ne faut pas que M. le maréchal de *Richelieu* ſe preſſe, avant que l'affaire des Lois de Minos ſoit plaidée ; je joue gros jeu dans cette partie. Il eſt certain qu'il eût mieux valu ne plus jouer du tout à mon âge, et ſe retirer paiſiblement ſur ſon gain ; mais je vois que la paſſion du jeu ne ſe corrige guère. Une autre fois je vous en dirai davantage, puiſque vous avez la bonté de vous intéreſſer à mes paſſions ; mais je ſuis un malade entouré de gens plus malades que moi. Madame de *Florian* eſt attaquée de la poitrine ; je lui ai bâti une maiſon que probablement elle n'habitera guère. Il ne faut pas plus compter ſur la vie que ſur le ſuccès des pièces nouvelles. Je ne compte que ſur votre amitié qui fait ma conſolation.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, le 1 de février.

A moi les philoſophes, c'eſt-à-dire les ſages et les honnêtes gens. Vous ſavez quelle peine j'avais priſe pour ces Lois de Minos. J'avais vraiment employé près de huit jours pour les faire, et j'en mettais preſqu'autant pour les corriger ; un nommé *Valade*, libraire de Paris, vient d'imprimer la pièce toute défigurée, toute remplie de mauvais vers que je n'ai pourtant pas faits, en un mot toute différente de mon dernier manuſcrit qui était encore tout différent

des feuilles imprimées que vous avez entre les mains. C'eft quelque bel efprit de comédien qui m'a joué ce tour. Je vous prie d'en parler à M. le maréchal de *Richelieu*, qui a la furintendance du tripot, et qui ne laiffera pas un tel brigandage impuni. J'ai d'ailleurs l'honneur de lui en écrire; tout cela eft un fort petit malheur, mais il faut de l'ordre en toutes chofes. 1773.

Mes refpects à madame *Dixneufans* et à fon digne mari. Je leur ferai attaché jufqu'au dernier moment de ma ridicule vie. *V.*

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 1 de février.

En voici bien d'une autre, Monfeigneur; le tripot m'a joué d'un mauvais tour. Quelqu'un de ces meffieurs a vendu une copie informe et déteftable du Minos que vous protégiez, à un nommé *Valade*, fripon de libraire de la rue Saint-Jacques, qui la débite hardiment dans Paris, au mépris de toutes les lois de la Crète et de la France. Cette piraterie doit intéreffer MM. d'*Argental* et de *Thibouville ;* car j'ai trouvé dans la pièce beaucoup de vers de leur façon. Je les crois meilleurs que les miens; mais enfin chacun a fon ftyle, et il n'y a point de peintre qui fût content qu'un autre travaillât à fon tableau.

Quoi qu'il en foit, ce *Valade* me paraît réprimable,

et le voleur qui lui a vendu la pièce, très-puniſſable.
1773. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de *Sartine*, et je n'ai nulle protection auprès de lui. Je ne ſais pas pourquoi l'impreſſion ne dépend pas de meſſieurs les premiers gentilshommes de la chambre, puiſque la repréſentation en dépend. Ce monde-ci eſt plein de contradictions et d'anicroches.

J'avais fondé ſur Minos l'eſpérance de vous faire ma cour à Paris; mon eſpérance eſt détruite : c'eſt la fable du pot au lait.

Il ſerait curieux de ſavoir quel eſt le ſeigneur crétois qui a fait l'infamie de vendre la pièce à un des pirates de la rue Saint-Jacques; cela peut ſervir dans l'occaſion, et vous ſauriez à quoi vous en tenir ſur l'honnêteté des gens du tripot.

Je comptais vous dédier cette pièce, malgré tout le ridicule des dédicaces; mais comment faire à préſent? Je ſuis déjoué de toutes les façons. Les *Frérons* et toute la canaille de la littérature vont me tomber ſur le corps. N'importe, je vous la dédierai encore, ſi vous me le permettez. Mais feriez-vous ſi mal d'écrire à M. de *Sartine*? il donnerait certainement tous ſes ſoins à découvrir le fripon.

On m'aſſure que les comédiens ne laiſſeront pas de donner la pièce au premier de mars. Il n'y a autre choſe à faire qu'à y retravailler encore pour dérouter les poliſſons.

Conſervez toujours vos bontés pour votre ancien courtiſan ſifflé ou non ſifflé, mais attaché à vous avec le plus profond et le plus tendre reſpect. *V.*

LETTRE LXXXIX. 1773.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

3 de février.

Mon très-cher confrère, je vous prie de ne pas manquer d'excommunier, d'une excommunication majeure, le libraire *Valade*, grand imprimeur de libelles, qui, malgré toutes les lois de la police, a défiguré les Lois de Minos d'une manière à déchirer les entrailles paternelles d'un vieux radoteur qui ne reconnaît plus fon ouvrage. Le fcélérat a fans doute acheté une deteftable copie de quelque bel efprit ouvreur de loges, qui n'a pas manqué d'y mettre beaucoup de vers de fa façon. Voilà certainement le plus horrible abus qui foit en France, et peut-être le feul; car tout le refte affurément va à merveille. Mais j'ai mes Lois de Minos fur le cœur, et j'ambitionne trop votre fuffrage pour vous laiffer croire un moment que la pièce foit entièrement de moi.

Vous me direz qu'il eft très-ridicule à mon âge de faire des pièces de théâtre; je le fais bien, mais il ne faut pas reprocher à un homme d'avoir la fièvre. Que voulez-vous qu'on faffe au milieu des neiges fi ce n'eft des tragédies? Si j'étais avec vous, je pafferais mon temps à vous écouter et à me réjouir, et nous ferions tous deux *Jean* qui rit. Cependant M. *Valade* ne fera pas de moi *Jean* qui pleure.

Je vous embraffe, je vous regrette et je vous aime de tout mon cœur. *V.*

1773.

LETTRE XC.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 8 de février.

JE vous ai un peu grondé, mais je ne vous en aime pas moins. Il eſt vrai que, ſi on avait été tout d'un coup à monſieur le lieutenant de police, le vol aurait été découvert et puni. D'ailleurs, je penſe encore qu'il vous eſt fort aiſé de ſavoir à qui vous avez donné la pièce telle qu'elle eſt imprimée, et en quelles mains elle eſt reſtée. C'eſt un bonheur, après tout, qu'on m'ait mis à portée de déſavouer cet ouvrage, et de crier à la falſification. Vous me feſiez beaucoup d'honneur de joindre vos vers aux miens; mais, en vérité, vous deviez m'en avertir. L'art des vers eſt plus difficile qu'on ne penſe. Je ſais bien que le cinquième acte eſt le plus faible, et après le quatrième je ne pouvais pas aller plus loin; mais du moins il ne faut pas finir, comme je vous l'ai dit, par des complimens qui ne ſignifient rien.

Après avoir détruit tes funeſtes erreurs.

Vous ſentez combien le mot d'erreurs eſt faible et mal placé quand il s'agit de ſacrifices de ſang humain, d'une faction barbare, et d'une bataille meurtrière. Ajoutez que l'épithète *funeſte* n'eſt qu'une épithète, et par conſéquent qu'une cheville.

Ta clémence, grand prince, a ſubjugué nos cœurs.

Ce n'eſt ſurement pas la clémence qui a gagné

Datame. Le roi eſt venu lui-même le tirer de priſon, lui donner des armes, le faire combattre avec lui; ce n'eſt pas là de la clémence: c'eſt tout ce que pourrait dire un courtiſan rebelle à qui on aurait pardonné, et le mot de *grand prince*, ſuivi de *grand-homme* et de *grand roi*, eſt, comme vous le voyez bien, inſupportable. 1773.

Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle.

Il faut une *s* à appelle, grâce aux lois ſévères de notre poëſie qui ne permet plus la plus légère licence en fait de langue. On retranchait quelquefois cette *s* du temps de *Voiture*, mais aujourd'hui c'eſt un ſolécîſme.

J'adore Aſtérie, et tu me rends digne d'elle. C'eſt ce qu'on pourrait dire dans des lettres patentes du roi; mais vous voyez combien il eſt au-deſſous du caractère de *Datame* de ne ſe croire digne d'épouſer *Aſtérie* que parce qu'il obtient une dignité dont il ne feſait nul cas. Ce compliment dément ſon caractère. Certainement il était bien plus convenable à ce fier ſauvage, qui ſe croit égal aux rois, de dire qu'il penſe être digne d'*Aſtérie*, parce qu'il l'a toujours aimée; c'eſt le ſentiment d'une ame hardie et fière; le contraire eſt un compliment très-ordinaire, et par conſéquent d'une extrême froideur.

Les quatre derniers vers de *Datame* ſont de la même faibleſſe. Il dit, et il retourne en quatre vers ſans force, qu'il ſera un ſujet fidelle.

J'ai vu pluſieurs endroits dans la pièce ſur leſquels je vous ferais de pareilles remarques. On ſouffre des vers de liaiſon dans une tragédie; mais les gens de

1773. goût ne peuvent souffrir des vers lâches, des hémistiches rebattus, des épithètes oiseuses, des lieux communs qui traînent les rues. Vous devez concevoir à quel point je dois être affligé qu'on ait ainsi gâté mon ouvrage, sans daigner m'en dire un mot. Mes plus cruels ennemis ne m'auraient pas rendu un si mauvais service.

Cependant, encore une fois, je vous pardonne, en me flattant que vous réparerez cet affront qui est très-aisé à pardonner et à réparer.

Une vingtaine de vers ne me feront jamais oublier l'amitié que vous m'avez témoignée, &c.

LETTRE XCI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de fevrier.

Je me meurs pour le présent, mon héros; vous me direz que, quand je serai mort, il n'importe guère que mademoiselle *Raucourt* soit fâchée ou non contre moi: je vous répondrai qu'il importe beaucoup à ma mémoire que je ne meure pas souillé de cet opprobre. De méchantes langues ont fait courir cette histoire scandaleuse dans Paris, et ont prétendu que c'était un tour cruel que vous aviez voulu faire à cette pauvre fille, dont tout le monde est idolâtre. Je crois que, dans l'ordre des petites choses, rien n'est plus essentiel que de faire parvenir à mademoiselle *Raucourt* la petite lettre que je vous ai écrite sur son compte.

Vous

Vous aurez bientôt *Patras*, dont je crois qu'il eſt très-aiſé de faire un acteur excellent, et de le rendre utile dans tous les genres. 1773.

Il m'eſt arrivé un petit accident, c'eſt que je me meurs au pied de la lettre. On m'a fait baigner au milieu de l'hiver pour ma ſtrangurie. Votre exemple m'encourageait; mais il n'appartient pas à tout le monde d'oſer vous imiter : mes deux fuſeaux de jambes ſont devenus gros comme des tonneaux. J'ajouterais au bel état où je ſuis la ſottiſe de mourir de douleur, ſi on jouait les Lois de Minos telles que des gens de beaucoup d'eſprit et de mérite les ont faites. Je ne veux point me parer des plumes du paon; je ſuis un pauvre geai qui s'eſt toujours contenté de ſon plumage. Les vers de ces meſſieurs peuvent être fort beaux, mais ils ne ſont pas de moi, je n'en veux point. Leurs beautés entièrement déplacées dépareraient trop l'ouvrage.

En un mot, je vous demande en grâce qu'on ne joue pas cette indigne rapſodie, vendue par un comédien au libraire *Valade*. Ce libraire a la bêtiſe de dire qu'il ne l'a imprimée que ſur la copie de Genêve et de Lauſane, et vous remarquerez qu'elle n'a paru encore ni à Lauſane ni à Genève; mais ce brigandage eſt comme tout le reſte. Dieu ait pitié de ma chère patrie qui avait autrefois une ſi belle réputation dans l'Europe! Tout eſt bien changé, et vous ne faites que rire de cette décadence. Riez de la mienne, mais pleurez de celle de votre patrie. Votre vieux courtiſan ſe recommande très-triſtement à vos bontés. *V.*

1773.

LETTRE XCII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, le 22 de février.

Vous me prenez à votre avantage. Je fuis dans les horreurs d'une maladie qui pourrait bien être la dernière. On fe réconcilie à la mort avec fes ennemis, à plus forte raifon avec fes amis. Je vous demande donc pardon très-férieufement de vous avoir foupçonné d'avoir fait les vers à la *Pellegrin*, qui ont déshonoré mon ouvrage. Il y en a un, entre autres, qui eft d'un ridicule extrême; c'eft à la feconde fcène du fecond acte.

Ah ! tu vois ce pontife ardent à m'outrager.

Il faut avouer que voilà un *ah!* bien placé, et que cela fait un bel effet. Je répète que mes plus cruels ennemis n'auraient jamais pu me jouer un pareil tour.

Quant à celui qui a fait vendre fous main à *Valade* ce malheureux exemplaire, je fais qui c'eft; vous le favez auffi, et je n'en parle pas.

Croyez-moi, jouiffez des talens des acteurs, s'ils en ont, et renoncez au tripot.

Quant à la propofition de faire parler d'amour une fauvage dont l'amour n'eft pas le fujet de la pièce, cette propofition eft beaucoup plus déplacée que les complimens qu'on mettait dans la bouche de

Datame, à la fin du cinquième acte. La fade galanterie n'a certainement rien à voir dans cette pièce. Elle 1773.
était faite pour plaire au roi de Suède, au roi de Pologne et au roi de Pruſſe; elle était faite pour fournir des notes ſur les ſacrifices de ſang humain, et ſur toutes les horreurs religieuſes; mais n'en parlons plus, c'eſt trop bavarder pour un homme qui ſe meurt.

J'allais écrire à M. d'*Argental;* mes maux qui augmentent m'en empêchent. Pardonnez-moi le crime de vous avoir ſoupçonné d'une vingtaine de vers déteſtables, et ſoyez ſûr que, ſi je meurs, ce ſera en vous aimant.

LETTRE XCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 de mars.

Je ne ſais pas, mon cher ange, ſi je ſuis encore en vie; mais ſi j'exiſte, c'eſt bien triſtement. J'ai la ſottiſe d'être profondément affligé de l'inſolence avec laquelle ce fripon de *Valade* a fait accroire à monſieur le chancelier et à M. de *Sartine*, qu'il n'avait fait ſa déteſtable édition que ſur celle qui lui avait été envoyée de Genève, tandis que ma véritable édition de Genève n'eſt pas encore tout-à-fait achevée d'imprimer, à l'heure que je vous écris.

Vous pouviez confondre d'un mot l'impoſture de ce miſérable, puiſque ſon édition contient des vers

1773. que je n'ai point faits, et dont la pièce a été remplie fans m'en donner le moindre avis. Vous favez ce que je vous ai mandé fur ces vers, et vous pouvez juger de la peine extrême que j'en ai reffentie. Il faut peu de chofe pour accabler un malade ; et fouvent qui a réfifté à cinquante accès de fièvre confécutifs, ne réfifte pas à un chagrin.

Pendant ma maladie, il m'eft arrivé des revers bien funeftes dans ma fortune; et j'ai craint de mourir fans pouvoir remplir mes engagemens avec ma famille. La vie et la mort des hommes font fouvent bien malheureufes; mais l'amitié que vous avez pour moi, depuis plus de foixante ans, rend la fin de ma carrière moins affreufe.

Pardonnez les expreffions que la douleur m'arrache; elles font bien excufables dans un vieillard octogénaire, qui fort de la mort pour fe voir enfeveli fous quatre pieds de neige, et pour être, comme il eft d'ufage, abandonné de tout le monde. J'efpère que je ne le ferai pas par vous, que je ne mourrai pas de chagrin, n'étant pas mort de cinquante accès de fièvre, et que je reprendrai ma gaieté pour les minutes que j'ai à ramper fur ce miférable globule.

LETTRE XCIV. 1773.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX, *avocat.*

A Ferney, le 22 de mars.

J'AI reçu, Monfieur, votre lettre, lorfque j'échappai à peine, et pour très-peu de temps, d'une maladie qui n'épargne guère les gens de mon âge. Ainfi votre confrère, M. *Marchand*, eft plus en droit que jamais de faire mon teftament ; mais vous êtes bien plus en droit de réfuter la calomnie qui vous a imputé un libelle contre M. de *Morangiès* et contre moi. Je connais trop votre ftyle, Monfieur, pour m'y être mépris un moment. Il eft vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on n'en eft pas venu à bout. Je vous ai toujours rendu juftice ; et, quoique nous foyons d'avis très-différent fur le fingulier procès de M. de *Morangiès*, mon eftime pour vous n'en a jamais été altérée. Je me hâte de vous témoigner mes véritables fentimens ; malgré la faibleffe extrême où je fuis, je ferais trop fâché de mourir fans compter fur votre amitié, et fans vous affurer de la mienne. C'eft avec ces fentimens, Monfieur, que j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéiffant ferviteur,

Voltaire.

1773.

LETTRE XCV.

A M. MARIN.

27 de mars.

J'AI reçu, mon cher Monſieur, ma *Déclaration* imprimée à Paris. J'ai été fâché de voir, *Réponſe d'un avocat à l'écrit intitulé*, au lieu de *Réponſe à l'écrit d'un avocat, intitulé, &c.* Cela fait un contre-ſens aſſez ridicule; mais il faut ſouffrir ce ridicule auquel on ne peut remédier.

L'affaire de M. de *Morangiès* eſt d'un ridicule bien triſte et bien cruel. Il la perdra, quoiqu'il ſoit démontré qu'il n'a jamais reçu les cent mille écus. Dieu veuille que je me trompe! Cependant il me paraît que le public des honnêtes gens revient beaucoup en faveur de M. de *Morangiès*. C'eſt une choſe bien abſurde que la rétractation d'un faux témoin ne ſoit pas admiſe en juſtice après le récolement. Je regarde le déſaveu fait par cette malheureuſe *Hériſſé tempête*, avant d'être fouettée et marquée, comme une eſpèce de teſtament de mort, qui doit ſervir de matière à une nouvelle inſtruction, et qui prouve évidemment que M. de *Morangiès* eſt opprimé par la plus infame canaille. La faveur donnée à un vérol. et le décret de priſe de corps contre un chirurgien honnête homme, marquent, ce me ſemble, la plus mauvaiſe volonté de la part du juge. Ce juge s'eſt fait un point d'honneur de protéger la populace contre la nobleſſe, mais il ne fallait protéger que la vérité contre l'impoſture. Le grand

malheur eſt qu'on ne peut prouver cette impoſture juridiquement, et que les billets de M. de *Morangiès* 1773.
ſubſiſtent toujours. Au reſte, ce problème me paraît plus intéreſſant que cent mille billeveſées mathématiques, et cent mille diſcours pour les prix des académies.

Je ne connais point du tout ce M. de *Boiſſi* dont vous vous plaignez, ni cet abbé *Savatier* qui m'a tant dénigré. Ma longue maladie, dont je ne ſuis pas encore guéri, ne m'a pas laiſſé le temps de lire leurs brochures.

On dit que M. de *la Harpe* a fait une tragédie qui eſt le meilleur de tous ſes ouvrages. Je le ſouhaite de tout mon cœur pour l'honneur des lettres et pour ſon avantage. C'eſt, de tous nos jeunes gens, celui qui fait le mieux des vers, qui écrit le mieux en proſe, et qui a le goût le plus sûr.

LETTRE XCVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

29 de mars.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, pourquoi j'ai été ſi long-temps ſans vous écrire? c'eſt que j'ai été mort pendant près de trois mois, grâce à une complication de maladies qui me perſécutent encore. Non-ſeulement j'ai été mort, mais j'ai eu des chagrins et des embarras; ce qui eſt bien pire.

1773. Puiſque vous avez vu les Lois de Minos, il eſt juſte que je vous envoye les notes qu'une bonne ame a miſes à la fin de cette pièce. Je pourrais même vous dire que cette tragédie n'a été faite que pour amener ces notes qui paraîtront peut-être trop hardies à quelques fanatiques, mais qui ſont toutes d'une vérité inconteſtable. Faites-vous les lire; elles vous amuſeront au moins autant qu'une feuille de *Fréron*.

Quelques perſonnes ſeront peut-être étonnées qu'on parle dans ces notes du chevalier de *la Barre*, et de ſes exécrables aſſaſſins; mais je tiens qu'il en faut parler cent fois, et faire déteſter, ſi l'on peut, la mémoire de ces monſtres, appelés juges, à la dernière poſtérité.

Je ſais bien que l'intérêt perſonnel d'un très-grand nombre de familles, l'eſprit de parti, la crainte des impôts et du pouvoir arbitraire, ont fait regretter dans Paris l'ancien parlement; mais, pour moi, Madame, j'avoue que je ne pouvais qu'avoir en horreur des bourgeois, tyrans de tous les citoyens, qui étaient à la fois ridicules et ſanguinaires. Je me ſuis déclaré hautement contre eux, avant que leur inſolence ait forcé le roi à nous défaire de cette cohue. Je regardais la vénalité des charges comme l'opprobre de la France, et j'ai béni le jour où nous avons été délivrés de cette infamie. Je n'ai pas cru aſſurément m'écarter de la reconnaiſſance que je dois et que je conſerve à un bienfaiteur, en m'élevant contre des perſécuteurs qui n'ont rien de commun avec lui. Je n'ai fait ma cour à perſonne, je n'ai demandé aucune grâce à perſonne. La ſatisfaction de manifeſter mes ſentimens et de dire la vérité, m'a tenu lieu de tout. Un temps viendra où

les haines et les factions feront éteintes, et alors la vérité reftera feule. 1773.

Il y a quelque chofe d'auffi facré pour moi que cette vérité, c'eft l'ancienne amitié. Je compte fur la vôtre en vous répondant de la mienne; c'eft ce qui fait ma confolation dans mes neiges et dans mes fouffrances. Ma gaieté n'eft pas revenue, mais elle reviendra avec les beaux jours, fi mes maladies diminuent. Si je n'ai plus de gaieté, j'aurai du moins de la réfignation et de la fermeté, un profond mépris pour toute fuperftition, et un attachement inviolable pour vous. *V.*

LETTRE XCVII.

A M. DE LA HARPE.

29 de mars.

Oui, j'ai vu les vers fur la ftatue; ils me font trop d'honneur, mais ils font excellens. En voici (*) fur cette ftatue, qui ne valent pas les vôtres. Ce font *levia carmina et faciles verfus* qu'on fait *currente calamo*, et qui ne prétendent à rien. Cependant, fi vous pouvez les gliffer dans le mercure, ce fera toujours un petit fervice rendu à *Aliboron* et à fa féquelle.

Je fais partir un ballot de livres de contrebande. Vous croyez bien qu'il y en a quelques exemplaires pour vous qui êtes un peu de contrebande auffi, puifque vous êtes rempli de goût et de génie.

Le difcours de l'avocat *Belleguier*, en l'honneur de

(*) A M. *Pigal*, volume d'Epîtres.

1773. l'université, se trouve dans ce recueil. Il y a des pièces curieuses, et même importantes. Ce qu'il contient de moins bon, c'est la tragédie des Lois de Minos; mais du moins les vers dont *Valade* l'avait honorée n'y sont pas. Cette pièce n'avait été faite que pour amener des notes sur les sacrifices du temps passé et du temps présent. Ces notes ne seront approuvées ni par *Riballier* ni par *Cogé pecus*, mais elles sont toutes dans la plus exacte vérité; ainsi elles peuvent faire du bien : *le vrai seul est aimable, il doit régner par-tout.*

Il y a une épître dédicatoire à M. le maréchal de *Richelieu*, bien longue et assez singulière. Il me semble que je vous ai assez bien désigné, à la page 10. Puissent les alguazils de la littérature, et les commis à la douane des pensées, laisser arriver mon petit ballot en sureté!

LETTRE XCVIII.

A M. MARMONTEL.

29 de mars.

VOTRE ancien ami est revenu au monde, mais ce n'est pas pour long-temps. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il vous sera tendrement attaché dans le petit nombre de minutes qu'il peut avoir encore à végéter sur ce globule.

Je vous plains, je plains le théâtre et le bon goût, puisque mademoiselle *Clairon* va en Allemagne ; mais je ne puis la blâmer de quitter le pays de la frivolité et de l'ingratitude.

J'ai mis au coche un petit ballot de rogatons qu'on vient enfin d'imprimer à Genève. On y trouve des pièces aſſez curieuſes, et, entre autres, le diſcours de l'avocat *Belleguier* qui n'aura point le prix de l'univerſité. Vous y verrez auſſi les Lois de Minos qui n'ont été faites que pour amener des notes très-vraies et très-inſolentes, très-dignes de l'avocat *Belleguier*, très-dignes d'êtres lues par vous, et qui ne ſeront point du tout du goût de *Cogé pecus* et de *Ribaudier*. 1773.

Vous voyez bien que *Valade* eſt un fripon et un ſot fripon, puiſqu'il oſe dire qu'il imprima ſon infame rapſodie ſur une édition de Genève, et que cette édition de Genève ne paraît que depuis huit jours.

Voici une lettre à M. *Pigal;* elle ſe ſent un peu de ma maladie, mais auſſi elle n'a point de prétention.

Adieu, mon très-cher confrère; ma grande prétention eſt à votre amitié.

Préſentez, je vous prie, mes regrets à mademoiſelle *Clairon*.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 d'avril.

Il s'en faut bien, mon cher ange, que je ſois guéri. Les apparences ſont que j'irai bientôt trouver votre ami M. de *Croiſmare*, qui était mon cadet.

Permettez-moi de vous citer un vers de ces pauvres Lois de Minos:

On voit périr les ſiens avant que de mourir.

1773. Mais à mesure qu'on est privé de ses anciens amis, on s'attache plus à ceux qui nous restent, et c'est ce que j'attends de votre cœur sensible; c'est moi qui ai plus que jamais besoin de consolation. La petite cabale qui me persécute, fait débiter dans Paris deux volumes d'horreurs affreuses qu'elle m'attribue, et qu'on a imprimées à la suite du Dépositaire et des Pélopides, afin de faire passer la calomnie à la faveur de la vérité. On a inséré, dans ce recueil infame, le Catéchumène qui est, comme on le sait, d'un académicien de Lyon. (*)

Outre ces infamies scandaleuses et punissables, on a inséré, dans ce recueil, je ne sais quel écrit fait contre les anciens parlemens, et jusqu'à des pièces relatives à l'attentat commis contre le roi de Pologne, imprimées à Varsovie, et dans lesquelles il y a beaucoup de termes que je n'entends point.

Enfin il est bien démontré, aux yeux de tout homme impartial et de tout esprit raisonnable, que non-seulement je n'ai pas plus de part à cette édition qu'à celle de *Valade*, mais qu'elle a été faite uniquement dans l'intention de me perdre et de plonger dans le désespoir les derniers momens de ma vie. Voilà tout ce que les belles-lettres m'ont produit. Une statue ne console pas, lorsque tant d'ennemis conspirent à la couvrir de fange. Cette statue n'a servi qu'à irriter la canaille de la littérature. Cette canaille aboie, elle excite les dévots; ces dévots cabalent, et les honnêtes gens sont très-indifférens.

Je ne sais comment faire pour vous faire parvenir un autre recueil plus honnête à la suite des Lois de

(*) M. de *Bordes*.

Minos. Je crains pour les recueils. On me dira : Si vous avez fait celui-ci, vous pouvez bien avoir fait l'autre dont vous vous plaignez. Heureux qui vit et qui meurt inconnu ! *qui benè latuit, benè vixit :* je n'ai pas eu ce bonheur. 1773.

Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*. Je lui ai pourtant dédié cette véritable édition des Lois de Minos. Elle réuffit beaucoup chez l'étranger. Je ne fuis toléré dans ma patrie qu'à la longue ; mais entre les Alpes et le mont Jura a-t-on une patrie ? Un ami tel que vous en tient lieu.

Adieu. Non-feulement je vous fouhaite une vieilleffe plus heureufe que la mienne, mais je fuis sûr que vous l'aurez ; j'en dis autant à madame d'*Argental*. *V*.

LETTRE C.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 6 d'avril.

Oh ! pour ces vers-là, je les trouve fort bons ; mais je ne les mérite guère. Ma maladie m'a laiffé des fuites affreufes :

> La Renommée eft vanité,
> Courir après elle eft folie :
> Qu'importe l'immortalité,
> Quand on fouffre pendant fa vie ?

Portez-vous bien, tout le refte eft bien peu de

1773. chofe. Continuez-moi vos bontés, elles font ma confolation.

Madame *Denis* vous fait mille complimens par ce pauvre malade; cela lui eft plus aifé que d'écrire.

Pour moi, je n'ai pas le courage de vous parler de fpectacles ni de plaifirs; je ne puis vous parler que de mon attachement, de ma reconnaiffance et de la patience avec laquelle il faut que je fupporte toutes les douleurs du corps et de ce qu'on appelle ame. *V.*

LETTRE CI.

A M. LAUS DE BOISSI.

A Ferney, 6 d'avril.

UNE très-longue maladie, Monfieur, m'a mis jufqu'à préfent hors d'état de vous remercier et de vous témoigner toute mon eftime ainfi que ma reconnaiffance. Je ne faurais me plaindre d'un ennemi tel que l'abbé *Sabatier*, puifqu'il m'a valu un défenfeur tel que vous.

Je fais qu'on a payé cet abbé pour me nuire; mais vous, Monfieur, vous n'avez écouté que la nobleffe de votre ame, et vous faites autant d'honneur aux belles-lettres que tous ces écrivains mercenaires et calomniateurs y jettent de honte et d'opprobre.

Je cherche à vous faire parvenir mon petit hommage (*) par M. *Bacon*, fubftitut de monfieur le

(*) C'etait un exemplaire de fes ouvrages dont il fefait préfent à M. *Laus de Boiffi*.

procureur général. J'efpère qu'il vous fera rendu, malgré la difficulté de la correfpondance du pays où j'achève mes jours, avec votre belle et dangereufe ville de Paris. 1773.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Voltaire.*

LETTRE CII.

A M. DE BORDES, *à Lyon.*

A Ferney, 10 d'avril.

VRAIMENT c'eft bien vous, Monfieur, qui avez plus d'un ton. Il s'en faut bien, à mon gré, que *Vert-vert*, avec fes *b* et fes *f* qui *voltigeaient fur fon bec*, foit auffi agréable que *Paparilla*. Quand vous aurez mis la dernière main à cet agréable ouvrage, il fera un des meilleurs que nous ayons dans ce genre, en italien et en français. Nous avons à Genève un homme dont le nom était précifément celui du premier héros du poëme : il a changé fon nom en celui de *Planteamour*, comme l'ex-jéfuite *Feffe*, de Lyon, qui m'a volé pendant trois ans de fuite, avait changé fon nom en celui de père *Feffi*.

Je crois que les notes à la fuite des Lois de Minos ne vous auront pas déplu, et que vous ferez content du difcours de l'avocat *Belleguier*, pour les prix de l'univerfité. Que dites-vous du recteur qui ne fait pas le latin, et qui a pris *magis* pour *minus*?

Je fuis bien fâché qu'*Aufrefne* ne puiffe aller à Lyon; on dit que c'eft un acteur qui a des momens

et des éclairs admirables. Il me femble quelquefois 1773. que, fi on pouvait repréfenter fur le beau théâtre de Lyon les Lois de Minos avec quelque fuccès, je pourrais faire un effort, et oublier affez mes maux pour venir vous embraffer. J'ai des raifons effentielles pour avoir un prétexte plaufible de ce petit voyage. Que de chofes j'aurais à vous dire, et que de chofes à entendre!

Aimons-nous, mon cher philofophe, car les ennemis de la raifon n'aiment guère ceux qui penfent comme nous.

LETTRE CIII.

A M. DE LA HARPE.

10 d'avril.

Je viens de retrouver une lettre de *Clément*, qu'il eft bon de faire connaître à mon cher fucceffeur. Il n'y a pas fix mois d'intervalle, entre cette lettre tout-à-fait cordiale, et les pouilles qu'il nous chante à tous deux. Cela prouve que les grands-hommes changent d'opinion volontiers, et fe rétractent comme St *Auguftin*.

Le *Mercure* me paraît le greffe où cette lettre doit être dépofée, avec quelques petites réflexions de votre part fur les progrès que font en peu de temps les hommes de génie, et fur la rapidité avec laquelle ils paffent du pour au contre.

1773.

LETTRE CIV.

AU MEME.

Je n'ai point lu, Monſieur, les beaux vers où vous dites que le très-inclément *Clément* me déchire auſſi-bien que pluſieurs de mes amis. Il y a environ ſoixante ans que je ſuis accoutumé à être déchiré par les *Desfontaines*, les *Bonneval*, les *Fréron*, les *Clément*, les *la Beaumelle*, et les autres grands-hommes de ce ſiècle. Je vous envoie la jolie pièce de vers que ce M. *Clément* fit, il y a peu de temps, à mon honneur et gloire. J'en retranche ſeulement quelques vers, tant parce qu'il faut être modeſte, que parce qu'il ne faut pas trop abuſer de votre loiſir.

O toi que j'aime autant que je t'admire,
Sur ces vers que mon cœur inſpire
Et que lui ſeul doit avouer,
Jette un regard de bonté, de tendreſſe:
L'art d'une main enchantereſſe
Ne cherche point à t'y louer.
Laiſſons la louange inſipide
Pour ces mortels peu délicats
Que de la vérité l'ombre même intimide,
Et que l'encens n'affadit pas.
C'eſt un poiſon qu'en nos climats
Une complaiſance perfide
Prépara pour la vanité.
La fable, de la vérité

Eſt une image réfléchie ;
1773. C'eſt un miroir où l'on n'eſt point flatté :
Je t'offre ſa glace fidelle,
Voltaire, tu t'y connaîtras.
Mais, ô toi, mon autre modèle,
Maudit geai, tu la terniras.

LE ROSSIGNOL ET LE GEAI.

Fable.

Dès ſon printemps, dès ſon jeune âge,
Un roſſignol par ſon ramage,
Dans ſes cantons s'était fait reſpecter ;
Il enchantait ſon voiſinage,
On ſe taiſait pour l'écouter.
Sa voix plaiſait aux cœurs, plus encor qu'aux oreilles,
Et ſes fredonnemens même étaient des merveilles.
Un geai fort ſot, fort ennuyeux
Et fort bavard, c'eſt l'ordinaire,
Ne put entendre ſans colère
Du roſſignol les chants délicieux.
Le mérite d'autrui le rendait envieux.
Pourquoi ? le voici ſans myſtère.
C'eſt qu'il n'en avait point. Il n'avait plu jamais,
Et ne voulait que tout autre pût plaire.
Or, envers maître geai, ſur ce point très-ſévère,
Le roſſignol avait des torts très-vrais :
On l'admirait. Témoin de ſes ſuccès,
Jacque enrageait, et lui fit ſon procès.
Au chanteur, au bon goût, il déclara la guerre,
A ſa langue il donna carrière,
De ſon babil étourdit les forêts.

Outrage, injure journalière, 1773.
Il porta tout aux plus grossiers excès.
Que fit messire Jacque? Oh ! de l'eau toute claire.
Il avait beau crier : Messieurs, que c'est mauvais !
Cette voix est cassée, elle devrait se taire ;
Ah ! croyez-moi... l'on n'en voulut rien faire.
Il ne persuada que quelques sots, des geais.
Le rossignol toujours en paix,
Ne s'avisa de lui répondre.
Répondre aux sots ! finirait-on jamais ?
Méprisant le stupide, et pour le mieux confondre,
Il formait avec soin des chants toujours nouveaux,
Toujours plus beaux ;
Et les autres oiseaux
Disaient au geai bouffi de rage :
Au rossignol tu crois être fatal,
Détrompe-toi, vain animal,
Ta censure pour lui peut elle être un outrage ?
S'il te plaisait, c'est qu'il chanterait mal.

Monsieur, si vous avez la bonté de me permettre de rendre ces vers publics, après y avoir ajouté, retranché, corrigé ce que bon vous semblera, je les enverrai dans quelque ouvrage périodique, ou dans quel recueil que vous aurez la complaisance de m'indiquer.

Je suis avec tout le respect possible, &c.

Vous voyez, Monsieur, que ce *Clément* qui me traitait impudemment de rossignol, est devenu geai; mais il ne s'est point paré des plumes du paon. Il s'est contenté de becqueter MM. de *Saint-Lambert*, *Delille*, *Watelet*, *Marmontel*, &c. &c.

1773. Je voudrais voir cette épître dans laquelle il nous apprend à tous notre devoir, j'en profiterais. Je n'ai que ſoixante et dix-huit ans ; les jeunes gens comme moi peuvent toujours ſe corriger, et nous devons une grande reconnaiſſance à ceux qui nous avertiſſent publiquement, et avec charité, de nos défauts. J'ai dit autrefois :

L'envie eſt un mal néceſſaire ;
C'eſt un petit coup d'aiguillon
Qui nous force encore à mieux faire.

Il fallait dire, l'envie eſt un bien néceſſaire, ſi pourtant ces meſſieurs ne connaiſſent d'autre envie que celle de perfectionner les arts et d'être utiles à l'*univers*. M. *Clément* ſemble être l'homme du monde le plus utile après l'illuſtre *Fréron ;* il entre ſagement dans une carrière qui doit l'immortaliſer, et ſurtout lui faire beaucoup d'amis, &c. (*)

(*) Voyez les notes ſur le Dialogue de *Pégaſe*, volume de Contes et Satires.

LETTRE CV.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 d'avril.

Je m'imagine que mon héros fait ses pâques à Verſailles, et que j'aurai tout le temps de diſpoſer mon ſquelette à me rendre à ſes ordres.

Votre *Lazare* reſſuſcité ne manquera pas de venir au rendez-vous, le plus ſecrétement que faire ſe pourra, dès que vous lui aurez marqué le jour où il devra partir, après quoi il retournera bien vîte dans ſon hermitage.

On doit jouer inceſſamment les Lois de Minos à Lyon, et l'on fait pour cela de grands préparatifs; c'eſt préciſément de quoi je ne veux pas être témoin. Comme vous êtes l'unique objet de mon voyage, je ne veux pas qu'aucune idée étrangère ſe mêle à mon idée dominante. Je compte d'ailleurs beaucoup plus ſur les acteurs de Bordeaux que ſur ceux de Lyon. *Belmont* fera ſes efforts pour faire réuſſir une pièce que vous protégez, qui vous eſt dédiée, et qui vous appartient.

A l'égard de Paris, je penſe qu'il ne faut pas ſe preſſer, et que vous pourriez attendre le voyage de Fontainebleau. Il n'eſt pas impoſſible que dans ce temps-là vous n'ayez quelques bons acteurs. Il y en a un qui était à Lyon, et que j'envoie malheureuſement à Pétersbourg. Je m'en repens du fond

de mon cœur. Je crois qu'il ferait devenu excellent
1773. à Paris.

La pièce d'ailleurs était fort mal arrangée par *le Kain*, et les rôles ridiculement donnés. Monfeigneur me permettra d'arranger tout cela différemment, felon fon bon plaifir.

Il pleut de mauvais vers à Turin ; c'eft tout comme chez vous ; et vous rembourferez plus d'un fonnet, quand vous viendrez dans ce pays-là. La troupe de l'impératrice-reine eft revenue de Naples et de Venife où elle a beaucoup réuffi. C'eft la première fois qu'on a vu des acteurs français au fond de l'Italie. Vous pourriez bien trouver parmi ces comédiens quelqu'un qui vous convînt. Je m'aperçois que je ne vous parle que de théâtre ; mais vous êtes premier gentilhomme de la chambre, et les plaifirs de l'efprit font faits pour vous être auffi chers que les autres.

Vous ne m'avez point mandé fi l'on pouvait vous envoyer de gros paquets du côté de la Suiffe. Je crains toujours de commettre quelque indifcrétion ; mon ombre me fait peur : c'eft apparemment depuis que j'ai été fur le point de n'être plus qu'une ombre.

Jouiffez, Monfeigneur, de votre belle fanté. Il n'y a de jeunes que ceux qui fe portent bien. Daignez continuer à me faire oublier par vos bontés toutes les misères de ma décrépitude, et agréez toujours mon très-tendre refpect. *V.*

M. de *Sartine* m'a écrit qu'il ne doutait pas de la prévarication de *Valade ;* qu'il aurait tout faifi, fi

tout n'avait pas été vendu, et qu'il me priait de ne pas exiger de lui qu'il poufsât plus loin cette affaire. 1773.
Je vous rends compte de tout comme à mon médecin.

A propos, je vous crois réellement le meilleur médecin du monde; car, par votre attention et votre régime, vous avez fortifié votre fanté et prolongé vos plaifirs. *Boërhaave*, avec tous fes livres et un tempérament de fer, n'a pas fu arriver à foixante et dix ans faits.

Vivez cent ans, et moquez-vous intérieurement des médecins, ainfi que du refte du monde.

LETTRE CVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

MON cher ange, votre lettre du 13 d'avril m'a bien confolé, mais ne m'a pas guéri; par la raifon qu'à foixante et dix-neuf ans, avec un corps de rofeau et des organes de papier mâché, je fuis inguériffable. Toutes les chimères dont je me berçais font forties de ma tête. Vous favez que j'avais imaginé de partir de Crète fur un vaiffeau fuedois, pour venir vous embraffer; la deftinée en a ordonné autrement. Je vous avoue que j'en ai été au défefpoir, et que mon chagrin n'a pas peu contribué à envenimer l'humeur qui rongeait ma déplorable machine.

On va repréfenter les Crétois à Lyon, à Bordeaux,

1773. à Bruxelles. A l'égard des comédiens de votre ville de Paris, je puis dire d'eux ce que S[t] *Paul* difait des Crétois de fon temps : *Ce font de méchantes bêtes et des ventres pareffeux ;* je puis ajouter encore que ce font des ingrats. Ils ont eu le mauvais procédé et la bêtife de préférer je ne fais quel Alcidonis ; DIEU les en a punis, en ne leur accordant qu'une repréfentation. J'efpère que M. le maréchal de *Richelieu* pourra mettre quelque ordre dans ce tripot. Il était bien ridicule d'ailleurs que *le Kain* s'avisât de vouloir jouer le rôle d'un jeune homme, tandis que celui de *Teucer* était fait pour fa taille, et le rôle du vieillard pour *Brizard*. Si on ne peut pas réformer le tripot, je m'en lave les mains, et je me borne à mes bofquets et à mes fontaines.

On m'a mandé que la déteftable copie, fur laquelle le déteftable *Valade* avait fait fa déteftable édition, venait d'une autre copie qui avait traîné dans l'antichambre de madame *du Barri;* mais cela eft impoffible, parce que l'exemplaire prêté par *le Kain* à madame *du Barri* était abfolument différent.

Vous faurez, s'il vous plaît, que les Lois de Minos font fuivies de plufieurs pièces très-curieufes qui compofent un affez gros volume ; c'eft ce volume que je veux vous envoyer. Je cherche des moyens de vous le faire parvenir. Cela n'eft pas fi aifé que vous le penfez, furtout après l'aventure des deux tomes très-condamnables et très-brûlables, que de charitables ames m'ont fait la grâce de m'imputer. Ce monde eft un coupe-gorge, et il y a des gens qui, pour couper la mienne, fe fervent d'un long rafoir dont le manche eft dans une facriftie. Eft-il

possible que vous n'ayez pas un moyen à m'indiquer pour vous faire parvenir le recueil crétois ? Il ne part pas tous les jours des voyageurs de Genève pour Paris. D'ailleurs, je n'en vois aucun ; je fais fermer ma porte à tout le monde ; mon triste état ne me permet pas de recevoir des visites. 1773.

Le Kain m'a écrit sur ma maladie. Je le crois actuellement à Marseille : je lui répondrai quand il sera de retour.

Vous me parlez de la Sophonisbe de *Mairet*, rapetassée, et tellement rapetassée qu'il n'y a pas un seul mot de *Mairet*. Vous aurez cette Sophonisbe dans le paquet de la Crête ; mais quand et par où ? DIEU le sait, car *Marin* ne peut plus recevoir de gros paquets.

J'ai répondu à tout ; mais il me semble toujours que je n'ai pas répondu assez aux marques de l'amitié constante que vous daignez me conserver, vous et madame d'*Argental*. Mon corps souffre beaucoup ; mon ame, s'il y en a une, ce qui est fort douteux, vous est tendrement attachée jusqu'à la dissolution entière de mon individu, laquelle est fort prochaine. *V.*

1773.

LETTRE CVII.

A M. DIDEROT.

A Ferney, 20 d'avril.

J'AI été bien agréablement furpris, Monfieur, en recevant une lettre fignée *Diderot*, lorfque je revenais d'un bord du Styx à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux foldat couvert de bleffures, fi M. de *Turenne* lui avait écrit. La nature m'a donné la permiffion de paffer encore quelque temps dans ce monde ; c'eft-à-dire, une feconde entre ce qu'on appelle deux éternités, comme s'il pouvait y en avoir deux.

Je végetterai donc au pied des Alpes encore un inftant dans la fluante du temps qui engloutit tout. Ma faculté intelligente s'évanouira comme un fonge, mais avec le regret d'avoir vécu fans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos amis. S'il eft jeune, je réponds qu'il ira très-loin ; s'il ne l'eft pas, on dira de lui qu'il écrivit avec efprit ce qu'il inventa avec génie : c'eft ce qu'on difait de *la Motte*. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-deffus de celle-là ? et c'eft celle qu'on donne à *la Fontaine : Il écrivit avec naïveté.* Il y a, dans tous les arts, un je ne fais quoi qu'il eft bien difficile d'attraper. Tous les philofophes du monde, fondus enfemble, n'auraient pu parvenir à donner l'Armide de *Quinault*, ni *les Animaux malades de la pefte* que fit *la Fontaine*, fans favoir même ce qu'il fefait. Il faut avouer que,

dans les arts de génie, tout eſt l'ouvrage de l'inſtinct. 1773.
Corneille fit la ſcène d'*Horace* et de *Curiace* comme un oiſeau fait ſon nid, à cela près qu'un oiſeau fait toujours bien, et qu'il n'en eſt pas de même de nous autres chétifs. M. *Boiſard* paraît un très-joli oiſeau du Parnaſſe, à qui la nature a donné, au lieu d'inſtinct, beaucoup de raiſon, de juſteſſe et de fineſſe. Je vous envoie ma lettre de remercîmens pour lui. Ma maladie, dont les ſuites me perſécutent encore, ne me permet guère d'être diffus. Soyez ſûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats, et qui mérite les éloges de tous les ſages. Je vous aime, je vous eſtime, comme ſi j'étais un ſage.

Le vieux malade de Ferney, V.

LETTRE CVIII.

A MADAME NECKER.

A Ferney, 23 d'avril.

La lettre, Madame, dont vous m'honorez m'eſt aſſurément plus précieuſe que tous les ſacremens de mon égliſe catholique, apoſtolique et romaine. Je ne les ai point reçus cette fois-ci. On s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie ; et le petit-fils de mon maçon, devenu mon évêque, ainſi qu'il ſe prétend le vôtre, avait trop crié contre ma dévotion. Il eſt vrai que je ne m'en porte guère mieux. Preſque tout le monde a été malade dans nos cantons, vers l'entrée du printemps.

1773. Je n'avais point du tout mérité ma maladie. Les plaisanteries qui ont couru n'avaient, malheureusement pour moi, aucun fondement; et je vous assure que je mourais le plus innocemment du monde.

Je m'arrange assez philosophiquement pour ce grand voyage dont tout le monde parle sans connaissance de cause. Comme on n'a point voyagé avant de naître, on ne voyage point quand on n'est plus. La faculté pensante, que l'éternel architecte du monde nous a donnée, se perd comme la faculté mangeante, buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence infinie ne sont pas faites pour durer autant qu'elle.

De toutes ces marionnettes, la plus sensible à vos bontés, c'est moi. Je vous regarde comme un des êtres les plus privilégiés que l'ordre éternel et immuable des choses ait fait naître sur ce petit globe. Je suis très-fâché de ramper loin de vous sur un petit coin de terre où vous n'êtes plus; je ne vois plus personne, je ferme surtout ma porte à tout étranger: mais je compte que M. *Moultou* viendra ce soir dans mon hermitage, et que nous nous consolerons l'un l'autre en parlant long-temps de vous.

Je remercie M. *Necker* de son souvenir, avec la plus tendre reconnaissance. Madame *Denis* me charge de vous dire à quel point elle vous est attachée.

Agréez le sincère respect, la véritable estime et l'amitié du vieux malade de Ferney.

LETTRE CIX. 1773.

A M. LE CHEVALIER DE TOLENDAL.

A Ferney, 28 d'avril.

J'AVAIS eu l'honneur, Monſieur, de connaître particulièrement M. de *Lalli*, et de travailler avec lui, ſous les yeux de M. le maréchal de *Richelieu*, à une entrepriſe dans laquelle il déployait tout ſon zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec attention tous les mémoires qui parurent au temps de ſa malheureuſe cataſtrophe. Son innocence me parut démontrée : on ne pouvait lui reprocher que ſon humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit eſſuyer. Il fut perſécuté par pluſieurs membres de la compagnie des Indes, et ſacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne ſubſiſtent plus, ainſi le temps paraît favorable; mais il me paraît abſolument néceſſaire de ne faire aucune démarche ſans l'aveu et ſans la protection de monſieur le chancelier.

Peut-être ne vous ſera-t-il pas difficile, Monſieur, de produire des pièces qui exigeront la réviſion du procès ; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la procédure. Une permiſſion ſecrète au greffier criminel pourrait ſuffire. Il me ſemble que M. de *Saint-Prieſt*, conſeiller d'Etat, peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui, ayant examiné les papiers de M. de *Lalli*, et étant convaincu non-ſeulement de ſon innocence, mais de la réalité de ſes ſervices, lui conſeilla de ſe remettre

1773. entre les mains de l'ancien parlement. Ainſi la cauſe de M. de *Lalli* eſt la ſienne auſſi-bien que la vôtre : il doit ſe joindre à vous dans cette affaire ſi juſte et ſi délicate.

Pour moi, je m'offre à être votre ſecrétaire, malgré mon âge de quatre-vingts ans, et malgré les ſuites très-douloureuſes d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce ſera une conſolation pour moi que mon dernier travail ſoit pour la défenſe de la vérité.

Je ne ſais s'il eſt convenable de faire imprimer le manuſcrit que vous m'avez envoyé ; je doute qu'il puiſſe ſervir, et je crains qu'il ne puiſſe nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que des démonſtrations fondées ſur les procédures mêmes. Une réponſe à un petit libelle inconnu ne ferait aucune ſenſation dans Paris. De plus, on ferait en droit de vous demander des preuves des diſcours que vous faites tenir à un préſident du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des officiers ; et, ſi ces diſcours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez, on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette obſervation me paraît très-eſſentielle.

D'ailleurs, ce libelle m'eſt abſolument inconnu, et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il ſerait bon, Monſieur, que vous euſſiez la bonté de me l'envoyer par M. *Marin*, qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre ſoit pour madame la comteſſe de *la Heuze* comme pour vous. Ma faibleſſe et mes ſouffrances préſentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris ſimplement pour

l'assurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de M. de *Lalli.* Je vous prie l'un et l'autre d'en être persuadés. 1773.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CX.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 28 d'avril.

MON cher ami, vous venez bien à propos au secours des libraires de Paris, qui sans vous n'auraient fait qu'une collection insipide; et grâces aux soins dont vous voulez bien les honorer, je crois que l'ouvrage sera très-intéressant et très-instructif.

La tragédie de Sophonisbe n'est pas si bien réformée que celle de Venceslas. La raison en est qu'on n'a pas laissé subsister un seul vers de *Mairet.*

Il y a long-temps que je cherche une occasion de vous envoyer un petit recueil pour mettre dans un coin de votre bibliothéque; mais la contrebande est devenue si difficile, que je ne sais comment m'y prendre.

Je vous remercie de demeurer dans un *impasse*, mais je ne vous pardonne pas d'écrire français par un *o*.

Je vous embrasse bien tendrement.

1773.

LETTRE CXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de mai.

C'EST toujours au premier gentilhomme de la chambre, au grand-maître des jeux et des plaisirs, que j'ai l'honneur de m'adresser. Je lui ai écrit en faveur de *Patras*, que je crois très-utile au théâtre que mon héros veut rétablir.

Je lui présente aujourd'hui requête pour *la Borde*, dont on prétend que la Pandore est devenue un ouvrage très-agréable. Je crois qu'il mourra de douleur si mon héros ne fait pas exécuter son spectacle aux fêtes de madame la comtesse d'*Artois;* et moi je reprendrais peut-être un peu de vie, si cette aventure pouvait me fournir une occasion de vous faire ma cour pendant quelques jours.

Je crois que cette Pandore, avec sa boîte, a été en effet la source de bien des maux, puisqu'elle fit mourir de chagrin ce pauvre *Royer*, et qu'elle est capable de jouer un pareil tour à *la Borde*. Les musiciens me paraissent encore plus sensibles que les poëtes. Il y a long-temps, Monseigneur, que je cherche le moyen de vous envoyer un recueil qui contient les Lois de Minos, et plusieurs petits ouvrages en prose et en vers assez curieux. Je vous demanderais une petite place pour ce livre dans votre bibliothéque; il est assez rare jusqu'à présent. Ne puis-je pas vous l'envoyer

l'envoyer ſous l'enveloppe de M. le duc d'*Aiguillon*? J'attends ſur cela vos ordres. 1773.

On va jouer les Lois de Minos à Lyon ; le ſpectacle ſera très-beau , mais les acteurs ſont bien médiocres. Je compte que la pièce ſera mieux jouée dans votre capitale de la Guienne. Je n'irai point voir le ſpectacle de Lyon : les ſuites de ma maladie ne me le permettent pas ; mais quand il s'agira d'obéir à vos ordres , je trouverai des ailes , et je volerai. Je vois qu'un certain voyage eſt un peu différé ; tant mieux, car nous n'avons point encore de printemps , mais en récompenſe nous ſommes entourés de neige.

Conſervez vos bontés à ce pauvre malade qui ne reſpire que pour en ſentir tout le prix. *V.*

N. B. On me mande que *la Borde* a beaucoup retravaillé ſa Pandore , et qu'elle eſt très-digne de votre protection.

LETTRE CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 8 de mai.

Vous voulez que je vous écrive, mon cher ange ; c'eſt à moi bien plutôt de vous ſupplier de m'écrire, et de me mander des nouvelles de madame d'*Argental*. Que puis-je vous mander du fond de ma retraite ? vous amuſerai-je beaucoup , quand je vous dirai que je ſuis en Sibérie , ſous le quarante-ſixième

1773. degré et demi de latitude, et que nous avons au 8 de mai plus de cent pieds de neige au revers du mont Jura ; que tous nos fruits ſont perdus ; que ma pauvre colonie eſt ſur le point d'être ruinée, et que je ſerais peut-être à Paris actuellement auprès de vous, ſans la friponnerie de *Valade*, et l'impertinente ingratitude des comédiens ? Mille contre-temps à la fois ont exercé ma patience ; ma mauvaiſe ſanté la met encore à de plus grandes épreuves.

Je ne ſais point du tout comment m'y prendre pour vous envoyer ce recueil à la tête duquel les Lois de Minos ſe trouvent : ce qu'on peut dans un temps, on ne le peut pas dans un autre : tous les envois de livres du pays étranger ſont devenus plus difficiles que jamais. Je pourrais haſarder d'envoyer le petit paquet, par le carroſſe de Lyon, à la chambre ſyndicale de Paris. Voyez ſi vous pourriez le réclamer, et ſi M. de *Sartine* voudrait vous le faire rendre. Je ſuis étranger, je ſuis de contrebande ; je ſuis environné de chagrins, quoique je tâche de n'en point prendre. Je ſuis vieux, je ſuis malade ; j'ai la mort ſur le bout du nez, ſi ce n'eſt pas pour cette année, c'eſt pour l'année prochaine. On ne meurt point comme on veut dans les heureux pays libres qu'on appelle papiſtes ou papaux. *Rabelais* dit qu'on y eſt toujours tourmenté par les clers-gots et par les évec-gots. On ne ſait où ſe fourrer ; j'eſpère pourtant que je m'en tirerai galamment ; mais avouez que tout cela n'eſt pas joyeux. La philoſophie fait qu'on prend ſon parti, mais elle eſt trop ſérieuſe cette philoſophie, et on ne rit point entre des peines préſentes et un anéantiſſement prochain. Je gagerais que *Démocrite* n'eſt pas mort en riant.

Sur ce, mon cher ange, portez-vous bien et vivez. 1773.

Je croyais *le Kain* à Marfeille. Permettez que je vous adreffe un petit mot de réponfe que je dois à une lettre qu'il m'écrivit, il y a plus d'un mois.

Pour mademoifelle *Daudet*, je lui en dois une depuis le mois de janvier; il y a prefcription. Je vous fupplie de lui dire que mon trifte état m'a mis dans l'impoffibilité de lui répondre : rien n'eft fi inutile qu'une lettre de complimens. Je lui fouhaite fortune et plaifirs, et furtout qu'elle refte à Paris le plus qu'elle pourra. Quoique je n'aime point Paris, je fens bien qu'on doit l'aimer.

Que mes anges me confervent un peu d'amitié, je ferai confolé dans mes neiges et dans mes tribulations; je leur ferai attaché tant que mon cœur battra dans ma très-faible machine.

LETTRE CXIII.

A M. MARIN.

8 de mai.

MON cher Monfieur, je crois, Dieu me pardonne, que je fuis encore en vie : en ce cas, je vous prie d'envoyer un exemplaire de ce petit ouvrage à M. de *la Harpe*. Pourriez-vous me faire parvenir le nouveau mémoire de *la Croix*? je fais qu'il écrit plutôt contre M. *Linguet* que contre M. de *Morangiès*. C'eft une chofe déplorable qu'on fe déchaîne fi univerfellement contre un avocat qui ne fait que fon devoir. On dit

qu'on ne jugera ce procès que ſur les probabilités
1773. qui frappent tout le monde ; mais je n'en crois rien. Les juges ſont aſtreints à ſuivre les lois. L'ancien parlement ſe mettait au-deſſus : celui-ci n'eſt pas encore aſſez puiſſant pour prendre de telles libertés. La détention de M. de *Morangiés*, et le refus d'entendre de nouveaux témoins, me ſont trembler pour lui. Je le regarderai toujours comme un homme très-innocent. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mon catalogue des innocens condamnés.

Avez-vous vu M. de *Tolendal* (*) ? ſon oncle eſt une terrible preuve de ce que peut la cabale. Le roi de Pruſſe a, parmi ſes officiers, le jeune d'*Etallonde* qui fut condamné, avec le chevalier de *la Barre*, à la queſtion ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être brûlé vif pour n'avoir pas ôté ſon chapeau devant des capucins, et pour avoir chanté je ne ſais quelle chanſon que perſonne ne connaît. C'eſt un exemple qu'il faut toujours avoir devant les yeux : il nous prouve que notre ſiècle eſt auſſi abominable que frivole. Il y a bientôt quatre-vingts ans que je ſuis au monde, et je n'ai jamais vu que des injuſtices. Je crois que *Mathuſalem* aurait pu en dire autant.

(*) M. le comte de *Lalli*. M. de *Voltaire* le croyait alors neveu, et non fils de celui dont il cherchait à faire réhabiliter la mémoire.

LETTRE CXIV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 19 de mai.

Ce que madame *Denis* veut vous dire, Madame, c'eſt que M. le maréchal de *Richelieu*, votre ami, vient de m'affliger d'une manière bien ſenſible pour un cœur qui lui eſt ſi tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au ſujet des Lois de Minos; il n'a jamais été ſi empreſſé avec moi; et le moment d'après il m'accable de dégoûts, il me traite comme ſes maîtreſſes. Voici le fait: dans la chaleur de nos tendreſſes renaiſſantes, je lui dédie les Lois de Minos, et je me livre dans cette dédicace à toute ma paſſion pour lui; il me promet et me donne ſa parole d'honneur qu'il fera repréſenter les Lois de Minos, à Fontainebleau, au mariage de M. le comte d'*Artois*. Sur cette parole, je retire la pièce des mains des comédiens qui allaient la jouer, et je n'ai de confiance qu'en ſes bontés.

Quelque temps après, *le Kain* vient lui préſenter la liſte des pièces qu'on doit donner à Fontainebleau; il met dans cette liſte pluſieurs de mes pièces, et ſurtout les Lois de Minos. M. le maréchal les raye toutes, et ſubſtitue à leur place le Catilina de *Crébillon*, et je ne ſais quelles autres pièces barbares. Voilà ce qu'on me mande, et ce que j'ai peine à croire: je l'aime et je le reſpecte trop pour croire qu'il en ait uſé ainſi avec moi, dans le temps même qu'il me

1773. prodiguait les marques les plus flatteuſes de l'amitié dont il m'a honoré depuis ſi long-temps.

Nous avons recours, ma nièce et moi, Madame, à celle qui connaît ſi bien le prix de l'amitié, à celle dont la bienveillance et l'équité ſont ſi actives, à celle qui a tiré notre ami *Racle* du profond bourbier où il était plongé, à celle qui n'entreprend rien dont elle ne vienne à bout. Vous allez à la chaſſe des perdrix ; allez à la chaſſe de M. de *Richelieu :* trouvez-le, parlez-lui, faites-le rougir, s'il eſt coupable, faites-le rentrer en lui-même, ramenez-moi mon infidelle. Il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles ; vous connaiſſez ma poſition. Cette petite aventure tient à des choſes qui ſont eſſentielles pour moi, et même pour ma famille.

Nous vous prions de vouloir bien ajouter aux bons offices que nous vous demandons, celui de parler de vous-même à mon perfide ; d'ignorer avec lui que nous vous avons écrit ; de lui dire que vous ne venez lui repréſenter ſon inconſtance que ſur le bruit public, et que vous ne ſauriez ſouffrir qu'on attaque ainſi ſa gloire.

Franchement, Madame, rien n'eſt plus cruel que de ſe voir abandonné et trahi ſur la fin de ſa vie, par les perſonnes ſur leſquelles on avait le plus compté, et dans qui on avait mis toutes ſes affections. Il n'y a que vos bontés qui puiſſent me conſoler, et me tenir lieu de ce que je perds.

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de la pièce en queſtion, avec des notes que je vous prie de lire quand vous n'irez point à la chaſſe.

Agréez, Madame, mon reſpect et mon attachement inviolable. *V.*

LETTRE CXV. 1773.

A M. CHRISTIN.

20 de mai.

Vous êtes, mon cher ami, meilleur citoyen que les anciens Romains; ils étaient dispensés d'aller à la guerre pour le service de la république; et vous, à peine êtes-vous marié que vous faites la campagne la plus vive en faveur du genre-humain contre les bêtes puantes appelées moines. Tout ce que je peux faire à présent, est de lever les mains au ciel pendant que vous vous battez.

Il y a des choses qui m'ont paru fort équivoques dans le mémoire de l'avocat de Besançon. Je tremblerai toujours jusqu'au jour de la décision. Ce serait au roi à terminer ce grand procès dans toute la France. L'abolissement du droit barbare de main-morte serait encore plus nécessaire que l'abolissement des jésuites. Puisse le roi jouir de la gloire de nous avoir délivrés de ces deux pestes! Bonsoir, mon cher philosophe; soyez le plus heureux des maris et des avocats.

A madame Christin.

Vous m'avez prévenu, Madame; c'était à moi de faire mon compliment à la femme de mon meilleur ami. Je me serais sans doute acquitté de ce devoir, si les suites de ma maladie ne m'en avaient empêché.

1773. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et je suis sûr que vous l'aurez. On ne peut être plus sensible que je le suis à la bonté que vous avez eue de m'écrire : si j'avais eu de la santé, j'aurais été un des garçons de la noce.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXVI.

A M. DE LA HARPE.

24 de mai.

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpens à la cour, pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour entende parler de ses talens; page 10 de l'Epître morale et instructive de *Guillaume Vadé*.

Vous voyez, mon cher ami, que *Guillaume* était très-instruit, qu'il y avait des préjugés contre celui qui a donné quelquefois de si bonnes ailes aux talons de *Mercure*, et dont le génie alarme ceux qui n'en ont pas.

J'ai ouï dire que *Guillaume Vadé*, avant sa mort, avait essuyé quelques injustices un peu plus fortes; qu'un commentateur avait interprété fort mal ses discours auprès d'un satrape de Perse, lorsque *Guillaume* était à la campagne, à quelques lieues d'Ispahan; mais ce n'est point de cela que *Guillaume* mourut: il était accoutumé à tous ces orages, et il en riait. On s'était imaginé qu'il était fort sensible à toutes ces misères, on se trompait beaucoup.

Sa nièce, *Catherine Vadé*, que vous avez connue, vous dira qu'il avait le plus profond mépris pour les tracafferies perfannes. Il était quelquefois un peu malin, foit quand il écrivait à *Nicolas*, foit quand il écrivait à *Flaccus;* mais il fut très-fenfible et reconnaiffant pour le fecrétaire intime de *Flaccus*, lequel avait l'efprit et les grâces de fon maître : il m'a même chargé, en mourant, de dire à ce fecrétaire intime qu'il ne l'oubliait point, quoiqu'il allât boire les eaux du fleuve de l'oubli. Il me le recommandait en préfence de *Catherine* fa nièce : Je vous exhorte, lui difait-il fouvent, à ne point craindre vos envieux, à marcher toujours dans le fentier épineux de la gloire, entre le général d'armée *Warvick* et le miniftre *Barmécide;* comptez, quand on a la gloire pour foi, que le refte vient tôt ou tard. 1773.

Je penfe comme *Guillaume*. Je vous fuis très-fincèrement dévoué, et j'en prends à témoin *Catherine;* j'efpère trouver l'occafion de vous le prouver. Il y a long-temps que je vous ai dit : *Macte animo, generofe puer.*

1773.

LETTRE CXVII.

A M. LE CHEVALIER DE LALLI-TOLENDAL.

24 de mai.

Vous avez, Monſieur, du courage dans l'eſprit comme dans le cœur ; et une choſe à laquelle vous ne faites peut-être pas attention, c'eſt que votre *mémoire* eſt de l'éloquence la plus forte et la plus touchante.

On m'a mandé que le roi vous avait accordé une grande grâce, il y a quelques mois. Vous ne pouviez mieux lui en marquer votre reconnaiſſance qu'en manifeſtant l'injuſtice des juges qui ont trempé, dans le ſang de votre oncle, leurs mains teintes du ſang du chevalier de *la Barre*. Ces tuteurs des rois étaient les ennemis du roi : vous le ſervez en demandant juſtice contre eux.

Je penſe que c'eſt un devoir indiſpenſable à M. de *Saint-Prieſt* de ſe joindre à vous. Je ne ſais pas comment il eſt votre parent ou votre allié, je ne ſais pas même ce que vous eſt madame la comteſſe de *la Heuze*, ſi elle eſt votre tante ou votre ſœur. Je vous prie de vouloir bien mettre au fait un ſolitaire ſi ignorant, en cas que vous lui faſſiez l'honneur de lui écrire.

J'ai peur que l'homme puiſſant, à qui vous vous êtes adreſſé, ne vous ait donné des paroles et non pas une parole ; mais il ne vous empêchera pas de tenter toutes les voies de venger la mort et la mémoire de votre oncle.

Je présume que madame *du Barri* vous protégerait dans une entreprise si juste et si décente. J'ose croire encore que M. le maréchal de *Richelieu*, que j'ai vu l'ami de M. de *Lalli*, ne vous abandonnerait pas. 1773.

Enfin, on peut faire un mémoire au nom de la famille. Il me semble qu'il faudrait que ce mémoire fût signé d'un avocat au conseil. La requête la plus juste n'aura aucun succès, si elle n'est pas dans la forme légale, et ne sera regardée tout au plus que comme une plainte inutile.

J'ajoute, et avec chagrin, qu'il faudra se résoudre à épargner, autant qu'on le pourra, les ennemis qui ont déposé contre leur général. Ils sont en grand nombre; et on doit songer, ce me semble, plutôt à justifier le condamné qu'à s'emporter contre les accusateurs. Sa mémoire réhabilitée les couvrira d'opprobre.

Il me paraît que vous avez un juste sujet de présenter requête en révision, si vous prouvez que plusieurs pièces importantes n'ont point été lues. Il n'y a point, en ce cas, d'avocat au conseil qui refuse de signer votre mémoire. Alors vous aurez la consolation d'entendre la voix du public se joindre à la vôtre, et ce cri général éveillera la justice.

Je suis plus malade encore que je ne suis vieux; mais mon âge et mes souffrances ne peuvent diminuer l'intérêt que je prends à cette cruelle affaire, et les sentimens que vous m'inspirez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1773.

LETTRE CXVIII.

A M. VASSELIER, *à Lyon.*

Mai.

Vous êtes donc mon confrère en fait de goutte, mon cher ami? Pour moi, je n'ai la goutte que comme un acceſſoire à tous mes maux. On fait bien qu'il faut mourir; mais, en conſcience, il ne faudrait pas aller à la mort par de ſi vilains chemins. Je déſire bien vivement de guérir pour venir vous voir, mais je commence à en déſeſpérer.

Je ne ſuis point du tout étonné de l'évêque dont vous me parlez. Les comédiens ſont toujours jaloux les uns des autres. Nous allons avoir une troupe en Savoie, à la porte de Genève, qui fera ſans doute crever de dépit celle que nous avons déjà à l'autre porte en France. Chacun joue la comédie de ſon côté; je ne la joue pas, mon cher correſpondant, en vous diſant combien je vous aime.

Mille grâces de la belle branche de palmier. *Quid retribuam domino?*

P. S. Il y a, dans le Bugey, un brave officier qui aime la lecture, qui eſt philoſophe, et qui m'a demandé des livres. Je crois ne pouvoir mieux remplir mon devoir de miſſionnaire qu'en m'adreſſant à vous. Je vous envoie le paquet que je vous ſupplie inſtamment de faire tenir à ce digne officier à qui le roi ne donne pas de quoi acheter des livres.

Faites un philosophe, et DIEU vous le rendra. Je ne puis faire une meilleure action dans le triste état où je suis. 1773.

LETTRE CXIX.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 4 de juin.

LA protectrice réussit à tout ce qu'elle entreprend, et ses entreprises sont toujours de faire du bien. Je me jette à ses pieds, et je les baise avec mes lèvres de quatre-vingts ans, en la priant seulement de détourner les yeux.

Mon doyen de l'académie, qui est fort mon cadet, a eu la bonté de m'écrire une lettre très-consolante. Je lui écris aujourd'hui sur nos histrions qui sont à ses ordres, et je le supplie, comme je l'ai toujours supplié, et comme il me l'a toujours promis, de faire jouer, sur la fin de son année, les Lois de Minos, d'un jeune auteur, et la Sophonisbe de *Mairet*, qui est mort il y a environ cent trente ans; le tout sans préjudice des autres faveurs qu'il peut me faire, et sur lesquelles vous avez insisté avec votre générosité ordinaire.

J'aurais bien voulu vous envoyer des Lois de Minos pour vos amis, et surtout pour monsieur votre frère; mais M. d'*Ogni* me mande qu'il ne peut plus se charger de paquets de livres. Il veut bien faire passer toutes les montres de ma colonie dont il est le protecteur; mais,

1773. pour la littérature, on dit qu'elle eſt aujourd'hui de contrebande, et que les commis à la douane des penſées n'en laiſſent entrer aucune. Je crois pourtant que, ſi jamais vous rencontrez M. d'*Ogni*, vous pourriez lui demander grâce pour les Lois de Minos, et alors vous en auriez tant qu'il vous plairait.

A propos de lois, Madame, je ne ſuis point ſurpris de la ſentence portée contre M. de *Morangiès;* j'ai toujours dit qu'ayant eu l'imprudence de faire des billets, il ſerait obligé de les payer, quoiqu'il ſoit évident qu'il n'en ait jamais touché l'argent.

J'ai toujours dit encore que les faux témoins qui ont dépoſé contre lui, ayant eu le temps de ſe concerter et de s'affermir dans leurs iniquités, triompheraient de l'innocence imprudente.

Voilà une affaire bien ſingulière et bien malheureuſe. Elle doit apprendre à toute la nobleſſe de France à n'avoir jamais affaire avec des uſuriers, et à ne jamais connaître madame de *la Reſſource :* mais on ne corrigera point nos officiers du bel air. J'ai peur qu'il ne ſoit difficile de faire modérer la ſentence par le parlement, et impoſſible d'en changer le fond, à moins que quelqu'un des fripons qui ont gagné leur procès ne meure inceſſamment, et ne demande pardon à DIEU et à la juſtice de ſes manœuvres criminelles. Toute cette aventure ſera long-temps un grand problème. Il ne faut compter dans ce monde que ſur votre belle ame et ſur votre amitié courageuſe ; mais daignez compter auſſi, Madame, ſur la très-tendre et très-reſpectueuſe reconnaiſſance de ce pauvre malade du mont Jura. *V.*

LETTRE CXX. 1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juin.

En vérité, Monſeigneur, je ne ſais ſi je dois pleurer ou rire de ce que vous me mandez dans votre lettre du 28 de mai; mais quand un comédien fait une tracaſſerie à M. le maréchal de *Richelieu*, il faut rire, et c'eſt ſans doute ce que vous avez fait.

J'admire ſeulement votre bonté de daigner m'écrire, lorſque les autres tracaſſeries de Bordeaux pour du pain, qui ont été, dit-on, ſuivies d'une ſédition meurtrière, attiraient toute votre attention. Si cet orage eſt paſſé, permettez-moi de vous parler d'abord d'une choſe qui m'intéreſſe beaucoup plus que tous les ſpectacles de Fontainebleau et de Verſailles; c'eſt du petit voyage dont vous m'aviez flatté. L'état cruel où je ſuis ne m'aurait certainement pas empêché d'être à vos ordres; il n'y a que la mort qui eût pu me retenir à Ferney; mais je vois que tout eſt rompu, et c'eſt-là ce qui me fait pleurer. J'avais tout arrangé pour cette petite courſe; il ne m'appartient pas d'avoir une dormeuſe, mais j'avais une voiture que j'appelais une commode. Il faut s'attendre aux contre-temps juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Quant à l'article des ſpectacles, mon héros eſt engagé d'honneur à protéger mon hiſtrionage. J'ignore quel eſt le goût de la cour, j'ignore l'eſprit du temps

1773. préfent ; mais je compterai toujours fur votre indulgence pour moi, et fur votre protection néceffaire à ma jeuneffe.

Je vous ai fupplié, et je vous fupplie encore, d'honorer d'une place dans votre lifte le roi de Suède, fous le nom de *Teucer*, malgré toutes les différences qui fe trouvent entre ces deux perfonnages.

Je vous demande votre protection pour *Mairet*, qui eft mort il y a environ fix-vingts ans, et qui était protégé par votre grand-oncle : il ne tient qu'à vous de le reffufciter. Minos et Sophonisbe font deux pièces nouvelles; toutes deux, et furtout les Lois de Minos, forment des fpectacles où il y a beaucoup d'action. On dit que c'eft ce qu'il faut aujourd'hui, car tout le monde a des yeux, et tout le monde n'a pas des oreilles.

Je vous réitère donc ma très-humble et très-inftante prière, de vouloir bien ordonner à nosfeigneurs les acteurs de jouer ces deux pièces fur la fin de votre année. J'aurai le temps de les rendre moins indignes de vous, fi je fuis en vie.

Je quitte le cothurne pour vous parler de ma colonie. Vous qui gouvernez une grande province, vous fentez quelles peines a dû éprouver un homme obfcur, fans pouvoir, fans crédit, avec une fortune affez médiocre, en établiffant des manufactures qui demandaient un million d'avances pour être bien affermies. Il a fallu changer un miférable hameau en une efpèce de ville floriffante, bâtir des maifons, prêter de l'argent, faire venir les artiftes les plus habiles, qui font les montres que les plus fameux horlogers de Paris vendent fous leur nom. Il a fallu

leur procurer des correfpondances dans les quatre parties du monde : je vous réponds que cela eft plus difficile à faire que la tragédie des Lois de Minos, qui ne m'a pas coûté huit jours. Les plus petits objets, dans une telle entreprife, ne font pas à négliger. Ma colonie était perdue et expirait dans fa naiffance, fi M. le duc de *Choifeul* n'avait pas pris et payé, au nom du roi, plufieurs de nos ouvrages, et fi l'impératrice de Ruffie n'en avait pas fait venir pour environ vingt mille écus. 1773.

Les deux montres que M. le duc de *Duras* voulut bien accepter pour le roi, au mariage de madame la dauphine, avaient un grand défaut. Un miférable peintre en émail, qui croyait avoir un portrait reffemblant de madame la dauphine, la peignit fort mal fur les boîtes de ces montres. Je n'ofe vous propofer de les renvoyer. Si vous pouvez pouffer vos bontés jufqu'à faire payer les fieurs *Ceret* et *Dufour* de ces deux montres, je vous aurai beaucoup d'obligation : ils font les moins riches de la colonie. Daignez faire dire un mot à M. *Hébert*, et un frère de *Ceret*, qui eft fon correfpondant à Paris, ira chercher l'argent.

Je vous demande bien pardon d'entrer dans de tels détails avec le vainqueur de Mahon et le défenfeur de Gènes ; mais enfin mon héros daigne quelquefois s'amufer de bagatelles. On n'eft pas toujours à la tête d'une armée ; il faut bien defcendre quelquefois aux niaiferies de la vie civile.

A propos de niaiferies, fouvenez-vous bien, je vous en prie, que je vous ai envoyé dans *Patras* un acteur qui deviendrait en trois mois égal à *le Kain* en bien des chofes, et très-fupérieur à lui par le don

1773. de faire répandre des larmes. Je m'y connais, je suis du métier. J'ai joué *Cicéron* et *Lusignan*, avec un prodigieux succès ; mais ce n'était pas le *Cicéron* du barbare *Crébillon*.

J'envoie *Patras* à l'impératrice de Russie, avec un autre comédien assez bon, dont on n'a point voulu à Paris. Je suis fâché que le Nord l'emporte sur le Midi en tant de choses.

Quand je songe à cette lettre prolixe dont j'importune mon héros, je suis tout honteux. Cependant je le conjure de la lire toute entière, et de conserver ses bontés à son vieux courtisan, tout ennuyeux qu'il peut être.

Certainement, il lui sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le respect le plus tendre. *V.*

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de juin.

Je n'ai jamais, mon cher ange, rien entendu aux affaires de ce monde. Le maître des jeux m'écrit de son côté, et dit que le grand acteur en a menti, et qu'il y est fort sujet. D'un autre côté, je recevais plusieurs lettres qui m'affligeaient infiniment ; elles me peignaient, comme mon ennemi déclaré, un homme à qui je suis attaché depuis cinquante ans, et à qui je venais de donner des marques publiques d'une estime et d'une vénération qu'on me reprochait. A

toutes ces tracafferies fe joignait la déteftable édition de mon ami *Valade*, et la petite humiliation qui réfulte toujours d'avoir affaire à mon ami *Fréron*. 1773.

Je ne fais pas trop quel eft le goût de la cour; je ne fais pas même s'il y a un goût en France. J'ignore ce qui convient, et ce qui ne convient pas; mais je fais très-certainement que j'avais écrit au maître des jeux plufieurs fois, pour le prier de donner une place dans fa lifte à mes pauvres Crétois, pour le mois de novembre; et il a oublié fans doute qu'il me l'avait promis formellement; il voulait même reffufciter *Mairet*. Il m'avait demandé quelques changemens à l'habit de Sophonisbe; j'y travaillai fur le champ, il en fut content; apparemment qu'il ne l'eft plus. Je vous enverrai inceffamment cette vieille Sophonisbe, la mère du théâtre français, dont j'ai replâtré les rides. Elle aurait été bien reçue à la cour, du temps du cardinal de *Richelieu;* mais les chofes pourraient bien avoir changé du temps du maréchal. Je lui écrirai encore pour le faire fouvenir qu'en qualité de premier gentilhomme de la chambre, il m'a promis de préfenter *Aftérie* et *Sophonisbe* comme de nouvelles mariées. Je ne demande point qu'elles foient baifées, mais feulement qu'elles faffent la révérence.

C'eft affez parler du tripot; voici maintenant bien des grâces que je vous demande.

Premièrement, c'eft de vouloir bien affurer madame de *Saint-Julien*, M. le duc de *Duras* et M. le comte de *Biffy*, de ma reconnaiffance que vous exprimerez bien mieux que moi, et que vous ferez bien mieux valoir quand vous les verrez.

Je penfe qu'il faut attendre le mois de novembre,

1773. et la préfentation de ces deux dames, avant de faire la moindre démarche fur ce que vous favez.

Je vous fupplie enfuite de me dire fi vous avez entendu parler d'un neveu du comte de *Lalli*, qui a obtenu du roi je ne fais quelle grâce, concernant la petite fortune que fon malheureux oncle pouvait avoir laiffée. Il eft aux moufquetaires, fous le nom de M. de *Tolendal*. Le connaiffez-vous? en avez-vous entendu parler? Je vois quelquefois dans mes rêves, à droite et à gauche, le comte de *Lalli* et le chevalier de *la Barre*, et je me dis : Quiconque a du pain et une retraite affurée, doit fe croire heureux. Ma retraite cependant eft bien troublée; ma vieilleffe languiffante ne peut fupporter les peines que ma colonie me donne; elle a été jufqu'ici très-utile à l'Etat. Si monfieur le contrôleur général avait pu la protéger, et me faire payer de ce qu'il me devait, je ne ferais pas dans le cruel embarras où je me trouve. J'ai fondé une efpèce de petite ville fort jolie, mais j'ai peur que bientôt elle ne foit déferte. Il faut s'attendre à tout, et mourir.

Que madame d'*Argental* vive heureufe et pleine de fanté avec vous; voilà encore une fois ma confolation! *V.*

LETTRE CXXII.

1773.

A M. LE CHEVALIER HAMILTON,

AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney, le 17 de juin.

MONSIEUR,

Le public vous a l'obligation de connaître le Véfuve et l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du temps des cyclopes, et enfuite de celui de *Pline*. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney, font dans un goût tout oppofé. Votre Véfuve et votre Etna font pleins de caprices; ils reffemblent aux petits hommes trop vifs, qui fe mettent fouvent en colère fans raifon; mais nos montagnes de glacières, qui font dix fois plus hautes, et quarante fois plus étendues, ont toujours le même vifage, et font dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés, de fix milles de longueur, font établis dans la moyenne région de l'air, entre des rochers blancs, au-deffus des nuages et du tonnerre, fans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de fiècles.

Il n'y a pas bien loin, de la fournaife où vous êtes, à la glacière de la Suiffe; et cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernemens, entre *Calvin* et *San-Gennaro !*

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire

1773. rajuſter un thermomètre en Sicile. Que dirait *Archimède*, s'il revenait à Syracuſe ? mais que diraient les *Trajan* et les *Antonin*, s'ils revenaient a Rome?

Je trouve tout ſimple que les éruptions des volcans produiſent des monticules ; ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins ſont bien plus étonnans. Ces petites montagnes, formées en huit jours par des inſectes, ont deux ou trois cents fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, ſeules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes maſſes paraiſſent avoir plus de conſiſtance que Monte-Nuovo, et que la prétendue nouvelle île de Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout ſens, m'a toujours paru auſſi ancienne que le monde ; ce ſont les os de ce grand animal ; il mourrait de ſoif, s'il n'y avait pas de fleuves ; et il n'y aurait aucun fleuve ſans ces montagnes qui en ſont les réſervoirs perpétuels. On ſe moquera bien un jour de nous, quand on ſaura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pyrénées et les Cordelières.

Tout Paris, en dernier lieu, était en alarmes ; il s'était perſuadé qu'une comète viendrait diſſoudre notre globe le 20 ou le 21 de mai. Dans cette attente de la fin du monde, on manda que les dames de la cour et les dames de la halle allaient à confeſſe, ce qui eſt, comme vous ſavez, un ſecret infaillible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens, qui n'étaient pas aſtronomes, prédirent autrefois

la fin du monde pour la génération où ils vivaient. 1773.
Est-ce par pitié ou par colère que cette catastrophe a été différée? To be, or not to be; that is the question, &c.

LETTRE CXXIII.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR A LA HAIE.

A Ferney, le 19 de juin.

MONSIEUR LE PRINCE,

Vous rendez un grand service à la raison, en fesant réimprimer le livre de feu M. *Helvétius*. Ce livre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits soient également propres aux sciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience. Les ames sensibles seront toujours fâchées de ce qu'il dit de l'amitié, et lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, si l'esprit systématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On souhaitera peut-être, dans cet ouvrage, plus de méthode et moins de petites historiettes, la plupart fausses; mais il me semble que tout ce qu'il dit sur la superstition, sur les abominations de l'intolérance, sur la liberté, sur la tyrannie, sur le malheur des

hommes, sera bien reçu de tout ce qui n'est pas un
1773. sot ou un fanatique. Quelque philosophe aurait pu corriger son premier livre ; mais persécuter l'auteur, comme on a fait, cela est aussi barbare qu'absurde, et digne du quatorzième siècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématisé dans cet homme si estimable, se trouvait au fond dans le petit livre du duc de *la Rochefoucauld*, et même dans les premiers chapitres de *Locke*. On peut écrire contre un philosophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes ; mais on se déshonore, on se rend exécrable à la postérité, en le persécutant. Il s'en fallut peu que des *Mélitus* et des *Anitus* ne présentassent un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encore des remercîmens à votre Excellence pour cette histoire de la guerre de la sublime *Catherine*, contre la sublime Porte du peu sublime *Moustapha*. Vous savez que je m'intéresse à cette guerre presque autant qu'à la tolérance universelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois se battre contre ses voisins, mais il ne faut pas brûler ses compatriotes pour des argumens. On dit que le pape est aussi tolérant qu'un pape peut l'être ; je le souhaite pour l'amour du genre-humain. J'en souhaite autant au mufti, au shérif de la Mecque, au grand lama et au daïri.

Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, sur ce misérable globe ; il y a chez moi des papistes, des calvinistes, des piétistes, quelques sociniens, et même un jésuite : tout cela vit ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste empire,

sous les auspices de *Catherine*. On goûte depuis long-temps de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Prusse et dans plusieurs villes d'Allemagne; pourquoi donc pas dans toute la terre? pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime : *Que celui qui n'est pas de notre avis, soit comme un commis des fermes et comme un païen?* pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis son bel habit pour souper avec nous? pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille et sa femme qui, ayant donné presque tout leur bien aux jacobins, garderaient quelques florins pour dîner? pourquoi?.... pourquoi?... pourquoi?... Si on me demande pourquoi je vous suis si attaché, je réponds : C'est que vous êtes tolérant, juste et bienfesant. 1773.

Que dites-vous du barbare énergumène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, et qui m'a écrit une philippique? Agréez, monsieur le Prince, ma très-sensible et très-respectueuse reconnaissance.

LETTRE CXXIV.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX.

A Ferney, 28 de juin.

Un vieux malade de quatre-vingts ans, a retrouvé dans ses papiers une lettre du 12 de mai, dont M. *le Jeune de la Croix* l'a honoré. Il y parle du mot *idiotisme*. Puisque *idiot* signifiait autrefois *solitaire*, le vieillard avoue qu'il est un grand idiot; et

1773. comme les organes de l'ame s'affaibliſſent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il eſt idiot dans le ſens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il penſe que l'idiotiſme eſt l'état d'un idiot, comme le pédantiſme eſt l'état d'un pédant, le janſéniſme eſt l'état d'un janſéniſte, le fanatiſme celui d'un fanatique, comme le puriſme eſt le défaut d'un puriſte, comme le népotiſme était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le newtonianiſme eſt la vérité qui a écraſé les fables du cartéſianiſme.

Le vieillard n'a pas le fatuiſme de croire avoir raiſon, il s'en faut beaucoup; mais, comme il a embraſſé depuis long-temps le tolérantiſme, il eſpère qu'en faveur de l'analogiſme, M. de *la Croix* voudra bien, malgré ſon atticiſme, permettre à un homme qui eſt depuis vingt ans en Suiſſe, un ſolecíſme ou un barbariſme.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus;
Quem penes arbitrium eſt, et jus et norma loquendi.

Comme eſtime eſt due à un homme eſtimable, le vieillard aſſure M. de *la Croix* de ſa reſpectueuſe eſtime.

1773.

LETTRE CXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juin.

Vous aurez inceſſamment, mon cher ange, une nouvelle édition de la Sophoniſbe de *Mairet;* et ſi *Cramer* n'était pas un pareſſeux trop occupé de ſon plaiſir, je vous l'enverrais dès aujourd'hui; mais il faudra que j'attende encore plus de quinze jours, et peut-être un mois. *Mairet* eſt revenu exprès de l'autre monde pour profiter d'une critique très-judicieuſe et très-fine de M. le maréchal de *Richelieu.* Il a de bien beaux éclairs, quand la rapidité des affaires et des plaiſirs lui laiſſe des momens pour tirer en volant aux choſes de littérature et de goût, et pour daigner s'en occuper une minute. *Mairet* a refait plus de cent vers dans cette pièce, qui eſt la première en date du théâtre français. Il faut qu'il ait l'honneur de rappeler ce *Lazare* de ſon tombeau; cela eſt digne du petit neveu du cardinal de *Richelieu:* le tout, s'il vous plaît, ſans préjudice de la Crète.

Vous avez bien raiſon ſur *Lalli* et ſur *la Barre.* Vous verrez inceſſamment un ouvrage concernant l'Inde et ce *Lalli.* Je le crois curieux, intéreſſant, hardi et ſage, ſurtout très-vrai dans tous ſes points; vous en jugerez. Il eſt très-certain qu'un mort n'eſt bon à rien, que le chevalier de *la Barre* ſerait devenu un des meilleurs officiers de France, puiſqu'il s'appliquait à ſon métier, au milieu des diſſipations et

des débauches de la jeuneſſe. Son camarade, le fils
1773. du préſident d'*Etallonde*, eſt un des meilleurs officiers qu'ait le roi de Pruſſe; il en eſt extrêmement content, car il connaît juſqu'au dernier capitaine de ſes armées.

Vous m'offrez vos bons offices, mon cher ange, pour ma colonie; en voici une belle occaſion. Un marquis génois, nommé *Vial* ou *Viale*, s'eſt adreſſé à un de nos comptoirs, et malheureuſement au plus pauvre; il lui a commandé des montres et des bijoux pour la cour de Maroc. Je me défiais beaucoup des Maroquains et des marquis. Le noble génois *Viale* n'en a pas uſé noblement; il a fait une banqueroute complète, et n'a pas daigné ſeulement répondre aux lettres que mes artiſtes lui ont écrites. Cette triſte aventure retombe entièrement ſur moi, et elle n'eſt pas la ſeule. Je ne ſuis point marquis, mais j'ai bâti des maiſons pour toutes mes fabriques, et je leur ai avancé des ſommes conſidérables, ſans être ſecouru d'un denier par le miniſtère. J'ai vaincu cent obſtacles, j'ai tout fait, j'ai tout combattu, et je combats encore. Vous connaiſſez monſieur l'envoyé de Gènes, il eſt votre ami. Les artiſtes auxquels le marquis a fait banqueroute, s'appellent *Servand* et *Bourſault*: ce ſont deux très-honnêtes gens; ils ſont pères de famille, ils méritent votre protection.

J'ai écrit à M. *Boyer*, miniſtre du roi à Gènes. Je n'oſe fatiguer M. le duc d'*Aiguillon* de cette affaire particulière, il eſt aſſez occupé de celles du Nord; mais je voudrais ſavoir quel eſt le premier commis qui a la correſpondance de Gènes; je lui demanderais une recommandation auprès de M. *Boyer*, et je

lui enverrais un mémoire détaillé ſur cette banqueroute qui eſt certainement frauduleuſe. 1773.

Je vous jure que la ſanté de madame d'*Argental* m'intéreſſe plus que cette banqueroute ; cela eſt tout ſimple. La ſanté eſt préférable à des montres et à des diamans. Je mourrai bientôt, mais je travaille juſqu'au dernier moment ; je fais des vers et de la proſe, bien ou mal ; je bâtis une eſpèce de ville floriſſante où il n'y avait qu'un hameau abominable ; je sème du blé dans des terres qui n'avaient point été cultivées depuis la création ; je fais travailler trois cents artiſtes ; je ſuis perſécuté et honni ; je vous aime très-tendrement : voilà un compte exact de mon exiſtence. *V.*

LETTRE CXXVI.

A M. L'ABBÉ DE CURSAI.

A Ferney, ce 3 de juillet.

Je vois bien, Monſieur, que vous deſcendez d'un homme qui ne voulait pas aſſaſſiner ſes frères pour plaire à un duc de *Guiſe* (*). On ne les aſſaſſinait, il y a quelques années, dans Abbeville, que par arrêt de l'ancien banc du roi, nommé parlement ; aujourd'hui on ſe contente de les calomnier. Ainſi le monde eſt tout le contraire de ce que diſait *Horace* ; il ſe corrige, au lieu d'empirer. Je vais le quitter bientôt, et je ſuis bien aiſe de le laiſſer dans ces bonnes diſpoſitions.

(*) *Thomaſſeau de Curſai* refuſa d'exécuter les ordres du duc de *Guiſe*, pour le maſſacre des proteſtans d'Angers, le jour de la Saint-Barthelemi.

1773. Plus il y aura d'hommes qui vous ressemblent, Monsieur, moins il faudra dire de mal de son siècle. M. d'*Alembert*, qui m'a envoyé votre lettre et votre livre, est un de ceux qui me réconcilient le plus avec le genre-humain. Il est encore un peu sot ce genre-humain; mais à la fin la lumière pénètrera chez tous les honnêtes gens. Vous contribuerez à les éclairer, comme votre ancêtre à les laisser vivre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de juillet.

Le gros *la Borde* m'apporte une lettre de mon héros. Il va en Italie, comme vous savez, tandis que, moi misérable, je suis dans mon lit fort peu en état d'aller en France.

Vous m'apprenez la jolie niche que vous vouliez me faire. Vous pensez bien, Monseigneur, que je la trouve charmante; attrapez-moi toujours de même. Mon cœur est bien sensible à cette bonne plaisanterie. J'ai bien peur que ce ne soit donner des gouttes d'Angleterre à un homme qui est mort. Je ressemble un peu au *Lazare*, à qui vous avez dit, *viens-t-en dehors;* mais je vois qu'on ne ressuscite plus: le bon temps est passé, et c'est bien dommage.

Après avoir remercié mon protecteur du fond de mon ame, je vais parler à monsieur le doyen. Il ne

se souvient plus de m'avoir donné un très-bon conseil, très-judicieux, très-fin, très-digne de monsieur le doyen. C'était pour la Sophonisbe de *Mairet*, c'était pour la fin du quatrième acte. Je crois avoir exécuté pleinement ce que vous m'avez prescrit. J'ai tâché d'ailleurs de garnir d'un peu d'embonpoint ce squelette de *Mairet ;* je l'ai retravaillé de la tête aux pieds. Je le fais réimprimer, et dès qu'il sera sorti de la presse, je l'enverrai à monsieur le doyen et à monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Ce premier monument de la scène française mérite assurément d'être rajeuni. C'est le premier ouvrage où les trois unités aient été observées. *Corneille* ne les connaissait pas encore, et c'est une obligation que nous avons à M. le cardinal de *Richelieu.* La pièce même de *Mairet* était beaucoup plus intéressante que la Sophonisbe de *Corneille*, bien plus naturelle et bien plus tragique. Elle était plus correctement écrite, quoiqu'antérieure de près de quarante ans ; et si elle n'avait pas été entièrement infectée d'une familiarité comique, souvent poussée jusqu'à la bassesse, elle se serait soutenue toujours au théâtre. 1773.

Je pense donc, et j'ose dire que je pense avec mon héros, qu'en donnant à la Sophonisbe un ton plus noble, on peut la ressusciter pour jamais. Il fera ce miracle quand il le voudra et quand il le pourra. J'aurai l'honneur de lui envoyer quelques exemplaires de la ressuscitée, et je le supplierai d'en faire parvenir un à *le Kain*, afin qu'il apprenne son rôle de *Massinisse*, supposé que monsieur le doyen soit content de l'ouvrage.

Je n'ose lui parler de Minos et de la Crète, parce

1773. que je sais qu'il ne faut courir ni deux lièvres ni deux tragédies à la fois, et surtout qu'il ne faut point fatiguer son héros qui a autre chose à faire qu'à écouter mes balivernes.

N. B. Une très-belle dame de votre connaissance (*), et qui par son portrait me paraît ce que j'ai jamais vu de plus beau, a chargé *la Borde* de m'embrasser des deux côtés, à ce qu'il prétend; je lui en ai témoigné ma reconnaissance par une lettre un peu insolente, qu'elle pourrait vous montrer avant de la jeter au feu.

Pardonnez à la longueur de celle que je vous écris, en faveur de ma bavarde vieillesse et de mon tendre et profond respect. *V.*

LETTRE CXXVIII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE,

CAPITAINE DE DRAGONS, &c.

A Ferney, 12 de juillet.

Si vous voyagez, Monsieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où est madame la comtesse de *Brionne* (**). Si vous voulez, chemin fesant, voir des ombres, comme fesait le capitaine de dragons *Ulysse* dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la

(*) Madame *du Barri.*
(**) A Lausane.

plus

plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les *Géorgiques*, hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame *Denis*, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissemens. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes manes en feront très-flattés; ils aiment passionnément la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante, 1773.

L'ombre de Voltaire.

LETTRE CXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de juillet.

C'EST uniquement pour ne point fatiguer les yeux de mon héros, que j'ai fait réimprimer quelques exemplaires de cette Sophonisbe de *Mairet*. J'y ai mis tout ce que je sais, et ma petite palette n'a plus de couleurs pour repeindre ce tableau. Il se peut

1773. bien faire que les arts étant aujourd'hui perfectionnés, le public, étant enthoufiafmé des fpectacles de M. *Audinot* et des comédiens de bois, fe foucie fort peu de juger entre la Sophonisbe de *Mairet* et celle de *Corneille;* mais il y a toujours un petit nombre d'honnêtes gens qui ont du goût et du bon fens, et qu'il ne faut pas abfolument abandonner. Il eft néceffaire qu'il y ait à la cour un homme qui empêche la prefcription, et qui ne fouffre pas que l'Europe fe moque toujours de nous. Le feul vice du fujet, c'eft que *Maffiniffe*, qui en eft le héros, eft toujours un peu avili, foit que les Romains lui ordonnent de quitter fa femme, étant vainqueur, foit qu'ils le prennent prifonnier dans un combat, foit qu'ils le défarment dans fon propre palais. On a tâché de remédier à ce défaut effentiel en fefant de *Maffiniffe* un jeune héros emporté et imprudent, parce que tout fe pardonne à la jeuneffe; mais on ne fait fi on a réuffi à corriger, par quelques beautés de détail, un vice fi capital.

Quoi qu'il en foit, il y a quelque apparence que *le Kain* fera beaucoup valoir le rôle de *Maffiniffe.* J'ignore à qui monfeigneur donnera celui de *Sophonisbe* et celui de *Scipion.* La difette des héros et des héroïnes eft fort grande.

Je vous envoie quatre exemplaires fous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous en donnerez un à M. d'*Argental*, fi vous voulez; et fi vous voulez auffi, vous ne lui en donnerez pas : vous êtes le maître abfolu.

J'écris à *Cramer*, et je lui mande qu'il mette les autres exemplaires fous la clef; c'eft d'ailleurs une précaution affez inutile. La pièce eft imprimée dès

l'année paſſée, et court tout le monde. Perſonne ne s'embarraſſe ni ne s'embarraſſera de ſavoir s'il y a une édition nouvelle dans laquelle il y a quelques vers de changés. Nous ſommes dans un temps où rien ne fait une grande ſenſation. Tous les objets, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont effacés les uns par les autres. 1773.

Je vous ai toujours ſupplié, et je vous ſupplie encore de vouloir bien ordonner qu'on repréſente les Lois de Minos, dans les fêtes du mariage. Les comédiens avaient déjà appris cette pièce, et les lois de la comédie ſont qu'on la repréſente. Je ne vous ai donc demandé, et je ne vous demande encore que l'exécution littérale des lois de votre empire, ſoutenues de votre protection. Les Lois de Minos ſont à moi, et la Sophoniſbe eſt à *Mairet*. Les Lois de Minos forment un ſpectacle magnifique, et un contraſte très-pittoreſque de crétois civiliſés, méchamment ſuperſtitieux, et de vertueux ſauvages. Une fille, dont on va faire le ſacrifice, eſt plus intéreſſante qu'une femme qui épouſe ſon amant deux heures après la mort de ſon mari.

La déteſtable édition que la mauvaiſe foi et le mauvais goût firent chez *Valade*, me cauſa, je vous l'avoue, un extrême chagrin. On n'aime point à voir mutiler ſes enfans. Je retirai cette pièce qu'on allait repréſenter, et je vous conjurai d'avoir la bonté de ne la donner qu'au mois de novembre. J'ai toujours perſiſté dans cette idée et dans mes ſupplications. J'ai penſé que je pourrais même avoir le temps d'ôter quelques défauts à cet ouvrage, et de le rendre moins indigne d'être protégé par vous.

J'ai imaginé encore que, si les Lois de Minos et la 1773. Sophonisbe réussissaient, ce succès pourrait être un prétexte pour faire adoucir certaines lois dont vous savez que je ne parle jamais. Il faudrait un peu plus de santé que je n'en ai, pour profiter de l'abrogation de ces lois arbitraires.

J'avais long-temps imaginé d'aller aux eaux de Barége comme *le Kain*, quand vous seriez dans votre royaume ; et il n'y a pas loin de Barége à Bordeaux: c'était-là l'espérance dont je me berçais. Vos bontés me présentent une autre perspective : je doute un peu de la réussite. Vous savez qu'il y a des gens opiniâtres sur les petites choses, et à qui le terme *non* est beaucoup plus familier dans de certaines occasions que le terme *oui*.

Au reste, il me paraît que chacun s'en va tout le plus loin qu'il peut. Il y a, de compte fait, plus de soixante personnes de considération à Lausane, venues toutes de votre pays, et on en attend encore. Pour moi, il y a vingt ans que je n'ai changé de lieu, et je n'en changerai jamais que pour vous.

La Borde a fait exécuter à Ferney quelques morceaux de sa Pandore. Si tout le reste est aussi bon que ce que j'ai entendu, cet ouvrage aura un très-grand succès. Le sujet n'est pas si funeste, puisque l'amour reste au genre-humain ; et d'ailleurs qu'importe le sujet, pourvu que la pièce plaise? Le grand point, dans toutes ces fêtes, est d'éviter la fadeur de l'épithalame. Je devrais éviter la fadeur des longues et ennuyeuses lettres, mais la consolation de m'entretenir avec mon héros et de lui renouveler mon tendre respect, m'emporte toujours trop loin. *V.*

LETTRE CXXX. 1773.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juillet.

J'AI attendu long-temps, mon cher ange, que cette édition de la Sophonisbe de *Mairet* fût finie, pour vous l'envoyer; et actuellement qu'elle est faite, je ne vous l'envoie pas. En voici la raison : le maître des jeux veut qu'on ne l'envoye qu'à lui seul ; il me dénonce expressément cette volonté despotique ; et si je suis réfractaire, la pièce ne sera pas jouée. Cela est fort plaisant, et si plaisant que vous tâcherez de n'en rien savoir.

Il ne sera pas moins plaisant que vous lui disiez, quand vous le verrez, que j'ai refusé de vous donner l'ouvrage, et qu'il faut une lettre de cachet de sa part pour que vous l'ayez en votre possession, comme lorsque le roi fit saisir à Versailles toutes les *Encyclopédies*, et ne les rendit qu'aux gens qui avaient une bonne réputation.

J'aurais dû commencer par vous remercier de votre négociation génoise; mais l'aventure de Sophonisbe m'a paru si drôle, que je lui ai donné la préférence.

M. de *Spinola* se trompe; on veut tromper sur une chose qui n'en vaut pas la peine. Le marquis *Vial* ou *Viale* est marchand et banqueroutier en son propre nom de marquis. C'est lui qui écrivit à mes artistes; c'est lui seul qui se chargea des effets à lui seul envoyés: et s'il a fait banqueroute avec quelques associés, il en

1773. eſt ſeul la véritable cauſe. M. de *Spinola* s'eſt encore trompé en vous diſant que le marquis ne s'était point abſenté : le marquis eſt à Naples, et c'eſt notre miniſtre à Gènes qui me mande tout cela. C'eſt une affaire dans laquelle on ne peut agir ni par conciliation ni par la voie de l'autorité ; on ne peut y employer que la vertu de la réſignation. J'exhorte à préſent mes pauvres artiſtes à la patience, et je tâche de profiter moi-même de mon ſermon, dans plus d'une affaire. Ceux qui diſent que la patience n'eſt que la vertu des ânes, ont grand tort ; elle doit être, ſurtout à préſent, la vertu des philoſophes et de ceux qui aiment les bons vers.

Vous ſavez que nous avons à préſent, à Lauſane, la moitié de la France et la moitié de l'Allemagne. monſieur l'évêque de Noyon eſt dans la maiſon qui m'a appartenu neuf ans.

Monſieur l'évêque de Noyon
Eſt à Lauſane en ma maiſon
Avec d'honnêtes hérétiques.
Il en eſt très-aimé, dit-on,
Ainſi que des bons catholiques.
Petits embryons frénétiques
De Loyola, de Saint-Médard,
Qui troublâtes long-temps la France,
Apprenez tous, quoiqu'un peu tard,
A connaître la tolérance.

Comment ſe porte madame d'*Argental*? a-t-elle beſoin de la vertu de la patience ? J'embraſſe mon cher ange le plus tendrement du monde.

Dieu veuille que l'homme à qui vous avez prêté la Crète n'ait point donné la chose à examiner à des gens qui auront été effrayés de tout ce qui l'accompagne ! 1773.

Les notes, et certains petits traités subséquens, pourraient bien éveiller les *Cerbères*.

LETTRE CXXXI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

Vous avez sans doute, Madame, trouvé fort mauvais que je ne vous aye point écrit, et que je ne vous aye point remerciée de m'avoir fait connaître M. *Delisle* qui, par son esprit et son attachement pour vous, méritait bien que je me hâtasse de vous faire son éloge. Ce n'est pas que la foule des princes et des princesses de Savoie et de Lorraine, ou de Lorraine et de Savoie, qui étonnent la Suisse par leur affluence, m'ait pris mon temps; ce n'est pas que Genève, encore plus étonnée que le reste de la Suisse, m'ait vu à ses bals et à ses fêtes : vous sentez bien que tout ce fracas n'est pas fait pour moi; mais je n'ai pas eu un instant dont je pusse disposer, et je veux vous dire de quoi il est question.

Les parens de M. de *Lalli*, qui se trouvent dans une situation très-équivoque et très-désagréable, se sont imaginés que je pourrais rendre quelques services

1773. à sa mémoire. Ils m'ont envoyé leurs papiers : il m'a fallu étudier ce procès énorme qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste.

J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves contre lui que contre les *Calas;* et que les assassins du chevalier de *la Barre* avaient à se reprocher le sang de *Lalli*, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de *Lalli*, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à *Louis XIV*, ni à *Henri IV*, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Velches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit précis des révolutions de l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de *Lalli* s'est trouvée naturellement.

Voilà, Madame, ce qui m'a occupé jour et nuit; et quoique j'aye près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraissez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement; nos sottises et nos désastres à Pondichéri et dans Paris peuvent fort bien ne vous pas toucher; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire que j'ai composée pourtant pour le petit nombre de personnes qui ont le sens droit comme vous, et qui aiment comme vous la vérité.

Je me suis mis à juger les vivans et les morts. J'ai fait un précis historique du procès de M. de *Morangiès;* et je ne suis pas plus de l'avis du bailli du palais que je n'ai été de l'avis du parlement dans tout ce qu'il a

fait depuis le temps de la fronde, excepté quand il a renvoyé les jésuites. Mais soyez bien sûre que vous n'aurez ni *Morangiès* ni *Lalli*, à moins que vous ne l'ordonniez positivement. 1773.

J'oserais mettre encore dans mon marché que je voudrais que vous pensassiez comme moi sur ces deux objets ; mais ce serait trop demander. Il faut laisser une liberté toute entière aux personnes qu'on prend pour juges, et ne les point révolter par trop d'enthousiasme.

Il est bon d'avoir votre suffrage, mais je veux l'avoir par la force de la vérité ; et je ne vous prierai pas même d'avoir la plus légère complaisance. Tout ce que je crains, c'est de vous ennuyer ; mais, après tout, les objets que je vous présente valent bien tous les rogatons de Paris, et tous les misérables journaux que vous vous faites lire pour attraper la fin de la journée.

Il me semble qu'il y a un roman intitulé *Les journées amusantes ;* ce ne peut être en effet qu'un roman. Les journées heureuses seraient une fable encore plus incroyable. Vous les méritiez, ces journées heureuses ; mais on n'a que des momens. J'aurais du moins des momens consolans, si je pouvais vous faire ma cour. *V.*

1773.

LETTRE CXXXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 7 d'auguste.

Si mon héros a un moment de loisir à Compiègne, je le supplie de daigner lire un petit précis très-vrai et très-exact du meurtre de M. de *Lalli*, lieutenant général, et un précis très-court de l'affaire de M. de *Morangiés*, maréchal de camp. Il peut être sûr de ne trouver, dans ces deux mémoires, aucun fait qui ne soit appuyé sur des papiers originaux qu'on a entre les mains.

On a joué les Lois de Minos à Lyon avec beaucoup de succès. Un acteur, nommé *la Rive*, a emporté tous les suffrages dans le rôle de *Datame*, et la ville a prié *le Kain* de jouer le rôle de *Teucer* à son retour, au mois de septembre.

Pour moi, je vous supplie instamment, Monseigneur, d'avoir la bonté d'ordonner aux comédiens de Paris de jouer les tragédies de Sophonisbe et de Minos. Je compte sur vos promesses autant que je suis pénétré de vos bontés. Je ne demande, après tout, que ce qu'on ne pourrait refuser à MM. *le Mière* et *Portelance*.

J'ai encore une passion plus forte que celle des tragédies, ce serait de vous faire ma cour au moins deux jours avant de mourir, au premier voyage que vous feriez dans votre royaume de Guienne. Il ne

faut nulle permiffion pour cela ; les chemins font libres ; je mourrais content. 1773.

J'envoie ce paquet fous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*, ne fachant pas fi vous avez vos ports francs pour les gros paquets qui ne viennent point de votre gouvernement. Vous ne m'avez jamais répondu fur cet article.

Daignez me conferver vos bontés ; elles font la première des confolations d'un homme qui bientôt n'aura plus befoin d'aucune. *V.*

LETTRE CXXXIII.

A M. MARMONTEL.

9 d'augufte.

MON cher hiftoriographe, vous voilà donc entré dans ce chemin femé d'épines : mais vous le couvrirez de fleurs convenables au fujet. Voilà d'ailleurs les Incas qui vous appellent. On prétend que les *Indios bravos*, après avoir détruit leurs vainqueurs, ont enfin mis fur le trône un homme de la race des anciens Incas. Ce n'eft pas là vraiment une affaire de roman, c'eft matière d'hiftoriographerie. Vous en avez affez honnêtement dans le Nord et dans le Midi.

J'ai vu M. de *Garville*, et je ne l'ai point affez vu. J'étais très-malade, mais j'efpère qu'il me donnera ma revanche.

J'ai reçu une brochure imprimée chez *Valade*. C'eft une épître à *Sabatier* et compagnie. J'ignore à qui

1773. j'en suis redevable. Je soupçonne M. l'abbé *Duvernet*, et encore un autre abbé dont j'ignore la demeure. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être défendu par des gens d'Eglise. Ceux-ci me paraissent de la petite Eglise des gens d'esprit, et du petit nombre des élus.

Dans l'embarras où je suis de savoir à quel saint je dois des actions de grâce, je m'adresse à vous, mon cher ami; je vous envoie ma réponse toute ouverte; je vous supplie d'y mettre l'adresse, et de l'envoyer à l'auteur qui, sans doute, est connu de vous ou de M. d'*Alembert*. Il ne serait pas mal que l'on connût un peu à fond ce M. *Sabatier*. Ses protecteurs sauront au moins qu'ils sont fort mal servis par les gens qu'ils emploient.

Je me flatte que vous recevrez dans quelques jours un petit essai sur quelques révolutions de l'Inde, sur la perte de Pondichéri, et sur la mort funeste de *Lalli*. Cela est du ressort de feu l'historiographe, et de l'historiographe vivant. Je puis vous assurer de la vérité de tous les faits. La plupart sont curieux, et peuvent même être intéressans six ans après l'événement. L'auteur est un peu l'avocat des causes perdues; mais vous serez convaincu que M. de *Lalli* était innocent, et que l'ancien-parlement n'était pas infaillible.

Je suis enchanté que *la Harpe* ait remporté un nouveau prix. Je souhaite qu'il en ait deux cette année: à la fin sa gloire forcera le gouvernement à lui rendre justice.

Adieu, mon très-cher et illustre confrère; continuez toujours à veiller sur notre petit troupeau qui est toujours près d'être mangé des loups.

LETTRE CXXXIV.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 13 d'auguſte.

J'AI peur, Madame, que vous ne vous intéreſſiez pas plus à nos indiens qu'à la plupart de nos velches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-deſſus les moulins, mais il ne ſera pas arrivé juſqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je conſidère avec quelque curioſité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre trictrac, nos échecs, nos premiers principes de géometrie, et des fables qui ſont devenues les nôtres; car celle ſur laquelle *Milton* a bâti ſon ſingulier poëme, eſt tirée d'un ancien livre indien, écrit il y a près de cinq mille ans.

Vous ſentez combien cela élargit notre ſphère. Il me ſemble que, quand on rampe dans un petit coin de notre Occident, et quand on n'a que deux jours à vivre, c'eſt une conſolation de laiſſer promener ſes idées dans l'antiquité, et à ſix mille lieues de ſon trou.

Cependant il ſe pourra très-bien que la deſcription des pays où le colonel *Clive* a pénétré plus loin qu'*Alexandre*, ne vous amuſera pas infiniment. Ce qui était ſi eſſentiel pour notre défunte compagnie des Indes, ſera peut-être pour vous très-inſipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire

1773. lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre *Lalli*, à son procès criminel, à son arrêt et à son bâillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe de ces spectacles affreux qui nous feraient passer pour la nation la plus sauvage et la plus barbare, si d'ailleurs nous n'avions pas tant de droits à la réputation de l'espèce la plus frivole et la plus comique.

J'ai un petit avertissement à vous donner sur cet envoi que je vous fais, c'est qu'il n'est pas sûr que vous le receviez. M. d'*Ogni* qui a des bontés infinies pour ma colonie, et qui veut bien faire passer, jusqu'à Constantinople et à Maroc, les travaux de nos manufactures, m'a mandé qu'il ne voulait pas se charger d'une seule brochure pour Paris.

Mon village de Ferney envoie tous les ans pour cinq cents mille francs de marchandises au bout du monde, et ne peut pas envoyer une pensée à Paris. Le commerce des idées est de contrebande.

Je ne peux donc pas vous répondre, Madame, que mes idées vous parviennent. Cependant c'est un ouvrage dans lequel il n'y a rien que de vrai et d'honnête. Le plus rude commis à la douane de l'entendement humain ne pourrait y trouver à redire. Je ne sais si nous ne devons pas cette rigueur, qu'on exerce aujourd'hui contre tous les livres, à messieurs les athées. Ils ont fort mal fait, à mon avis, de faire imprimer tant de sermons contre DIEU; cette espèce de philosophie ne peut faire aucun bien, et peut faire beaucoup de mal. Notre terre est un temple de la Divinité. J'estime fort tous ceux qui veulent nettoyer ce temple de toutes les abominables ordures dont il

eſt infecté; mais je n'aime pas qu'on veuille renverſer le temple de fond en comble. 1773.

Je languis au milieu des ſouffrances continuelles dans un petit coin de ce temple, et j'attends chaque jour le moment d'en ſortir pour jamais. Vous n'avez perdu qu'un de vos ſens, et je perds mes cinq.

Je n'ai pu faire ma cour ni à madame de *B*.... ni à madame la princeſſe de *C*.... ſa fille, quoiqu'elles ſoient toutes deux philoſophes; madame la ducheſſe de *V*.... l'eſt auſſi. Une centaine d'êtres penſans de la première volée, ſont venus dans nos cantons. On prétend que tous les dieux ſe réfugièrent autrefois en Egypte: ils ſe ſont donné cette fois-ci rendez-vous en Suiſſe.

Si vous aviez pu y venir, j'aurais été conſolé. Je fais mille vœux pour vous, Madame; mais à quoi ſervent-ils? Je vous ſuis attaché tendrement et inutilement. Nous ſommes tous condamnés aux privations, ſuivies de la mort. Je l'attends ſur mon fumier du mont Jura, et je vous ſouhaite du moins de la ſanté dans votre Saint-Joſeph.

Adieu, Madame; contre nature, bon cœur. *V.*

1773. LETTRE CXXXV.

A M. VILLEMAIN D'ABANCOURT. (*)

19 d'auguſte.

Le vieux malade de Ferney vous remercie, Monſieur, avec la plus grande ſenſibilité. Il reſſemble à ces vieux chevaliers qui ne pouvaient plus combattre en champ clos; ils étaient *exoines*, comme dit la chronique; et un jeune chevalier, plein de courage, prenait leur défenſe.

Je n'aurais jamais ſi bien combattu que vous, Monſieur; je rends grâce à ma vieilleſſe qui m'a valu un ſi brave champion. Vous êtes entré dans la lice accompagné des grâces. Le bon roi *René* dit que, quand *li preux chevalier ſe démène ſi gentiment, il rengrége l'amitié de ſa dame.* Je ne doute pas que vous ne plaiſiez fort à la vôtre. Pour moi, je ne ſais ſi les agrémens de votre ſtyle ne m'ont pas fait encore plus de plaiſir que votre combat ne m'a fait d'honneur.

Agréez, Monſieur, la reconnaiſſance très-ſincère de votre, &c.

(*) Sur ſa fable intitulée *le Cygne et les Hiboux*, qui n'eſt qu'une alluſion à M. de *Voltaire* et à ſes ennemis.

LETTRE

LETTRE CXXXVI.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 d'auguſte.

Je mets aux pieds de mon héros une troiſième lettre à la nobleſſe de ſon ancien gouvernement. Quand le parlement condamnerait M. de *Morangiès* par les formes, je le croirais toujours innocent dans le fond. Vous êtes maréchal de France et juge de l'honneur; vous êtes pair du royaume et juge de tous les citoyens: prononcez.

Si j'oſais demander une autre grâce à notre doyen, je le conjurerais de ne pas flétrir une Electre compoſée, avec quelque ſoin, d'après celle de *Sophocle*, ſans épiſode, ſans un ridicule amour, écrite avec une pureté qu'un doyen de l'académie, un *Richelieu* doit protéger, repréſentée avec tant de ſuccès par mademoiſelle *Clairon*, et qu'enfin mademoiſelle *Raucourt* pourrait encore embellir; je vous conjurerais de me raccommoder avec elle, puiſque vous m'avez attiré ſa colère. Je vous ſupplierais de ne me point donner le dégoût de préférer une partie carrée d'amours inſipides, en vers allobroges; une *Electre* qui s'écrie,

Je ne puis y ſouſcrire; allons trouver le roi,
Feſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Une *Iphianaſſe* qui dit,

J'ignore quel deſſein vous a fait révéler
Un amour que l'eſpoir ſemble avoir fait parler.

—— Un *Itis* qui fait ce compliment à *Electre*,

1773.

> Pénétré du malheur où mon cœur s'intéresse,
> M'est-il enfin permis de revoir ma princesse ?
> Je ne suis point haï. Comblez donc tous les vœux
> Du cœur le plus fidelle et le plus amoureux,
> &c. &c. &c. &c.

Enfin, j'espèrerais que vous ne donneriez point cette préférence humiliante à un mort sur un mourant qui vous a été attaché pendant plus de cinquante ans.

Vous savez que mon unique ressource, dans la situation où je suis, serait d'adoucir des personnes prévenues contre moi, en leur inspirant quelque indulgence pour mes faibles talens.

Je suis désespéré de vous importuner de mes plaintes. Je n'ai de consolation qu'en vous parlant de mon respect et de mon attachement inviolable. *V.*

LETTRE CXXXVII. 1773.

A M. KEAT.

Ferney, 27 d'auguſte.

Et in Arcadia ego !

HE was dead, and j am a dying; and what is worſe, j am a ſuffering. But my torments are allay'd by your Arcadian muſik.

Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale quies feſſis in gramine, quale per æſtum
Dulcis aquæ ſaliente ſitim reſtinguere vivo.

My ſtormy life at laſt ſinks to a calm. Come death when it will j'll meet it ſmiling.

Dear ſir, enjoy the happineſs you deſerve. *V.*

1773.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'auguſte.

MON cher ange, les côtes de Malabar et de Coromandel, l'Indus et le Gange, la mauvaiſe tête et le triſte cou du pauvre *Lalli*, le procès pitoyable de M. de *Morangiès*, l'abſurdité de M. *Pigeon*, mes craintes qu'il n'y ait quelques *Pigeons* dans le parlement, les embarras multipliés que me donne ma colonie, les cruautés de M. l'abbé *Terrai*, ma déteſtable ſanté, &c. &c. &c. &c., tout cela m'a empêché de vous écrire. Je ne vous parle point des caprices du maître des jeux : il y a de petites malices qui me confondent.

Je vous envoie par M. *Sabatier*, qui n'eſt point l'abbé *Sabatier*, la première partie des affaires des brachmanes et de *Lalli*, en attendant la ſeconde, en attendant tout le reſte.

Si vous voulez que, pour ranimer vos bontés, je vous parle de comédie, je vous dirai que j'ai vu trois comédiens auxquels il manque peu de choſe pour devenir excellens ; mais les maîtres des jeux ne les prendront pas.

Adieu, mon cher ange ; croirait-on que, dans ma profonde retraite, je n'ai pas un ſeul moment à moi ; mais vous ſavez, mes deux anges, ſi mon cœur eſt à vous. *V.*

LETTRE CXXXIX.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, 1 de feptembre.

Je reçois de vous, Monfieur, deux beaux préfens à la fois; il eft vrai que je les reçois tard. C'eft la cinquième édition du très-beau poëme des *Saifons* avec une de vos lettres : elle eft du 12 de mai, et nous fommes au mois de feptembre. Le paquet eft refté environ quatre mois à Lyon, dans les mains des commis. Le poëme des *Saifons* ne reftera jamais fi long-temps chez les libraires.

Je trouve à l'ouverture du livre, page 104 :

J'entends de loin les cris d'un peuple *infortuné*
Qui court le tirfe en main, de pampre couronné, &c.

Les premières éditions portaient, d'un peuple *fortuné.* Vous feriez-vous ravifé cette fois-ci ? voudriez-vous dire qu'un peuple infortuné, chargé de corvées et d'impôts, ne laiffe pas pourtant de s'enivrer, de danfer et de rire ? Cette feconde leçon vaudrait bien la première; mais, en ce cas, il eût fallu exprimer que la vendange fait oublier la misère, *et addit cornua pauperi :* j'aime mieux croire que c'eft une faute d'impreffion.

J'ignore fi vous avez reçu les Lois de Minos. Vous vous doutez bien dans quel efprit j'ai fait cette rapfodie : il ne faut jamais perdre de vue le grand objet

1773. de rendre la fuperftition exécrable. J'aurais dû y mettre un peu plus de *vim tragicam ;* mais un malade de quatre-vingts ans ne peut rien faire de ce qu'il voudrait, en aucun genre.

Si j'ai rendu à une belle dame deux baifers qu'elle m'avait envoyés par la pofte, perfonne ne doit m'en blâmer ; la poëfie a cela de bon, qu'elle permet d'être infolent en vers, quoiqu'on foit fort miférable en profe. Je fuis un vieillard très-galant avec les dames ; mais plein de reconnaiffance pour des hommes éternellement refpectables qui m'ont accablé de bontés.

Voici deux petites lettres fur l'affaire de M. de *Morangiés*, qui vous font probablement inconnues. Comment pourrais-je vous faire tenir les Fragmens fur l'Inde, dans lefquels je crois avoir démontré l'injuftice et l'abfurdité de l'arrêt de mort contre *Lalli ?* Il me femble que j'ai combattu toute ma vie pour la vérité. Ma deftinée ferait-elle de n'être que l'avocat des caufes perdues ? Je fus certainement l'avocat d'une caufe gagnée, quand je fus fi charmé du poëme des *Saifons ;* foyez sûr que cet ouvrage reftera à la poftérité comme un beau monument du fiècle. Les poliffons qui l'ont voulu décrier, font retombés bien vîte dans le bourbier dont ils voulaient fortir. Que ditesvous de ce malheureux abbé *Sabatier* qui a fauté de fon bourbier dans une facriftie, et qui a obtenu un bénéfice ? J'ai en ma poffeffion des lettres de ce coquin à *Helvétius*, qui ne font pleines, à la vérité, que de vers du Pont-neuf et d'ordures de b . . . ; mais j'ai auffi un commentaire de fa main fur *Spinofa*, dans lequel ce drôle eft plus hardi que *Spinofa* même. Voilà l'homme qui fe fait père de l'Eglife à la cour ;

voilà les gens qu'on récompense. Ce galant homme est devenu un confesseur, et mériterait assurément d'être martyr à la grêve. Ce sont-là de ces choses qui font aimer la retraite. Votre poëme des *Saisons*, que je vais relire pour la vingtième fois, la fait aimer bien davantage. 1773.

M. *Delisle*, le très-aimable dragon, qui est venu dans nos cantons suisses avec madame de *Brionne*, m'a communiqué l'*Art d'aimer* de *Bernard*. Ce pauvre *Bernard* était bien sage de ne pas publier son poëme : c'est un mélange de sable et de brins de paille avec quelques diamans très-joliment taillés.

Le livre posthume d'*Helvétius* est bien pire; on a rendu un mauvais service à l'auteur et aux sages, en le fesant imprimer; il n'y a pas le sens commun.

Adieu, Monsieur; il faut que je vous prie, avant de mourir, d'ajouter un jour à vos *Saisons*, dans quelque nouvelle édition, l'image d'un vieux fou de poëte mangeant, dans sa chaumière assez belle, le pain dont il a semé le blé dans des landes qui n'en avaient jamais porté depuis la création; et établissant une colonie très-utile et très-florissante dans un hameau abominable, où il n'y avait d'autre colonie que celle de la vermine. Cela vaut mieux que les Lois de Minos : ce sont vos leçons que je mets en pratique. Je suis votre vieil écolier, votre admirateur et votre ami *hasta la muerte*. *V.*

1773.

LETTRE CXL.

A M. DE LA HARPE.

2 de ſeptembre.

Je ſuis plus heureux, mon cher ami, en odes qu'en ombres. Jamais l'ombre de *Duclos* ne m'a apparu; mais j'ai vu avec grand plaiſir le fantôme du Cap de Bonne-Eſpérance, plus majeſtueux et plus terrible dans vous que dans *Camoëns*. Vous faites frémir le lecteur ſur les dangers de la navigation, et le moment d'après vous lui donnez envie de s'embarquer.

Pectus inaniter angis.

Le grand point eſt de remuer l'ame en l'étonnant. Rien n'eſt plus difficile aujourd'hui que le public; fatigué des arts véritables, il court à l'opéra-comique et aux marionnettes.

J'ai vu M. de *Schomberg;* il vous aime, il connaît votre mérite.

Quel eſt donc ce monſieur *André* qui embraſſe et qui félicite ſon vainqueur avec un ſi grand air de vérité? Si tous ceux que vous ſurpaſſez vous embraſſaient, vous feriez las de baiſers. Je ne ſais ſi M. *André* eſt *l'homme aux quarante écus:* il m'a envoyé ſon ouvrage; je vais le remercier et l'embraſſer de tout mon cœur, quoique ma miſérable ſanté et mon âge ne me permettent guère d'écrire.*

Qui vous a donc parlé du Taureau blanc? n'eſt-ce

pas une traduction du syriaque par un professeur du collége royal ? 1773.

Je n'ai point lu l'ouvrage de M. *Necker*. S'il blâme les économistes d'avoir dit du mal du grand *Colbert*, il me paraît qu'il a grande raison. A l'égard des autres Messieurs, il serait fort aisé de s'accorder, si on voulait s'entendre. *Baruch Spinosa* admet une intelligence suprême, et *Virgile* a dit : *Mens agitat molem*.

J'aurais voulu que le parlement eût commencé par faire sortir de prison M. de *Morangiès*. Le fond du procès est aussi ridicule que révoltant. On sera un jour étonné d'avoir pu croire une fable aussi absurde que celle des *Verrons*. C'est le sort de notre nation de traiter sérieusement des extravagances, et légérement les plus sérieuses affaires.

Adieu, mon cher successeur qui vaudrez mieux que moi. Faites bien mes complimens au digne secrétaire d'une académie dont vous devriez être, et à ceux de mes confrères que vous voyez.

Madame *Denis* est comme moi, son amitié et son estime pour vous augmentent tous les jours.

1773.

LETTRE CXLI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 9 de feptembre.

Je dérobe un moment, Madame, à mes fouffrances continuelles, et à mille affaires qui m'accablent, pour me jeter à vos pieds, pour vous remercier de vos bontés dont mon cœur eft pénétré.

Je commence par vous dire que l'innocence de M. de *Lalli* m'eft auffi démontrée que celle de M. de *Morangiés;* la feule différence que je trouve entre eux, c'eft que l'un était le plus brutal des hommes, et que l'autre eft le plus doux. J'ai entrepris d'écrire fur ces deux affaires, par des motifs qu'une ame comme la vôtre approuve. J'avais paffé une partie de ma jeuneffe avec la mère de M. de *Morangiés*, le lieutenant-général, qui voulait bien m'honorer de fa bienveillance. J'avais été lié avec M. de *Lalli*, par un hafard fingulier, dans l'affaire du monde la plus importante; et en dernier lieu, fa famille m'avait demandé le faible fervice que je lui ai rendu.

Puifque vous voulez, Madame, vous occuper un moment des Fragmens fur l'Inde, qui contiennent la juftification de M. de *Lalli*, donnez-moi vos ordres fur la manière de vous les faire parvenir. M. d'*Ogni*, qui a la générofité de fe charger des ouvrages de nos manufactures, ne peut faire paffer par la pofte rien qui forte de la manufacture des libraires : cela eft expreffément défendu.

Vous faites assurément une bien bonne action, Madame, en déterminant M. le maréchal de *Richelieu* à faire représenter à la cour une pièce qui lui est dédiée, et qui a été faite pour cette cour même. Vous croyez bien que je sens toutes les conséquences de cette indulgence que M. le maréchal aurait pour moi, et dont j'aurais l'obligation à votre belle ame. Elle ne se lasse pas plus de rendre de bons offices et de faire du bien, que votre légère figure de nymphe ne se lasse de tuer des perdrix. 1773.

Ce n'est point moi assurément, Madame, qui ai donné des copies de ce petit billet que j'écrivis par M. de *la Borde;* il sait que je n'en avais pas de copie moi-même. Je ne devinais pas que cette petite galanterie pût jamais être publique. (*)

Quant aux plaisanteries entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. d'*Argental*, comme je ne suis pas absolument au fait, je ne sais qu'en dire; je dois me borner à leur être tendrement attaché à tous les deux; et si j'avais encore quelques talens, je ne les emploierais qu'en m'efforçant de mériter les suffrages de l'un et de l'autre. J'ai su tout ce qui s'était passé au sujet d'un de vos amis, dont je respecte le mérite; j'en ai été bien affligé. Je m'intéresserai, jusqu'au dernier moment de ma vie, à tout ce qui pourra vous toucher. M. *Dupuits*, qui viendra vous faire sa cour incessamment, vous en dira davantage; il vous dira surtout combien vos sujets de Ferney vous adorent. Ma reconnaissance n'a point de bornes, et mon cœur n'a point d'âge. Agréez, Madame, mon tendre respect.

(*) A madame *du Barri;* Lettres en vers et en prose.

1773.

LETTRE CXLII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 de feptembre.

Eh bien, Madame, que dites-vous à préfent de la cabale abominable qui pourfuivait M. de *Morangiès*? que dites-vous en tout genre de ce monftre énorme qu'on appelle le public, et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux? Si vous avez perdu la vue du corps, et fi je fuis à peu-près dans le même état quand l'hiver approche, il me femble que nous avons confervé du moins les yeux de l'entendement. Avouez que le parlement d'aujourd'hui répare les crimes que l'ancien a commis en affaffinant juridiquement *Lalli* et le chevalier de *la Barre*.

J'ignore fi M. *D*.... vous a fait tenir les Fragmens fur l'Inde et fur le malheureux *Lalli*. Ce petit ouvrage a quelque fuccès : il eft fondé du moins fur la vérité. Mais il vous faut des vérités intéreffantes, et je voudrais que celles-là puffent vous occuper quelques momens.

Je voudrais furtout qu'une bonne fanté vous rendît la vie fupportable, fi mes ouvrages ne le font pas. Ma fanté eft horrible ; et quand j'écris, ce n'eft qu'au milieu des fouffrances. Soyez bien fûre, Madame, que mes maux ne dérobent rien aux fentimens qui m'attachent à vous jufqu'au dernier moment de ma vie. *V*.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de ſeptembre.

VOICI le fait, mon cher ange. Il y a long-temps que je donnai à M. de *Garville* un petit paquet pour vous, dans lequel il y avait auſſi quelque choſe pour M. de *Thibouville*, et principalement des exemplaires de ces lettres pour M. de *Morangiés*, leſquelles ſont devenues très-inutiles. M. de *Garville* m'avait dit qu'il partait pour Paris; et, en effet, il monta dans ſon carroſſe en ſortant de ſouper à Ferney. Mais j'apprends aujourd'hui qu'au lieu de retourner à Paris, il eſt allé ſe réjouir dans une maiſon de campagne, avec mes inutiles paquets. Il y avait, autant qu'il m'en ſouvient, du Lalli et du Minos. Cela vous parviendra peut-être à Noël. Ce M. de *Garville* eſt un philoſophe inſtruit et aimable, qui eſt fort bien avec M. le duc d'*Aiguillon*, votre grand correſpondant en affaires étrangères.

J'ai voulu être fidelle au ferment qu'on a exigé de moi. Je n'ai envoyé de Sophoniſbe à perſonne, pas même à vous. Nous verrons ſi les dieux de théâtre me récompenſeront de ma piété et de ma réſignation, ou s'ils me perſécuteront malgré mon innocence. Au reſte, tous ces petits dégoûts que j'eſſuie tous les jours, depuis la belle aventure de M. *Valade*, ont ſervi beaucoup à m'inſtruire; ils ont amorti le feu de ma jeuneſſe, et j'ai ſenti le néant des vanités du monde.

1773. J'avoue que j'avais un peu de paſſion pour la ſcène françaiſe, mais les choſes ſont tellement changées qu'il faut y renoncer. Je veux avoir au moins le mérite de dompter une paſſion ſi dangereuſe, qui pourrait bien m'empêcher de prendre un parti honnête dans le monde, quand il faudra m'établir. Les affaires ſérieuſes ne s'accommodent pas trop de la poëſie. Je commençais à bâtir une petite ville aſſez propre, j'allais même y élever un petit obéliſque; mais je me ſuis aperçu à la fin que les pierres de taille ne venaient pas s'arranger d'elles-mêmes au ſon de la lyre comme du temps d'*Amphion*.

Mon cher ange, je n'ai plus de parti à prendre que celui de finir mes jours en philoſophe obſcur, et d'attendre la mort tout doucement au milieu des ſouffrances du corps et des chagrins de ce petit être fantaſque, et probablement très-fantaſtique, qu'on appelle ame.

L'affaire de ce marquis génois n'eſt pas la ſeule qui ait dérangé ma colonie. Je vois qu'il faut être prince ou fermier général pour entreprendre de tels établiſſemens. J'aurais pu réuſſir ſi M. l'abbé *Terray* ne m'avait pas pris mes reſcriptions entre les mains de M. *Magon*. Il n'a point voulu réparer cette cruauté. Je n'ai point trouvé de *Mécène* qui m'ait fait rendre mon bien. Je ne ſais enfin ſi on pourra me dire :

Fortunate ſenex, ergo tua rura manebunt.

Je ne vous ennuie point de mes autres misères. Il ne faut pas appéſantir ſon fardeau ſur les épaules de l'amitié, mais ſavoir le porter avec un peu de courage.

Je vois que tous les honnêtes gens auraient souhaité que l'infame cabale des *Verrons* eût été plus rigoureusement punie; mais nous avons été encore bien heureux d'obtenir ce que nous avons obtenu. Vous savez qu'il y avait deux partis dans le parlement; car où n'y a-t-il pas deux partis? Nous avons eu plusieurs voix absolument contre nous; et, ce qui est bien étrange, c'est que l'avocat de M. de *Morangiès* avait indisposé une partie du parlement contre sa partie. M. de *Morangiès* lui-même ne sait pas ce que cette affaire m'a coûté de peine. Ma situation est singulière; je sers les autres et je ne me sers pas moi-même. 1773.

Adieu, mon cher ange; votre amitié me console. Que madame d'*Argental* se porte mieux, et je me porterai moins mal.

LETTRE CXLIV.

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

Le . . . . .

Vous combattez vaillamment pour la *Vulgate*, mon brave colonel! Je ne lui connaissais point d'aimables défenseurs comme vous. On dit que *Fra-Paolo* ne voulut pas jeter les yeux sur le livre d'un de ses amis qui démontrait la vérité des dogmes, *pour ne pas perdre le mérite de la foi* : je vous lis pour rendre hommage à votre mérite, dans une affaire où la défensive est plus difficile que l'attaque.

Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances;

1773. mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le saint-office, je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que *Socrate* par les prêtres de *Cérès*?

Cette foi, qui peut transporter les montagnes, ne me paraît pas être la vôtre. Vous n'écrivez point d'injures, vous parlez raison. Hérésie! hérésie! si j'étais orthodoxe, comme vous le voulez, je vous dénoncerais pour la plus grande gloire de DIEU.

Venez être notre missionnaire : je me suis confessé entre vos mains, il y a long-tems; je ne hais que l'intolérance et le fanatisme. Nous vous attendons à bras ouverts. Vous connaissez le tendre respect avec lequel je vous suis attaché.

LETTRE CXLV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 de septembre.

SELON ce que vous daignâtes me mander, Monseigneur, par votre dernière lettre, j'envoie aujourd'hui à madame la comtesse *du Barri* une montre de ma colonie. Si vous en êtes content, j'espère qu'elle en sera satisfaite; car ce n'est pas seulement dans les ouvrages d'esprit que mon héros a du goût.

Il n'a pas daigné répondre à mes justes plaintes sur la partie carrée de l'Electre de *Crébillon;* mais j'ose présumer que, dans le fond de son cœur, il est assez de mon avis. Je compte toujours sur ses bontés pour l'Afrique et pour la Crète, pour l'impudente Sophonisbe et pour les Lois de Minos; car, quoique

je

je sente parfaitement le néant de toutes ces choses, j'y suis pourtant bien attaché, attendu que je suis 1773.
néant moi-même. J'ai été sur le point, ces jours passés, d'être parfaitement néant, c'est-à-dire de mourir ; il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'un cheveu ; et je disais : Je ne saurai pas dans un quart d'heure si mon héros a encore de la bonté pour moi.

Vivez, mon héros ; vivez, et vivez gaiement. Je suis très-sûr que vous vivrez long-temps ; car vous êtes très-bien constitué, et vous êtes votre médecin à vous-même. Daignez, dans la multitude de vos occupations ou de vos plaisirs, vous souvenir qu'il existe encore, entre les Alpes et le mont Jura, le plus ancien de vos courtisans, et le plus pénétré de respect pour vous.

Le vieux malade de Ferney, V.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

26 de septembre.

Et moi, mon cher ange, je me hâte de me justifier de l'obscurité que vous me reprochez par votre lettre du 20. L'obscurité est assurément dans la conduite du maître des jeux. Je lui ai toujours présenté mes humbles requêtes très-nettement et très-constamment. Je ne lui ai pas écrit une seule lettre où je ne l'aye fait souvenir de la parole d'honneur qu'il avait donnée au bon roi *Teucer*, au petit sauvage et à son amoureuse. Je me suis même plaint douloureusement de la

1773. préférence qu'il donnait à la partie carrée d'*Iphianaſſe* avec *Oreſte*, et d'*Electre* avec le petit *Itis*.

J'ai ſurtout inſiſté ſur la néceſſité abſolue de faire un peu valoir un ancien ſerviteur. Je lui ai repréſenté que c'était peut-être la ſeule manière de venir à bout d'une choſe dont il m'avait flatté. Il m'a toujours répondu des choſes vagues et ambiguës. Il y a deux affaires que je n'ai jamais compriſes, c'eſt cette conduite du maître des jeux, et l'édition de *Valade*.

Il y en a une troiſième que je comprends fort bien, c'eſt le changement d'avis du maître des choſes. Je conçois que des hypocrites ont parlé à ce maître des choſes, et qu'ils ont altéré ſes bonnes diſpoſitions. Les tartufes ſont toujours très-dangereux. A l'égard de Sophonisbe, comment puis-je diſtribuer les rôles, moi qui, depuis trente ans, ne connais d'autre acteur que *le Kain*? c'eſt au maître des jeux à en décider.

J'ai écrit ces jours-ci à madame de *Saint-Julien*, et je l'ai remerciée de toutes ſes bontés, en comptant même qu'elle en aurait encore de nouvelles; mais voici le voyage de Fontainebleau, et je n'ai plus le temps de rien eſpérer. Celle qui a lu ſi bien ma petite lettre à mon ſucceſſeur l'hiſtoriographe, aurait pu ſe mêler un peu des affaires de la Crète et de l'Afrique; mais je n'ai pas oſé ſeulement lui faire parvenir cette propoſition; j'ai craint de faire une fauſſe démarche. On voit rarement les choſes telles qu'elles ſont, avec des lunettes de cent trente lieues.

J'ai donc tout remis, en dernier lieu, entre les mains de la Providence.

Vous daignez entrer, mon cher ange, dans toutes mes tribulations. Vous me parlez de ma malheureuſe

affaire des refcriptions : elle eft très-défagréable, et elle a beaucoup nui à ma colonie. C'eft encore une affaire de la Providence, qui demande une grande réfignation. 1773.

Quant à M. de *Garville*, qui eft fi lent dans fes voyages, je crois qu'il s'était chargé de deux Minos, l'un pour vous, et l'autre pour M. de *Thibouville*.

Il ne me refte plus qu'à répondre à vos femonces d'écrire à M. le duc d'*Albe*. Il me femble qu'il y a trop long-temps que j'ai laiffé paffer l'occafion de lui écrire. Je dois d'ailleurs ignorer la chofe, et ne me point mêler de ce que des gens de lettres ont bien voulu faire pour moi, tandis que des gens d'Eglife me perfécutent un peu. Et puis, il faut vous dire que je fuis découragé, affligé, malade, vieux comme un chemin, que je crains les nouvelles connaiffances, les nouveaux engagemens et les nouveaux fardeaux.

Pardonnez-moi; il y a des temps dans la vie où l'on ne peut rien faire, des temps morts, et je me trouve dans cette fituation. Vous me demanderez pourquoi j'écris des fariboles à mon fucceffeur l'hiftoriographe, et que je ne puis écrire des chofes raifonnables à M. le duc d'*Albe*? c'eft précifément parce que ce font des fariboles; on retombe fi aifément dans fon caractère! Mais je me fens bien plus à mon aife quand je vous écris, parce que c'eft mon cœur qui vous parle. Je fuis bien confolé par ce que vous me dites de madame d'*Argental* : fi elle fe porte bien, elle eft heureufe; il ne lui manquait que cela.

Madame *Denis* et moi, nous lui en marquons toute notre joie. Vous favez à quel point nous vous fommes attachés.

1773. Adieu, mon cher ange ; je vous aimerai jufqu'à ce que mon corps foit rendu aux quatre élémens, et l'ame à rien du tout ou peu de chofe.

Pour répondre à tout, je vous dirai que le Taureau blanc eft entre les mains de M. *Delifle*, et qu'il faut le faire tranfcrire.

LETTRE CXLVII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 13 d'octobre.

QUE je vous fuis obligé, Monfieur, de m'écrire du fejour de la gloire et du bonheur (*) ! Ces deux perfonnes font rarement enfemble ; mais, quand on les trouve, il femble qu'il foit permis d'oublier tout le monde. Vous n'avez pourtant point oublié un pauvre vieux folitaire : nous vous remercions tendrement, madame *Denis* et moi.

Grand merci de cette lettre d'un évêque de Picardie (**). Ce pays-là fut autrefois le berceau de la ligue ; le fanatifme s'y eft confervé. J'ai peine à croire que cette lettre foit d'un évêque né à Carpentras, et par conféquent fujet du pape. Ce n'eft pas qu'il n'eût pu penfer tout ce qui eft dans la lettre, mais il y a longtemps que le pauvre diable ne penfe plus : il eft tombé en enfance, et vous verrez que quelque ex-jéfuite lui

(*) De Chanteloup.

(**) De l'évêque d'Amiens (d'*Orléan de la Motte*) fur la bulle de deftruction des jéfuites ; il y blâme hautement le pape.

aura fait ſigner cette lettre également injurieuſe au roi et au pape. Il ſerait plaiſant que nous euſſions un ſchiſme et des anti-papes pour la compagnie de *Jéſu*. Il ne nous manque plus que cela pour nous achever de peindre. 1773.

On dit que tout eſt factions et cabales à Paris, depuis les petites marionnettes juſqu'aux grandes. Je ne m'attendais pas qu'il dût ſe trouver un parti qui ſoutînt le crime abſurde des *Jonquay* contre l'innocence de M. de *Morangiès*, après l'arrêt du parlement. La folie a établi ſon trône dans Paris, comme la raiſon a mis le ſien dans le beau ſéjour où vous êtes. Cependant je ne ſais comment on aime toujours cette ville qui eſt le centre de toutes les erreurs et de toutes les ſottiſes; il faut apparemment qu'il y ait auſſi du plaiſir. Les ſinges font des gambades très-plaiſantes, quoiqu'ils ſe mordent. Pour moi, j'achève mes jours en paix, malgré mon ami *Fréron* et mon ami l'abbé *Sabatier*.

Je ſerais fâché que le Taureau blanc parût en public et me frappât de ſes cornes. Je prierai M. le chevalier de *Châtellux* de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf gras, on courrait après lui, et enſuite on le mangerait et moi auſſi, quoique je ne ſois pas gras.

Quand vous ſerez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'eſt de vous ſouvenir de moi ; la ſeconde, c'eſt d'en faire ſouvenir madame *du Deffant*, à qui je n'écris point, parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puiſſe l'amuſer; mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puiſque c'eſt à

1773. elle que je dois votre connaiſſance, et j'oſe même dire l'honneur de votre amitié. Je ne ſais ſi vous l'amuſerez avec votre bœuf; car il faut être un peu familiariſé avec le ſtyle oriental et les bêtiſes de l'antiquité, pour ſe plaire un peu avec de telles fadaiſes; et madame *du Deffant* ne ſe plaît guère avec cette antiquité reſpectable. Je n'ai jamais pu lui perſuader de ſe faire lire l'*Ancien Teſtament*, quoiqu'il ſoit à mon gré plus curieux qu'*Homère*.

Vous aurez inceſſamment une ſuite des Fragmens ſur l'Inde. Figurez-vous qu'il y a, par-delà Lahor, une république qui poſsède plus de cent lieues de pays, et qui n'a d'autre religion que l'adoration d'un Dieu, ſans aucune cérémonie. C'eſt la république des Seïques; elle eſt alliée des Anglais qui ne ſont pas cérémonieux, et qui poſsèdent actuellement tout le Bengale en ſouveraineté. Il eſt aſſez ſingulier que je m'occupe en Suiſſe de ce qui ſe paſſe dans l'Inde; mais je ne trouverais pas mauvais qu'une fourmi, à un bout de ſa fourmilière, s'intéreſsât à ce qui arrive à l'autre bout.

Adieu, Monſieur; je ſuis une vieille fourmi qui vous eſt bien véritablement dévouée.

LETTRE CXLVIII. 1773.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 15 d'octobre.

MON cher philofophe humain, défenfeur des opprimés, je vous adreffe une infortunée dépouillée de tous fes biens, en vertu de cette abominable main-morte. Un ancien confeiller du parlement de Befançon, exilé à Gray, a fait condamner cette femme. On lui a pris jufqu'à fes nippes et fes habits ; on a fouillé dans fes poches ; il ne lui refte que fes papiers qu'elle vous remettra.

Le fond de fon affaire ne me paraît pas bien clair ; mais il eft plus clair que la rapacité du confeiller exilé eft bien barbare. Dieu veuille que le malheur de cette femme n'influe pas fur le fort de nos douze mille efclaves !

Cette pauvre femme eft venue de Gray dans ma retraite ; que puis-je pour elle que de lui donner le couvert et quelque argent ? Je vous prie de lire fes mémoires, et de lui donner un confeil.

Elle dit qu'il y a, en dernier lieu, une fentence du bailliage de Befançon qui lui adjuge la poffeffion d'un cotillon et de fes chemifes, et qui lui permet de prouver que l'argent qu'on lui a faifi lui appartient en propre.

Vous remarquerez que cet ancien confeiller, contre lequel elle plaide, fe nomme *Brody*, et eft fils de votre grand juge de Saint-Claude.

1773. Si cette affaire pouvait s'accommoder, vous feriez une action charitable; vous y êtes accoutumé.

Peut-être une autre femme, mon cher ami, adoucirait la cruauté d'un autre homme ; mais cette pauvre diableſſe n'eſt pas faite pour toucher le cœur, et on dit que ce M. *Brody* n'eſt pas tendre.

Vale, amice. V.

LETTRE CXLIX.

A U M E M E.

A Ferney, 22 d'octobre.

AVEZ-VOUS vu, mon cher ami, une pauvre femme franc-comtoiſe, à qui un conſeiller de votre ancien parlement a voulu perſuader qu'elle était ſon eſclave, et à qui on a enlevé tout juſqu'à ſa chemiſe?

J'ai recours à vous, mon cher philoſôphe, en plus d'un genre. Je voudrais trouver, dans les *Inſtituts de Juſtinien*, l'endroit où il eſt parlé de l'ancienne loi des douze tables, qui permet aux pères de vendre leurs enfans deux fois ; loi abolie par l'humanité de *Dioclétien* qu'on fait paſſer parmi nous pour un monſtre, et rétablie par *Conſtantin* qu'on nous donne pour un ſaint. Si vous pouvez trouver ces deux lois du méchant *Dioclétien* et du bon *Conſtantin*, vous me rendrez un grand ſervice; car il n'y a point, dans mon *Juſtinien*, de grande table de matières. Mon édition eſt de 1756, chez les *Cramer*.

Mandez-moi un peu de vos nouvelles. Je vous embraſſe bien tendrement.

Le vieux malade V.

LETTRE CL.

1773.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 1 de novembre.

EH bien, Madame, je commence par les diamans brillans. Page 102, tome premier. ›› Pourquoi faire de Dieu un tyran oriental? pourquoi lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels? pourquoi mettre le nom de la Divinité au bas du portrait du diable? ››

Page 107. ›› Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne, celle de la religion papiste étonnera bien davantage la postérité. ››

Page 121. ›› Pour être philosophe, dit *Mallebranche*, il faut voir évidemment; et, pour être fidelle, il faut croire aveuglément. *Mallebranche* ne s'aperçoit pas que de son fidelle il en fait un sot. ››

Page 321. ›› Pourquoi tout moine, qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de son fondateur, se moque-t-il de l'existence des vampires? c'est qu'il n'a point d'intérêt à la croire. Otez l'intérêt, reste la raison; et la raison n'est pas crédule. ››

Je prends ces petits diamans au hasard, Madame; il y en a mille dans ce goût, dont l'éclat m'a frappé. Cela n'empêche pas que le livre ne soit très-mauvais. Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier; et, quand j'en rencontre, je les mets à

1773. part, et j'en fais mon profit : c'eſt par-là que les mauvais livres ſont quelquefois très-utiles.

J'ai lu, il n'y a pas long-temps, l'*Art d'aimer* de *Bernard*. C'eſt un des plus ennuyeux poëmes qu'on ait jamais faits ; cependant il y a, dans ce long poëme, une trentaine de vers admirables et dignes d'être éternels comme le ſujet du poëme le ſera.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un ſaint ; pour dire d'excellentes choſes dans un plat livre, il ne faut que laiſſer courir ſon imagination. Cette folle du logis a preſque toujours de beaux éclairs : voilà pour *Helvétius*.

A l'égard de l'éloge de *Colbert*, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique ; auſſi eſt-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue que je ne ſaurais ſouffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de *van-Robais*, ou de velours de Lyon, qui a des bas de ſoie à ſes jambes, un diamant à ſon doigt, et une montre à répétition dans ſa poche, diſe du mal de *Jean-Baptiſte Colbert* à qui on doit tout cela.

La mode eſt aujourd'hui de mépriſer *Colbert* et *Louis XIV ;* cette mode paſſera, et ces deux hommes reſteront à la poſtérité avec *Racine* et *Boileau*.

Après vous avoir confié mes inutiles idées ſur ces objets de curioſité, je viens à l'eſſentiel, c'eſt-à-dire à vous, à votre ſanté, à votre ſituation, qui m'intéreſſent véritablement. L'âge avance, je le ſens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertiſſent rudement. Notre faculté de penſer s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre élémens ce que nous tenons d'eux, après avoir

souffert quelque temps par eux, et après avoir été agités de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi; ainsi, selon la règle ordinaire, je dois passer avant vous. 1773.

M. *Delisle* se moquè de moi de dire qu'il m'à trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu, je ne sais ce que c'est que par ouï-dire. Je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite; car on ne peut jamais avoir de notion juste de ce qu'on n'a point éprouvé : voilà pourquoi je suis très-persuadé qu'il est impossible qu'un médecin ait la moindre connaissance de la fièvre et des autres maladies, à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même.

Vous me citez deux beaux vers de M. de *Saint-Lambert*. Ils vous ont fait plus d'impression que les autres, parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand secret des vers, c'est qu'ils puissent s'ajuster à toutes les conditions et à toutes les situations où l'on se trouve. Ces deux vers de l'abbé de *Chaulieu*,

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie.

resteront éternellement, parce qu'il n'y a personne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me mandez de madame de *la Vallière* m'étonne et m'afflige; mais, si elle n'est que faible, il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que son état vous

1773. attrifte ; vous n'avez point, dites-vous, de courage ; cela veut dire que vous êtes fenfible ; car le courage de voir périr autour de foi, fans s'émouvoir, toutes les perfonnes avec lefquelles on a vécu, eft la qualité d'un monftre ou d'un bloc de pierre de roche. Je fais grand cas de votre faibleffe ; tant qu'on eft fenfible, on a de la vie. Puiffiez-vous, Madame, avoir long-temps cette faibleffe d'ame dont vous vous plaignez ! Je mourrai fans avoir eu la confolation de m'entretenir avec vous ; c'eft-là ma grande douleur et ma grande faibleffe.

Mon ame (s'il y en a une) aime tendrement la vôtre ; mais à quoi cela fert-il ? *V.*

LETTRE CLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

Je remercie bien tendrement mon cher ange d'avoir fongé à m'écrire au milieu des fêtes et du fracas de la cour. Ce qu'il y a de mieux, à mon avis, dans Sophonisbe, c'eft qu'elle eft la plus courte de toutes les tragédies ; et que, fi elle a ennuyé de belles dames auxquelles il faut des opéra comiques, elle ne les a pas ennuyées long-temps.

Les Lois de Minos auraient du moins produit un plus beau fpectacle pour les yeux ; mais ces Lois de Minos font malheureufes. Je ne veux pas croire que, parmi les grandes intrigues qui agitent quelquefois

votre cour, il y en ait eu une contre Aftérie. Je n'ai jamais rien entendu à tout ce qui s'eft paffé dans cette affaire, et j'ai fini par me réfigner à la Providence qui difpofe de la fcène françaife. 1773.

J'ai écrit un petit mot au maître des jeux fur la mort de fa fille; mais je ne lui ai rien dit cette fois-ci fur la mort des miennes. J'ai eu tant d'enfans qu'il faut bien que j'en perde quelques-uns.

J'ai entendu à Ferney la tragédie du Connétable de Bourbon que M. de *Guibert* ne récite pas trop bien, mais qui étincelle de beaux vers : il a bien de l'efprit, ce M. *Guibert*. S'il commande jamais une armée, il fera le premier général qui ait fait une tragédie. Il eft déjà le premier en France qui foit l'auteur d'une *Tactique* et d'une pièce de théâtre; je dis en France, car *Machiavel* en avait fait avant lui tout autant en Italie; et, par-deffus tout cela, il avait fait une confpiration.

Puifque mon cher ange fe réjouit à Fontainebleau, j'en conclus que les affaires du Parmefan vont très-bien, et que toutes les affaires font heureufement arrangées. Je lui en fais mon compliment, et je l'exhorte à jouir gaiement de la vie, pendant que je la fupporte affez triftement; car, à la fin, l'extrême vieilleffe et les extrêmes fouffrances rendent un peu férieux; et il faudrait avoir un orgueil infupportable pour n'en pas convenir. Je fais contre fortune et contre nature bon cœur; et je fouhaite, mon cher ange, que vous n'en foyez jamais logé là. Confervez-moi toujours votre amitié, elle fera ma confolation. *V.*

1773. LETTRE CLII.

AU MEME.

15 de novembre.

Si, dans le fracas de ces fêtes, mon cher ange a un quart d'heure de loifir, je lui envoie un rogaton pour paffer ce quart-d'heure. Il convient, ce me femble, à un miniftre pacifique.

Je ne fais s'il a lu la *Tactique* de M. *Guibert*, ou du moins le difcours préliminaire. Ce livre eft plein de grandes idées, comme fa tragédie du Connétable de Bourbon eft pleine de beaux vers. J'ai eu l'auteur chez moi; je ne fais s'il fera un *Corneille* ou un *Turenne*, mais il me paraît fait pour le grand, en quelque genre qu'il travaille.

Oferais-je vous prier de lui faire parvenir une copie de la fatire ou de l'éloge que je viens de faire de fon métier de la guerre? Vous faurez aifément fa demeure. Il n'eft pas jufte qu'il foit des derniers à voir cette petite plaifanterie qui le regarde fi perfonnellement; et vous me pardonnerez aifément la liberté que je prends avec vous.

J'en prends encore une autre, c'eft de vous prier d'engager *le Kain* à jouer à Paris la Sophonisbe qui n'eft ni de *Mairet* ni de *Corneille*. Il me doit, ce me femble, fes bons offices dans cette petite affaire.

Après ces deux requêtes, je vous en préfente une troifième bien plus importante, c'eft de me mander comment fe porte madame d'*Argental*.

Souvenez-vous, mon cher ange, du vieux malade de Ferney, qui n'eſt pas encore tout-à-fait mort. *V.* 1773.

LETTRE CLIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de novembre.

Vous voulez abſolument, Madame, que je vous diſe ſi je ſuis content d'un ouvrage où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phraſes obſcures que de claires, autant de mots impropres que d'expreſſions juſtes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous penſez comme moi, et j'ai la vanité de croire penſer comme vous. On dit que c'eſt le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été compoſés ſur le même ſujet; je n'en ſuis pas ſurpris. Ce ſujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence.

Quant aux diamans qu'on a trouvés dans la caſſette d'un homme qui n'eſt plus, je vous avoue qu'ils ſont très-mal enchâſſés; je crois vous l'avoir dit. Il faut avoir ma perſévérance et la paſſion que j'ai de m'inſtruire ſur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais, des pierres précieuſes dans des tas d'ordures. C'eſt peut-être le ſeul avantage que ce ſiècle a ſur le ſiècle paſſé, que nos plus mauvais livres

1773. foient toujours femés de quelques beautés. Du temps de *Pafcal*, de *Boileau* et de *Racine*, les mauvais livres ne valaient rien du tout; au lieu que les plus déteftables livres de nos jours brillent toujours par quelque endroit.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de *Guibert* que dans fa tragédie, et même encore un peu plus de hardieffe. Ce qui m'a charmé, c'eft que ce docteur en l'art d'affaffiner les gens, m'a paru dans la fociété le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux: eh bien, Madame, je vous envoie un petit caillou de mon jardin, qui ne vaut pas affurément les pierreries de M. de *Guibert*. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages fi différens l'un de l'autre.

Les *Saxe*, les *Turenne* n'auraient pas fait affurément de tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie fur l'art de tuer les hommes: je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéreffant dans toutes fes parties. Je détefte cordialement l'art de la guerre, et j'admire pourtant fa *Tactique*. L'admiration, dit-on, eft la fille de l'ignorance: c'eft ce qui fait que vous admirez peu de chofe en fait d'efprit. Je ne prétends point du tout que vous accordiez votre fuffrage à mon caillou. Vous ferez tentée de le jeter par la fenêtre; mais fongez que je n'ai voulu vous amufer qu'un moment, et que je vous envoie ma Tactique avant de l'envoyer à M. de *Guibert* lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, Madame, me mander des nouvelles de la fanté de madame de *la Vallière*. Il eft

eſt bien juſte que la vôtre ſoit bonne. La nature vous a fait aſſez de mal pour qu'elle vous laiſſe en repos. 1773.
Elle me perſécute horriblement, mais je tiens bon. *V.*

LETTRE CLIV.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

16 de novembre.

. . . .

A l'égard de *Brama*, ou du *Chang-ti*, ou d'*Oromaſe*, ou d'*Iſis*, je ne crois pas encore me tromper tout-à-fait. Il faut les admettre, quand on a affaire avec des fripons, et crier plus haut qu'eux.

De plus, il m'eſt évident qu'il y a de l'intelligence dans la nature, et que les lois impoſées aux planètes, à la lumière, aux animaux et aux végétaux, ne ſont pas inventées par un ſot. *Mens agitat molem.* Ce ſont les *Sabatiers* qui ſont ſots et méchans, mais je crois la nature bonne et ſage ; il eſt vrai qu'elle fait quelquefois des pas de clerc, mais je ne la crois ni impeccable ni infinie. Je penſe que ſon intelligence a tout fait pour le mieux, et que dans ce mieux il y a encore bien du mal. Tout cela eſt une affaire de métaphyſique qui n'a rien à faire avec la morale, et qui n'empêche pas que les *Verron*, les *Clément*, les *Sabatier*, &c. ne ſoient la plus mépriſable canaille de Paris.

Comme je ſais que vos mathématiques ne vous

1773. empêchent point de cultiver les belles-lettres, permettez-moi de vous demander si vous avez lu le Connétable de Bourbon de M. de *Guibert*. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres, mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il y a une autre sorte de génie dans le Connétable. Je ne sais si notre frivole Paris est digne de deux ouvrages excellens qui parurent l'année passée; c'est *la Tactique* et *la Félicité publique*. Je ne me connais ni à l'un ni à l'autre de ces sujets, mais je voudrais que ceux qui sont à la tête du gouvernement eussent le temps de bien examiner si M. de *Châtellux* et M. de *Guibert* ont raison.

Il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit sur le livre de M. de *Guibert;* ce n'est qu'une plaisanterie. J'aurai l'honneur de vous la faire tenir sous l'enveloppe de M. de *Sartine*. Vous la ferez lire à M. d'*Alembert*, ou je l'enverrai à M. d'*Alembert* afin que vous la lisiez, supposé que cela puisse vous amuser un moment. Vous êtes tous deux les vrais secrétaires d'Etat dans le royaume de la pensée. Vos lettres sont assurément plus instructives et plus agréables que toutes les lettres de cachet.

Conservez toujours, Monsieur, un peu de bonté pour le vieux malade, *V.*

LETTRE CLV.

1773.

AU MEME.

5 de décembre.

C'EST bien vous qui êtes mon maître, monfieur le Marquis, et qui l'auriez été de *Bernard de Fontenelle*. C'eft vous qui êtes un vrai philofophe, et un philofophe éloquent. On m'a parlé d'un éloge de M. *Fontaine*, qui eft un chef-d'œuvre. Vous ne fauriez croire quel plaifir vous me feriez de me le faire parvenir.

Je ne connais guère que vous et M. d'*Alembert* qui fachiez préfenter les objets dans leur jour, et écrire toujours d'un ftyle convenable au fujet. J'ai cherché dans mes paperaffes la mauvaife plaifanterie fur les comètes, je ne l'ai point trouvée. On dit qu'il y en a deux, l'une de moi, l'autre que je ne connais pas: mais, dans l'état où je fuis, fouffrant continuellement, et près de quitter ce petit globe, je dois prendre peu d'intérêt à ceux qui roulent comme nous dans l'efpace, et avec qui probablement je ne ferai jamais en liaifon.

Il eft vrai que, dans les intervalles que mes maladies me laiffent quelquefois, je m'amufe à la poëfie que j'aime toujours, quand ce ne ferait que pour donner un os à ronger à *Clément* et à *Sabatier*; mais j'aime mieux votre profe que tous les vers du monde. Ce que j'aime autant que votre profe, c'eft votre

1773. personne. Jamais les belles-lettres et la philosophie n'ont été si honorées que par vous.

Agréez, Monsieur, le très-tendre respect du vieux malade de Ferney.

LETTRE CLVI.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 8 de décembre.

VOICI, mon cher ami, une lettre qui nous assure enfin la délivrance prochaine du frère de cette bonne madame *Barondel*. Je vous prie de la lui montrer pour la consoler.

Nous réussirons malgré le subdélégué qui était impitoyable. Il est plaisant que ce soit moi qui contribue à tirer un curé de prison. Mais que ne doit-on pas attendre d'un associé à l'ordre des capucins!

L'idée de présenter un mémoire pour la suppression de la main-morte, et un dédommagement aux seigneurs, n'est pas certainement à négliger. Je pense qu'il faudrait articuler ce dédommagement, et le montrer sous un jour si clair que le ministère ne pût le refuser, et que les seigneurs ne pussent pas se plaindre. Il faut présenter toujours aux ministres les choses prêtes à signer. La moindre difficulté les rebute, quand ils n'ont pas un intérêt pressant au succès de l'affaire. Vous êtes plus à portée que personne de rédiger toutes les conditions du traité, vous qui êtes au beau milieu de l'enfer de la main-morte. Vous devriez

venir nous voir aux bonnes fêtes de Noël, et apporter avec vous le règlement du roi de Sardaigne. Je me chargerais hardiment d'être votre facteur, et d'envoyer le mémoire aux miniſtres. S'il ne réuſſit pas, nous aurons toujours le mérite d'avoir fait une bonne œuvre. 1773.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE CLVII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 15 de décembre.

Je vous dois, Monſieur, quatre remercîmens pour vos quatre faveurs qui ſont deux lettres charmantes, votre hymne ſur St *Nicolas*, qui devrait être chantée dans toutes les égliſes, et vos douze perroquets de la cour d'*Auguſte*.

A l'égard de St *Nicolas*, par lequel il faut commencer, puiſqu'il eſt votre patron, il mérite ſans doute tout le bien que vous dites de lui; car pendant ſa vie il reſſuſcitait tous les matelots qui s'aviſaient de mourir ſur mer, et après ſa mort ſon portrait étant tombé entre les mains d'un vandale qui ne croyait pas en DIEU, ce vandale allant en voyage pria le portrait de lui garder ſon argent comptant. A peine fut-il parti que des voleurs vinrent prendre le magot. Le vandale de retour battit l'image de *Nicolas*, et la jeta dans la rivière. *Nicolas* deſcendit du haut du ciel, repêcha ſon image, la rapporta au vandale avec ſon argent: Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre les

1773. faints. Le coufin qui baptifa le coufin n'a jamais rien fait de plus beau.

Madame la maréchale de *Luxembourg* me paraît avoir raifon. *Emporter le chat* fignifie à peu-près *faire un trou à la lune*. Les favans pourront y trouver quelques petites différences : ils diront qu'emporter le chat fignifie fimplement partir fans dire adieu, et faire un trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour une mauvaife affaire. Un ami qui part le matin de la maifon de campagne de fon ami, a emporté le chat ; un banqueroutier qui s'eft enfui, a fait un trou à la lune. Voilà tout ce que je fais fur cette grande queftion.

L'étymologie du *trou à la lune* eft toute naturelle pour un homme qui s'eft évadé de nuit ; à l'égard du chat, cela fouffre de grandes difficultés. Madame de *Moncornillon* à qui DIEU fefait voir toutes les nuits un trou à la lune, ce qui marquait évidemment qu'il manquait une fête à l'églife, n'emporta point le chat. C'eft bien dommage que le grand *Moncrif*, favori de la reine et des chats, foit mort à mon âge ; il aurait affurément éclairci cette queftion importante.

Je vois, Monfieur, que vous êtes dans le temple de *Cérès* (*) auffi-bien que dans celui de l'honneur et de la félicité. Vingt charrues à la fois font fans doute un plus beau fpectacle que vingt opéra médiocres qui auraient fait bâiller *Cérès* et *Triptolème*. J'ai eu une fois l'infolence de faire marcher fept charrues de front dans un champ de mes déferts d'où je n'écris point de triftes *de Ponto*. Il n'appartient point à *Nafo* d'avoir autant de charrues que *Pollio*.

(*) Chanteloup.

Je fais qu'il y a quelques juifs dans les colonies anglaifes. Ces marauds-là vont par-tout où il y a de l'argent à gagner, comme les Guèbres, les Banians, les Arméniens courent toute l'Afie, et comme les prêtres ifiaques venaient fous le nom de bohèmes voler des poules dans les baffe-cours, et dire la bonne aventure. Mais que ces déprépucés d'*Ifraël*, qui vendent de vieilles culottes aux fauvages, fe difent de la tribu de *Nephtali* ou d'*Iffachar*, cela eft fort peu important; ils n'en font pas moins les plus grands gueux qui aient jamais fouillé la face du globe. 1773.

Il me refte à vous dire ce que je penfe du procès de *Beaumarchais* : je crois ne m'être pas trompé fur le procès du comte de *Morangiès*, du général *Lalli*, de *Calas*, de *Sirven* et de *Montbailli*. Je me fuis fait *Perrin Dandin;* je juge les procès au coin de mon feu, et j'ai jugé celui de *Beaumarchais* dans ma tête : mais je me garderai bien de prononcer tout haut mon jugement. Je prévois déjà que *meffieurs* ne feront pas tout-à-fait de mon avis tout haut, quoique dans le fond du cœur ils en foient tout bas.

Je crois, Monfieur, avoir répondu tant bien que mal à tous vos articles; mais il y en a un qui me tient bien plus au cœur, c'eft celui de l'efpérance que j'ai de vous revoir, fi jamais vous allez confulter *Tiffot*, ou fi votre régiment eft en Franche-Comté.

Confervez vos bontés pour le vieux bavard malingre.

1773.

LETTRE CLVIII.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

GOUVERNEUR DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.

A Ferney, le 15 de décembre.

La première chofe que j'ai faite, Monfieur, en recevant votre livre (*), c'eft de paffer prefque toute la nuit à le lire avec mes yeux de quatre-vingts ans; et le premier devoir dont je m'acquitte en m'éveillant, eft de vous remercier de l'honneur et du plaifir extrême que vous m'avez faits.

J'ai déjà lu ce qui regarde la guerre de Bohème, et je n'ai pu m'empêcher d'aller vîte à la bataille de Fontenoi, en attendant que je relife tout l'ouvrage d'un bout à l'autre. On m'avait dit que vous donniez d'autres idées que moi de cette mémorable journée de Fontenoi : je me préparais déjà à me corriger ; mais j'ai vu, avec une grande fatisfaction, que vous daignez juftifier le petit précis que j'en avais donné fous les yeux de M. le comte d'*Argenfon*. Il n'appartient qu'à un officier tel que vous, Monfieur, qui avez fervi avec tant de diftinction, d'entrer dans tous les détails intéreffans que mon ignorance de l'art de la guerre ne me permettait pas de développer. Je regarde votre Hiftoire comme une inftruction à tous les officiers, et comme un grand

(*) *Hiftoire du maréchal de Saxe.*

encouragement à bien ſervir l'Etat. Vous rendez juſtice à chacun, ſans bleſſer jamais l'amour propre de perſonne. Vous faites ſeulement ſentir très-ſagement, par les propres lettres du maréchal de *Saxe*, combien il était ſupérieur aux généraux de *Charles VII*, électeur de Bavière. Il n'y a guère d'officier bleſſé ou tué dans le cours de cette guerre, dont la famille ne trouve le nom, ſoit dans vos notes, ſoit dans le corps de l'Hiſtoire. 1773.

Votre ouvrage ſera lu par toute la nation, et principalement par ceux qui ſont deſtinés à la guerre.

Vous êtes très-exact dans toutes les dates, c'eſt le moindre de vos mérites; mais il eſt néceſſaire, et c'eſt ce qui manque aux *Commentaires de César*, et même à *Polybe*.

Vous ne pouvez, Monſieur, employer plus dignement le noble loiſir dont vous jouiſſez, qu'en inſtruiſant la nation pour laquelle vous avez combattu.

Agréez ma reconnaiſſance de l'honneur que vous m'avez fait, et le reſpect avec lequel je ſerai, tant qu'il me reſtera un peu de vie, Monſieur, votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, *V.*

P. S. Je viens de lire le Portrait du maréchal de *Saxe*, qui eſt à la fin du ſecond volume; il eſt de main de maître, et écrit comme il convient. J'oſe eſpérer qu'on fera bientôt une nouvelle édition in-4°, avec des planches qui me paraiſſent abſolument néceſſaires pour l'inſtruction de tout le militaire.

1773.

LETTRE CLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 de décembre.

Je crois, mon cher ange, vous avoir dit, dans ma dernière lettre, combien j'étais touché de la mort de M. de *Chauvelin*. Voilà donc les trois *Chauvelin* anéantis. Celui-là était le plus aimable des trois et le plus raisonnable. Tout ce que nous voyons périr fait faire des réflexions qui ne sont pas plaisantes. Je suis presque honteux de vivre, et je ne sais pas trop pourquoi j'aime encore la vie.

Je sens que je suis un mauvais père, et tout le contraire des bons vieillards. Je me détache de mes enfans, à mesure que j'avance en âge, et que mes souffrances augmentent.

Voici pourtant la manière dont je voudrais finir Sophonisbe, à laquelle vous daignez vous intéresser.

. . . . Ils sont morts en romains.
Grands dieux! puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage!

Il me semble qu'il serait trop sec de finir par ce petit mot : *Ils sont morts en romains*. L'étriqué me déplaît autant que le trop d'ampleur. D'ailleurs c'est une espèce d'avant-goût de ce qui arriva depuis à ce *Scipion l'Africain*.

Je ne puis rien pour la scène du mariage, et la tête me fend.

Portez-vous bien, vous et madame d'*Argental.* C'eſt à vous de vivre, car je vous crois heureux autant que faire ſe peut; pour moi il n'importe. 1773.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

LETTRE CLX.

A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney, 20 de décembre.

MONSEIGNEUR,

Je commence par vous demander pardon de ce que je vais avoir l'honneur de vous écrire.

Vous avez mépriſé, avec tous les honnêtes gens du royaume, plus d'un libelle écrit par la canaille et pour la canaille. L'abbé *Mignot*, outragé comme vous dans ces libelles écrits probablement par quelque laquais d'un ancien parlementaire, a ſuivi votre exemple; et peut-être même ni vous, Monſeigneur, ni lui, n'avez daigné jeter les yeux ſur ces miſérables écrits. Cependant il y a des calomnies qui ne laiſſent pas de faire quelque tort à la magiſtrature; et quand on en connaît les auteurs, quand ils mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une brochure, j'oſe croire qu'il eſt permis de vous en demander la ſuppreſſion.

On avait dit, dans deux libelles contre vous et

1773. contre votre parlement, que l'abbé *Mignot* eſt le petit-fils du pâtiſſier *Mignot*, dont *Boileau* dit dans ſes *Satires :*

Que dans le monde entier
Jamais empoiſonneur ne fut mieux ſon métier.

Je ne ſais pas ſi en effet cet homme était un ſi mauvais cuiſinier, ni même ſi ces vers de *Boileau* ſont ſi bons ; mais je ſais que mon neveu eſt le fils d'un correcteur des comptes, petit-fils et arrière petit-fils de ſecrétaires du roi, et que ſa famille, anoblie depuis plus de cent cinquante ans, établit la manufacture des draps de Sedan, et fut par conſéquent plus utile au royaume que le feſeur de petits pâtés.

Cependant un nommé *Clément*, fils d'un procureur de Dijon, qui n'exerce plus depuis 1771, s'aviſe de répéter cette ſottiſe dans une brochure littéraire à moi adreſſée, intitulée *Quatrième lettre à M. de Voltaire, par M. Clément, à Paris, chez Moutard, libraire de madame la dauphine, rue du Hurepoix, à S*t *Ambroiſe.* Ce *Clément*, chaſſé de Dijon, et demeurant à Paris, a été déjà mis en priſon par la police.

Il dit, page 83, que le pâtiſſier *Mignot* eſt mon oncle. Je ne ſerais pas fâché d'avoir eu pour oncle un traiteur, ſi on avait fait bonne chère chez lui; mais dans un ouvrage de littérature, imprimé avec permiſſion et que tout le monde lit, cette petite calomnie jette un très-grand ridicule ſur la tête à cheveux blancs d'un conſeiller de grand'chambre, et avilit un corps que vous avez voulu honorer.

Les libelles contre les grands ſont des grains de ſable qui ne peuvent aller juſqu'à eux ; mais les

libelles contre de ſimples citoyens ſont des cailloux qui leur caſſent quelquefois la tête. 1773.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous demander pardon de vous importuner pour cette misère.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et le plus ſincère attachement,

Monſeigneur, &c.

LETTRE CLXI.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

20 de décembre.

Je commence par vous aſſurer, Monſieur, que le mot de flétriſſure dont vous vous ſervez en parlant de cette malheureuſe affaire, ne convient qu'à vos exécrables juges : ce ſont eux qui ſeront flétris juſqu'à la dernière poſtérité, et c'eſt ainſi que penſent tous les honnêtes gens du royaume.

J'ai pris la liberté d'écrire plus d'une fois à votre ſujet au monarque que vous ſervez. Il m'a répondu avec bonté qu'il aurait ſoin de votre avancement. Je ſuis d'ailleurs convaincu que, ſi le diocèſe d'Amiens était en ſa puiſſance, ce que vous demandez ſi juſtement ſerait bientôt fait.

J'ignore ſi, dans l'état préſent des affaires de l'Europe, il ſerait convenable de demander la protection du roi de Pruſſe auprès du roi de France, pour un de ſes officiers né français. J'ignore même ſi votre démarche ne pourrait pas faire craindre que vous

1773. quittassiez le service d'un prince auquel vous avez consacré toute votre vie, et que vous n'abandonnerez jamais.

De plus, si M. le marquis de *Pons*, envoyé extraordinaire auprès de sa majesté le roi de Prusse, était chargé de votre affaire, il s'adresserait nécessairement au ministre des affaires étrangères, et c'est au chancelier qu'il faut s'adresser. C'est le chancelier qui scelle et qui délivre les lettres de grâce, ou d'abolition, ou de rémission, ou de réhabilitation.

Le point principal est de vous rendre capable de succéder, et de jouir en France de tous vos droits de citoyen, quoique vous serviez un autre monarque. Toutes ces considérations exigeront probablement que vous soyez en France pendant le temps qu'on sollicitera la justice qui vous est due.

Il s'agirait donc, pour y parvenir, de venir en France pendant quelques mois. Je supplierais sa majesté le roi de Prusse de vous accorder un congé d'un an; et s'il m'accordait cette grâce, ma petite retraite de Ferney serait à votre service. Elle est à une lieue de Genève, de la Suisse et de la Savoie. Vous y seriez en sureté comme à Vésel. Vous y trouveriez au printemps un ancien capitaine de cavalerie qui était auprès d'Abbeville dans le temps de cette funeste aventure, et qui regarde vos juges avec la même exécration qu'il manifesta alors publiquement. Ma petite terre malheureusement n'est pas un pays de chasse; vous n'y trouveriez d'autre amusement que celui d'un peu de société les soirs, et une petite bibliothéque, si vous aimez la lecture.

Pendant votre séjour dans ce petit coin de terre,

nous verrions à loisir quels moyens les plus prompts il faudrait prendre. M. le chancelier m'honore d'une extrême bonté. J'ai un neveu conseiller de grand'-chambre au parlement de Paris, qui a beaucoup de crédit dans son corps, et qui pense en honnête homme. Nous vous servirions de notre mieux ; et s'il était nécessaire d'implorer la protection du roi de Prusse, et de demander ses bons offices auprès de la cour de France, j'y serais d'autant plus autorisé que, n'étant absent que par congé, vous seriez toujours à son service. 1773.

Mon âge et mes maladies ne m'empêcheraient pas d'agir avec vivacité. J'y mettrai plus de chaleur que la vieillesse n'a de glace. En un mot, Monsieur, vous pouvez disposer entièrement de votre très-humble, &c.

LETTRE CLXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de décembre.

Quoique je n'aye rien d'intéressant à vous dire, Madame ; quoique je n'aye aucune nouvelle à vous mander ni de la Suisse, ni de Genève, ni de l'Allemagne ; quoiqu'on m'écrive que vous vous divertissez, que vous donnez à souper la moitié de la semaine, et que vous allez souper en ville l'autre moitié ; quoique d'ordinaire je ne puisse prendre sur

moi d'écrire une lettre fans avoir un fujet preffant
1773. de le faire; quoique mes journées foient remplies par des occupations qui m'accablent et qui ne me laiffent pas un moment, il faut pourtant vous écrire, duffé-je vous ennuyer.

Je ne veux pas vous conter l'aventure d'une jeune fille amoureufe d'un aveugle; j'ai prié madame *Necker* de vous la dire, et elle s'en acquittera bien mieux que moi; mais je ne peux réprimer l'impertinence que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin, puifque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre.

Ce caillou eft fort plat, mais heureufement il eft fort petit (*). Je l'ai jeté à la tête d'une dame qui était toute émerveillée que je fuffe affez fou pour faire encore des vers dans un âge où l'on ne doit dire que fon *In manus*.

Pardonnez-moi donc la liberté grande de mettre à vos pieds cette fottife. Il y a pourtant, dans cette pauvreté, je ne fais quoi de philofophique et d'affez vrai; mais ce n'eft rien de dire vrai, il faut le bien dire: et puis cela n'eft bon que pour ceux qui ont lu *Tibulle* en latin, et vous n'avez pas cet honneur. Le marquis de *la Fare* a traduit affez heureufement cet endroit:

Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux;
Et puiffe ma main défaillante
Serrer encor la tienne en nos derniers adieux!

(*) Ce font les ftances qui commencent ainfi:

Eh quoi, vous êtes étonnée, &c.

Le

Le latin eſt bien plus court, plus tendre, plus éner-
gique, plus harmonieux. M. de *la Fare* n'avait que 1773.
ſoixante-quatre ans quand il feſait ces vers.

Je dois me taire en vers et en proſe; mais, en me taiſant, je vous ſerai toujours très-vivement attaché. Je ferai des vœux pour que vous viviez beaucoup plus long-temps que moi, pour qu'une ſanté parfaite vous conſole de ce que vous avez perdu, pour que vous jouiſſiez d'un excellent eſtomac, pour que vous ſoyez auſſi heureuſe qu'on peut l'être dans un monde où les douleurs et les privations ſont d'une néceſſité abſolue. *V.*

LETTRE CLXIII.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

24 de décembre.

Je ſuis charmé, Monſieur, d'apprendre qu'on a traduit en anglais *la Félicité publique;* car on pourrait bien prendre ce livre pour l'ouvrage de quelque anglais comme *Locke* ou *Addiſſon*. Je le lirai certainement en anglais pour éclaircir mes doutes ſur l'auteur.

A l'égard de la traduction allemande, je ne ſais pas aſſez cette langue pour en juger. Je liſais autrefois le *Zeitung*, et encore avec aſſez de peine; mais j'ai tout oublié. C'eſt aſſurément la marque d'un bon livre d'être traduit par-tout. Pour la plupart des

—— ouvrages qu'on fait aujourd'hui en France, ils ne
1773. feront jamais traduits qu'en ridicule. Je ne favais pas que vous euffiez honoré père *Adam* d'un petit mot de lettre, ou je l'avais oublié, et je vous en demande pardon.

Je n'efpère pas, Monfieur, avoir l'honneur et la confolation de vous revoir une feconde fois. Je fuis dans un âge et dans un état qui ne me permettent pas de m'en flatter; mais fi jamais le hafard vous ramenait vers nos quartiers, je vous demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour paffer à Ferney. Je n'ai point affez joui de l'honneur que vous m'avez fait, je ne me fuis point affez expliqué avec vous, je ne vous ai pas affez entendu; je voudrais réparer mes fautes avant de mourir.

Je vous fouhaite, Monfieur, une félicité telle que l'auteur de *la Félicité publique* la mérite. On dit que le bonheur eft une chofe fort rare; et c'eft par cette raifon-là même que je le crois fait pour vous.

Agréez, Monfieur, les refpectueux fentimens, &c.

1774.

LETTRE CLXIV.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 de janvier.

Je reçois votre lettre du 26 de décembre, mon cher ami. Il y a bien long-temps que je ne vous avais écrit : j'ai mal fini et mal commencé l'année ; mes maux ont augmenté, et la force de les supporter diminue.

Nous avons, pour m'achever de peindre, un procès très-confidérable, très-défagréable, très-impertinent, à foutenir contre celui qui nous avait vendu l'hermitage, et qui veût y rentrer au bout de quatorze ans. Vous voyez que le pélerinage de cette vie n'eft pas femé de rofes, et que les dernières journées de la route font prefque toujours les plus épineufes. Vous ne laiffez pas de rencontrer auffi quelque mauvais chemin au milieu de votre carrière, mais vous vous en tirerez heureufement. La pépie de votre ferin fe guérira par la nature et par vos foins, plus que par l'art des médecins. Il y a cent exemples de perfonnes qui ont vécu très-long-temps avec des humeurs erratiques, qui tantôt caufent des migraines, tantôt des pertes de fang qui affectent la poitrine, et qui enfin fe diffipent d'elles-mêmes.

J'ai toujours été très-perfuadé que tous les remèdes picotans et agiffans ne valaient rien pour notre cher ferin, dont le fang n'eft que trop vif et trop allumé. Ce principe me fait croire que les eaux minérales,

1774. de quelque nature qu'elles foient, lui feraient très-dangereufes; elles ont tué madame d'*Egmont*. Il m'eft évident qu'il n'y a de convenable que le régime. Le fang circule tout entier dans le corps humain fix cents fois par jour : la médecine confifte donc à ne point charger cette rivière de fang qui nous donne la vie, de particules étrangères qui ne font faites ni pour nourrir ni pour laver notre corps. De petites purgations très-légères, de temps en temps, aident la nature qui cherche toujours à fe dégager; mais il ne faut jamais la furcharger ni l'irriter : voilà pourquoi j'ai toujours eu une fecrète averfion pour la liqueur rouge de votre médecin fuiffe, et beaucoup de mépris pour un homme qui n'ofe pas vous dire quel remède il vous donne. La ridicule charlatanerie de deviner les maladies et le tempérament par des urines, eft la honte de la médecine et de la raifon. Je ne voulus pas vous dire ce que j'en penfais, parce que je vous vis trop préoccupé. J'efpérais que la bonté du tempérament de notre ferin le foutiendrait contre le mal que la liqueur rouge du fuiffe pourrait lui faire : mais enfin, puifque vous êtes débarraffé de ce remède dangereux, je puis vous parler avec une entière liberté.

J'ai mangé un de vos petits ortolans. Je me flatte que le petit ferin deviendra auffi gras qu'eux, dès qu'il fera un peu tranquille. C'eft l'inquiétude, c'eft le changement continuel de médecins, c'eft le paffage rapide d'un régime à un autre qui diminue l'embonpoint, et la tranquillité rend ce que l'inquiétude a ôté.

Je vous embraffe tous deux avec tendreffe, et je vous donne rendez-vous, au printemps, dans votre charmante petite cage de Ferney.

Il n'y a rien de nouveau, excepté la nouvelle année que je vous fouhaite très-heureufe. 1774.

Vous favez fans doute que le parlement a décrété fon membre pourri, le fieur *Goëzmann*. Les *mémoires* de *Beaumarchais* font ce que j'ai jamais vu de plus fingulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéreffant, de plus humiliant pour fes adverfaires. Il fe bat contre dix ou douze perfonnes à la fois, et les terraffe comme *Arlequin fauvage* renverfait une efcouade du guet. Cela vous amuferait beaucoup, fi vous aviez le temps de vous amufer. (*)

Adieu; je vous écris de mon lit dont je ne fors prefque plus. *V.*

LETTRE CLXVI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 6 de janvier.

Mon cher ami, j'ai déjà répondu à votre avant-dernière lettre, et j'ai adreffé la mienne à Pézenas: peut-être ai-je mal fait; mais vous avez fans doute donné ordre qu'on vous renvoyât à Montpellier toutes vos lettres.

Je réponds aujourd'hui, autant que je le peux, à votre lettre du 31 de décembre. Je dis autant que je le

(*) Les gens du monde s'étonnaient des tons variés de l'auteur des *Mémoires*, dont la gaîté n'était pourtant qu'un rafinement de mépris pour tous fes lâches adverfaires. D'ailleurs il favait bien qu'il n'avait à Paris que ce moyen de fe faire lire: changeant de ftyle à chaque page, égayant les indifférens, frapant au cœur des gens fenfibles, et raifonnant avec les forts, c'était au point qu'on commençait à croire que plufieurs plumes differentes travaillaient au même fujet. (*Note des éditeurs.*)

peux, car je suis très-malade. J'ai chez moi, depuis
1774. quelques jours, M. d'*Hermenches* qui a amené avec lui mademoiselle sa fille et une autre demoiselle qui est aussi sa fille d'une autre façon que celle qui est autorisée dans nos pays occidentaux. Mon état ne m'empêche pas de les voir, mais il m'empêche de vous écrire. Je surmonte pour vous tous mes maux.

Vous ne savez pas encore l'aventure de deux jeunes dragons qui, ayant fait de sérieuses réflexions sur les malheurs de cette vie, se sont tués chacun d'un coup de pistolet, le jour de Noël, dans un cabaret, à Saint-Denis, après avoir soupé amicalement ensemble, et après avoir signé un beau mémoire très-philosophique, contenant les raisons qu'ils ont eues de disposer de leur personne, étant encore mineurs. On a envoyé leur mémoire au roi. Je ne les imiterai pas, quoique je sois plus en droit qu'eux de finir ma vie qui m'est à charge depuis fort long-temps. Je trouve plus honnête de savoir souffrir.

Je vous ai dit ce que je pensais sur le médecin des urines et sur ses maudites fioles rouges. Il est absurde qu'on sache ce qu'un cuisinier nous sert à souper, et qu'on ne sache pas ce qu'un prétendu médecin nous sert quand nous sommes malades. Cet excès d'impertinence et d'insolence allemande n'est pas tolérable, et je n'y pense point sans être en colère.

M. *Lamure* est un homme très-sage et très-savant, et plus capable que personne de vous donner de bons conseils. J'espère qu'il nous renverra notre cher serin au mois d'avril. J'espère tout du courage de ce cher serin que vous avez tant de raison d'aimer, et à qui je suis presque aussi attaché que vous-même. J'espère

dans ſon régime et dans les reſſources infinies de la nature. En vérité, ſi je pouvais me remuer, j'irais vous voir tous deux, et je reviendrais à Ferney avec vous. 1774.

Nous recommandons M. *Mallet* à notre gros doyen des conſeillers-clercs.

Je vous embraſſe tous deux bien tendrement de mes faibles bras.

LETTRE CLXV.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

6 de janvier.

Le vieux malade de Ferney, Monſieur, oublie tous ſes maux en recevant une lettre de vous. Je vous ſuis très-obligé des deux *Catons* dragons. S'ils m'avaient conſulté, je leur aurais conſeillé d'attendre du moins juſqu'au lendemain. On n'a pas toujours, en ſe réveillant le matin, les mêmes idées qu'on avait en buvant bouteille; mais enfin l'affaire eſt faite, et il n'y a plus de conſeil à leur donner. Je ſerais plus en droit que ces meſſieurs de faire une pareille eſcapade; mais j'aime mieux faire la Tactique (que vous me demandez), quand j'ai un moment de ſanté. Voici donc cette Tactique; voïci encore ce petit extrait que vous voulez d'un ouvrage intitulé *Fragmens*.

Il faut que cet abbé *Sabatier*, dont il eſt queſtion dans l'article XV, ſoit un des plus grands fous du Languedoc, et un des plus grands fripons de l'Egliſe de DIEU.

1774. J'ai espéré long-temps de ne point mourir sans avoir l'honneur de vous revoir encore. Je me console, si vous êtes heureux à Versailles. Je fais mille vœux pour la continuation de votre prospérité; et je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

Janvier.

MONSIEUR,

Je suis avec vous comme le coq à qui on donna une perle; il dit qu'on lui fesait trop d'honneur, et qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet. Je suis très-indigne du beau mémoire que vous m'avez envoyé sur la désertion, mais j'en sens tout le prix; et, quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire mon avis sur une chose si importante et si éloignée de mes connaissances, j'ose pourtant être entièrement de votre opinion.

Ce sont les moines qui devraient déserter en foule, et ce sont les soldats qui devraient rester avec leurs colonels; cependant c'est parmi nous tout le contraire. La raison en est que les moines sont animés par trois motifs qui manquent aux soldats, l'enthousiasme, l'espérance et la cuisine.

Les soldats suédois avaient l'espérance avec *Charles XII*, et son enthousiasme guerrier. Les Anglais se nourrissent, dit-on, mieux que les autres.

Tous ces gens-là d'ailleurs croient avoir une patrie ; et vous ſavez qu'en général le ſoldat français eſt accuſé de n'en point avoir, d'être fort raiſonneur, inconſtant et pillard. Perſonne n'eſt plus entouré de déſerteurs que moi ; ils paſſent tous par Ferney pour aller en Suiſſe, à Genève et en Savoie ; et ils reviennent à Ferney mourant de faim. On en compoſerait une armée plus nombreuſe que celles qui ont été commandées par les *Condé* et les *Turenne*. Ce fléau ceſſera peut-être quand on ceſſera d'avilir le métier. M. le marquis de *Monteynard* a déjà fait, dans ce deſſein, la plus belle opération qui ait été tentée encore ; et j'oſe croire que, depuis cette époque, la deſertion eſt moins fréquente. 1774.

Madame *Denis* eſt infiniment flattée de votre ſouvenir ; et je ſuis bien conſolé, dans ma vieilleſſe et dans mes maladies, par les bontés que vous voulez bien avoir pour moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1774.

LETTRE CLXVIII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 17 de janvier.

M. *Misopriest*, Monsieur, a reçu votre lettre du 2 de janvier; il a écrit sur le champ à sa Majesté. Il lui demande très-instamment un congé d'un an pour vous. Il est d'ailleurs instruit de votre situation, et a promis d'avoir soin de vous. M. *Misopriest* lui répond que vous lui ferez de très-belles recrues dans le pays où vous devez rester quelque temps pour vaquer à vos affaires. C'est à une lieue de la Suisse, de la Savoie, de Genève et de la Franche-Comté; vous y serez aussi en sureté qu'à Vésel.

Ne vous adressez ni à père ni à frère. Si vous avez besoin de quelque argent pour aller de Vésel à Genève, vous pourrez en prendre, sur cette simple lettre, chez M. *Marc-Michel Rey*, à Amsterdam, qui, sur ma signature (*Voltaire*), vous fournira ce petit viatique avec sa générosité ordinaire, et auquel je rembourserai sur le champ cet argent par la voie de Genève. Vous n'aurez pas la plus légère dépense à faire dans le château de Ferney. C'est à vous à voir, Monsieur, si vous voulez écrire aussi au roi. Je lui demande un congé d'un an; je lui promets des recrues (*); je lui

(*) Le roi non-seulement dispensa M. de *Morival* de faire des recrues, mais encore lui recommanda de ne s'occuper que de ses affaires particulières, et lui donna un congé illimité.

parle de la paſſion que vous avez pour ſon ſervice. Tout ſerait manqué, s'il nous refuſait ce congé. C'eſt de-là que dépend votre deſtinée à laquelle je m'intéreſſe bien vivement. 1774.

LETTRE CLXIX.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de janvier.

LE vieux malade, Monſieur, vous remercie d'abord de vos *Trois rois*. On n'a jamais parlé d'eux plus convenablement ni plus gaiement. L'aventure de Tours eſt dans un autre goût (*); c'eſt du *Crébillon* tout pur. Il eſt vrai que nous avons dans la ſainte Ecriture une aventure à peu-près pareille. Le patriarche *Juda*, ayant couché avec ſa belle-fille, et lui ayant fait un enfant, la condamna à la mort; mais la ſentence ne fut pas exécutée. Si *Amnon* coucha avec une de ſes ſœurs, il ne lui donna enſuite que des coups de pied au cu, et ne la tua point. Je ne croyais pas les Tourangeaux ſi méchans.

Je ne ſais ſi je vous ai conté qu'il y a environ cinquante à ſoixante ans que je trouvai à Tours un procureur du roi qui me dit : *Je ne ſuis pas du pays; mais, en paſſant par Tours, il y a vingt-cinq ans, je trouvai le peuple ſi bon que j'y fixai mon ſéjour; et, depuis que j'y ſuis, il ne m'eſt pas paſſé un ſeul procès criminel par les mains.*

(*) Un habitant de Tours, ſalpêtrier de profeſſion, avait tué ſa fille de trois balles dans la poitrine, après lui avoir fait un enfant.

Je répétais un jour ces paroles à une tourangeote,
1774. et lui disais : Voyez un peu, Madame, il y a vingt-cinq ans qu'il ne s'est commis un crime à Tours. Elle me répondit : *Est-ce qu'il s'en serait commis auparavant?*

Je suis fondé, sur la réponse de cette bonne femme, à croire que votre salpêtrier n'est point tourangeau, et que c'est quelque coquin, parent de *Fréron* ou de l'abbé *Sabatier*, qui s'est allé établir à Tours. C'est une chose que je veux approfondir.

Pour vos quatre ensorcelés (*), il y a un petit opéra comique des ensorcelés, beaucoup plus plaisant que ces quatre imbécilles. Je suis plus ensorcelé qu'eux, car le diable me berce continuellement, afflige mon corps et se moque de mon ame; c'est ce qui fait que je vous écris une si courte lettre, et que je réponds si mal à toutes vos bontés. Je finis en vous assurant que, mort ou vif, je suis à vos ordres.

(*) Une famille entière auprès du Rainci, maison à M. le duc d'*Orléans*, se disait ensorcelée; et comme la chose était bien absurde, elle fut crue, et crue par la meilleure compagnie, en 1774.

LETTRE CLXX. 1774.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

30 de janvier.

Je commence par vous dire, Monfeigneur, que, de tous mes confrères de quatre-vingts ans, je fuis fans contredit le plus fou, puifque je donne à mon âge des pièces de théâtre. Ceux qui ont fait une cabale contre Sophonisbe, font des jeunes gens qui font encore plus fous que moi. Le dévot fexe féminin, qui prétendait que l'auteur de la nouvelle Sophonisbe n'eft pas affez pieux, était encore plus fou que tout le refte, furtout fi on ajoutait deux lettres à cette belle épithète de fou.

J'avais imaginé que ces bagatelles pourraient être une occafion de faire parler de ce que vous favez; et c'eft encore une autre efpèce de folie : car, après tout, la fageffe confifte à favoir vivre et mourir en paix où l'on eft.

Il m'eft venu, ces jours paffés, un ruffe infiniment aimable, qui a gouverné pendant quinze ans defpotiquement un empire de deux mille lieues de long, et qui me paraît avoir la trifte folie de n'être point heureux. J'ai conclu de là qu'il ne faut ni courir après des chimères ni les regretter.

A propos de chimères, je n'ai jamais fu quels acteurs jouaient dans Sophonisbe, excepté *le Kain*. Je ne connais perfonne des fénateurs et des fénatrices du tripot. C'eft vous qui avez la bonté de m'apprendre,

—— que *Brizard* a joué *Lélie*; je ne sais pas encore qui a
1774. joué *Scipion*.

Je ne savais pas qu'une première représentation fût un jour de bataille, ni qu'il fallût prendre ses postes et avoir un mot de ralliement; mais, puisque vous avez daigné faire la guerre pour moi, et me traiter comme la ville de Gènes, permettez-moi de vous en faire mes très-humbles et très-sincères remercîmens.

Je vous avais mandé qu'on m'avait écrit d'abord qu'on ne vous rendait pas justice dans l'histoire du maréchal de *Saxe*; mais, ayant vérifié le contraire le lendemain, je vous écrivis qu'on vous rendait toute la justice qui vous était due. Ce que j'avais écrit sur la bataille de Fontenoi, sous les yeux de monsieur d'*Argenson*, et d'après les lettres de tous les officiers, s'est trouvé entièrement conforme à ce qu'en dit M. d'*Espagnac*. Il est vrai qu'il ne dit pas tout; il supprime l'ordre donné, deux fois de suite, par le maréchal de *Saxe*, d'évacuer le poste d'Antoin; mais, s'il fait des péchés d'omission, il me paraît qu'il n'en fait point de commission.

J'ai répondu, je crois, à tous les points de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Il ne me reste qu'à attendre doucement le temps où je pourrai venir faire ma cour à mon héros, dans son royaume. Je vous prierai de me recommander au meilleur apothicaire de Bordeaux : j'ai plus besoin de ces messieurs que de tous les rois de l'Europe. Il y a près de quatre-vingts ans que mon sort dépend absolument d'eux. Parmi tout ce qui vous distingue des autres hommes, je ne compte pas pour peu de chose l'habileté que vous avez eue de vous mettre

au-dessus de tous les apothicaires, en étant un bon chimiste, et en étant votre médecin à vous-même. Puisse ce bon médecin conserver très-long-temps la vie de mon héros, et le tenir toujours en état de goûter tous les plaisirs ! car mon héros est né pour eux, aussi-bien que pour la gloire; ses bontés font ma plus grande consolation.

1774.

Agréez le tendre respect du vieux malade *V.*

LETTRE CLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de janvier.

Dès que j'ai reçu la lettre où mon cher ange m'ordonne de lui envoyer des Fragmens indous et français, sous l'enveloppe de M. de *Sartine*, j'ai pris sur le champ cette liberté avec confiance. Le paquet part à la garde de Dieu. Il vaut mieux prendre des libertés avec M. de *Sartine* qu'avec l'*hippopotame*. (*)

Je ne conçois pas comment on a pu afficher dans Paris, sous mon nom, la Sophonisbe de *Mairet.* Je n'ai jamais donné cet ouvrage que comme celui de *Mairet*, un peu retouché, pour engager les jeunes gens à refaire les belles pièces de *Corneille*, comme Attila, Agésilas, Pertharite, Théodore, Pulchérie, la Toison d'or, &c.

En donnant Sophonisbe sous mon nom, on a réveillé la racaille. J'oserais penser qu'il ne faut ni

(*) L'auteur désigne *Marin*, par ce mot pris des *mémoires* de *Beaumarchais.*

précipiter la retraite, ni laisser languir les représenta-
1774. tions, mais prendre un juste milieu, afin que *le Kain* ait une rétribution honnête.

Je persiste à croire que *Beaumarchais* n'a jamais empoisonné personne, et qu'un homme si gai ne peut être de la famille de *Locuste*. (*)

Je suis bien embarrassé avec mes génois et mon marquis *Viale*. Dieu vous garde d'établir jamais une colonie! c'est une terrible entreprise: M. l'abbé *Terrai* même y serait un peu embarrassé.

Je baise les ailes de mes anges. *V.*

(*) Cette opinion de M. de *Voltaire* produisit dans le temps une assez plaisante anecdote. Si elle a trouvé place ici, c'est qu'elle peint à la fois le temps, les mœurs, les caractères. On jouait aux français *Eugénie*: un beau monsieur dans le parquet, après avoir bien déchiré la pièce, tomba tout à coup sur l'auteur. Entre autres choses il raconta qu'ayant diné ce jour-là même chez M. le comte d'*Argental*, il y avait entendu lire une lettre de *Voltaire*, lequel s'obstinait, on ne savait pourquoi, à soutenir que ce *Beaumarchais* n'avait pas empoisonné ses trois femmes. Mais, ajouta le conteur, c'est un fait dont on est bien sûr parmi messieurs du parlement.

L'homme à qui s'adressait la parole, fesait de la main, en riant, signe aux voisins de ne pas interrompre; chacun se lève, il répond froidement: „ Il est si vrai, Monsieur, que ce misérable homme a empoisonné ses „ trois femmes, quoiqu'il n'ait été marié que deux fois, qu'on sait de „ plus au *parlement-Maupeou* qu'il a mangé son bon père en salmi, „ après avoir étouffé sa mère entre deux épaisses tartines; et j'en suis „ d'autant plus certain que je suis ce *Beaumarchais*-là qui vous ferait arrêter „ sur le champ, ayant bon nombre de témoins, s'il ne s'apercevait, à „ votre air effaré, que vous n'êtes point un de ces rusés scélérats qui „ composent les atrocités; mais seulement un des bavards qu'on emploie „ à les propager, au grand péril de leur personne. „

On aplaudit; le conteur court encore, oubliant qu'il avait payé pour voir jouer la petite pièce. (*Note des éditeurs.*)

LETTRE

LETTRE CLXXII. 1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 9 de février.

Je me flatte, mon cher ami, que madame de *Florian* n'eſt pas réduite à garder le lit comme moi ; il y a très-long-temps que je ne ſors du mien qu'à huit heures du ſoir. Il faut eſpérer que le petit ſerin reviendra, au printemps, ſauter dans ſa cage de Ferney, que vous avez ſi joliment embellie, et qu'il voltigera ſur les fleurs que vous avez plantées.

Pour ma maladie, elle eſt incurable, puiſqu'elle date de quatre-vingts ans ; c'eſt un mal qui m'empêche quelquefois d'être auſſi exact que je le voudrais dans mes réponſes. J'ai fini ma carrière, et le ſerin n'eſt qu'au milieu de la ſienne. Vous avez tous deux de beaux jours à eſpérer, et moi je n'ai que deux ou trois triſtes nuits à ſupporter. Nous paſſons tous comme des ombres ; notre vie eſt comme la place d'un miniſtre à Verſailles : aujourd'hui quelque choſe, et demain rien.

Le déplacement de M. de *Monteynard* coupe la gorge et la bourſe à notre voiſin *Dupuits*. Ce miniſtre l'avait employé deux années de ſuite ſans le payer ; il a fallu qu'il empruntât pour ſervir, et le voilà ruiné. Quand un rocher tombe, il entraîne toujours mille petites pierrailles dans ſa chute. Il ne faut compter ſur rien, que ſur les légumes de ſon jardin, encore y eſt-on ſouvent attrapé.

Si on eſt mécontent de la terre, les aventures de
1774. mer ne ſont pas plus agréables ; et, quoi que *Labat* vous diſe, le vaiſſeau l'Hercule ne rapportera que des chimères. Je vois que la réſignation eſt la ſeule choſe qui puiſſe nous conſoler dans ce meilleur des mondes poſſibles.

Je comptais, l'année paſſée, que *Mouſtapha* irait paſſer le carnaval à Veniſe avec *Candide*, mais je me ſuis bien trompé. S'il fallait que les miniſtres, qui ont été déplacés de mon temps, allaſſent loger à Veniſe, dans le même cabaret, la place Saint-Marc ne ferait pas aſſez grande pour leur donner à ſouper.

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé d'Abbeville. On ne peut faire autre choſe que ce qu'on a fait dans la dernière édition qui eſt achevée. On a rendu juſtice à M. *Belleval*, et le public ne s'en ſoucie guère. Tout paſſe, tout s'oublie, tout s'anéantit. Le déluge fit autrefois beaucoup de bruit, et actuellement on n'en parle plus que pour en rire. *Vanité des vanités, et tout n'eſt que vanité.*

Regardez, je vous prie, ma tendre amitié pour vous et pour le ſerin comme une réalité.

LETTRE CLXXIII. 1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de février.

Il y a long-temps, mon cher ange, que je voulais vous écrire, je ne l'ai pas pu; j'ai eu une violente fecouffe de mes maux ordinaires, qui fe font tournés à l'extraordinaire. Je n'ai point appelé de médecin; on meurt fans eux, et on guérit fans eux. A préfent que je refpire un peu, et que j'ai lu le *quatrième Mémoire* de *Beaumarchais*, il faut que je vous ouvre mon cœur.

Il y avait long-temps que M. le marquis de *Condorcet* m'avait un peu deffillé les yeux fur *Marin*, et m'avait même donné quelques inquiétudes, en me priant très-inftamment de ne lui jamais écrire par un tel correfpondant. M. de *Condorcet* me parlait de cet homme précifément comme *Beaumarchais* en parle. Dans ces circonftances, vous m'écrivez que *Marin* eft l'unique caufe du funefte contre-temps que j'ai effuyé à propos des Lois de Minos, contre-temps par lequel toutes mes efpérances ont été détruites. Il n'eft pas douteux qu'en effet ce ne foit *Marin* qui ait vendu la mauvaife copie au libraire *Valade*.

Vous voyez dans quel précipice cette perfidie mercenaire m'a plongé. Je me doutais déjà de fes manœuvres et de fon avidité, par les plaintes qu'il m'avait faites de ce que vous aviez bien voulu faire

—— partager, entre *le Kain* et lui, le produit de je ne ſais
1774. plus quelle tragédie : tout me paraît éclairci. Je me rappelle même que M. de *Sartine* en était inſtruit, quand il me conſeilla de ne pas pouſſer plus loin l'affaire de *Valade*, et de ne pas exiger qu'il nommât le traître : tout cela m'accable. Je vois toujours, avec horreur, de quoi certaines gens de lettres ſont capables. J'ai le cœur gros, et pourtant il eſt bien ſerré.

Beaumarchais m'envoyait ſes *Mémoires*, et je ne le remerciais ſeulement pas, ne voulant point que *Marin*, ſur lequel je n'avais encore que des ſoupçons, et auquel je confiais encore tous mes paquets, pût me reprocher d'être en correſpondance avec ſon ennemi. Il faut vous dire encore que, *Marin* étant bien reçu chez monſieur le premier préſident (du moins avant le *quatrième Mémoire*), j'écrivis à madame de *Sauvigny*, que je ne voulais pas ſeulement remercier *Beaumarchais* de ſes factums, parce que j'étais l'ami de *Marin*.

Je lis et je relis ce *quatrième Mémoire* : j'y vois les imprudences et la pétulance d'un homme paſſionné, pouſſé à bout, juſtement irrité, né très-plaiſant et très-éloquent. Il me perſuade tout ce qu'il dit; il me développe ſurtout le caractère et la conduite de *Marin* ; et, par le tableau qu'il fait de cet homme, il me confirme ce que vous m'en avez appris. (*)

Vous me demanderez quel eſt le réſultat de ma lettre ? le voici : c'eſt premièrement de vous ſupplier de me dire franchement ce qu'on penſe de *Marin*,

(*) M. de *Voltaire* ne connaiſſait pas encore, même de vue, M. de *Beaumarchais*, lorſqu'il écrivit cette lettre. (*Note du correſpondant général de la ſociété littéraire-typographique.*)

dans Paris ; fecondement, de vouloir bien m'apprendre s'il eft vrai qu'il foit encore en crédit auprès de 1774.
monfieur le premier préfident et de M. de *Sartine*, et quelle eft fa fituation auprès de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous pouvez en être informé ; et il n'y a que vous dans le monde à qui je puiffe le demander. N'allez pas me dire que fuis trop curieux, car je vous jure que j'ai raifon de l'être. Ce *Marin* m'a plufieurs fois embâté ; il fe fefait fort de réuffir en tout, il me protégeait réellement. Enfin j'ai befoin d'être inftruit, mon cher ange.

Je me flatte que vous ne croyez plus les contes qu'on vous a faits fur *Beaumarchais*, et que vous êtes détrompé comme moi. Un homme vif, paffionné, impétueux, peut donner un foufflet à fa femme, et même deux foufflets à fes deux femmes, mais il ne les empoifonne pas. (*)

Je vous écris hardiment par la pofte, parce qu'il n'y a rien dans cette lettre, ni dans aucune autre de mes lettres, qui puiffe alarmer le gouvernement ; il n'y a que quelques paffages qui pourraient alarmer *Marin ;* mais, s'il y a des curieux, ils ne lui en diront mot. Je change d'avis, je m'adreffe à M. *Bacon*, fubftitut du procureur général. Il vous fera tenir ma lettre.

Mille tendres refpects à madame d'*Argental*.

(*) Je certifie que ce *Beaumarchais*-là, battu quelquefois par des femmes, comme la plupart de ceux qui les ont aimées, n'a jamais eu le tort honteux de lever la main fur aucune. (*Note du correfpondant general de la fociete littéraire-typographique.*)

1774.

LETTRE CLXXIV.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE FLORIAN, *à Montpellier.*

A Ferney, le 26 de février.

Mon cher ami, il y a long-temps que je ne vous ai écrit, et que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai été si malingre, si faible, si misérable, sur la fin de cet hiver, selon ma coutume, qu'en vérité je n'existais pas. Je ne m'en occupais pas moins de l'état de votre serin, et je m'attendais, chaque poste, que vous m'en diriez des nouvelles. L'inquiétude s'est jointe à tous mes maux : je vous demande, de mon lit, si elle sort du sien, si elle se promène, si elle digère, si vous jouissez tous deux d'un beau soleil ? Mon Dieu, que cette vie a d'amertumes, de dangers, de malheurs de toute espèce ; et que tout cela s'oublie vîte, quand on se porte bien !

Je m'imagine que vous savez à Montpellier plus de nouvelles de Paris que nous autres solitaires de Ferney. Vous avez plus de monde autour de vous. J'ai pourtant eu le *quatrième Mémoire* de *Beaumarchais ;* j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression ; il n'y a point de comédie plus plaisante, point de tragédie plus attendrissante, point d'histoire mieux contée, et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. *Goëzmann* y est traîné dans la boue, mais *Marin* y est beaucoup plus enfoncé ;

et je vous dirai bien des chofes de ce *Marin*, quand nous nous verrons. (*) 1774.

Toute la famille d'*Etallonde* eft certaine que *Belleval* eft la première caufe de l'affreufe cataftrophe du chevalier de *la Barre;* mais elle dit qu'il s'eft brouillé depuis avec le procureur du roi, et qu'alors il a changé d'avis. On ajoute que fes enfans font avantageufement mariés, et qu'ils ont de la confidération dans leur province. Ce fera donc pour eux qu'on rétablira la réputation du père, dans la nouvelle édition qui eft prefque achevée. *Goëzmann* et *Marin* auront, dit-on, plus de peine à rétablir la leur.

Adieu, mon cher ami; mandez-moi, je vous prie, tout ce que fait le ferin. Je ne fortirai de ma chambre que quand elle fera dans fa jolie cage du petit Ferney. *V.*

LETTRE CLXXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de mars.

J'AURAIS bien voulu remercier plutôt mon héros de fa très-aimable et très-plaifante lettre; mais, pour écrire, il faut exifter. La fin des hivers m'eft toujours fatale. On dit que les Romains ne donnèrent le nom de février, au mois dont nous fortons, qu'à caufe de la fièvre. J'ai été traité comme un ancien

(*) Un homme difait dans un fouper, que *Goëzmann* et *Marin* favaient où l'on fefait les *Mémoires* que ce *Beaumarchais* s'attribuait; celui-ci répondit gaiement : *les mal-adroits qu'ils font ! que n'y font-ils faire les leurs.* (*Note des éditeurs.*)

romain ; c'eſt peut-être parce que je me ſuis aviſé de
1774. refaire Sophonisbe. Il ne faut point chanter avec une vieille voix enrhumée.

C'eſt à mon héros à briller toujours dans ſa belle et noble carrière. Son eſprit et ſon corps ne vieilliront point. Il y a des êtres pour qui la nature a été prodigue aux dépens du pauvre genre-humain. Mon héros eſt de ce petit nombre des élus. Le voilà d'ailleurs aſſez bien établi dans le monde, par lui-même et par les ſiens. Je voudrais bien ſavoir ce que penſent MM. *Gratau*, *Martinau*, *Lardeau*, *Quatrehommes*, *Quatreſous*, quand ils voient celui qu'ils ont entaché, ſi bien détaché et ſi net ?

On me dit que vous préfèrerez le gouvernement de notre bonne ville où vous êtes né, à celui du prince noir ; que vous voulez jouir du palais que vous avez embelli ; que vous voulez reſter au centre de votre gloire. Soit ; par-tout où vous ſerez, vous règnerez, et je ſerai toujours votre fidelle ſujet.

On m'a un peu alarmé pour ma *Sémiramis* du Nord ; mais les *Ninias* ne reparaiſſent que dans l'élégante tragédie de *Crébillon* ou dans la mienne. Elle-même m'a écrit une lettre tout-à-fait plaiſante ſur la réſurrection de ſon mari. C'eſt une dame unique ; elle ſe joue d'un empire de deux mille lieues, et fait mouvoir cette énorme machine auſſi aiſément qu'une autre femme fait tourner ſon rouet.

J'aurais bien voulu voir ſon conſeil de légiſlation, dans lequel elle raſſemble des chrétiens de toute ſecte, des muſulmans et des païens. Elle a auprès d'elle deux jeunes chambellans, dont l'un eſt un jeune comte de *Schouvalof*, qui fait des vers français

mieux que toute votre académie. *Diderot* croit être à Verſailles dans les beaux jours de *Louis XIV*. Vous ſeriez-vous douté, Monſeigneur, il y a quarante ans, que Pétersbourg ſerait une ville toute françaiſe? Si vous preniez parti pour le turc, ce ſerait attaquer votre patrie. 1774.

On prétend que vous voulez reſſuſciter les jéſuites, à l'exemple du roi de Pruſſe. J'ajouterai cela au chapitre des contradictions qui règnent dans ce monde. Je commence à croire qu'on me donnera un évêché.

Je bavarde trop pour un vieux malade. Il faut aimer ſon héros, mais il ne faut pas l'ennuyer. *V.*

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 de mars.

L'OCTOGENAIRE de Ferney eſt malade, et ne peut écrire de ſa main; le jeune *Wagnière* eſt malade, et ne peut prêter ſa main à l'octogénaire; il emprunte donc une troiſième main pour demander comment on ſe porte à Montpellier: il ſubſiſte de l'eſpérance de revoir les deux voyageurs au mois d'avril. M. de *Florian* ſait, ſans doute, que *Goëzmann* et *Beaumarchais* ſont jugés, et que le public n'eſt point content. Le public, à la vérité, juge en dernier reſſort; mais ſes arrêts ne ſont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler, il faut obéir. (*)

(*) Les juges reſtèrent aſſemblés depuis cinq heures du matin juſqu'à dix heures du ſoir. Il y eut de très-grands debats; enfin la rage l'emporta:

1774. *La Chalotais* obéit quand la maréchaussée le traîne en prison à Loches, à l'âge de soixante et quatorze ans, pissant le sang, écorché de gravelle.

Pour madame de *Montglat*, que la maréchaussée conduisait à Montpellier pour aller pleurer ses péchés dans un couvent, elle n'a point obéi : elle a pris, pendant la nuit, un cheval de la maréchaussée même, et s'est échappée au grand galop, en corset et en jupon, tenant d'une main sa boîte de diamans, et de l'autre la bride de son cheval. On croit que cette brave amazone se réfugie à Genève.

Le vieux malade n'a pas pu manger des perdrix rouges dont M. de *Florian* a régalé Ferney; mais madame *Denis*, plus gourmande que jamais, les a trouvées excellentes. Elle voudrait bien que les deux voyageurs de Montpellier les eussent mangées avec elle au petit Ferney.

La poste part, il faut finir cette lettre, et souhaiter le prompt retour des deux aimables voyageurs.

M. de *Beaumarchais* fut blâmé. Monseigneur le prince de *Conti* vint le même soir à sa porte, l'inviter pour le lendemain à passer la journée chez lui ; il y laissa un billet finissant par ces mots : *Je veux que vous veniez demain ; nous sommes d'assez bonne maison pour donner l'exemple à la France de la manière dont on doit traiter un grand citoyen tel que vous.* Trois jours après toute la cour s'était fait écrire chez lui. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

LETTRE CLXXVII. 1774.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Au château de Ferney, 8 de mars.

Je reçois, Monſieur, votre lettre du 22 de février : ma réponſe ne peut partir que le 8 de mars. Si vous avez beſoin de quelque argent pour votre voyage, je ne doute pas que M. *Rey* ne vous en fourniſſe ſur ce ſimple billet : je connais ſon cœur. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec un entier dévouement, votre très-humble, &c.

Voltaire, gentilhomme ordinaire
de la chambre du roi.

Je promets rembourſer ſur le champ, par Genève, l'argent qu'il aura bien voulu prêter à M. de *Morival*, pour ſon voyage. *Voltaire.*

J'ai envoyé au roi de Pruſſe la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, il y a deux mois, dans laquelle vous me marquiez tout le zèle qui vous attache à ſon ſervice, et toute votre reconnaiſſance. Il ne me reſte plus qu'à trouver autant de bienveillance dans le cœur du magiſtrat de qui ſeul dépend votre affaire qui eſt devenue la mienne.

1774. LETTRE CLXXVIII.

A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

14 de mars.

MONSEIGNEUR,

Lorsque je pris la liberté d'implorer votre ſuffrage dans le conſeil des finances, en faveur de la colonie de Ferney, j'eus l'honneur de vous dire que je vous importunerais bientôt pour une affaire qui n'eſt pas indigne de vos regards.

Il s'agit d'une grâce qui dépend entièrement de vous; et vous avez rendu d'affez grands ſervices à la couronne et à l'Etat, pour que le roi ait en vous la plus entière confiance. Voici de quoi il s'agit.

Le roi de Pruſſe m'envoya, à la fin d'avril, un jeune officier né français, qui eſt lieutenant dans un régiment à Véſel; ce jeune homme eſt ce que j'ai jamais vu de plus ſage et de plus circonſpect. Vous ſerez étonné, Monſeigneur, quand vous ſaurez que c'eſt ce même d'*Etallonde* d'Abbeville, qui, à l'âge de dix-ſept ans, fut condamné par contumace à l'horrible ſupplice que ſubit en partie le chevalier de *la Barre*. Vous avez ſu que depuis, les eſprits ayant été calmés, le tribunal d'Abbeville eut horreur de ſa procédure, et relâcha tous les autres coaccuſés.

D'*Etallonde*, dont j'ai l'honneur de vous parler, alla ſervir cadet dans un régiment pruſſien à Véſel.

Le roi de Pruſſe a ſu qui il était ; il a connu ſes mœurs et ſon mérite ; il lui a donné une ſous-lieutenance, 1774. et enſuite une lieutenance. Le bien que ce jeune homme héritait de ſa mère ayant été confiſqué, ſon père en a demandé et obtenu la confiſcation, dont il jouit, ſans ſecourir ſon malheureux fils. Dans l'état cruel où ce jeune homme ſe trouve, le roi de Pruſſe m'autoriſe, Monſeigneur, à vous prier en ſon nom d'accorder à d'*Etallonde* toutes les bontés que votre magnanimité et votre prudence croiront praticables. Je ne ſuis point étonné que le roi de Pruſſe ne veuille point être compromis ; je ſens de plus qu'il me ſied peut-être moins qu'à perſonne de ſolliciter une telle grâce dans une affaire qui, en ſon temps, effaroucha tant de gens reſpectés.

J'oſe tout remettre entre vous et le roi de Pruſſe, ſuivant ces mots de ſa lettre de Poſtdam, du 30 de juillet : *Enfin vous en uſerez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.*

Je ne ſais rien de plus convenable que de vous implorer, de ne point paraître me mêler du ſieur d'*Etallonde*, d'attendre tout de vos ſeules bontés, et de me taire.

Je n'écris à perſonne ſur cette démarche. Si vous pouvez, Monſeigneur, avoir la bonté de m'envoyer le parchemin ſcellé dont vous daignerez favoriſer d'*Etallonde*, quand vous le jugerez à propos, ce ſera une faveur auſſi précieuſe que ſecrète, dont je ſentirai tout le prix d'autant plus que je m'en vanterai moins. J'ai aſſez de ſujets de publier ce que vous doit la France, ſans y mêler indiſcrétement les obligations que je vous aurai.

1774. LETTRE CLXXIX.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Ferney, le 16 de mars.

BIENHEUREUX ceux qui ont de la fanté, s'ils fentent leur bonheur! Tous nos voifins, et madame *Dupuits* et moi, nous fommes fur le grabat: chacun eft damné dans ce monde à fa façon. Pour moi, je dis dans ma chaudière: Comment fe porte le ferin? viendra-t-il nous voir au printemps? reftera-t-il dans la cage de M. *Lamure*?

J'ai prêté la quatrième philippique de *Beaumarchais* dans Genève: donc elle ne me reviendra pas. On a imprimé tout ce procès à Lyon: M. *Vaffelier* peut vous le faire tenir. *Beaumarchais* a eu raifon en tout, et il a été condamné. L'arrêt ne réuffit pas mieux à Paris qu'à Montpellier. (*)

La colonie profpère, mais moi je fuis bien loin de profpérer. Madame *Denis* fort en carroffe; elle va chez madame *Dupuits* et madame *Racle* qui font toutes deux groffes. Madame *Dupuits* fouffre beaucoup; mais qui ne fouffre pas, foit de corps, foit d'efprit? Ce monde-ci eft une vallée de misère, comme vous

(*) Cet arrêt a été caffé d'une voix unanime, fous *Louis XVI*, par la grand'chambre et la tournelle affemblées, quand le vrai parlement fut rétabli dans fes fonctions. M. de *Beaumarchais* rendu à fon état de citoyen, fut porté par le peuple, de la grand'chambre à fon carroffe, au milieu d'un concours d'applaudiffemens, fondant en larmes, et prefque étouffé par la foule. (*Note des éditeurs.*)

ſavez. Le bonheur n'eſt qu'un rêve, et la douleur eſt réelle; il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y fais autre choſe que me réſigner et me dire que les mouches ſont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins. Celui d'être loin de vous et du ſerin eſt bien grand pour le vieux malade. 1774.

LETTRE CLXXX.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mars.

GRAND merci, Monſieur, de vos nouvelles, mais cent fois plus de la manière dont vous les contez. Vous êtes comme *la Fontaine;* il n'inventait pas ſes contes, mais il avait un ſtyle à lui. Vous devez avoir reçu l'Hiſtoire de l'Inde qui n'eſt pas un conte; vous devez avoir vu le Catéchiſme des premiers brames, et vous ne m'en avez rien dit. Je vous l'adreſſai pourtant ſous l'enveloppe de votre général des dragons.

Mes reſpects à M. *Goëzmann*. Ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait qu'un coupable dans cette belle affaire, comme il n'y avait qu'un homme amuſant? Vous vous imaginiez donc que *hors de cour* ſignifiait juſtifié, déclaré innocent? et parce que vous écrivez mieux que nos académiciens, vous penſiez ſavoir la langue du barreau. Je vous crois actuellement détrompé. Vous ſavez ſans doute que *hors de cour* veut dire : Hors d'ici, vilain. Vous êtes violemment ſoupçonné d'avoir reçu de l'argent des deux

1774. parties. Il n'y a pas assez de preuves pour vous convaincre ; mais vous restez *entaché*, comme disait *l'autre* (*), et vous ne pouvez plus posséder aucune charge de judicature.

Pour le blâme de *Beaumarchais*, je ne sais pas encore bien précisément ce qu'il signifie : pour moi, je ne blâme que ceux qui m'ennuient ; et en ce sens il est impossible de blâmer *Beaumarchais*. Il faut qu'il fasse jouer son Barbier de Séville, et qu'il rie en vous fesant rire. (**)

Quant à *la Chalotais*, je pleure. Pour vous, Monsieur, je vous aime de tout mon cœur, et je suis pénétré de vos bontés pour moi.

(*) L'*autre* : le parlement, qui n'ayant pu parvenir à juger M. d'*Aiguillon*, s'en dédommagea en le déclarant entaché dans son honneur : il devint ministre six mois après.

(**) On raconte que par-tout où M. de *Beaumarchais* se montrait, on l'entourait et on l'applaudissait ; que le lieutenant de police qui lui voulait du bien, l'envoya chercher et lui dit : *Je vous conseille, Monsieur, de ne vous montrer nulle part ; ce qui se passe irrite bien des gens ; ce n'est pas assez d'être blâmé, sachez qu'il faut être modeste.* (*Notes des éditeurs.*)

LETTRE

LETTRE CLXXXI. 1774.

A M. DE MAUPEOU.

MONSEIGNEUR,

Il eſt dit, dans la vie de *Molière*, qu'il obtint de *Louis XIV* un bénéfice pour le fils de ſon médecin, dont il n'avait jamais ſuivi les ordonnances. Je ſuis encore plus rebelle à celles de mon curé, mais je ne ſais ſi j'obtiendrai pour lui la ferme du Jong.

En attendant que monſieur le procureur général de Bourgogne vous envoye les informations que vous avez la bonté de demander, permettez que je vous diſe ce que je ſais des jéſuites à qui cette ferme appartenait, et du pays barbare où je ſuis naturaliſé.

Notre province de Gex eſt de ſix lieues de long ſur deux de large, ſituée le long du lac de Genève, entre le mont Jura d'un côté, et les Alpes de l'autre: pays admirable à la vue, et dans lequel on meurt de faim. Il n'y eut pendant long-temps, dans ce déſert, que des prêches, des goîtres et des écrouelles. Le canton de Berne, conquérant de ces vaſtes provinces, fut poſſeſſeur au ſeizième ſiècle de la métairie du Jong, conquiſe auparavant par des chartreux du pays de Vaud (leſquels n'exiſtent plus) ſur une famille de payſans du même canton, éteinte ainſi que tous les moines dans cette partie de la Suiſſe.

Les Bernois cédèrent depuis Gex et la ferme du Jong, au duc de Savoie, et gardèrent le pays de

1774. Vaud, parce que le vin y eſt bien meilleur : ils gardèrent auſſi le bien des chartreux dans cette province de Vaud; et la ferme du Jong reſta au duc de Savoie.

Henri IV, comme vous le ſavez, Monſeigneur, échangea le marquiſat de Saluces pour la Breſſe et pour notre petite langue de terre, en 1601. Nous fûmes preſque tous huguenots juſqu'en 1685. *Louis XIV* révoqua l'édit de Nantes, et tout le monde s'enfuit. Nos terres reſtèrent incultes, et ne ſont même encore cultivées que par des ſavoyards.

On avait envoyé des jéſuites dans le pays, dès l'an 1649, pour cultiver nos ames; et le cardinal *Mazarin*, le plus pieux des hommes, leur avait donné dès lors cette grange du Jong, que j'ai l'inſolence de demander pour mon curé.

Les jéſuites, en cultivant la vigne du Seigneur dans notre pays, firent aſſez bien leurs affaires. Permettez-moi de vous raconter, Monſeigneur, qu'en 1756 j'appris qu'ils avaient acheté à ma porte le bien de ſix gentilshommes, tous frères au ſervice du roi, tous mineurs, tous orphelins, tous pauvres. Ce bien était en antichrèſe, c'eſt-à-dire prêté à uſure depuis long-temps. Nos miſſionnaires l'achetèrent d'un huguenot qui l'avait acheté lui-même à vil prix. Ainſi, l'on vit la concorde établie entre les jéſuites et les hérétiques. Les jéſuites obtinrent, en 1757, des lettres-patentes pour acheter ce bien ; ils les firent entériner au parlement de Bourgogne : c'était le révérend père *Feſſe* qui conduiſait cette négociation. On lui dit qu'il riſquait beaucoup, que les ſix mineurs pourraient un jour rentrer dans leur terre, en payant

l'argent pour lequel elle avait été antichréfée ; il répondit, dans un mémoire que j'ai vu, qu'il ne craignait rien, et que ces gentilshommes étaient trop pauvres. Cela me piqua. Je dépofai l'argent qu'il fallait ; et ces gentilshommes, nommés MM. de *Craffi*, très-bons officiers, font en poffeffion de l'héritage de leurs pères. Le père *Feffe* eft actuellement à Lyon ; il a changé fon nom en *Feffi*, de peur qu'on ne prît ce nom pour des armes parlantes, attendu fon énorme derrière. 1774.

Ce bien fefait partie du chef-lieu des jéfuites ; ce chef-lieu s'appelle Ornex. Toutes les acquifitions faites par les jéfuites l'environnent. Le tout vaut entre quatre et cinq mille livres de rente, diftraction faite des terres rendues à MM. de *Craffi*. La ferme du Jong, donnée par le roi aux jéfuites, peut valoir annuellement fix cents livres; elle eft adminiftrée par un procureur de Gex, nommé *Martin*, qui en rend compte au parlement de Dijon. Nous faisîmes le revenu du Jong, dans le procès en faveur des orphelins contre les jéfuites ; nous apprîmes alors que cette métairie était un don royal, fait à condition d'édifier les huguenots. Elle eft voifine de Ferney. J'ai eu le bonheur d'établir une colonie affez nombreufe, et des manufactures dans cette paroiffe ; le curé a befoin d'un vicaire. Nos curés, comme je crois avoir eu l'honneur de vous le dire, n'ont point de cafuel, de peur que les hérétiques ne les accufent de vendre les chofes faintes ; et fi mon curé obtenait la ferme, il édifierait les hérétiques et fes ouailles.

Si par hafard la ferme du Jong était affectée au payement des créanciers des jéfuites, je ne demande

1774. rien pour mon curé ; je vous demande seulement pardon de vous avoir ennuyé du vrai portrait de mon pays et du père *Fesse*.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

18 d'avril.

AUTANT le vieux malade, Monsieur, est enchanté de vos bontés et de vos lettres, autant il est affligé de votre incrédulité : c'est très-sérieusement que je vous le dis. Toute la cour de Russie me saurait assurément très-mauvais gré, si j'avais eu l'impudence de mettre un ouvrage, un peu licencieux et un peu téméraire, sous le nom d'un chambellan de l'impératrice, et d'un président de la législation. Je serais de plus un faquin tres-méprisable, si je m'étais loué moi-même dans cette pièce qu'on m'attribue. Ne me faites pas passer, je vous en prie, pour un malhonnête homme et pour un ridicule ; je ne sais de ces deux réputations laquelle est la plus cruelle. Ne me citez point M. d'*Adhémar ;* il y a très-grande apparence qu'il était parti de Pétersbourg avant que le jeune comte de *Schouvalof* eût fait son *Epître à Ninon*. Je venais de la recevoir, lorsque l'autre comte de *Schouvalof*, son oncle, vint chez moi, il y a environ un mois. Il la fit imprimer sur le champ à Genève, et en fit tirer une quarantaine d'exemplaires ; il en a gardé l'original. Ce sont des faits qu'il vous sera aisé

de constater avec lui, quand vous le verrez chez madame *du Deffant* où il va quelquefois. 1774.

J'avoue qu'il y a quelque ressemblance entre mon style et celui du jeune poëte russe. Il s'exprime très-clairement, et ne court point après l'esprit : ce sont mes seules bonnes qualités. J'ai fait des disciples en Prusse et à Pétersbourg, et mes ennemis sont à Paris.

Catherine II me mandait, il n'y a pas long-temps, qu'il fallait qu'il y eût deux langages en France, celui des beaux esprits et le mien ; mais qu'elle n'entendait rien au galimatias du premier.

Je viens, dans ma juste colère, de faire imprimer à Genève une édition de l'*Epître à Ninon*. Je vous l'envoie, en vous protestant encore de mon innocence et de ma douleur.

On dit que madame de *Brionne* va chez le médecin suisse avec M. le duc de *Choiseul* ; je ne le crois point. Je puis vous certifier, par de très-tristes exemples, que ce médecin des urines n'est pas digne de voir les conduits de l'urine de madame de *Brionne*, et que c'est le plus plat charlatan qui existe ; mais c'est assez qu'il tienne cabaret au haut d'une montagne, pour qu'on aille le consulter.

N. B. Votre dernière lettre a été ouverte et mal recachetée. Je ne m'étonne pas qu'on soit curieux de vous lire ; mais quand vous voudrez me faire cette faveur, ayez la bonté d'envoyer votre lettre chez *Marin quès-à-co* qui me fait tout tenir surement.

1774. LETTRE CLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

MON cher ange, je vous avais d'abord envoyé quelques Pégases par l'*hippopotame ;* mais je n'ai point eu de nouvelle de ce *cheval marin*, quoique j'aye caressé son poitrail : je n'ai pas même eu de réponse de lui depuis quinze jours; je ne sais s'il est au fond de la mer. Tous mes Pégases que je lui avais envoyés sont probablement noyés avec lui.

Je suis toujours très-malade; et quoique je m'égaye quelquefois à faire de mauvais vers, je n'en souffre pas moins.

Je me suis donné la petite consolation de démasquer, dans les notes de Pégase, ce scélérat d'abbé *Sabotier* qui, après avoir commenté *Spinosa*, a l'insolence d'accuser d'irréligion tant d'honnêtes gens, et qui, ayant fait des vers que le cocher de *Vertamont* aurait été honteux de faire dans un mauvais lieu, ose condamner les libertés innocentes qu'on peut prendre en poësie. Ce petit monstre est, dit-on, le favori de l'évêque *Jean-George de Pompignan ;* il est bon de connaître ces scélérats d'hypocrites. La littérature est devenue un cloaque que mille gredins remplissent de leurs ordures. Vous conviendrez qu'il vaut mieux à présent faire labourer *Pégase* que le monter.

Portez-vous bien, mon cher ange, vous et madame d'*Argental*; jouiſſez d'une vie honorée et tranquille; pour moi, je me meurs entre mes montagnes. *V.* 1774.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 de mai.

Le vieux malade ne peut écrire ni de ſa main, ni de celle de ſon ſcribe qui eſt malade auſſi; il ſe ſert d'une main étrangère pour vous dire, monſieur le Marquis, que vous devenez l'homme le plus néceſſaire à la France. Vous avez ſu tirer *aurum ex ſtercore Condamini*. Votre miniſtère de ſecrétaire fera une grande époque dans la nation.

Je vois, dans tout ce que vous faites, toutes les fleurs de l'eſprit, et tous les fruits de la philoſophie: c'eſt la corne d'abondance. On courra à vos éloges comme aux opéra de *Rameau* et de *Gluck*. La réputation que vous vous faites eſt bien au-deſſus des *honneurs obſcurs de quelque légion*. Tout le monde convient qu'une compagnie de cavalerie n'immortaliſe perſonne; et je puis vous aſſurer que vos éloges de l'académie des ſciences éterniſeront l'académie et le ſecrétaire. Il n'y a qu'une choſe de fâcheuſe, c'eſt que le public ſouhaitera qu'il meure un académicien chaque ſemaine, pour vous en entendre parler.

Je voudrais que le clergé eût un ſecrétaire comme vous, et que vous puſſiez, en enterrant tous les

prêtres, faire leur oraifon funèbre, et enfeigner aux
1774. hommes la raifon qu'on eft fort loin de leur enfeigner. Vous rendez bien des fervices importans à cette malheureufe raifon. Je vous en remercie de tout mon cœur, comme attaché paffionnément à vous et à elle.

LETTRE CLXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

QUELQUE chofe qui foit arrivé et qui arrive, je ne veux pas mourir fans avoir la confolation d'avoir revu mes anges. Il n'y a que ma malheureufe fanté qui puiffe m'empêcher de faire un petit tour à Paris. Je n'ai affaire à aucun fecrétaire d'Etat; je ne fuis point de l'ancien parlement. Il y avait une petite tracafferie entre le défunt et moi, tracafferie ignorée de la plus grande partie du public, tracafferie verbale, tracafferie qui ne laiffe nulle trace après elle. Il me paraît que je fuis un malade qui peut prendre l'air par-tout, fans ordonnance des médecins.

Cependant je voudrais que la chofe fût très-fecrète. Je penfe qu'il eft aifé de fe cacher dans la foule. Il y aura tant de grandes cérémonies, tant de grandes tracafferies, que perfonne ne s'avifera de fonger à la mienne.

En un mot, il ferait trop ridicule que *Jean-Jacques*, le génevois, eût la permiffion de fe promener dans la cour de l'archevêché, que *Fréron* pût aller voir jouer

l'Ecoſſaiſe, et moi que je ne puſſe aller ni à la meſſe ni aux ſpectacles dans la ville où je ſuis né. Tout ce qui me fâche, c'eſt l'injuſtice de celui qui règne à Chanteloup, et qui doit régner bientôt dans Verſailles. Non-ſeulement je ne lui ai jamais manqué, mais j'ai toujours été pénétré pour lui de la reconnaiſſance la plus inaltérable. Devait-il me ſavoir mauvais gré d'avoir haï cordialement les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* et les ennemis de la couronne? cette injuſtice, encore une fois, me déſeſpère. J'ai quatre-vingts ans; mais je ſuis avec M. de *Chanteloup* comme un amant de dix-huit ans quitté par ſa maîtreſſe.

1774.

Quand vous jugerez à propos, mon cher ange, d'engager, de forcer votre ami et votre voiſin, M. de *Praſlin*, à repréſenter mon innocence, vous me rendrez la vie.

Je ne vous parle point des bruits qu'on fait déjà courir de l'ancien parlement qu'on rappelle, de monſieur le chancelier qu'on renvoie : je n'en crois pas un mot. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ſuis dévot à mes anges.

1774.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mai.

LA première chose, Monsieur, qui me vint dans la tête quand le roi eut la petite vérole, c'est que la famille royale et tout Versailles allaient en être attaqués : *Regis ad exemplum totus componitur orbis.* Cette maudite peste arabique a cela de particulier qu'elle se communique non-seulement par le tact et par l'air, mais encore par l'imagination. Il aurait fallu commencer par imiter M. le duc d'*Orléans ;* il faudrait donner la petite vérole à tout le monde, pour sauver tout le monde.

Vous devez sans doute mener une vie bien triste (*); mais plus elle est sombre, plus vous avez besoin de *Gluck*, et nous aussi.

Nous sommes tous *Gluck* à Ferney, Monsieur ; nous sommes aussi *Arnoult ;* nous sommes encore plus *Delisle ;* et, pour vous en convaincre, nous avons sauvé un pauvre diable de moine défroqué qui osait porter votre nom. A l'égard de mademoiselle *Arnoult* qui chante si bien, *que de grâces ! que de beauté !* Nous sentons bien qu'on peut lui reprocher un petit manque de modestie, et qu'il n'est pas honnête de chanter ainsi ses louanges. Elle se tirera de cette critique, comme elle pourra. Pour madame *du Deffant*, nous ne lui pardonnons pas de s'être ennuyée à cette musique.

(*) A Choisi où *Mesdames* avaient toutes trois la petite vérole.

On nous envoie des tas de nouvelles dont nous ne croyons rien ; nous doutons, et nous attendons. 1774.

La propofition que vous me faites d'acheter toute la cargaifon de *Pompignan* (*) eft d'un grand calculateur, mais je trouve encore mieux mon compte dans l'Inde, où nous nous fommes avifés, quelques génevois et moi, d'envoyer un vaiffeau. Ce vaiffeau a péri à fon arrivée en France, tant notre marine eft toujours malheureufe ; et malgré cela, nous n'y avons rien perdu. Comme j'irai bientôt dans l'autre monde, chargez-moi d'y vendre votre part du *Pompignan*, car il n'y aurait pas de l'eau à boire dans celui-ci.

On dit que le fermier (**) dont vous me parlez veut refter dans fa ferme : en ce cas, il a raifon; car tant vaut l'homme, tant vaut fa terre. Mais ce digne fermier a eu très-grand tort d'imaginer qu'un pauvre manœuvre, éloigné de cent lieues, devait favoir s'il y avait ou non des charançons qui gâtaient fes blés. Cela m'a fait une peine extrême, et je ne m'en confolerai point : il faut pourtant fe confoler.

On dit que la nation fe prépare à être fort férieufe et fort fage : elle y aura de la peine ; ce n'eft pas là de ces chofes où il n'y a que le premier pas qui coûte.

(*) On la propofait au rabais.

(**) M. le duc de *Choifeul*.

1774. LETTRE CLXXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de mai.

QUAND Monſeigneur ſera dans ſon royaume d'Aquitaine, ou dans ſa province de Richelieu, ou dans ſon pavillon des fées, il n'a qu'à me dire, lève-toi et marche, mon cadavre lui obéira. Je ſuis dans un état pitoyable; il n'importe. Je ne pourrai jamais avoir l'honneur de manger en public à ſa table. Ma décrépitude et mes infirmités ne me le permettent pas. Je doute encore beaucoup que vous daigniez m'accueillir en particulier. Je ſuis très-ſourd, et on dit que mon héros eſt un peu dur d'oreilles. N'importe encore une fois. Je ferai conſolé et j'oublierai ma misère pour m'occuper de votre gloire et pour être témoin que vous êtes un vrai philoſophe. C'eſt par-là qu'il faut finir. Je vous ai déjà dit que votre duc d'Epernon ne l'était pas, et que c'était en tout ſens un homme infiniment inférieur à vous. C'eſt ce que je vous prouverai quand il vous plaira.

Songez, quoique vous ne ſoyez pas à beaucoup près ſi vieux que moi, que vous avez vu ſix générations, en comptant *Louis XIV*, et que pendant ces ſix générations vous avez toujours eu une carrière brillante. Cette ſeule idée eſt un excellent appui de la philoſophie. Je vivrais cent trente-quatre ans comme *Jean Cauſeur*, qui vient de mourir en Bretagne, que jamais je ne riſquerais de vous

envoyer des Pégafes et autres fadaifes de chétive littérature. Mais je vous envoie hardiment une 1774. petite oraifon funèbre de *Louis XV*, compofée par un académicien de province nommé *Chambon*. Vous n'y trouverez aucun de ces lieux communs, et rien de ces déclamations dont le public eft tant rebattu, mais vous y verrez de la vérité. Elle eft bien étonnée, cette vérité de fe trouver dans une oraifon funèbre, et elle fera encore plus étonnée de ne pas déplaire. Remarquez, je vous en prie, qu'un feul académicien fit l'éloge du feu roi pendant fa vie, et que c'eft un académicien qui le premier l'a loué publiquement après fa mort. Les louanges font un peu reftreintes. Il n'y a que celles-là de vraies.

Ce modéré panégyrifte n'avait pas de rancune.

Mais ce vain éloge et le monarque, tout fera bientôt oublié. Autrefois dans de pareilles circonftances le grand chambellan difait : Meffieurs, le roi eft mort, fongez à vous pourvoir. On y fongeait affez fans qu'il le dît. Pour moi, Monfeigneur, je ne fonge qu'à vous être attaché avec le plus tendre refpect jufqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

1774. LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange, l'efprit eft promt, et la chair eft faible. Si je pouvais mettre un pied devant l'autre, vous croyez bien que mes deux pieds feraient chez vous. Je vous aurais même apporté quelques fruits de ma retraite; car je fuis de ces vieux arbres près de périr par le tronc, et qui ont encore quelques branches fécondes. C'eft une deftinée bien funefte que je puiffe et que je ne puiffe pas vous venir voir; mais j'efpère encore, malgré mes quatre-vingts ans et toutes mes misères. Il eft vrai que je fuis un peu fourd, un peu aveugle, un peu impotent; le tout eft furmonté de trois à quatre infirmités abominables; mais rien ne m'ôte l'efpérance. Ce fond de la boîte de *Pandore* me refte. Je ne fais fi *la Borde* conferve encore ce tréfor; il fe flattait de faire jouer fa Pandore, lorfqu'il a été écrafé par *Gluck*, et par la mort de fon protecteur.

Vous avez, mon cher ange, l'efpérance la plus jufte de vivre long-temps, très-honoré et très-heureux avec madame d'*Argental*, et vous n'avez aucun des maux qui font fortis de la boîte. Votre lot eft un des plus heureux, votre félicité me fert de confolation.

J'écris à *Papillon* philofophe(*), qui eft un phénix

(*) Madame de *Saint-Julien*.

en amitié. Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Je ne doute pas que vous ne voyez fouvent M. le duc de *Praflin;* et comme je le crois plus jufte que fon coufin, je vous fupplie de vouloir bien, dans l'occafion, lui parler de mon attachement inviolable. 1774.

Voltaire.

LETTRE CLXXXIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 de juin.

Je vous ai fait des infidélités, Madame, en faveur de M. *Delifle;* mais auffi il me fefait mille agaceries, quand vous me traitiez avec indifférence. Il me parlait de vous, et vous ne m'en difiez mot. Il m'apprenait que vous aviez été à l'opéra d'Iphigénie, et que vous aviez trouvé les vers, le récitatif, les ariettes, la fymphonie, les décorations même déteftables. Il nous a envoyé quelques airs qui ont paru très-bons à ma niéce, grande muficienne; mais, comme l'accompagnement manquait, j'ai perfifté à croire qu'il n'y a rien dans le monde au-deffus du quatrième acte de Roland, et du cinquième acte d'Armide. Je fuis toujours pour le fiècle de *Louis XIV*, malgré tout le mérite du fiècle de *Louis XV* et de *Louis XVI*.

Enfin, Madame, vous vous humanifez avec moi. Vous m'écrivez, vous me fourniffez matière à écrire,

1774. vous m'envoyez de très-jolis vers qui valent beaucoup mieux qu'une très-grande ode. Je vous en remercie, et je voudrais bien ſavoir de qui ils ſont. Je ne ſuis pas accoutumé à en recevoir de pareils. Voilà un bon ton, et rien n'eſt plus rare.

J'ai ſu que M. le duc de *Choiſeul* était revenu à Paris en triomphateur, et qu'il était reparti en philoſophe. Je lui battis des mains avec le peuple, et je ne le trouve pas moins injuſte envers moi.

Je perſiſte dans ma haine contre les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli;* et je n'ai jamais conçu comment il avait pu être mécontent de l'horreur que j'ai eue pour des injuſtices, auxquelles il ne peut prendre le moindre intérêt. Je lui ferai toujours attaché, fût-il exilé, ou fût-il ſouverain. Je ferai pénétré de reconnaiſſance pour lui; je le regarderai comme un génie ſupérieur: mais je ne lui pardonnerai jamais l'erreur dans laquelle il eſt tombé ſur mon compte.

Pour vous, Madame, je vous pardonne de ne m'avoir jamais inſtruit de rien, et d'avoir voulu que je vous écriviſſe de mon déſert où j'ignorais tout ce qui ſe paſſait dans le monde. Vous m'écriviez quelquefois quatre mots cachetés du grand ſceau de vos armes, au lieu de me mettre au fait, et de cacheter avec une tête.

M. *Deliſle* a eu plus de compaſſion que vous; cependant je ne vous ai point abandonnée. Je vous ai fait parvenir de plates vérités en vers et en proſe, quand il m'en eſt tombé entre les mains, et je vous en enverrai tout autant qu'il m'en viendra.

Vous ne me donnez aucunes nouvelles des grands

tourbillons

tourbillons qui vous entourent; et moi je vous écrirai tout ce que je faurai dans ma folitude. Vous voyez, Madame, que je fuis de meilleure compofition que vous, et cependant c'eft vous qui vous plaignez. 1774.

LETTRE CXC.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

1 de juillet.

Il vaut cent mille fois mieux, Monfieur, être à Chanteloup qu'à Mouzon. Votre vieux malade de Ferney, que vous avez ragaillardi par vos lettres, achèvera tout doucement fa petite carrière à Ferney, quoiqu'on le preffe de venir badauder à Paris. Il ferait fort aife d'entendre l'Iphigénie de *Gluck;* mais il n'eft pas homme à faire cent lieues pour des doubles croches : et il craint plus les fots propos, les tracafferies, les inutilités, la perte du temps, qu'il n'aime la mufique.

Quand vous ferez dans ce vafte tourbillon, vos lettres me tiendront lieu de tous les plaifirs qu'on cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux fes fottifes par vos yeux que par les miens qui font très-affaiblis par mes quatre-vingts ans. Ecrivez-moi de Paris, et je renonce à Paris.

Vous favez que ce n'eft que par vous que j'ai été inftruit de l'état des chofes. Je fais un peu l'Hiftoire de France, mais je ne favais rien du temps préfent.

J'étais assez instruit que l'ancien parlement, tuteur des
1774. rois, avait banni du royaume *Charles VII*, l'un de ses pupilles, qu'il avait fait brûler en place de Grève la maréchale d'*Ancre* comme sorcière, qu'il mit à cinquante mille écus la tête d'un cardinal premier ministre, que MM. *Culet*, *Gratau*, *Martinau*, *Crépin*, *Quatresous*, *Quatrehommes*, &c. chassèrent deux fois leur pupille *Louis XIV* de Paris, et son petit frère, et leur pauvre mère. Je savais même qu'ils voulaient me faire pendre, pour avoir rapporté quelques-uns de ces faits dans le Siècle de *Louis XIV*. Je bénis DIEU et celui qui nous a défaits de *messieurs;* mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais point. Quand je vous dis que je ne le connais point, ce n'est pas de DIEU dont je parle; c'est de l'homme qui a détruit *messieurs*, et qui nous a délivrés de la vénalité de la justice. Je ne lui ai jamais rien demandé.

Il n'y a qu'un seul homme en France à qui j'aye jamais demandé des grâces. Il me les a toutes accordées. J'en conserverai, vif ou mort, une reconnaissance inviolable. Je le regarderai toujours comme le premier homme de l'Etat, quand il y aurait autant de *du Barri* que *Salomon* avait de concubines. J'ai toujours pensé de même; et, s'il en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui pardonner.

Je vous demande pardon de vous parler de tout cela; mais j'ai le cœur plein, il faut que je débonde.

Je ne vous dirai rien de ce qu'on fait à Paris, parce que probablement on n'y fait ce qu'on fait ni ce qu'on dit; et j'attendrai, pour avoir des notions justes, que vous soyez dans ce pays-là. Si j'avais le

malheur d'être roi, j'aurais assurément le bonheur de vous prendre pour mon premier ministre ; car 1774.
vous êtes le seul qui me disiez la vérité. La plupart de ceux qui me font l'honneur de m'écrire, ne me mandent que des bagatelles, ou des bruits populaires, ou des contradictions.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

5 de juillet.

Je suis coupable envers vous, Monsieur, et d'autant plus coupable que, pensant absolument comme vous, je devais vous faire sur le champ mes remercîmens, et vous envoyer ma profession de foi.

Oui, Monsieur, j'aime mieux le Tartufe et le Misanthrope que les comédies nouvelles. Oui, j'ose préférer *Racine* à nos drames, et j'aime mieux Roland et Armide que certains opéra. Ce n'est pas parce que j'ai quatre-vingts ans que je pense ainsi, car j'avais le même mauvais goût à quinze, et probablement je mourrai dans mon péché. Je vois que, chez toutes les nations du monde, les beaux arts n'ont qu'un temps de perfection ; et après le siècle du génie, tout dégénère à force d'esprit.

Je vous fais un très-grand gré de combattre en faveur du bon goût ; mais vous ne ramènerez pas au vin de Bourgogne des gens blasés qui s'enivrent de mauvaise eau-de-vie. Ceci soit dit entre nous ; car il

ne faut pas fâcher les ivrognes : ils n'entendent ni
1774. raifon , ni raillerie.

On dit que vous avez un drame qui s'appelle *le Vindicatif;* mais il n'y avait qu'à jouer Atrée, c'eft le plus grand vindicatif qu'on ait jamais connu.

Amufez-vous de ce qu'on vous donnera ; le bon temps eft paffé, le meilleur vin eft bu. Vous favez fans doute que dans l'Evangile on donnait toujours le plus mauvais vin au deffert.

Pardonnez-moi, encore une fois , Monfieur , de vous écrire fi tard. Je fuis le plus négligent des hommes. J'égare tous mes papiers ; je fuis comme le fiècle , je ne fais ce que je fais : mais je fais bien ce que je dis en vous renouvelant tous les fentimens de ma très-refpectueufe eftime.

Le vieux malade V.

LETTRE CXCII.

A M. LE COMTE CAMPI, *à Modène.*

MONSIEUR,

VOTRE belle tragédie et la lettre dont vous m'avez honoré me font parvenues, heureufement pour moi, dans un temps où je peux encore lire ; car lorfque l'hiver approche, avec fes neiges , mes yeux de quatre - vingts ans me refufent le fervice. Agréez mes remercîmens ; vous devez avoir reçu ceux de toute l'Italie dont vous augmentez la gloire.

Votre tragédie eft conduite avec un grand art, et votre épifode d'Idolea me paraît fupérieure à l'Aricie de l'admirable *Racine;* mais ce qui eft plus effentiel,

votre pièce intéreſſe et fait couler des larmes. Une intrigue vraiſemblable et bien ſuivie ſe fait approuver; 1774.
le ſentiment ſeul ſe rend maître du cœur;

Et quòcunque volent animum auditoris agunto.

Vous avez très-heureuſement imité *Ovide* dans les excuſes que *Biblis*, amoureuſe de ſon frère, cherche auprès des Dieux.

Dî melius, Dî nempè ſuas habuere ſorores.
Sic Saturnus Opem junctam ſibi ſanguine duxit,
Oceanus Thetin, Junonem rector Olympi:
Sunt Superis ſua jura.

Si *Biblis* avait été juive, elle aurait pu apporter l'exemple de *Sara*, qui était la ſœur d'*Abraham*, ſon mari, à ce qu'elle dit. Elle ſe ſerait fondée ſur le diſcours de *Thamar*, qui dit à ſon frère *Amnon:* Demandez-moi en mariage à mon père; il ne vous refuſera pas. Si elle avait été italienne, elle aurait pu implorer votre proverbe: *La cugina non mancare, la ſorella ſe.*

Mais la tragédie veut des paſſions, des remords et des cataſtrophes ſanglantes; c'eſt en quoi, Monſieur, vous avez très-bien réuſſi. Je ne ſuis point ſurpris du nombre des ſonnets faits à votre louange; ce ſont des fleurs qu'on jette par-tout ſur votre paſſage. Pour nous autres français, quand nous nous amuſons à faire des tragédies, nous ne recueillons guère que des chardons: nos *Cotins* et nos *Frérons* s'en nourriſſent, et en offrent à quiconque réuſſit.

J'ai l'honneur d'être avec la plus reſpectueuſe eſtime, Monſieur, &c.

1774.

LETTRE CXCIII.

AU MEME.

A Ferney, 8 de juillet.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

Le Dialogue de Pégase et du Vieillard m'a valu une lettre de vous, que je proposerais à tous les jeunes gens comme une leçon de raison et de goût. Il est d'une belle ame et d'un esprit juste de sentir de l'horreur et du mépris pour ce discours que *Photin* tient à *Ptolomée* dans *la Pharsale*, et que *Corneille* a si malheureusement imité dans sa tragédie de Pompée, si remplie de grandes beautés et de défauts insupportables.

Lucain tombe d'abord dans une faute, dans une contradiction que *Corneille* ne s'est point permise; c'est de dire que *Ptolomée* est un enfant plein d'innocence: *Puer est, innocua est ætas;* et de dire, quelques vers après, que *Photin* conseilla l'assassinat de *Pompée* en homme qui savait flatter les pervers, et qui connaissait les tyrans:

At melior suadere malis et nosse tyrannos,
Ausus Pompeium letho damnare Photinus.

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, et je l'ai dit hardiment, que le *Photin* de *Corneille* débite plus de maximes de scélératesse que celui de *Lucain;* maximes

cent fois plus dangereuſes, quand elles ſont récitées devant des princes avec toute la pompe et toute l'illuſion du théâtre, que lorſqu'une lecture froide laiſſe à l'eſprit la liberté d'en ſentir l'atrocité. 1774.

Je ne m'en dédis point; je ne connais rien de ſi affreux que ces vers :

Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner;
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à craindre;
Et qui veut tout pouvoir doit oſer tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.

Vous avez vu très-judicieuſement, Monſieur, que non-ſeulement ces maximes ſont exécrables, et ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles ſont abſurdes dans la circonſtance où elles ſont placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois;* il eſt queſtion de ſavoir ſi on recevra *Pompée*, ou ſi on le livrera à *Céſar*. Il faut plaire au vainqueur; ce n'eſt pas là un droit des rois. *Ptolomée* eſt un vaſſal qui craint d'offenſer *Céſar* ſon maître.

J'ai exprimé ſans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie, qui font frémir l'honnêteté et le ſens commun. J'ai dit, et j'ai dû dire combien ſont horribles à la fois et ridicules ces autres vers que j'ai entendu réciter au théâtre :

Chacun a ſes vertus ainſi qu'il a ſes dieux....
Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable....
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux....
Oui, lorſque de nos ſoins la juſtice eſt l'objet,
Elle y doit emprunter le ſecours du forfait.

1774. On ne peut dire plus mal des chofes plus odieufes; cependant il y a des gens d'affez mauvaife foi pour ofer excufer ces horreurs ineptes. Point de mauvaife caufe qui ne trouve un défenfeur, et point de bonne qui n'ait un adverfaire; mais à la longue le vrai l'emporte, furtout quand il eft foutenu par des efprits tels que le vôtre.

Si rien n'eft plus odieux aux honnêtes gens que ces fcélérats de comédie qui parlent toujours de *crime*, qui crient que le *crime* eft héroïque, que *la vengeance eft divine*, qu'on s'immortalife par des *crimes;* rien n'eft plus fade auffi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'eft un grand art dans *Racine* que *Néron* ne dife jamais qu'il aime le *crime*, et que *Junie* ne fe vante point *d'être vertueufe.*

Je vous demande bien pardon, Monfieur, de vous dire des chofes que vous paraiffez favoir mieux que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCIV. 1774.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 10 de juillet.

J'AI oublié, Monfieur, de vous répondre fur le chapitre du *roué* (*) ou *rouable* que vous croyez être à Laufane, et y avoir pris votre nom. Il eft vrai qu'il y avait un *roué* furnommé *Delille.* C'était un moine défroqué qui avait enlevé une fort jolie fille. Ses fupérieurs couraient après lui pour le faire brûler: nous avons envoyé le moine et fa demoifelle en Ruffie.

L'autre moine dont vous me parlez, ou l'autre roué, comme il vous plaira, a paffé quelque temps à Vevay fur le chemin du Vallais. On le dit à préfent en Italie. Voilà tout ce que je fais des anciens feigneurs de la cour.

Il me femble qu'il n'y a rien de mieux à faire pour les Français que d'être doux, gais et aimables. M. le duc d'*Orléans* donnait, il y a quelques années, des fêtes charmantes, et jouait parfaitement la comédie. M. de *Maurepas* était le premier homme du monde pour les parades; il était célèbre pour fes bons mots. Tout cela eft plus agréable que de fe déchirer les oreilles pour favoir fi les affaffins des *Calas* et des

(*) *Du Barri*, furnommé *le roué :* on difait à Paris qu'après la mort de *Louis XV*, il s'était réfugié en Suiffe fous le nom de *Delille* qu'il aurait pu porter à caufe de la terre de l'île Jourdain qu'il avait excroquée, et que l'abbé *Terrai* lui rexcroqua dès que *Louis XV* fut mort.

1774. *la Barre* achèteront encore ou non le droit de nous juger.

Je vous demande en grâce, Monſieur, de me faire lire l'épître de M. de *Ruhlières;* j'aime les bons vers autant que monſieur le comte de *Provence* à qui je fais bon gré d'ailleurs de faire renaître le temps des anciens troubadours.

Il me ſemble que je ne vous ai point aſſez dit combien je ſuis charmé de ces deux vers:

Puiſſent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor!

Si ces deux vers ne ſont pas de vous, il y a donc quelqu'un dans le monde qui vous vaut bien.

Madame *Denis* et moi, nous ſouhaitons paſſionnément que votre régiment aille inceſſamment ſur notre frontière.

Une très-belle voix que DIEU nous a envoyée dans nos déſerts, nous a chanté des morceaux d'Iphigénie et d'Orphée, qui nous ont fait un extrême plaiſir.

LETTRE CXCV. 1774.

A M. SUARD,

Sur son discours de réception à l'académie française, dont le sujet est l'éloge de la philosophie.

A Ferney, 16 de juillet.

J'AI, Monsieur, plus d'un remercîment à vous faire. Je n'ose vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître ; mais s'il était vrai que vous eussiez voulu soutenir un pauvre vieillard, sur le bord de son tombeau, contre la sainte cabale qui ameute les *Sabatier* et les *Clément*, jugez quelle obligation vous aurait ce vieux bon homme, et comme il marcherait gaiement vers sa dernière heure.

Je vous dois cent fois plus de reconnaissance, et la saine partie de l'académie, et la saine partie du public, en auront autant que moi pour votre très-étonnant discours, pour cette vertu courageuse dont vous avez donné le premier exemple, pour cette raison victorieuse avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raison. Le jour de votre réception sera une grande époque. Il y a si peu d'intervalle entre l'*Eloge de Fénélon* condamné par un arrêt du conseil, et votre discours (condamné sans doute par le recteur *Cogé*), que je suis encore tout stupéfié de votre intrépidité. Il est vrai qu'elle est accompagnée

—— d'une grande sagesse. Vous vous êtes couvert de 1774. l'égide de *Minerve*, en frappant à droite et à gauche avec l'épée de *Mars*.

Je dois me taire sur ceux qui ont eu le malheur de retarder votre réception ; j'en ai gémi pour eux. Je me flatte qu'ils verront combien ils avaient été trompés. Vous ne vous êtes vengé qu'en les éclairant; il faudra bien qu'ils pensent comme le public.

Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte; il faudra jeter dans le feu presque tous les discours précédens, qui n'ont été que de fades éloges en style académique.

Je vois enfin les véritables fruits de la philosophie, et je commence à croire que je mourrai content. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne rendît quelque arrêt pour supprimer le nom de philosophie dans la langue française ; supprimez le nom d'hypocrite dans l'académie, ou du moins que ceux qui le sont encore en rougissent, et qu'ils prennent les livrées de la raison, pour oser paraître devant les honnêtes gens.

Je vais relire votre discours pour la quatrième fois. Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permettaient de me remuer, je voudrais vous embrasser vous et vos amis.

LETTRE CXCVI. 1774.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

18 de juillet.

Je fuis confus, Monfieur, et pénétré de reconnaiffance. Ce n'eft point par vanité que mon cœur eft fi fenfible à tout ce que vous avez bien voulu dire en ma faveur, dans le *Mercure* de juillet; c'eft qu'en effet rien n'eft plus précieux pour moi qu'une pareille marque d'amitié. Ce qui ajoute encore à votre bienfait, c'eft ce noble et jufte mépris qu'il vous fied fi bien de témoigner à ces petits regrattiers de la littérature, à cette canaille qui, en barbouillant du papier pour vivre, ofe avoir de l'amour propre, et qui juge, avec tant d'infolence, de ce qu'elle n'entend pas. Il eft jufte d'écarter à coups de fouet les chiens qui aboient fur notre paffage.

J'aurais bien voulu lire les Barmécides de M. de *la Harpe.* Il eft le feul qui approche du ftyle de *Racine*, et même d'affez près; mais il a encore plus d'ennemis que n'en eut *Racine.* Dieu veuille qu'il trouve un *Louis XIV!* j'ai peur qu'il ne rencontre que des *Pradons.* Il a de plus un grand malheur, c'eft d'être né dans un fiècle dégoûté, qui ne veut plus que des drames et des doubles croches, et qui au fond ne fait ce qu'il veut. Le public eft à table depuis quatre-vingts ans; il boit enfin de mauvaife eau-de-vie fur la fin du repas.

Les hommes de génie peuvent dire, dans ce temps,

qu'ils font nés mal à propos. Ce n'eſt pas pour vous
1774. que je parle, ni pour d'*Alembert*; car vous êtes nés tous deux pour honorer votre ſiècle, et pour nous défaire de la multitude d'inſectes qui bourdonnent, et qui voudraient piquer.

Je ſuis bien aiſe que l'inſecte, qui a voulu reſſuſciter le procès de M. de *Morangiès*, ait été écraſé par la commiſſion du conſeil ; cet inſecte était dangereux : il donnait au menſonge l'air de la vérité. J'ai lu une moitié de ſon mémoire qu'on m'a envoyée: il faut que le rapporteur du conſeil ait un eſprit bien fin et bien juſte, pour avoir démêlé toutes les petites fourberies dont ce mémoire atroce fourmille. Il me ſemble que M. de *Sartine* eſt très-outragé dans ce mémoire, ſous le nom général de *la police*. Je ne ſais rien de plus puniſſable.

On me conſole en m'aſſurant que les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* ne reviendront point pour être nos tyrans, en feſant ſemblant d'être les protecteurs du pauvre peuple qui n'eſt que le ſot peuple.

On parle de prochains changemens dans le miniſtère; mais il eſt dit dans la Sainte Ecriture : *Nolite audire prophetas.*

Adieu, Monſieur ; conſervez-moi des bontés qui font la conſolation de ma vie.

LETTRE CXCVII.

1774.

A M. DE POMARET.

26 de juillet.

C'ETAIT, Monfieur, un *Montillet*, archevêque d'Auch, qui, ayant appris qu'un grand nombre de vos réformés s'étaient affemblés extraordinairement le 4 de mai dans fon diocèfe, et avaient tranfgreffé la loi au point de prier DIEU publiquement pour la fanté de *Louis XV*, déféra ce crime à *Louis XVI*.

Je donnai part à quelques-uns de vos confrères du zèle qu'a témoigné ce digne prélat, poffeffeur d'ailleurs de cent mille écus de rente. Il eft gouverné par une demi-douzaine de jéfuites qui ne font pas auffi riches que lui, mais qui font auffi faints et auffi fages.

Un marquis de *Ganges*, exempt des gardes du roi, eft aujourd'hui à Ferney. Je voudrais bien qu'il vous y eût amené.

J'efpère que, dans fept ou huit cents ans, les hommes ne fe perfécuteront plus pour favoir: *Utrùm chimera bombinans in vacuo poffit comedere fecundas intentiones.*

1774.

LETTRE CXCVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

28 de juillet.

Je n'ai point de thème aujourd'hui, Madame; j'ai envie de vous écrire, et je n'ai rien à vous dire. Quand je vous aurai fouhaité un bon eftomac, de la diffipation et de l'amufement, il en réfultera feulement que je vous ai ennuyée.

Le conte que vous m'avez fait de ce nouveau confeiller qui n'ofait *copiner* avant que fes anciens *copinaffent*, eft un vieux conte que j'ai entendu faire avant que madame de *Choifeul* fût née.

J'ai un neveu qui eft gros comme un muid, et qui eft doyen des confeillers-clercs du nouveau parlement; il faut me pardonner de prendre un peu le parti de fa compagnie. L'ancienne n'était guère plus favante, et était certainement plus tracaffière. Si vous vous faites lire l'hiftoire, vous aurez remarqué que, depuis *François I*, le parlement de Paris a cru toujours reffembler au parlement d'Angleterre.

C'eft précifément comme fi un de nos confuls fe croyait conful romain. Le monde a toujours été gouverné par des équivoques. Toutes nos querelles de religion ont eu des équivoques pour principes; c'eft ce qui m'a fait fouhaiter que la fatire de *Boileau* fur les équivoques fût un peu meilleure.

Il

Il me paraît que, vous autres Parifiens, vous allez voir une grande et paifible révolution dans votre gouvernement et dans votre mufique. *Louis XVI* et *Gluck* vont faire de nouveaux Français. 1774.

M. *Delifle* va à fon régiment, et je n'aurai plus de nouvelles. Il avait une pitié charmante pour ma curiofité. Il me donnait des thèmes toutes les femaines; il égayait le férieux de ma vie, car je fuis très-férieux : je fais mes moiffons, je plante, je bâtis, j'établis une colonie qu'on va peut-être détruire : voilà des occupations graves.

Portez-vous bien, Madame; ayez du plaifir, fi vous pouvez : cela eft bien plus important et beaucoup plus difficile. Je vous fuis attaché depuis bien long-temps; mais à quoi cela fert-il? Je vous fuis inutile, je fuis vieux, je vais mourir. Adieu, Madame; je vous aime comme fi j'avais encore vingt ans à vivre gaiement avec vous.

Le vieux malade de Ferney.

1774.

LETTRE CXCIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

29 de juillet.

Je ne suis pas surpris que mon héros ne m'ait pas donné ses ordres ; je me suis bien douté que ma petite demi-dormeuse, que j'appelle ma commode, et que j'avais fait faire exprès dans mon village, me serait inutile, surtout quand j'ai su qu'un voyageur très-connu de mon héros était en Suisse. J'ai conclu que le ciel s'opposait à mon voyage de Bordeaux, et qu'il fallait que je mourusse dans mon trou.

O destinée! destinée! Les Turcs ont bien raison de croire à la fatalité. Cependant mon héros, à ce qu'il me semble, a toujours maîtrisé assez cette destinée, et s'est toujours noblement tiré d'affaire. Que dire et que faire contre un homme qui a servi l'État soixante ans, et qui commença par être blessé au siége de Fribourg, si long-temps avant que la famille royale fût née? Ceux qui pourraient être jaloux de vous, ont-ils pris Mahon? ont-ils fait passer l'armée anglaise sous les Fourches-Caudines? &c. &c.

Donc j'ai dit en moi-même: Il continuera à régner dans l'Aquitaine, sans y lire même les vers orduriers du poëte *Ausone*, natif de Bordeaux, et consul romain; il y aura une meilleure troupe de comédiens qu'à Paris; il se réjouira et il sera honoré. Il me semble qu'il y a des hommes qui ont acquis une telle considération que la fortune ne peut leur faire

aucun mal. Le nombre en eſt petit, et mon héros eſt aſſurément de ce nombre. Il m'aurait été bien doux de lui faire ma cour! j'en ſuis très-indigne, je l'avoue. Je ne ſuis plus fait que pour être enterré. Vivez auſſi long-temps qu'un doyen des maréchaux de France, qu'un doyen de l'académie, un marguillier de paroiſſe peut vivre. Régnez dans votre ciel de Bordeaux. Les orages ne peuvent ſe former que ſous vos pieds. On va chanter des *De profundis* à Saint-Denis; mais on ſe ſouviendra toujours que vous avez fait chanter des *Te Deum* à Notre-Dame.

1774.

Agréez mes très-tendres reſpects. *V.*

LETTRE CC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 d'auguſte.

Mon cher ange, je vous écris de mon lit, c'eſt le pupitre des gens de quatre-vingts ans; c'eſt pour vous dire que je ne ſuis point ſurpris que madame d'*Argental* ſe faſſe porter, et que monſieur votre frère ait eu la fièvre. Les chaleurs extrêmes qu'on doit éprouver au bord de la Seine, comme du lac de Genève, peuvent fort bien déranger le pouls et ôter les forces. Je n'ai pas celle de faire ce voyage dont la ſeule idée me feſait ſauter de joie. Quatre-vingts années de maladies preſque continuelles ne permettent guère de ſe mettre en route dans la zone torride, et au mois d'octobre je ſerai dans la zone glaciale.

1774. Vous jugerez ſi je ſuis impotent, quand vous ſaurez qu'on a joué hier auprès de Genève les Lois de Minos, et que je n'ai pu m'y tranſporter. On me dit que cette rapſodie a été merveilleuſement accueillie par des gens qui ne connaiſſaient autrefois que les pſaumes de *Marot*, et qui paſſent aujourd'hui pour n'être ſavans que dans l'art de compter; mais depuis qu'ils ont profité des manœuvres de votre miniſtère des finances, au point de ſe faire ſix ou ſept millions de rentes ſur le roi, ils ſe ſont mis à aimer les vers français.

Je ne renonce point au projet d'obtenir du grand référendaire quelque ombre de juſtice pour un jeune et brave officier le plus honnête et le plus ſage du monde, que le roi de Pruſſe m'a confié depuis quatre mois. Il ſerait triſte qu'un homme qui lui appartient reſtât condamné à avoir la main droite coupée, la langue arrachée, à être roué et brûlé pour n'avoir pas ſalué, chapeau bas, une proceſſion de capucins pendant la pluie. Je ne puis attendre le ſacre qui eſt le temps des grâces. Il faut que j'écrive bientôt, et que l'affaire ſoit faite ou manquée. Si je n'obtiens rien, je renverrai l'officier à ſon maître, qui n'en aura pas meilleure opinion de nous. Je dois avoir quelque eſpérance, s'il eſt vrai que le roi ait répondu à ceux qui lui diſaient que M. *Turgot* eſt encyclopédiſte: *Il eſt honnête homme, et cela me ſuffit.* Ces paroles n'annoncent pas un bigot gouverné par la prêtraille, elles manifeſtent une ame juſte et ferme.

Je ſouhaite que les Deux Reines de *Dorat* réuſſiſſent autant que notre monarque.

J'ai quelque idée d'avoir vu une déclamation de

collége, intitulée *Sophronie*, et de n'avoir pu en soutenir la lecture. Je n'ai point su le nom de l'auteur. Dieu me préserve de songer à faire l'*Histoire des Papes*, à moins qu'on ne m'assure vingt ans de vie pour courir sur la barque de S[t] *Pierre*, depuis ce renégat jusqu'au prudent *Ganganelli*. Quelle imagination! moi l'*Histoire des Papes!* à mon âge!

1774.

Je pense bien comme vous sur Armide et sur le quatrième acte de Roland; mais tant de gens disent que cette musique est du plain-chant, tant d'oreilles aiment le mérite de la difficulté surmontée, tant de langues crient, de Pétersbourg à Madrid, que nous n'avons pas de musique, que je n'ose me battre contre toute l'Europe. Cela n'appartenait qu'à *Louis XIV* et au roi de Prusse.

Adieu, mon cher ange. DIEU vous envoye des vents frais qui rendent des forces à madame d'*Argental* et à M. de *Pont-de-Vesle*. *V.*

1774.

LETTRE CCI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 d'augufte.

Ah! cette fois-ci, j'ai un thème; et mon thème, Madame, eft la révolution en miniftres et en mufique. Je ne fuis ni marin ni muficien. Je fuis fâché que M. *Turgot* n'ait que le département de nos vaiffeaux et de nos colonies. Je ne le crois pas plus marin que moi; mais il m'a paru un excellent homme fur terre, plein d'une raifon très-éclairée, aimant la juftice, comme les autres aiment leurs intérêts, et aimant la vérité prefque autant que la juftice.

Quant à la mufique, j'avoue que je ferais un voyage à Paris pour entendre Roland et Armide, après vous avoir entendu parler; et la feule chofe qui m'en empêche, c'eft mon extrait baptiftère daté, dit-on, de l'an 1694: lequel extrait baptiftère eft accompagné de recettes pour mes yeux, pour mes oreilles et pour mes jambes, qui font dans le plus mauvais état du monde.

Madame *Denis*, qui montre la mufique à l'arrière-petite-nièce de *Corneille*, née chez nous, prétend que le chevalier *Gluck* module infiniment mieux que le chevalier *Lulli*, que *Deftouches* et que *Campra*. Je veux l'en croire fur fa parole, car je me fouviens que le roi de Pruffe ne regardait la mufique de *Lulli* que

comme du plain-chant. On penſe de même dans le reſte de l'Europe, et j'en ſuis très-fâché; car le récitatif de *Lulli* me paraît encore admirable. C'eſt une déclamation naturelle, remplie de ſentiment, et parfaitement adaptée à notre langue; mais elle demande des acteurs. *Cinna* ne pouvait être joué que par *Baron*. Je n'en dirai pas autant des ſymphonies de *Lulli;* aucune n'approche ſeulement de l'ouverture du Déſerteur. 1774.

Il faut ſonger que, quand le cardinal *Mazarin* fit venir chez nous l'opéra, nous n'avions que vingt-quatre violons diſcordans qui jouaient des ſarabandes eſpagnoles. Nous ſommes venus tard en tout genre. Il n'y a guère de nation qui ait plus de vivacité et moins d'invention que la nôtre.

Je ſouhaite, pour votre amuſement, qu'on traduiſe inceſſamment, et bien, les deux gros volumes de *Lettres* du comte de *Cheſterfield*, à ſon fils *Philippe Stanhope*. Il y parle d'un très-grand nombre de perſonnes que vous avez connues. Il y a beaucoup à apprendre; et je ne ſais ſi ce n'eſt pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours de l'Europe. Il veut que ſon fils cherche à plaire, et lui en donne des moyens qui valent peut-être ceux du grand *Moncrif*, qui ſut plaire à une auguſte reine de France. Il traite bien mal le maréchal de *Richelieu*, en avouant pourtant qu'il a ſu plaire. Il conſeille à ſon fils d'être amoureux de madame du *P*....., et lui envoie le modèle d'une déclaration d'amour.

J'ai peur que ce livre ne ſoit traduit par quelque garçon de la boutique de *Fréron* votre ami, ou par

quelque autre valet de libraire. Il faudrait un homme
1774. du monde qui voulût s'en donner la peine ; mais on n'en permettra jamais le débit en France. Si j'étais à Paris, je vous lirais en français quelques-unes de ces lettres, ayant l'anglais sous mes yeux; mais mon état ne me permet point Paris ; et d'ailleurs j'ai eu l'insolence de créer une espèce de petite ville dans mon désert, et d'y établir des manufactures qui demandent ma présence et mes soins continuels. Mes travaux de campagne sont encore des chaînes que je ne puis rompre. Je me traîne en carrosse auprès de mes charrues ; mes laboureurs n'exigent point que j'aye de la santé et de l'esprit, et que je leur fasse des vers pour être mis dans le *Mercure*.

Il me semble que, quand *Louis XIV* prit en mains les rênes du gouvernement, on lui présentait de meilleurs vers que ceux dont on accable *Louis XVI*. Je le plaindrais fort, s'il était obligé de les lire.

Vous devez être instruite, Madame, si M. le duc de *Choiseul* a acheté en effet la charge de grand chambellan de M. le duc de *Bouillon*. Il serait bon qu'un homme, qui a tant d'élévation dans le caractère, tînt toujours à la cour par quelque grande place.

Je finis, faute de papier. Mille tendres respects. *V.*

LETTRE CCII.

1774.

A M. MARIN.

16 d'auguste.

Vous avez fait, Monſieur, bien de l'honneur à mes yeux de les croire capables de lire votre écriture. Non vraiment, je ne vous ai point cru à Lampedouſe; mais j'étais, moi, ſur les bords du Styx où je ſuis très-ſouvent.

Il me ſemble que *Louis XVI* et M. *Gluck* vont créer un nouveau ſiècle. C'eſt un *Solon* ſous lequel nous aurons un *Orphée*, du moins à ce que diſent tous les grands connaiſſeurs en politique et en muſique. Pour moi, je ne verrai d'*Orphée* que dans le pays où il alla chercher ſa femme;

Tænarias etiam fauces, dira oſtia Ditis,
Et caligantes nigrâ formidine lucos.

Si vous avez du temps à vous, mon cher correſpondant, mandez-moi, je vous prie, comment ſont reçus dans le public les deux diſcours de M. *Suard* et de M. *Greſſet*, l'un très-philoſophique et l'autre grammatical.

On me parle de la *Lettre d'un théologien* à l'abbé *Sabotier*. Je l'ai lue; elle m'a inſpiré de l'admiration et de l'effroi. L'auteur (*) eſt ſans doute un profond géomètre et un homme d'un eſprit ſupérieur; mais

(*) M. le marquis de *Condorcet*.

1774. c'eſt un *Hercule* qui s'amuſe à écraſer un ſcorpion à coups de maſſue. Je ſuis bien ſurpris qu'un homme de ſon mérite traite ſérieuſement un *Sabotier;* c'eſt une choſe bien hardie d'ailleurs, de donner tant de ſoufflets au clergé ſur la joue de ce miſérable poliſſon.

On me mande que l'ouvrage fait dans Paris un effet prodigieux : quelques perſonnes me l'attribuent, mais j'en ſuis incapable. Il y a trop long-temps que j'ai renoncé à la géométrie ; et de plus, je ne ſaurais approuver qu'on diſe tant de mal des prêtres, ſans aucun correctif. Il eſt très-certain qu'il y a parmi eux de très-belles ames, des évêques, des curés ſages et charitables. Il ne faut jamais attaquer un corps tout entier, excepté les jéſuites. En un mot, je ſuis fâché que, dans les premiers jours d'un nouveau règne, on ait fait un ſi bon et ſi dangereux ouvrage que le miniſtère ſera probablement forcé de condamner, et qu'on pourrait bien déférer au parlement.

Je vous prie de me dire auſſi ſi vous êtes idolâtre d'Orphée, et ſi vous avez abjuré entièrement Roland et Armide.

Voilà donc l'Egliſe grecque qui triomphe de l'Egliſe turque ! *Catherine* me l'avait bien prédit. Les Velches voient-ils clair enfin ? Si *Joſeph* avait voulu, ou plutôt s'il avait eu de l'argent, il n'y aurait plus de Turcs en Europe ; la patrie de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Anacréon* ſerait libre.

LETTRE CCIII.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguste.

CECI devient férieux, mon cher ange. Vous connaiffez fans doute la *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois fiècles*; c'eft *Hercule* qui affomme à coups de maffue un infecte, mais il frappe auffi fur toutes les têtes de l'hydre. On ne peut être ni plus éloquent ni plus mal-adroit. Cet ouvrage auffi dangereux qu'admirable armera fans doute tout le clergé. Il paraît tout jufte dans le temps que j'écris à monfieur le chancelier pour l'affaire que vous favez. Pour comble de malheur, on m'impute cet écrit funefte, dans lequel il eft queftion de moi prefque à chaque page.

L'ouvrage eft d'un homme qui a fans doute autant d'efprit que *Pafcal*, et qui eft auffi bon géomètre. Il dit que d'*Alembert a réfolu le premier, d'une manière générale et fatisfefante, le problème des cordes vibrantes; et qu'il a inventé le calcul des différences partielles.*

Je n'ai jamais lu ces cordes vibrantes ni ces différences partielles de M. d'*Alembert*. Il y a près de quarante ans que vous m'avez fait renoncer à la féchereffe des mathématiques.

Il eft donc impoffible que je fois l'auteur de cet écrit. J'aime les philofophes, mais je ne veux pas être leur bouc émiffaire. Je ne veux ni de la gloire d'avoir fait la *Lettre du théologien*, ni du châtiment qui la fuivra.

1774. J'admire feulement comme tous les événemens de ce monde s'enchaînent, et comment un gueux comme *Sabatier*, un miférable connu pour avoir volé fes maîtres, un poliffon payé par les *Pompignans*, devient le fujet ou d'une perfécution ou d'une révolution.

Je mets peut-être trop d'importance à cette aventure. Je peux me tromper, et je le fouhaite; mais, fi le gouvernement fe mêle de cette affaire, il eft jufte que je me défende fans accufer perfonne.

Je ne fais actuellement où vous êtes, mon cher ange; mais fi cette affaire fait autant de bruit qu'on le dit, fi monfieur le chancelier en eft inftruit, s'il vous en parle, fongez, je vous en prie, que je n'ai nulle part à la *Lettre du théologien*, que je me fuis contenté de caufer avec *Pégafe*, et qu'il y aurait une injuftice affreufe à me rendre refponfable des témérités refpectables de gens qui valent beaucoup mieux que moi. Je fuis affligé qu'on ait gâté une fi bonne caufe, en la défendant avec tant d'efprit. Je vois la guerre déclarée, et la philofophie battue. Mon innocence et ma douleur font telles que je vous écris en droiture. Je vous demande en grâce de me répondre le plutôt que vous pourrez.

J'attends avec impatience des nouvelles de la fanté de madame d'*Argental* et de monfieur votre frère.

LETTRE CCIV.

1774.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 7 de ſeptembre.

JAMAIS je n'ai eu plus de thèmes pour vous écrire, Madame. Savez-vous que ce fut ce poliſſon de *Vadé*, auteur de quelques opéra de la foire, qui, dans un cabaret à la Courtille, donna au feu roi le titre de *bien-aimé*, et qui en parfuma tous les almanachs et toutes les affiches? vous ſouvenez-vous que les cris des fanatiques et des parlementaires enflammèrent le cerveau du miſérable *Damiens*, et aſſaſſinèrent le roi bien-aimé, par les mains de ce gueux auſſi inſenſé que coupable? Vous voyez à préſent la mémoire du roi bien-aimé pourſuivie par ce même peuple qui était prêt à lui dreſſer des autels, pour s'être ſéparé de madame de *Châteauroux* pendant quinze jours.

C'eſt ce peuple qui fait des neuvaines à Sainte-Geneviève, et qui ſe moque tous les ans de *Jéſus* et de ſa mère, dans des noëls remplis d'ordures. C'eſt le même qui fit la fronde et la Saint-Barthelemi, et qui ſiffla long-temps Britannicus, Armide et Athalie. Il n'y a peut-être rien de plus fou et de plus faible, après les Velches, que ceux qui veulent leur plaire.

Peut-être eſt-il étonnant qu'on veuille ſacrifier le nouveau parlement qui n'a ſu qu'obéir au roi, à l'ancien qui n'a ſu que le braver. Peut-être beaucoup d'honnêtes gens feraient-ils fâchés de revoir en place

1774. ceux qui ont assassiné, avec le poignard de la justice, le brave et malheureux comte de *Lalli;* qui ont eu la lâcheté barbare de le conduire à la Grève dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; ceux qui ont souillé leurs mains du sang d'un enfant de dix-sept ans en personne, et du sang d'un autre enfant de seize ans en effigie, qui leur ont fait couper le poing, arracher la langue, qui les ont condamnés à la question ordinaire et extraordinaire, et à être brûlés à petit feu dans un bûcher composé de deux cordes de bois, le tout pour avoir passé dans la rue sans avoir salué une procession de capucins, et pour avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, lequel *Piron* avait, par parenthèse, douze cents livres de pension sur la cassette. Les gens qui sont occupés de la musique de *Gluck* et de leur souper, ne songent pas à toutes ces horreurs; ils iraient gaiement à l'opéra et à leurs petites maisons, sur les cadavres de ceux qu'on égorgea les jours de la Saint-Barthelemi et de la bataille du faubourg Saint-Antoine.

Il y en a d'autres qui considèrent sérieusement tous ces événemens, et qui en gémissent. J'aime à rire tout comme un autre, et je n'ai que trop ri; mais j'aime aussi à pleurer sur Jérusalem. Je me console et je me rassure dans l'opinion que j'ai de M. de *Maurepas* et de M. *Turgot*. Ils ont tous deux beaucoup d'esprit, et sont surtout fort éloignés de l'esprit superstitieux et fanatique. M. de *Maurepas*, à l'âge de près de soixante et quatorze ans, ne doit et ne peut guère avoir d'autres passions que celles de signaler sa carrière par des exemples d'équité et de modération.

M. *Turgot* eſt né ſage et juſte : il eſt laborieux et appliqué. Si quelqu'un peut rétablir les finances, c'eſt lui. Je ſuis à préſent ſous ſa coupe Je demandais au conſeil des finances des grâces et des règlemens pour une colonie d'étrangers que j'ai faits ſujets du roi, et pour qui je bâtis de jolies maiſons dans mon abominable trou de Ferney, que j'ai changé en une eſpèce de ville aſſez agréable. Si le conſeil veut favoriſer cette colonie, j'aime mieux en avoir l'obligation à M. *Turgot* qu'à M. l'abbé *Terrai*. J'ai dépenſé plus de quatre cents mille francs pour cet établiſſement, et je ne demande au roi, pour toute récompenſe, que la permiſſion de faire entrer de l'argent dans ſon royaume. Il en eſt aſſez ſorti. Chacun a ſa chimère; voilà la mienne. C'eſt ainſi que je radote à l'âge de quatre-vingts ans. 1774.

Je ne radote point, quand je vous dis, Madame, combien je vous aime, combien je vous regrette, et à quel point il m'eſt douloureux de finir mes jours ſans vous revoir; mais, tout frivole que j'ai été, j'ai huit cents perſonnes à conduire et à ſoutenir. Je me trouve fondateur dans un pays ſauvage; j'y ai changé la nature, et je ne peux m'abſenter ſans que tout retombe dans le chaos.

Quant à M. le duc et à madame la ducheſſe de *Choiſeul*, je leur ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie avec reſpect, vénération et reconnaiſſance.

Je vous fais là toute l'hiſtoire de mon cœur, parce qu'il eſt à vous. Je crains pour la vie de *Pont-de-Veſle*; ſon frère fait la conſolation de la mienne.

L'affaire de M. le maréchal de *Richelieu* eſt déſagréable; il ſera forcé de faire condamner ſa couſine,

1774. et de demander sa grâce. Nous aurions de belles lettres de madame de *Sévigné* sur sa petite-fille, si madame de *Sévigné* vivait encore.

Adieu, Madame; jouissez de tous les spectacles de la cour et de la ville, et daignez quelquefois vous souvenir du vieux malade *V.*

LETTRE CCV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

14 de septembre.

Vous avez bien raison, Monseigneur, de ne point faire juger la pièce provençale par le sot et tumultueux parterre de Paris. Les têtes velches sont à présent si exaltées, si absurdes, si folles, qu'il ne faut les laisser juger que leurs camarades les marionnettes des boulevards. Les romans les plus extravagans n'approchent pas des sottises qu'on débite. Je vous assure que quand *Vadé*, écrivain de la foire, donna le nom de *bien-aimé* à *Louis XV*, dans un cabaret de la Courtille, et que tous les almanachs furent enluminés de ce titre (le tout pour avoir renvoyé madame de *Châteauroux*), *Louis XV* aurait fort bien fait de défendre par un édit qu'un si sot peuple lui donnât un si beau nom: *Odi profanum vulgus.*

Vous faites très-bien de vous en tenir à poursuivre et à presser la sentence du châtelet; ce n'est que dans des affaires un peu douteuses qu'on fait des mémoires. Celle-ci est si claire et si démontrée, qu'on

qu'on l'affaiblirait en voulant la fortifier d'un factum d'avocat ; et puiſque la folle de Provence n'oſe pas faire un mémoire, je ne vois pas pourquoi vous vous abaiſſeriez à en produire un. 1774.

Les fauſſes nouvelles courent dans Paris avec tant de rapidité, et ſont crues ſi univerſellement, que *le Kain* écrivait, ces jours paſſés à un bateleur d'auprès de Genève, ces propres mots : *Le calomniateur Maupeou eſt à la baſtille, et on lui fait ſon procès criminel.* Cette belle nouvelle fut regardée dans tout Genève comme certaine. Le lendemain on diſait que l'abbé *Terrai* ſerait infailliblement pendu, et que les Génevois y perdraient ſix ou ſept millions de rentes qu'ils ont acquiſes fort adroitement ſur les aides et gabelles de France. Cependant Genève eſt une ville beaucoup plus ſage que Paris, et qui raiſonne beaucoup mieux. Jugez donc, s'il ſuffit d'un faux bruit pour alarmer toute une ville où l'on penſe, ce qui doit arriver dans une ville où l'on parle, et où l'on ne penſe guère. Je conclus de tout cela que mon héros a raiſon en tout.

Je ſuis très-fâché de la mort de *Pont-de-Veſle.* Quand la cabane de planches de mon voiſin brûle, je dois prendre garde à ma cabane de paille.

Je pourrais très-bien venir vous faire ma cour à Paris, rien ne m'en empêche que le triſte état de ma ſanté. Pour écouter ſa paſſion et faire un voyage, il faut commencer par être en vie.

Vous ſavez que je m'occupe, avant d'achever ma mort, à créer une habitation aſſez ſingulière, qui n'eſt ni ville, ni village, ni catholique, ni proteſtante, ni république, ni dépendante, ni tout-à-fait cité, ni

1774. tout-à-fait campagne. Tout ce que je crains, c'eſt qu'après moi cet ouvrage, qui m'a tant coûté, ne ſoit entièrement anéanti.

Je vous remercie très-ſenſiblement de la bonté que vous avez de vouloir bien faire payer les artiſtes qui ont fourni la montre ornée de diamans pour les noces de monſeigneur le comte d'*Artois*.

Je ſoupire toujours après le bonheur de vous voir et de vous faire ma cour, tout indigne que j'en ſuis. Mon reſpectueux attachement pour vous eſt ſans bornes. *V.*

LETTRE CCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de ſeptembre.

Mon cher ange, je ne m'attendais pas que votre frère paſsât avant moi. Je ſuis honteux d'être en vie, quand je ſonge à toutes les victimes qui tombent de tous côtés autour de moi. Mon cœur vous dit : Vivez long-temps, mon cher ange, vous et madame d'*Argental!* comme ſi la choſe dépendait de vous; nous ſommes tous, dans ce monde, comme des priſonniers dans la petite cour d'une priſon; chacun attend ſon tour d'être pendu, ſans en ſavoir l'heure; et, quand cette heure vient, il ſe trouve qu'on a très-inutilement vécu. Toutes les réflexions ſont vaines, tous les raiſonnemens ſur la néceſſité et ſur la misère humaine ne ſont que des paroles perdues. Je regrette

votre frère, et je vous aime de tout mon cœur; voilà tout ce que je puis vous dire. 1774.

Si vous avez le temps d'entendre parler des sottises des vivans, je vous dirai que votre protégé *le Kain* a écrit à un génevois ces belles paroles : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille, et on lui fait son procès.* Cette nouvelle a été crue fermement dans tout Genève. Il n'y a point de ville en Europe qui s'intéresse plus qu'elle à vos affaires de France, attendu qu'elle s'est acquis six ou sept millions de rentes sur le roi, par son habileté, tandis que les Velches vont à l'opéra comique.

Personne n'a douté un moment que la nouvelle de *le Kain* ne fût très-vraie; il était réputé l'avoir apprise de tout le public : cependant elle est fausse. Mais j'ai grand intérêt de savoir si l'homme accusé d'avoir calomnié une personne très-respectable et très-aimable, ferait en effet coupable d'avoir trempé dans une intrigue qu'on lui impute. Vous pouvez me dire, oui ou non, sans vous compromettre.

Je vous ai écrit par madame de *Sauvigny;* vous pouvez me dire un mot par M. *Bacon*, substitut de monsieur le procureur général. Vous pouvez m'écrire des *on dit.* Tout le monde écrit des *on dit;* cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille *on dit.* Où en serions-nous si on ne permettait pas les *on dit?* La société ne subsiste que des *on dit.*

Je voudrais bien venir vous voir sans qu'on dît, il est à Paris. Plus j'avance en âge, plus je dis :

Moins connu des mortels, je me cacherais mieux;
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux.

1774. Mes anges, puissiez-vous conserver très-long-temps votre santé, sans laquelle il n'y a rien !

Je suis bien sensible à l'attention que vous avez de me payer les neuf mille quatre cents livres; cela vient très à propos, car ma colonie me ruine. Je prendrai la liberté de tirer une lettre de change sur vous, puisque vous le permettez.

Adieu, mon cher ange ; Paris est bien fou, et ce monde-ci bien misérable : c'est dommage qu'il n'y en ait pas d'autre. *V.*

LETTRE CCVII.

A M. LE CHEVALIER DE CUBIERES,

ÉCUYER DE MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS.

A Ferney, 18 de septembre.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur, si, étant affublé de quatre-vingts ans et de tous les accompagnemens de cet âge, je ne vous ai pas remercié plutôt de votre jolie lettre. Vous me parlez de vos deux maîtresses, une fille de quinze ans et la gloire : je vois que vous avez les faveurs de ces deux personnes. Je vous en félicite, et je garde les manteaux. Jouissez long-temps, et agréez les respectueux sentimens du vieux malade *Voltaire.*

LETTRE CCVIII. 1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 19 de ſeptembre.

Je vous envoie, mon cher ami, la publication de votre bonheur, faite hier authentiquement en préſence des hommes et des anges. Je n'y étais pas; car, en qualité de vieux malade, j'étais dans mon lit, lorſque le curé avertiſſait la paroiſſe que vous feriez inceſſamment dans le lit de mademoiſelle *Joli*. Rempliſſez donc au plus vîte cette auguſte cérémonie, ſous la main de la juſtice, dans le château de Sainte-Geneviève, et revenez au plus vîte au château de Bijou, avec madame de *Florian*. Il ne faut pas qu'elle arrive dans le joli jardin que vous avez planté, lorſque les arbres feront ſans feuilles, et que vos fleurs feront mortes ſous quatre pieds de neige.

Toutes vos lettres ont été portées à la grande et opulente ville de Genève; tous vos ordres ont été exécutés.

Je ſuis fâché de tout ce que j'entrevois de loin dans Paris, et de tout ce que je prévois; mais votre préſence et celle de madame de *Florian* me conſoleront. Je vous remercie du mémoire de madame de *Saint-Vincent*. Il n'eſt pas trop bien fait; mais on ne pouvait pas le bien faire. Ou je me trompe, ou ce procès ne ſera pas jugé ſitôt.

Je vous embraſſe bien tendrement. Nous attendons

votre retour à Ferney avec grande impatience; mais
1774. nous sentons combien le séjour où vous êtes doit avoir de charmes pour vous.

LETTRE CCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 23 de septembre.

MON cher ange, j'ai profité de la permission que vous m'avez donnée. On viendra chez vous vous présenter le billet de neuf mille quatre cents livres, avec un petit écrit de ma main au bas, par lequel je dis que, le billet étant de dix mille francs, vous en avez payé six cents livres.

Ainsi je vous supplie de vouloir bien ordonner que l'on compte au porteur neuf mille quatre cents livres, dont je crois qu'il faudra que le porteur vous donne un reçu.

Les affaires publiques seront un peu plus difficiles à arranger. Je suis comme tout le monde, j'attends beaucoup de M. *Turgot*. Jamais homme n'est venu au ministère, mieux annoncé par la voix publique. Il est certain qu'il a fait beaucoup de bien dans son intendance. *Quia supra pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam.*

Je ne lui demanderai qu'un peu de protection pour ma colonie. J'ai bâti Carthage; mais si on veut mettre des impôts sur Carthage, elle périra; et certainement sa petite existence n'était pas inutile au royaume.

J'ai toujours chez moi le jeune et très-eftimable infortuné dont je vous avais parlé, et pour qui monfieur le chancelier femblait prendre quelque intérêt. J'ofe efpérer que, quand il en fera temps, monfieur le garde des fceaux ne lui refufera pas la faveur qu'il demande, et cette faveur me parait de la plus étroite juftice. 1774.

Les intérêts de ma colonie et de ce jeune homme m'occupent tellement, et ma mauvaife fanté me rend fi faible, que j'ai un peu ralenti de mon ardeur pour ces belles-lettres qui m'ont fait une illufion fi longue, et qui m'ont fouvent confolé dans mes afflictions.

Je me flatte que madame d'*Argental* a tous les foins poffibles de fa fanté, dans fon bel appartement dont elle ne fort guère, et dans lequel j'aurais bien voulu vous faire ma cour.

Vous pourriez bien me dire, en général, fans entrer dans aucun détail, fi l'homme dont je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, a été en effet affez abandonné de DIEU et du bon fens, pour faire l'énorme fottife qu'on lui a imputée.

Le vieux malade, mon cher ange, fe cache toujours, dans fon trou, à l'ombre de vos ailes.

1774.

LETTRE CCX.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

10 d'octobre.

Je ne ſuis abſolument content, mon cher confrère, ni de votre dernière lettre ſur le prétendu théologien, ni de celle que M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit à ce ſujet.

La *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois ſiècles*, eſt plus répandue que vous ne penſez. On en a fait une nouvelle édition. Tous les journaux en parlent, excepté la Gazette de Paris. Je vous envoie l'extrait qui s'en trouve dans la Gazette univerſelle de littérature qui ſe fait aux Deux-Ponts, et qui a un grand cours dans toute l'Europe.

Vous ne devez pas douter qu'un ouvrage, dans lequel on parle ſi hardiment de tant d'hommes en place, et où il eſt queſtion de tant de gens de lettres connus, ne ſoit très-recherché au milieu même des cabales et des intrigues qui diviſent la France ſur des objets plus conſidérables. L'auteur a tort de daigner raiſonner et plaiſanter avec un coquin auſſi mépriſable que l'abbé *Sabatier* : mais enfin il y parle de preſque tous les hommes de ce ſiècle qui ont de la réputation, de M. d'*Alembert*, de l'abbé de *Chaulieu*, de *Pope*, de vous, de cent perſonnes qui ſont ſous les yeux du public. Vous devez ſentir qu'il doit être lu.

Puiſque vous ſavez qu'il eſt de M. l'abbé *Duvernet*, ami de pluſieurs académiciens, vous pouvez ſavoir

aussi que le même abbé *Duvernet* donne tous les mois, dans le *Journal encyclopédique*, un mémoire contre l'infame auteur des *Trois siècles;* mais aussi vous avez trop de raison, trop d'esprit et trop d'équité, pour ne pas sentir qu'il est impossible que j'aye la moindre part à cet ouvrage. Il faudrait que je fusse un monstre et un fat, pour dire du mal de vous et pour célébrer mes louanges. 1774.

Il y a, à la fin de cet ouvrage, une satire sanglante de tout le clergé, que je trouve très-condamnable. Il ne faut jamais outrager un corps, et surtout le premier du royaume. On peut s'élever contre des abus, mais on doit toujours respecter le premier des ordres de l'Etat.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'abbé *Duvernet* a dit de moi, je ne puis condamner ce qu'il dit de M. d'*Alembert;* mais je désapprouve hautement ce qu'il dit de vous, non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans, mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami, je le suis de M. d'*Alembert*, et vous me devez la même justice que je vous rends.

Si on m'avait consulté, cet ouvrage aurait été plus circonspect, et n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausses que j'aurais relevées.

C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir part à cette brochure; et vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous, que j'ai manifestés dans toutes les occasions

de ma vie. Je n'ai jamais fuccombé fous mes ennemis,
1774. et je n'ai jamais manqué à mes amis.

Comptez fur mon cœur qui n'eft point defféché par la vieilleffe comme mon efprit.

LETTRE CCXI

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

MON cher ange, vous êtes trop bon; vous venez à mon fecours dans un temps bien critique pour moi. Malgré les bontés de M. *Turgot*, fur lefquelles j'ai toujours compté, les commis de la nouvelle ferme du marc d'or font venus effaroucher la colonie que j'ai établie avec tant de frais, et cent pères de famille font prêts de m'abandonner. La mort de *Laleu* a mis au jour ma misère. J'ai vu, entre autres mortifications, que M. le maréchal de *Richelieu* me devait près de cinq années d'une rente que je croyais payée, et que toutes mes affaires font dérangées. Ce n'eft pas ce défordre qui me ferait aller à Paris, c'eft la confolation de vous revoir et d'oublier auprès de vous toutes les afflictions qui fondent fur moi; mais j'ai quatre-vingts ans, et je fouffre vingt-quatre heures par jour. Le mal me cloue; voilà mon état: il faut faire contre fortune et nature bon cœur.

J'ai toujours chez moi cette jeune victime de la fuperftition des cannibales. J'attends un certificat du roi fon maître, qui m'a envoyé ce pauvre jeune

homme. Ce certificat me ferait très-néceffaire, mais j'ai peur qu'il ne veuille pas fe compromettre. 1774.

Mon gros petit neveu d'*Ornoi* me mande qu'un de fes confrères, fon ami, et ami intime du grand référendaire, pourrait fervir beaucoup dans cette affaire; je voudrais, mon cher ange, que vous puffiez voir d'*Ornoi*. La propofition qu'on fera obligé de faire fera bien délicate: car ce jeune homme, plein d'honneur et de courage, ne veut point fubir l'humiliation d'aller fe mettre à genoux pour entérinement; et fans cet entérinement, les lettres de grâce ne font point valables. Il faudrait donc exprimer dans les lettres qu'*attendu fon fervice auprès du roi fon maître, on lui accorde tout le temps néceffaire pour faire entériner ces lettres.*

Ce ferait une dérogation aux ufages de la chancellerie, très-difficile à obtenir. Son fouverain m'a mandé qu'*en dernier lieu il a empêché une guerre qui allait embrafer l'Europe.* Si cela eft, le miniftère fera bien aife de favorifer un de fes officiers; mais enfin qui peut y compter? Tout cela eft bien étrange. Ma correfpondance affez vive avec ce fouverain eft plus étrange encore, et vous êtes témoin à Paris de chofes beaucoup plus étranges. J'attends donc, mais on meurt en attendant. Qu'il ferait doux, avant ce moment, de venir tout courbé, tout ratatiné, fans dents et fans oreilles, revoir encore avec mes faibles yeux celui à qui je fuis attaché depuis foixante et dix ans, et de me mettre aux pieds de madame d'*Argental! V.*

1774.

LETTRE CCXII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 19 d'octobre.

MONSIEUR LE PRINCE,

Le mourant de Ferney n'a pu faire sa cour comme il aurait voulu à madame la comtesse de *Mérode ;* il a même été privé de l'honneur d'assister à son souper et à sa toilette. Voilà ce que c'est que d'avoir quatre-vingts ans. Si quelque chose pouvait me consoler dans mon triste état, ce serait le joli ouvrage dont vous m'avez honoré ; il est fait par un homme plein d'esprit et de goût. Il a presque ranimé mon ancienne passion pour un art dont j'ai été si longtemps idolâtre. J'ai été charmé d'y retrouver le mot *achève* de *la Motte*. J'étais à côté de lui à la première représentation de la pièce ; il ne s'en était point déclaré l'auteur : je lui dis à ce mot, il n'y a plus de secret, elle est de vous.

Je crois avoir deviné de même à plusieurs traits l'auteur des *Lettres à Eugénie*.

Je viens de lire la lettre au prince de *Lichtenstein ;* je ne connais rien du tout à l'art des généraux de l'empire. J'aimais mieux autrefois celui de mademoiselle *Gaussin ;* mais cette lettre me paraît un chef-d'œuvre en son genre. Je souhaite que de long-temps vous ne soyez à portée d'exercer un art si fatal et que vous louez si bien.

Agréez, monsieur le Prince, avec votre bonté ordinaire, le respect infini du vieux malade *V.*

LETTRE CCXIII. 1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 d'octobre.

MON cher ange, vos lettres attendriſſent mon cœur et le déchirent en deux. J'avais fait faire, au commencement de l'été, une petite voiture que j'appelais ma commode, et non pas ma dormeuſe. Je cours toujours en idée, de mon beau plateau entre le noir mont Jura et les effroyables Alpes, pour venir me mettre à l'ombre de vos ailes dans votre ſuperbe cabinet qui donne ſur les Tuileries. La nature et la deſtinée enchaînent mon petit corps, quand mon ame vole à vous. Je ne puis vous exprimer ma ſituation; il faudrait que j'aſſemblaſſe des médecins, des notaires, des procureurs, des maçons, des charpentiers, des laboureurs, des horlogers, qui vous prouveraient, papier ſur table, l'impoſſibilité phyſique de ſortir de mon trou. Vous êtes un ange bien conſolateur, un vrai paraclet, de vous être adreſſé à madame la ducheſſe d'*Enville* pour mon jeune homme qui brave chez moi, depuis ſix mois, ſes anciens aſſaſſins. Vous entreprenez ſa guériſon; vous êtes le bon ſamaritain, vous ſecourez celui que les phariſiens ont aſſaſſiné. Son maître m'a toujours mandé qu'il déſeſpérait du ſuccès; et moi j'en ſuis sûr, ſi vous vous en mêlez avec madame la ducheſſe d'*Enville*. Je ſens bien qu'il faut attendre; mais pendant qu'on attend, tout change, et on meurt à la

1774. peine : cependant attendons. J'obtiendrai aifément que votre protégé refte encore fix mois chez moi. Si je meurs, je vous le léguerai par mon teftament.

Avez-vous dit à madame d'*Enville* que cette victime des pharifiens était chez moi? fait-elle que c'eft par bonté pour moi, autant que par principe d'humanité et de juftice, que vous lui avez recommandé cette affaire? dois-je lui écrire pour la remercier et pour mettre à fes pieds moi et mon jeune homme?

J'ai peine à me retenir quand je vous parle de cette horrible aventure. Elle donne envie de tremper fa plume dans du fang plutôt que dans de l'encre.

Vous pouffez encore vos bontés jufqu'à vous intéreffer pour ma colonie. *Florian* l'embellit en y amenant une troifième femme qu'il a époufée chez madame de *Sauvigny*. Je lui ai bâti une petite maifon qui reffemble comme deux gouttes d'eau à un pavillon de Marli, à cela près qu'il eft plus joli et plus frais. Nous avons quatre ou cinq maifons dans ce goût. Nous élevons une petite defcendante de *Corneille*, âgée de dix ans, que nous avons vu naître. Nous fommes occupés à encourager cinq ou fix cents artiftes qui feront très-utiles, fi M. *Turgot* les foutient, et qui, à la lettre, me réduiront à la mendicité, s'il les abandonne.

Voilà mon état à quatre-vingts ans, fans avoir exagéré d'un feul mot dans ma lettre.

M. *Turgot* ne m'a point écrit, mais il a écrit à une autre perfonne qu'à ma confidération il venait de faire du bien à un frère de feu *Damilaville*. Il m'a fait dire auffi qu'il avait entre les mains la requête

de ma colonie; et je vois qu'il daigne y ſonger, puiſqu'elle n'eſt pas encore dévorée par les fermiers ou directeurs. On nous laiſſe tranquilles juſqu'à préſent. J'attendrai le réſultat de ſes bontés. 1774.

Je préſume que vous verrez M. *Turgot* à Fontainebleau, et que vous pourrez, mon cher ange, lui dire en général quelques mots qui réveilleront ſon attention pour un établiſſement digne en effet d'être protégé par lui.

Voilà deux miniſtres qui ſont venus tous deux chez moi; l'un eſt M. *Bertin*, l'autre M. *Turgot*. Puiſſent-ils s'en reſſouvenir, non pas pour favoriſer ma perſonne, mais pour le bien de la choſe! elle en vaut la peine, quoique ce ne ſoit qu'un point ſur la carte.

Je ſuis perſuadé que vous êtes bien avec M. de *Maurepas*. Vous avez des droits à ſon amitié, et encore plus à ſon eſtime. Je ne crois pas que ma liaiſon indiſpenſable avec un homme auquel je ſuis attaché depuis cinquante années, et dont il n'était pas l'ami intime, lui ait donné pour moi une haine bien marquée. Je ne crois pas, non plus, qu'il me favoriſe beaucoup; vous ne croyez pas auſſi qu'il ait pour moi la plus vive tendreſſe. Je préſume ſeulement qu'il a de trop grandes affaires, et qu'il a l'ame trop noble pour ne me pas laiſſer mourir en paix.

Me voilà, mon cher ange, à l'âge de quatre-vingts ans, un peu perclus, un peu ſourd, un peu aveugle, aſſez embarraſſé dans mes affaires, n'ayant du gouvernement qu'un carré de parchemin, ne demandant rien pour moi, ne déſirant rien que de vous

1774. voir, vous fouhaitant, à vous et à madame d'*Argental*, fanté et amufement, mettant toujours ma frêle exiftence à l'ombre de vos ailes, vous refpectant de toutes mes forces, vous aimant de tout mon cœur.

Croiriez-vous que je viens de recevoir des vers français d'un fils du comte de *Romanzof*, vainqueur des Turcs, et que, parmi ces vers, il y en a de très-beaux, remplis furtout de la philofophie la plus hardie, et telle qu'elle convient à un homme qui ne craint ni le mufti ni le pape? Cela me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue qu'*Attila* était un homme très-aimable et un fort joli poëte.

LETTRE CCXIV.

A M. VERNES, *à Genève.*

28 d'octobre.

Le petit ouvrage en vers du jeune comte de *Romanzof*, eft un *Dialogue entre Dieu et le père Hayet*, *récollet*, l'un des auteurs du *Journal chrétien*.

Hayet prêche à DIEU l'intolérance; DIEU lui répond qu'il n'a point de baftille, et qu'il ne figne jamais de lettres de cachet. *Hayet* lui dit:

Ciel, que viens-je d'entendre! ah, ah, je le vois bien
Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Je ne crois pas que *Palard* foit fort au fait des affaires de Rome. Il faut croire plutôt un ancien ami du pape (frère *François*) qui dit avoir entendu

de

de ſa bouche : *Io moro, sò perchè moro, sò dà chè moro, baſta coſi.* 1774.

Frere *François*, confident et domeſtique de *Ganganelli*, eſt mort de la même maladie de ſon maître.

Le vieux malade fait mille complimens à M. *Vernes*.

LETTRE CCXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

En liſant votre lettre du 30 d'octobre, mon cher ange, je ſuis prêt de voler vers vous, mais donnez-moi des ailes. Mes plus fortes chaînes ſont celles qui me retiennent dans mon lit où je ne dors point. Je ſuis près de ma ſalle à manger où je ne mange point ; je vois mon jardin où je ne me promène point ; j'ai autour de moi des ſociétés dont je ne jouis point ; j'ai la paſſion la plus forte de venir au coin de votre feu, et ce n'eſt qu'une paſſion très-malheureuſe.

Je ſuis pénétré de tout ce que vous daignez faire pour mon jeune homme. Son ſouverain m'écrit qu'il l'a recommandé à ſon miniſtre, et je compte ſur vous plus que ſur tous les miniſtres du monde. J'écrirai bien certainement à madame la ducheſſe d'*Enville* et à madame *du Deffant*. Heureuſement rien ne preſſe encore ; nous aurons tout le temps de nous déterminer ou à demander une grâce, ce qui me paraît très-triſte et très-honteux, ou à ſoutenir le

—— procès, ce qui me paraît noble et convenable. *Linguet*,
1774. qui dans cette affaire donna un mémoire pour plusieurs accusés, pourrait être consulté; mais il s'est brouillé bien indiscrétement avec M. d'*Alembert*. Mon neveu d'*Ornoi* n'est que médiocrement au fait de la procédure. J'en ai une entre les mains, mais j'ignore si elle est complète. Tout ce que je sais bien certainement, c'est qu'il n'y a qu'un seul témoin d'un délit un peu grave; que ce témoin n'est pas oculaire; que ce témoin était un enfant intimidé, que son enfance même a fait mettre hors de cour. *Linguet*, qui est du pays, pourrait seul donner des indications. Est-il encore avocat? reprendra-t-il cette profession sous l'ancien parlement? attendons, encore une fois; mais on meurt à force d'attendre.

S'il s'agissait des *Sirven*, des *Calas*, des *Montbailli*, je paraîtrais bien hardiment, je soulèverais le ciel et la terre; mais ici le ciel et la terre seraient contre moi. Je dois me taire; je dois travailler fortement, et me cacher soigneusement.

Je suppose que cette affaire irait aux chambres assemblées, attendu que votre protégé est gentilhomme. Je suppose encore qu'il faudrait des lettres d'attribution du garde des sceaux au parlement, pour ne point passer par la juridiction d'une petite ville subalterne, remplie d'animosité, de haine de familles, de superstition, et surtout d'ignorance.

Je suppose encore que ces lettres d'attribution ne seraient pas difficiles à obtenir, puisque l'affaire a été jugée en dernier ressort par le parlement, et qu'il ne s'agit que de purger une contumace à ce parlement même; mais il s'agit de purger cette

contumace après le temps prescrit par les ordonnances, et c'est sur quoi il faut des lettres du grand sceau. 1774.

Toutes les affaires sont épineuses, et celle-ci plus qu'une autre. Je demande à la nature un peu de force pour ne pas succomber dans le travail que cette entreprise m'imposera. Mon repos est troublé par plus d'un orage, comme ma santé est exterminée par plus d'une maladie.

Je me mets à l'ombre de vos ailes, mes divins anges, désespéré de n'y être que de loin. Je peux mourir à la peine, mes derniers sentimens seront pour vous.

LETTRE CCVI.

A M. DE CHAMPFORT.

A Ferney, 16 de novembre.

MONSIEUR,

QUAND M. de *la Harpe* m'envoya son bel *Eloge de la Fontaine*, qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les académies de ce monde. Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. Je bénis DIEU, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui des genres dans lesquels on est bien au-dessus du grand siècle de *Louis XIV;* ces genres ne sont pas en

—— grand nombre, et c'eſt ce qui redouble l'obligation
1774. que je vous ai. Je vous remercie, du fond de mon cœur uſé, de tous les plaiſirs nouveaux que votre ouvrage m'a donnés ; tout ce que je peux vous dire, c'eſt que *la Fontaine* n'aurait jamais pu parler d'*Eſope* et de *Phèdre* auſſi bien que vous parlez de lui.

A propos, Monſieur, vous me reprochez, mais avec votre politeſſe et vos grâces ordinaires, d'avoir dit que *la Fontaine* n'était pas aſſez peintre. Il me ſouvient en effet d'avoir dit autrefois qu'il n'était pas un peintre auſſi fécond, auſſi varié, auſſi animé que l'*Arioſte*, et c'était à propos de *Joconde ;* j'avoue mon héréſie au plus aimable prêtre de notre Egliſe.

Vous me faites ſentir plus que jamais combien *la Fontaine* eſt charmant dans ſes bonnes fables ; je dis dans les bonnes, car les mauvaiſes ſont bien mauvaiſes : mais que l'*Arioſte* eſt ſupérieur à lui et à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité de ſon génie inventif, par la profuſion de ſes images, par la profonde connaiſſance du cœur humain, ſans faire jamais le docteur, par ces railleries ſi naturelles dont il aſſaiſonne les choſes les plus terribles ! J'y trouve toute la grande poëſie d'*Homère* avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille et une nuits*, la ſenſibilité de *Tibulle*, les plaiſanteries de *Plaute*, toujours le merveilleux et le ſimple. Les exordes de tous ſes chants ſont d'une morale ſi vraie et ſi enjouée ! N'êtes-vous pas étonné qu'il ait pu faire un poëme de plus de quarante mille vers, dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et pas une ligne qui peche contre la langue, pas un tour forcé, pas un mot impropre, et encore ce poëme eſt tout en ſtances ?

Je vous avoue que cet *Arioſte* eſt mon homme, ou plutôt un Dieu, comme diſent meſſieurs de Florence, *il divin' Arioſto*. Pardonnez-moi ma folie. *La Fontaine* eſt un charmant enfant que j'aime de tout mon cœur; mais laiſſez-moi en extaſe devant meſſer *Ludovico* qui d'ailleurs a fait des épîtres comparables à celles d'*Horace*. *Multæ ſunt manſiones in domo patris mei*, il y a pluſieurs places dans la maiſon de mon père: vous occupez une de ces places. Continuez, Monſieur, réhabilitez notre ſiècle; je le quitte ſans regret. Ayez ſurtout grand ſoin de votre ſanté. Je ſais ce que c'eſt que d'avoir été quatre-vingts et un ans malade. 1774.

Agréez, Monſieur, l'eſtime ſincère et les reſpects du vieux bon homme *V*.

Je ſuis toujours très-fâché de mourir ſans vous avoir vu.

LETTRE CCXVII.

A M. D'ORNOI.

A Ferney, 20 de novembre.

Vous êtes, mon cher ami, un très-bon rapporteur, et vous feriez un excellent avocat général. Ce n'eſt pas une petite affaire de rédiger neuf édits qu'on a entendu lire rapidement. Je crois en général que les neuf édits feront très-bien reçus du public, et même de votre compagnie.

Vous voilà rendus aux vœux de tout Paris. Vous

voilà dans votre place, et c'eſt le point principal.
1774. Vous ferez toujours le boulevard de la France contre les entrepriſes de Rome. Vous donnerez la régence du royaume dans les occaſions qui, Dieu merci, ne ſe préſenteront de plus de cent ans. Enfin vous n'avez d'autre contrainte que celle de ne point faire de mal dans quelques circonſtances délicates où vous en pourriez faire. Il eſt ſi beau, à mon gré, de rendre la juſtice; c'eſt une fonction ſi noble, ſi difficile et ſi reſpectable par ſes difficultés mêmes, que ce n'eſt point l'acheter trop cher par quelques légères privations.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre beau rapport; je ne vous importunerai pas encore de l'affaire de notre jeune homme pour laquelle vous vous intéreſſez. Il continue à nous plaire à tous: ſa modeſtie et ſa ſageſſe ne ſe démentent point.

M. *Turgot*, qui a couché huit ou dix jours aux Délices, il y a bien long-temps, voudra bien lui accorder ſa protection. Nous en trouverons beaucoup à la cour; mais vous nous ſerez plus néceſſaire que perſonne dans votre corps. Je voudrais pouvoir le mener moi-même à Paris, et venir vous embraſſer; mes quatre-vingts ans et mes maladies me retiennent. Je vois la mort de bien près; mais je vous avoue que je ſerais fâché de mourir ſans avoir pu rendre à ce jeune infortuné les ſervices que l'humanité lui doit. J'ai quelques pièces du procès, mais je ne les ai pas toutes. Je les demande, je les attends de ſa famille. Réſervez-moi votre appui et vos ſoins généreux, pour le temps où il faudra qu'il ſe préſente. Son ſouverain a écrit pour le faire

recommander par le miniftre qu'il a en France. J'efpère que la meilleure recommandation fera dans les pièces du procès. Alors il faudra, je crois, des lettres d'attribution au parlement pour le juger; finon il faudrait des lettres de grâces, ce que je n'aime point du tout, parce que grâce conftate crime. 1774.

Adieu, mon cher ami; vous allez juger, Paris va fe réjouir, et je vais fouffrir. Je vous embraffe très-tendrement; votre pareffeufe tante en fait autant.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

Mon cher ange, il faut premièrement que madame d'*Argental* affermiffe fa fanté contre la rigueur de l'hiver; pour moi, je ne fors de ma chambre de quatre mois. Tout ce que je crains, c'eft de mourir avant que l'affaire du jeune homme fi digne de vos bontés foit entamée. Il faut avoir toutes les pièces du procès, fans en excepter une, après quoi on prendra le parti que votre prudence et celle des autres fages jugeront le plus convenable.

J'écris à madame la ducheffe d'*Enville*. Je vous prie de lui demander à voir ma lettre, et de me dire fi la vivacité de ma jeuneffe ne m'a pas emporté un peu trop loin. Elle pardonnera fans doute à un

cœur ſenſible, auſſi pénétré de ſa générosité que des
1774. abominables horreurs dont je lui parle.

Je vais écrire à madame *du Deffant;* j'écrirai auſſi à M. de *Goltz*. M. de *Condorcet* dit qu'il aura les pièces à Paris. Je fais mille efforts pour les avoir d'Abbeville ; ce que j'en ai n'eſt pas ſuffiſant, et on ne peut rien haſarder ſans ce préalable.

M. *Turgot* nous protégera, et certainement nous ne le compromettrons point. J'aimerais mieux mourir (et ce n'eſt pas coucher gros) que d'abuſer de ſon nom et de ſes bontés ; il doit en être bien perſuadé; et quand mon cher ange le verra, il le confirmera dans cette ſécurité.

Si vous me demandez ce que je fais dans les intervalles que me laiſſe cette épineuſe et exécrable affaire, vous le ſaurez bientôt, mon cher ange, et vous verrez ce que peut encore un jeune homme de quatre-vingts et un ans, quand il veut vous amuſer et vous plaire.

Je ne ſais ſi d'*Ornoi*, dans ces commencemens, aura le temps de prendre des meſures avec vous pour la réſurrection de notre jeune homme. Rien ne preſſe encore ; il faut attendre que la procédure arrive. Vous croyez bien que je ne paraîtrai pas m'en mêler ; mes ſervices ſecrets ſont néceſſaires, mais mon nom eſt à craindre.

Je voudrais bien que vous puſſiez rencontrer M. le marquis de *Condorcet* et cauſer avec lui ſur cet événement infernal.

Quoi qu'il arrive, cette entrepriſe coûtera beaucoup et a déjà coûté ; mais on ne peut mieux employer ſon argent. Vous m'avez mis, par votre

attention charmante, en état de faire ce que l'humanité exige de moi. Plût à Dieu que M. le maréchal de *Richelieu* voulût en uſer comme vous. Il me doit beaucoup. Son intendant me mande que l'affaire de madame de *Saint-Vincent* l'empêche de me ſoulager. Cette affaire eſt bien déſagréable ; il valait mieux peut-être s'accommoder avec la famille pour quelque argent, ce qui eût été très-facile, que de s'expoſer à ſoixante et dix-huit ans aux diſcours de tout Paris et de l'Europe, et ſurtout de pluſieurs gens de lettres très-accrédités qui ſe plaignent de lui, et qui ne pardonnent point : cela me fâche. Le marquis de *Vence* l'appelle dans ſes lettres l'*antique Alcibiade;* c'eſt un nom que je lui avais donné dans mes goguettes, quand il n'était point antique. Le ſarcaſme retombe un peu ſur moi, et cela me fâche encore. 1774.

Les enquêtes de Paris ſont fâchées auſſi, mais la grand'chambre doit être bien aiſe. Le grand conſeil me paraît demander de petites modifications néceſſaires. Je me trouve entre mon neveu *Mignot* et mon neveu d'*Ornoi.* Je les aime tous deux, parce qu'ils ont tous deux l'ame très-honnête. J'aime la beſogne de M. de *Maurepas*, dans cet arrangement difficile. Il a rempli les vœux du public; et, en rétabliſſant le parlement il n'a donné aucune atteinte à l'autorité royale. Voilà certainement l'aurore d'un beau règne. M. de *Maurepas* commence mieux que le cardinal de *Fleuri;* c'eſt qu'il a plus d'eſprit, qu'il eſt plus gai, et qu'il n'eſt point-prêtre.

On dit qu'*Henri IV* va paraître à la fois à la comédie italienne et à la françaiſe, comme ſur le

1774. Pont-neuf. La nation sera toujours très-drôle, et il est bon de lui laisser en cela ses coudées franches.

Adieu, mon très-cher ange; le grand point est que madame d'*Argental* se porte bien. Je fais mille vœux pour sa santé; mais à quoi les vœux d'un blaireau des Alpes peuvent-ils servir? Ceux de l'univers entier ne servent pas d'un clou à soufflet.

LETTRE CCXIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de novembre.

J'AI encore cette fois-ci, Madame, un bon thème pour vous écrire. Ce thème n'est ni le parlement, ni le grand conseil, ni la conduite noble et sage du ministère dans cette affaire épineuse: ce thème n'est point *Orphée* ou *Azolan*, et les doubles croches de la musique nouvelle. Ce n'est point *Henri IV* qui va paraître, dit-on, à la comédie française et à l'italienne, comme sur le Pont-neuf, au milieu de son peuple. Je souhaite qu'il y paraisse avec beaucoup d'esprit, car il en avait: il fesait de ces reparties que la postérité n'oubliera jamais; et sans doute on ne fera pas dire à *Henri IV* des choses communes. Mon thème n'est pas le sacre du roi à Rheims, car il est né tout sacré, et il n'a pas besoin d'être oint pour être très-cher à toute la nation. Mon thème n'est

point non plus mon départ pour Paris, pour venir vous voir et vous entendre, attendu que je ne puis 1774. sortir de mon lit avec mes quatre-vingts et un ans, douze pieds de neige, et perdant mes yeux et mes oreilles. Je voudrais vous demander si vous serez assez heureuse cet hiver pour jouir de la société de madame la duchesse de *Choiseul*.

Mais le principal sujet de ma lettre est de vous remercier du fond de mon cœur et de toutes mes forces (si j'ai des forces), de l'humanité et de la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans l'affaire dont M. *d'Argental* vous a parlé. Il me mande que vous voulez bien la solliciter auprès de madame la duchesse d'*Enville*. Je sais qu'elle n'attend pas qu'on la prie, quand il s'agit de faire du bien; c'est l'ame la plus généreuse et la plus noble qui soit au monde. Les éloges que vous donnez à sa belle action, Madame, seront sa récompense; car il en faut pour la vertu.

L'affaire qu'elle protége ne peut être encore sur le tapis. Il y faut bien des préliminaires. Vous savez que dans ce monde-ci le mal arrive toujours à bride abattue; le bien marche à pied, et est boiteux des deux jambes. Ce qu'on demande est assurément de la plus grande justice, mais cela ne suffit pas. Comme justice a besoin d'aide, je n'en connais point de plus puissante que celle de madame la duchesse d'*Enville*. L'affaire intéresse, ce me semble, toutes les familles. Il n'y a point de père et de mère dont les fils ne puissent être exposés à la même aventure. Ces folies passagères, qu'on doit ignorer, arrivent tous les ans dans les régimens, dans toutes les garnisons. Vous

1774 savez de quoi il s'agit. Le jeune homme pour qui on s'emploie est entièrement innocent. Il est vrai que je suis un peu récusable, et que je passe pour être bien indulgent sur ces intérêts; mais qui ne l'est pas aujourd'hui? Ce siècle s'est un peu formé: on ne pense plus comme on pensait au douzième siècle, ou plutôt comme on ne pensait pas.

Au reste, vous croyez bien que je ne paraîtrai point dans cette affaire; il ne m'appartient pas de m'en mêler. Je ne vous écris, Madame, que pour vous remercier clandestinement, et pour vous dire que, de près ou de loin, je vous serai dévoué jusqu'au dernier moment de ma vie avec l'attachement le plus tendre et le plus respectueux. *V.*

LETTRE CCXX.

A MADAME

LA DUCHESSE D'ENVILLE.

26 de novembre.

MADAME,

J'AI appris par M. d'*Argental* l'action généreuse que vous daignez faire, et je n'en ai point été surpris: il n'est pas dans votre nature d'agir autrement. Vous rendez un service nouveau à l'innocence et à l'humanité entière. Pour moi, je dois me taire, me cacher et vous admirer.

J'attends les papiers néceſſaires. J'en ai aſſez pour être convaincu de la frivolité et du ridicule des accuſations. Le jugement atroce qui ne paſſa que de deux voix, eſt mille fois pire que celui des *Calas*. Il n'y avait pas certainement de quoi fouetter un page. Il eſt bien vrai qu'on n'avait pas ôté de loin ſon chapeau à des capucins, qu'on avait récité devant une ſeule perſonne les litanies de *Rabelais*, dédiées à un cardinal et imprimées avec privilége du roi. Il eſt vrai qu'on avait chanté une mauvaiſe chanſon de corps-de-garde, faite il y a cent ans : il eſt vrai encore qu'on avait récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, que vous ne connaiſſez pas, Madame, et pour laquelle le feu roi avait donné à *Piron* une penſion de quinze cents livres ſur ſa caſſette. 1774.

Il n'y avait pas là de quoi condamner deux jeunes gentilshommes, d'environ dix-ſept ans, au plus épouvantable des ſupplices, de quoi leur faire ſubir la queſtion ordinaire et extraordinaire, de quoi leur couper la main qui n'avait pas ôté le chapeau devant des capucins pendant la pluie, de quoi leur arracher la langue avec des tenailles, de quoi jeter leurs corps, tout vivans, dans les flammes.

Un ſeul homme détermina les juges à être aſſaſſins et cannibales, afin de paſſer pour chrétiens. (*)

Je ne doute pas, Madame, que vous ne faſſiez entendre enfin la pitié, la raiſon, l'humanité, la juſtice ; tout cela eſt digne de vous, tout ſera votre ouvrage.

Je ſuis perſuadé que vous toucherez M. le comte de *Maurepas*. Il a l'ame noble et grande, comme vous ;

(*) M. *Paſquier*.

1774. il saura bien faire réussir une si juste entreprise, sans se compromettre. On n'abusera point de vos bontés; on ne fera aucune démarche avant d'avoir toutes les pièces nécessaires.

Je me jette à vos pieds au nom de l'humanité.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE CCXXI.

A M. LE BARON DE GOLTZ,

MINISTRE DU ROI DE PRUSSE, *à Paris*:

Le 7 de décembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu de sa majesté le roi de Prusse une lettre pleine de bontés pour le sieur de *Morival*, un de ses officiers. Il joint à cette lettre celle que vous lui avez écrite le 6 de novembre. Je vois avec quelle générosité vous voulez bien protéger ce jeune gentilhomme. Il est assurément bien digne de ce que vous daignez faire pour lui; il est plein de courage, de prudence et de vertu. Son unique ambition est de vivre et de mourir dans votre service.

Vous savez, Monsieur, son horrible aventure; c'est un assassinat juridique, pire que celui des *Calas*. Plus ce jugement est atroce, plus on cache les pièces du procès. On nous fait espérer pourtant qu'enfin nous les obtiendrons. Alors nous nous jetterons entre vos bras; et je me flatte que le nom du roi votre maître suffira, avec vos bons offices, pour obtenir la justice

qu'on demande. S'il nous était poſſible de retirer du greffe ces malheureux parchemins, nous pourrions 1774. alors vous conjurer d'engager M. le comte de *Vergennes* à demander la communication de ces pièces à monſieur le garde des ſceaux, et nous ſaurions enfin préciſément ce que nous devons demander. Heureuſement rien ne preſſe encore. Le jeune homme s'occupe à mériter les bonnes grâces du roi, en apprenant les fortifications et l'art du génie. Il y fait des progrès étonnans; il a levé des cartes de tout un pays avec une facilité ſurprenante. Je les envoie au roi par cet ordinaire.

J'oſe ajouter, Monſieur, que ſi ce jeune homme eſt aſſez heureux pour vous être préſenté, vous trouverez qu'il mérite les obligations qu'il vous a. Je joins mon extrême reconnaiſſance à la ſienne.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

LETTRE CCXXII.

A M. LE COMTE DE MEDINI,

Auteur d'une traduction de la Henriade en vers italiens.

9 de décembre.

MONSIEUR,

Je n'oſe pas vous remercier dans votre belle langue, à laquelle vous prêtez de nouveaux charmes. D'ailleurs, ayant preſque perdu la vue à l'âge de quatre-vingts et un ans, je ne puis que dicter dans ma langue

1774. françaiſe qui eſt une des filles de la vôtre. Nous n'avons commencé à parler et à écrire qu'après le ſiècle immortel que vous appelez le *ſeicento :* je crois être dans ce *ſeicento*, en liſant l'ouvrage dont vous m'avez honoré. Votre poëme n'eſt pas une traduction, dont il n'a ni la roideur, ni la faibleſſe : il eſt écrit d'un bout à l'autre avec cette élégance facile qui n'appartient qu'au génie. Je ſuis perſuadé qu'en liſant votre Henriade et la mienne, on croira que je ſuis le traducteur.

Un mérite qui m'étonne encore plus, et dont je crois notre langue peu capable, c'eſt que tout votre poëme eſt compoſé en ſtances pareilles à celles de l'inimitable *Arioſto* et du grand *Taſſo*, ſon digne diſciple. Je voudrais que ma langue françaiſe pût avoir cette flexibilité et cette fécondité. Elle y parviendra peut-être un jour, puiſqu'elle eſt devenue aſſez maniable pour rendre les beautés de *Virgile* ſous la plume de M. *Delille ;* mais nous n'avons pas les mêmes ſecours que vous. Il vous eſt permis de raccourcir ou d'alonger les mots ſelon le beſoin : les inverſions ſont chez vous d'un grand uſage. Votre poëſie eſt une danſe libre dans laquelle toutes les attitudes ſont agréables, et nous danſons avec des fers aux pieds et aux mains : voilà pourquoi pluſieurs de nos écrivains ont eſſayé de faire des poëmes en proſe : c'eſt avouer ſa faibleſſe, et non pas vaincre la difficulté.

Quoi qu'il en ſoit, je vous remercie, Monſieur, de m'avoir embelli en me ſurpaſſant. Je n'ai plus qu'un ſouhait à faire, c'eſt que vous puiſſiez paſſer par les climats que j'habite, lorſque vous irez revoir

Mantoue,

Mantoue, la patrie de *Virgile* notre prédéceſſeur et notre maître. Ce ſerait une grande conſolation pour moi d'avoir l'honneur de vous voir dans ma retraite, et de me féliciter avec vous que vous ayez éternisé en vers italiens un poëme français qui n'eſt fondé que ſur la raiſon et ſur l'horreur de la ſuperſtition et du fanatiſme. Je n'ai pu m'aider de la fable, comme ont fait ſouvent l'*Arioſte* et le *Taſſe*. La ſévérité et la ſageſſe de notre ſiècle ne le permettaient pas. Quiconque tentera parmi nous d'abuſer de leur exemple, en mêlant les fables anciennes ou tirées des anciennes à des vérités ſérieuſes et intéreſſantes, ne fera jamais qu'un monſtre. 1774.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de décembre.

MON très-cher ange, pourquoi ne ſuis-je pas auprès de vous? pourquoi ſuis-je dans mon lit, entre le mont Jura et les Alpes? Hélas, vous voyez tout tomber à vos côtés. Reſtez, vivez, jouiſſez d'une ſanté qui eſt le fruit de votre ſageſſe et de votre tempérance. M. de *Thibouville* a le bonheur de vous tenir compagnie, et moi je ſuis à plus de cent lieues de vous. Je n'ai jamais ſenti ſi cruellement le triſte état où je ſuis réduit. Eſt-il poſſible qu'en étant près de perdre pour jamais ce que vous avez perdu, vous

——— ayez pu penſer au jeune homme qui eſt ſi digne de
1774. votre protection, et même à ma colonie ?

Vous êtes ſi occupé de faire du bien, que vous ne pouviez vous empêcher de m'en parler dans le temps même où votre cœur était tout entier à vos douleurs et à vos regrets. Reſtez-vous dans votre belle maiſon ? pourrai-je enfin vous y voir à la fin de mars ? car il m'eſt abſolument impoſſible de remuer de tout l'hiver. Mais vivrai-je juſqu'à la fin de mars ? et qui peut compter ſur un ſeul jour ?

S'il y a des conſolations pour moi, je m'en donne une, c'eſt de travailler à un ouvrage ſingulier, que je fais principalement pour mériter votre ſuffrage et pour amuſer quelques-uns de vos momens. Je vous l'enverrai dans ſix ſemaines. Je m'imagine que ce ſera une petite diverſion pour vous. Cette idée adoucit mes peines ; madame *Denis* ſent avec moi toutes les vôtres. Nous vous plaignons, nous parlons de vous ſans ceſſe. M. de *Florian* entre vivement dans tous nos ſentimens ; M. et madame *Dupuits* les partagent. Notre petit officier pruſſien très-français, très-ſenſible, pénétré de ce que vous avez daigné faire pour lui, s'intéreſſe à vous comme s'il avait le bonheur de vous connaître : la reconnaiſſance eſt ſa principale vertu. Non, mon cher ange, je n'ai jamais connu de jeune homme plus eſtimable de tout point, et des monſtres ont oſé .... Cette image affreuſe me perſécute jour et nuit. Je l'écarte pour remplir mon cœur uniquement de vous, pour vous dire que vous êtes ma conſolation, et que je ſuis déſeſpéré de ne pouvoir dans ce moment venir contribuer à la vôtre. Vivez, mon cher ange. *V.*

LETTRE CCXXIV.

1774.

AU MEME.

11 de décembre.

JE fuis honteux, mon cher ange, et je me reproche bien de vous parler d'autre chofe que de votre fituation, de votre douleur, et des triftes détails qui doivent vous occuper; mais peut-être que le mémoire que je vous envoie, et que M. le marquis de *Villevieille* doit vous faire remettre, fera pour vous une diverfion intéreffante. Vous ferez étonné, indigné et animé en le lifant. Vous encouragerez M. de *Goltz* à qui j'ai écrit. Vous pourrez lui faire lire ce mémoire qui doit faire le même effet fur fon efprit que fur le vôtre et fur le mien. J'en fais tenir une copie à mon neveu d'*Ornoi*, et une autre à M. le marquis de *Condorcet*. Nous avons tout le temps de prendre nos mefures. J'ofe être sûr du fuccès, quand vous aurez le temps de recommander cette affaire fi digne de vos bontés, et fi intéreffante pour l'humanité entière. Je crains de vous preffer, et que vous ne penfiez que je vous preffe. Je crains que vous ne quittiez vos propres affaires pour celle-ci. Gardez-vous-en bien; réfervez-la pour un moment de loifir.

Je vous adore, mon cher ange.

1774.

LETTRE CCXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 12 de décembre.

MES neiges, Monſieur, mes quatre-vingts ans, et mes douleurs continuelles, ne m'ont pas permis de vous parler plutôt de vos plaiſirs. Le récit que vous m'en faites m'a bien conſolé. Je vois que les talens ſe ſont raſſemblés chez vous. Jouiſſez longtemps d'une vie ſi dignement occupée. Vous êtes dans un beau climat, et je ſuis actuellement en Laponie. Le hameau que vous avez vu, eſt devenu une jolie petite ville; mais il y fait froid comme à Archangel.

Il eſt bien triſte, je vous l'ai dit plus d'une fois, que les gens qui penſent de même, ne demeurent pas dans les mêmes lieux. Quelques maiſons que j'ai bâties dans ma colonie, ſont habitées par des perſonnes dignes de vous connaître. Elles me font ſentir tout ce que j'ai perdu par votre éloignement. Vous avez fait une plus grande perte, en n'ayant plus M. *Turgot* pour intendant; mais la France y a gagné. Vous avez la conſolation de voir les commencemens d'un règne juſte et heureux.

Meſſieurs vos enfans ont les plus belles eſpérances, et feront la conſolation de votre vie. Je vais bientôt finir la mienne, mais ce ſera en vous aimant. *V.*

LETTRE CCXXVI.

1774.

A M. DE LA LANDE.

19 de décembre.

Je commence, Monfieur, par vous remercier de tout mon cœur des volumes d'aftronomie (*) que vous voulez bien me promettre. Il eft vrai que je fuis prefque aveugle l'hiver, et que je ne fuis pas fait pour les obfervations, mais je vous dirai avec *Keil :*

Thus wi frons heaven remote to heaven shallmore
With ftrenght' of mind, and tread the abifs abore.

J'ai *Keil* et *Grégori*, il ne me manque que vous. Je n'aurais pas abandonné ce genre d'étude, fi j'avais pu me flatter d'y réuffir comme vous. A propos d'aftronomie, vous m'avouerez que, fi on a admiré les oreris d'Angleterre (**) qui ne font qu'une miférable petite copie du grand fpectacle de la nature, on doit, à plus forte raifon, admirer l'original ; et que *Platon* n'était pas un fot, lorfqu'en méprifant et en déteftant toutes les fuperftitions des hommes, il avouait qu'il exifte un éternel géomètre.

Je ne m'étonne point que des fripons engraiffés

(*) *Aftronomie* en trois volumes in-4°, par M. de *la Lande*.

(**) Efpèce de planétaire ou de machine qui repréfente les mouvemens des planètes.

1774. de notre fang, fe déclarent contre M. *Turgot*, qui veut le conferver dans nos veines; et que, lorfqu'on nous faigne, ce foit pour l'Etat et non pour des financiers. M. *Turgot* eft d'ailleurs le protecteur de tous les arts, et il l'eft en connaiffance de caufe. C'eft un efprit fupérieur et une très-belle ame. Malheur à la France, s'il quittait fon pofte!

S'il m'eft permis à mon âge de m'intéreffer aux affaires de ce monde, je dois être bien content que M. de *Baquencourt* foit notre intendant. C'eft lui qui fut le rapporteur, aux requêtes de l'hôtel, de l'abominable procès des *Calas;* c'eft lui qui entraîna toutes les voix, et qui vengea la nature humaine, autant qu'il le pouvait, de l'abfurde barbarie des pilates de Touloufe.

J'aime fort Ste *Geneviève;* mais je voudrais qu'on bâtît une belle falle pour St *Racine*, St *Corneille* et St *Molière*.

A l'égard de St *Henri IV*, qu'on voulut affaffiner tant de fois, que *Grégoire XIII* déclara génération bâtarde et déteftable, et à qui le pape *Clément VIII* donna le fouet fur les feffes des cardinaux *du Perron* et d'*Offat*, contre lequel les *Frérons* de ce temps-là écrivirent des volumes d'injures, qu'on tua enfin dans fon carroffe au milieu de fes amis; à l'égard, dis-je, de ce *Henri IV*, qu'on ne connaît bien que depuis une trentaine d'années, ce n'eft pas aux marionnettes qu'il faudrait l'adorer (*), mais dans la cathédrale de Paris.

Adieu, Monfieur; les habitans de mon défert défirent paffionnément d'avoir l'honneur de vous

(*) On jouait alors *Henri IV* fur plufieurs théâtres de Paris.

revoir, quand vous reviendrez dans notre voiſinage. 1774.
Conſervez vos bontés pour le vieux malade qui vous eſt tendrement attaché.

LETTRE CCXXVII.

A M. AUDIBERT, *à Marſeille.*

A Ferney, le 19 de décembre.

Si vous avez, Monſieur, connu le froid à Marſeille au mois de novembre, vous devez actuellement avoir trop chaud. Voilà comme la nature eſt faite. Il y a autant de variation dans les têtes de Paris, que nous en éprouvons dans les ſaiſons. Vous ſavez à préſent, ou vous ſaurez bientôt, avec quelle reconnaiſſance le parlement fait des remontrances au roi contre l'édit qui l'a reſſuſcité.

J'apprends qu'il y a une forte cabale de quelques financiers contre M. *Turgot*. Cela ſeul ferait ſon éloge, et ne cauſera pas ſa perte. La France ferait trop à plaindre, ſi un homme d'un mérite et d'une vertu ſi rare ceſſait d'être à la tête des affaires.

Vous avez eu la bonté, Monſieur, de me faire toucher quelquefois un peu d'argent; je vous demande aujourd'hui une autre grâce; elle eſt un peu plus conſidérable: c'eſt de me conſerver la vie en m'envoyant un petit quartaut du meilleur vin de Frontignan. Ne le dites pas à ceux qui me payent des rentes viagères. Ce ſera une petite extrême-onction que vous aurez la bonté de me donner. Je vous ferai

1774. tenir l'argent par Lyon ou par Genève, comme il vous plaira. Si vous me refusez, je suis homme à venir chercher moi-même du vin muscat à Marseille, car je ne puis plus tenir aux neiges du mont Jura.

Agréez, Monsieur, les sincères remercîmens, &c.

LETTRE CCXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

MON cher ange, vous passez bien rapidement par de tristes épreuves. Votre lettre, que la douleur a écrite, pénètre mon cœur. Je savais bien que M. de *Félino* était un homme d'un rare mérite; mais j'ignorais que vous fussiez lié avec lui d'une amitié si tendre. La mort vous a donc tout enlevé, frère, femme, amis. Je vous vois presque seul; je ne suis pas fait assurément pour remplir ce vide effroyable. Je partirais sur le champ, si j'avais la force de me traîner. Que je volerais vîte vers vous! que je partagerais tous vos sentimens! je ne voudrais exister dans un coin de Paris que pour être uniquement à vos ordres. Mon cher ange, vous êtes malheureux par votre cœur. Votre douleur même porte avec elle la plus flatteuse des consolations, le secret témoignage de ne souffrir que parce que vous avez une belle ame. Pour moi, je souffre de la tête aux pieds dans mon pauvre corps, et mon esprit est à la torture par ma situation, par le combat continuel entre le desir de

venir me jeter entre vos bras, et l'impuissance actuelle de m'y rendre. 1774.

Occupez-vous beaucoup, mon cher ange; je ne connais que ce remède dans l'état où vous êtes; je suis malade dans mon lit, à quatre-vingts ans passés, au milieu des neiges; je m'occupe, et cela seul me fait vivre.

Je vous enverrai, au mois de janvier, un petit résultat d'une partie de mes occupations. J'ose penser qu'il vous amusera, vous et M. de *Thibouville* qui vous tient, je crois, compagnie. Mais vous avez des soins plus importans qui font diversion à vos chagrins; votre place même est pour vous une nécessité de vous distraire. Vous avez M. le duc de *Praslin* qui a besoin de vous autant que vous avez besoin de lui, et à qui je vous prie de présenter mon respectueux et tendre attachement. D'ailleurs, y a-t-il quelqu'un dans la bonne compagnie de Paris qui n'ambitionne le bonheur de vivre avec vous?

J'ose compter, parmi les objets qui pourront occuper votre ame noble et sensible, l'affaire du jeune homme pour qui vous prenez un si juste intérêt. J'ignore si vous voyez quelquefois madame la duchesse d'*Enville*. Je suis pénétré de ses bontés. Elle me parle d'une grâce, c'était en effet à quoi se bornait d'abord le très-estimable infortuné qu'elle daigne protéger; mais je ne veux point de grâce, je veux absolument justice, et une justice complète. Je n'ai qu'un seul co-accusé à craindre et à diriger; mais c'est un imbécille timide, qui d'ailleurs est à cent cinquante lieues de moi. Ce pauvre garçon est le seul obstacle qui m'arrête. J'entrerai avec vous dans tous ces

1774. détails, quand vous ferez un peu plus en état de vous y prêter, et quand il fera temps de purger la contumace : ce fera alors l'affaire la plus fimple, la plus aifée et la plus prompte, comme la plus jufte. C'eft au parlement même qu'elle doit être jugée, et mon neveu d'*Ornoi* peut y fervir plus que tous les miniftres et que toute la cour. Tout cela demande un peu de temps : je crois même que le parlement a maintenant des affaires plus preffées. Nous verrons bientôt fi fes remontrances plairont fort à la cour : nous verrons fi on fera content que le premier effet des grâces infinies du roi ait été de s'en plaindre.

Mon très-cher ange, je mets toutes vos douleurs avec les miennes dans mon cœur. Ce cœur eft en pièces, les pièces font à vous. Je vous embraffe de mes très-faibles bras. *V.*

LETTRE CCXXIX.

AU MEME.

30 de décembre.

Ah, mon cher ange, mon cher ange ! il faut que je vous gronde. M. de *Thibouville*, M. de *Chabanon*, madame *du Deffant*, m'apprennent que je venais vous voir au printemps. Oui, j'y veux venir, mais...

Je n'y vais que pour vous, cher ange que vous êtes ; je ne puis me montrer à d'autres qu'à vous. Je fuis fourd et aveugle, ou à peu-près. Je paffe les trois quarts de la journée dans mon lit, et le refte

au coin du feu. Il faut que j'aye toujours fur la tête un gros bonnet, fans quoi ma cervelle eft percée à jour. Je prends médecine environ trois fois par femaine ; j'articule très-difficilement, n'ayant pas, Dieu merci, plus de dents que je n'ai d'yeux et d'oreilles. 1774.

Jugez, après ce beau portrait qui eft très-fidelle, fi je fuis en état d'aller à Paris in fiochi. Je ne pourrais me difpenfer d'aller à l'académie, et je mourrais de froid à la première féance.

Pourrais-je fermer ma porte, n'ayant point de portier, à toute la racaille des poliffons, foi-difant gens de lettres, qui auraient la fotte curiofité de venir voir mon fquelette ? et puis, fi je m'avifais, à l'âge de quatre-vingts et un ans, de mourir dans votre ville de Paris, figurez-vous quel embarras, quelles fcènes et quel ridicule ! Je fuis un rat de campagne qui ne peut fubfifter à Paris que dans quelque trou bien inconnu ; je n'en fortirais pas dans le peu de féjour que j'y ferais. Je n'y verrais que deux ou trois de vos amis, après qu'ils auraient prêté ferment de ne point déceler le rat de campagne aux chats de Paris. J'arriverais fous le nom d'une de mes mafures, appelée terre, de forte qu'on ne pourrait m'accufer d'avoir menti, fi j'avais le malheur infupportable d'être reconnu.

Gardez-vous donc bien, mon cher ange, d'autorifer ce bruit affreux que je viens vous voir au printemps. Dites qu'il n'en eft rien, et je vais mander bien expreffément qu'il n'en eft rien.

Cependant confolez-vous de vos pertes, jouiffez de vos nouveaux amis, de votre confidération, de

1774. votre fortune, de votre santé, de tout ce qui peut rendre la vie supportable. Vous êtes bien heureux de pouvoir aller au spectacle; c'est une consolation que tous vos vieux magistrats se refusent, je ne sais pourquoi; c'était celle de *Cicéron* et de *Démosthène.* Notre parterre de la comédie n'est rempli que de clercs de procureurs et de garçons perruquiers: nos loges sont parées de femmes qui ne savent jamais de quoi il s'agit, à moins qu'on ne parle d'amour. Les pièces ne valent pas grand'chose, mais je n'en connais pas de bonne depuis *Racine;* et avant lui il n'y a qu'une quinzaine de belles scènes, tout au plus; mais je ne veux pas ici faire une dissertation.

Mon jeune homme m'occupe beaucoup. Si je puis parvenir seulement à écarter un témoin imbécille et très-dangereux, je suis sûr qu'il gagnera son procès tout d'une voix. Il faudrait un avocat au conseil bien philosophe, bien généreux, bien discret, qui prît la chose à cœur, et qui signât une requête au garde des sceaux, pour obtenir la liberté de se mettre en prison, et de se faire pendre, si le cas y échoit. Ces lettres du sceau, après les cinq ans de contumace, ne se refusent jamais. Laissons passer les fadeurs du jour de l'an et le tumulte du carnaval, après quoi nous verrons à qui appartiendra la tête de cet officier. Son maître commence à prendre la chose fort à cœur, mais non pas si chaudement que moi. Je regarde son procès comme la chose la plus importante, et qui peut avoir les suites les plus heureuses; mais il faut que d'*Ornoi* m'aide. Ce sera à lui de disposer les choses de façon que rien ne traîne, et que ce ne soit qu'une affaire de

forme. Je vais travailler de mon côté à écarter ce sot témoin, seul obstacle qui m'embarrasse; si je ne 1774. réussis pas dans cette entreprise très - sérieuse, je parviendrai du moins à procurer quelque fortune à cet officier auprès de son maître. Les *Frérons* et les *Sabotiers* ne m'empêcheront pas de faire du bien tant que je vivrai.

Adieu, mon cher ange; amusez-vous, secouez-vous, occupez-vous, aimez toujours un peu le plus vieux, sans contredit, de tous vos serviteurs, qui vous aimera tendrement tant qu'il aura un souffle de vie.

LETTRE CCXXX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

31 de décembre.

Je passe, Madame, des noëls (*) aux jérémiades; c'est le sort de la plupart des hommes, et tel a toujours été le mien.

C'est l'affaire dont vous avez parlé à madame la duchesse de *la Rochefoucauld*, qui occupe actuellement ma vieille tête et mon jeune cœur. Il est difficile d'en venir à bout, quand on est dans son lit au milieu des neiges, à cent lieues des endroits où l'on devrait être.

Je suis déchiré en ayant continuellement sous mes

(*) Voyez dans les Lettres en vers et en prose, les noëls pour madame de *Choiseuh*

1774. yeux un jeune homme plein de sageſſe et de talens, condamné à une multitude de ſupplices tels qu'on ne les inflige pas aux parricides, le tout pour avoir chanté dans ſon enfance une chanſon du Pont-neuf.

Quand je ſonge que cette abominable aventure, pire mille fois que celle des *Calas*, n'a été que l'effet d'une tracaſſerie entre madame de *B*.... abbeſſe dans Abbeville, et un cuiſtre de juge ſubalterne, j'ai aſſurément raiſon d'être *Jérémie*. Il me ſemble que la retraite rend les paſſions plus vives et plus profondes. La vie de Paris éparpille toutes les idées ; on oublie tout, on s'amuſe un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures paſſent rapidement comme des ombres; mais, dans la ſolitude, on s'acharne ſur ſes ſentimens.

Savez-vous bien que *Pythagore*, qui n'était pas un ſot, et qui a mis toute ſa philoſophie en logogryphes, dit dans un de ſes préceptes: *Ne mangez pas votre cœur.* C'eſt un grand mot : pour moi, je voudrais manger le cœur des aſſaſſins juridiques du chevalier de *la Barre ;* mais j'adore le cœur de madame la ducheſſe de *la Rochefoucauld :* je ne l'appelle point madame d'*Enville*. Ce nom de *la Rochefoucauld* m'eſt cher depuis qu'un de ſes ancêtres fut égorgé à la Saint-Barthelemi; à cette Saint-Barthelemi, Madame, après laquelle *Catherine de Médicis* donna un beau bal à toute la cour.

Je ne ſais ce que c'eſt que la brochure de 63 pages ; ſur quoi roule-t-elle ? il faut qu'elle ſoit bien bonne, puiſque vous dites que vous conſentiriez à en être ſoupçonnée.

Il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris au

printemps. Songez-vous bien qu'il y a quatre grands mois d'ici à la fin d'avril ? Je ne compte plus que fur quelques heures. Si vous aviez des yeux, vous ririez bien de ma figure de quatre-vingts et un ans ; elle n'eſt aſſurément ni tranſportable ni montrable. 1774.

Je vous aime de tout mon cœur : mais à quoi cela ſert-il? Prenez, je vous en prie, le peu d'ame qui me reſte, et quand vous l'aurez miſe à vos pieds, ayez la bonté de la mettre aux pieds de l'ame de madame la ducheſſe de *la Rochefoucauld*. J'ai eu l'honneur de voir quelquefois ſon fils ; il m'a paru digne de ſon nom. *V.*

LETTRE CCXXXI.

A M. DE CHABANON.

Le 31 de décembre.

Bonsoir, mon bon ami, mon frère en Apollon;
Vous ſavez ſi mon cœur vous eſtime et vous aime.

Je vous parodie mal, mon frère ; mais je vous dis bonſoir, parce qu'en effet je me ſens ſur la fin de la journée de la vie. Je vous remercie du petit élixir que vous m'avez envoyé ; il me ranime un peu, mais ce n'eſt que pour un moment, et je vais retomber. J'ai paſſé des jours charmans avec vous ; j'avais eſpéré qu'au printemps je pourrais avoir le bonheur de vous revoir encore ; je me flattais trop. Tout m'avertit que les hôtels garnis de Paris ſont pour moi des châteaux en Eſpagne. J'ai travaillé

1774. jufqu'à mes derniers jours ; cela m'a valu des ennemis, mais auffi cela m'a valu votre amitié, ainfi je n'ai point à me plaindre. Vous êtes occupé à confoler M. d'*Argental* de fes pertes ; je le tiens moins à plaindre, puifqu'il a un ami tel que vous. Buvez tous deux à ma fanté, portez-vous bien, amufez-vous avec la poëfie et la mufique. Soyez auffi heureux que la pauvre efpèce humaine le comporte. Mes complimens à meffieurs vos frères. Madame *Denis* vous fait les fiens. Je vous donne ma bénédiction le plus tendrement du monde.

Fin du Tome onzième.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

D.

F.

G.

H.

K.

L.

M.

M.

T.

V.

X.

Fin de la Table du tome onzième.



